Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0003

№ 3491

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0004

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0005

JEANNE D'ARC.

Beisson, Sculp.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0008

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME ONZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0009

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt
Zeitschriften Abteilung

L39

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0010

LA
PUCELLE
D'ORLEANS.

POEME EN VINGT-UN CHANTS.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0011

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Ce poëme eſt un des ouvrages de M. de *Voltaire* qui ont excité en même temps et le plus d'enthouſiaſme et les déclamations les plus violentes. Le jour où M. de *Voltaire* fut couronné au théâtre, les ſpectateurs qui l'accompagnèrent en foule juſqu'à ſa maiſon, criaient également autour de lui : *Vive la Henriade*, *vive Mahomet*, *vive la Pucelle*. Nous croyons donc qu'il ne ſera pas inutile d'entrer dans quelques détails hiſtoriques ſur ce poëme.

Il fut commencé vers l'an 1730 : et juſqu'à l'époque où M. de *Voltaire* vint s'établir aux environs de Genève, il ne fut connu que des amis de l'auteur qui avaient des copies de quelques chants, et des ſociétés où *Thiriot* en récitait des morceaux détachés.

Vers la fin de l'année 1755, il en parut une édition imprimée, que M. de *Voltaire* ſe hâta de déſavouer, et il en avait le droit. Non-ſeulement cette édition avait été faite ſur un manuſcrit volé à l'auteur ou à ſes amis, mais elle contenait un

grand nombre de vers que M. de *Voltaire* n'avait point faits, et quelques autres qu'il ne pouvait pas laiſſer ſubſiſter, parce que les circonſtances auxquelles ces vers ſefaient alluſion étaient changées : nous en donnerons pluſieurs preuves dans les *notes* qui ſont jointes au poëme. La morale permet à un auteur de déſavouer les brouillons d'un ouvrage qu'on lui vole, et qu'on publie dans l'intention de le perdre.

On attribue cette édition à *la Beaumelle*, et au capucin *Maubert*, réfugié en Hollande. Cette entrepriſe devait leur rapporter de l'argent, et compromettre M. de *Voltaire*. Ils y trouvaient

Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Un libraire, nommé *Graſſet*, eut même l'impudence de propoſer à M. de *Voltaire* de lui payer un de ces manuſcrits volés, en le menaçant des dangers auxquels il s'expoſerait s'il ne l'achetait pas ; et le célèbre anatomiſte-poëte *Haller*, zélé proteſtant, protégea *Graſſet* contre M. de *Voltaire*.

Nous voyons, par la lettre de l'auteur à l'académie françaiſe, que nous avons jointe à la préface, que cette première édition fut faite

à Francfort sous le titre de Louvain. Il en parut fort peu de temps après deux éditions semblables en Hollande.

Les premiers éditeurs, irrités du désaveu de M. de *Voltaire*, consigné dans les papiers publics, réimprimèrent la Pucelle, en 1756, y joignirent le désaveu pour s'en moquer, et plusieurs pièces satiriques contre l'auteur. En se décelant ainsi eux-mêmes, ils empêchèrent une grande partie du mal qu'ils voulaient lui faire.

En 1757, il parut à Londres une autre édition de ce poëme, conforme aux premières, et ornée de gravures d'aussi bon goût que les vers des éditeurs : les réimpressions se succédèrent rapidement ; et la Pucelle fut imprimée à Paris, pour la première fois, en 1759.

Ce fut en 1762 seulement que M. de *Voltaire* publia une édition de son ouvrage, très-différente de toutes les autres. Ce poëme fut réimprimé, en 1774, dans l'édition in-4°, avec quelques changemens et des additions assez considérables. C'est d'après cette dernière édition, revue et corrigée encore sur d'anciens manuscrits, que nous donnons ici la Pucelle.

Plusieurs entrepreneurs de librairie, en imprimant ce poëme, ont eu soin de rassembler les variantes; ce qui nous a obligés de prendre le même parti dans cette édition. Cependant, comme parmi ces variantes il en est quelques-unes qu'il est impossible de regretter, qui ne peuvent appartenir à M. de *Voltaire*, et qui ont été ajoutées par les éditeurs pour remplir les lacunes des morceaux que l'auteur n'avait pas achevés, nous avons cru pouvoir les supprimer, du moins en partie.

L'impossibilité d'anéantir ce qui a été imprimé tant de fois, et la nécessité de prouver aux lecteurs les interpolations des premiers éditeurs, sont les seuls motifs qui nous aient engagés à conserver un certain nombre de ces variantes.

Il nous reste maintenant à défendre la Pucelle contre les hommes graves qui pardonnent beaucoup moins à M. de *Voltaire* d'avoir ri aux dépens de *Jeanne d'Arc*, qu'à *Jean Cauchon*, évêque de Beauvais, de l'avoir fait brûler vive.

Il nous paraît qu'il n'y a que deux espèces d'ouvrages qui puissent nuire aux mœurs :

1°. ceux où l'on établirait que les hommes peuvent se permettre sans scrupule et sans honte les crimes relatifs aux mœurs, tels que le viol, le rapt, l'adultère, la séduction, ou des actions honteuses et dégoûtantes qui, sans être des crimes, aviliſſent ceux qui les commettent; 2°. les ouvrages où l'on détaille certains raffinemens de débauche, certaines bizarreries des imaginations libertines.

Ces ouvrages peuvent être pernicieux, parce qu'il est à craindre qu'ils ne rendent les jeunes gens, qui les lisent avec avidité, insensibles aux plaisirs honnêtes, à la douce et pure volupté qui naît de la nature.

Or il n'y a rien dans la Pucelle qui puisse mériter aucun de ces reproches. Les peintures voluptueuses des amours d'*Agnès* et de *Dorothée* peuvent amuser l'imagination, et non la corrompre. Les plaisanteries plus libres dont l'ouvrage est semé ne sont ni l'apologie des actions qu'elles peignent, ni une peinture de ces actions, propre à égarer l'imagination.

Ce poëme est un ouvrage destiné à donner des leçons de raison et de sagesse, sous le voile de la volupté et de la folie. L'auteur peut y

avoir bleſſé quelquefois le goût, et non la morale.

Nous ne prétendons pas donner ce poëme pour un catéchiſme; mais il eſt du même genre que ces chanſons épicuriennes, ces couplets de table où l'on célèbre l'inſouciance dans la conduite, les plaiſirs d'une vie voluptueuſe, et la douceur d'une ſociété libre, animée par la gaieté d'un repas. A-t-on jamais accuſé les auteurs de ces chanſons de vouloir établir qu'il fallait négliger tous ſes devoirs, paſſer ſa vie dans les bras d'une femme, ou autour d'une table? non, ſans doute : ils ont voulu dire ſeulement qu'il y avait plus de raiſon, d'innocence et de bonheur dans une vie voluptueuſe et douce, que dans une vie occupée d'intrigues, d'ambition, d'avidité ou d'hypocriſie.

Cette eſpèce d'exagération, qui naît de l'enthouſiaſme, eſt néceſſaire dans la poëſie. Viendra-t-il un temps où l'on ne parlera que le langage exact et ſévère de la raiſon? Mais ce temps eſt bien éloigné de nous, car il faudrait que tous les hommes puſſent entendre ce langage. Pourquoi donc ne ſerait-il point permis d'en emprunter un autre pour parler à ceux qui n'entendent point celui-ci.

D'ailleurs ce mélange de dévotion, de libertinage et de férocité guerrière, peint dans la Pucelle, eſt l'image naïve des mœurs du temps. (1)

Voilà, à ce qu'il nous ſemble, dans quel eſprit les hommes ſévères doivent lire la Pucelle; et nous eſpérons qu'ils ſeront moins prompts à la condamner.

Enfin, ce poëme n'eût-il ſervi qu'à empêcher un ſeul libertin de devenir ſuperſtitieux et intolérant dans ſa vieilleſſe, il aurait fait plus de bien que toutes les plaiſanteries ne feront jamais de mal. Lorſqu'en jetant un coup d'œil attentif ſur le genre humain, on voit les droits des hommes, les devoirs ſacrés de l'humanité, attaqués et violés impunément, l'eſprit humain abruti par l'erreur, la rage du fanatiſme et celle des conquêtes ou des rapines agiter ſourdement tant d'hommes puiſſans, les fureurs de l'ambition et de l'avarice exerçant par-tout leurs ravages avec impunité, et qu'on entend un prédicateur tonner contre les erreurs de

(1) Un chanoine de Paris, zélé *bourguignon*, rapporte en propres termes, dans ſes annales que pluſieurs de nos compilateurs d'hiſtoires de France ont eu la bonté de copier, que ſous le règne de *Charles VI*, DIEU affligea la ville de Paris d'une toux générale, en punition de ce que les petits garçons chantaient dans les rues : *Votre . . . a la toux, commère ; votre . . . a la toux.*

la volupté, il semble voir un médecin appelé auprès d'un pestiféré, s'occuper gravement à le guérir d'un cor au pied.

Il ne sera peut-être pas inutile d'examiner ici pourquoi l'on attache tant d'importance à l'austérité des mœurs. 1°. Dans les pays où les hommes sont féroces, et où il y a de mauvaises lois, l'amour ou le goût du plaisir produisent de grands désordres ; et il a toujours été plus facile de faire des déclamations que de bonnes lois. 2°. Les vieillards, qui naturellement possèdent toute l'autorité, et dirigent les opinions, ne demandent pas mieux que de crier contre des fautes qui sont celles d'un autre âge. 3°. La liberté des mœurs détruit le pouvoir des femmes, les empêche de l'étendre au-delà du terme de la beauté. 4°. La plupart des hommes ne sont ni voleurs, ni calomniateurs, ni assassins. Il est donc très-naturel que par-tout les prêtres aient voulu exagérer les fautes de mœurs. Il y a peu d'hommes qui en soient exempts ; la plupart même mettent de l'amour-propre à en commettre, ou du moins à en avoir envie : de manière que tout homme à qui on a inspiré des scrupules sur cet objet, devient l'esclave du pouvoir sacerdotal.

PREFACE

DE

DOM APULEIUS RISORIUS,

BENEDICTIN.

REMERCIONS la bonne ame par laquelle une Pucelle nous eſt venue. Ce poëme héroïque et moral fut compoſé vers l'an 1730, comme les doctes le ſavent, et comme il appert par pluſieurs traits de cet ouvrage. Nous voyons dans une lettre de 1740, imprimée dans le recueil des opuſcules d'un grand prince, ſous le nom du *Philoſophe de Sans-ſouci*, qu'une princeſſe d'Allemagne, à laquelle on avait prêté le manuſcrit, ſeulement pour le lire, fut ſi édifiée de la circonſpection qui règne dans un ſujet ſi ſcabreux, qu'elle paſſa un jour et une nuit à le faire copier, et à tranſcrire elle-même tous les endroits les plus moraux. C'eſt cette même copie qui nous eſt enfin parvenue. On a ſouvent imprimé des lambeaux de notre Pucelle, et les vrais amateurs de la ſaine littérature ont été bien ſcandaliſés de la voir ſi horriblement

défigurée. (2) Des éditeurs l'ont donnée en quinze chants, d'autres en seize, d'autres en

(2) Lorsque ces éditions parurent, M. de *Voltaire* crut devoir les désavouer par une lettre adressée à l'académie française. Nous plaçons ici cette lettre et la réponse de M. *Duclos*, alors secrétaire de l'académie.

MESSIEURS,

Je crois qu'il n'appartient qu'à ceux qui sont, comme vous, à la tête de la littérature, d'adoucir les nouveaux désagrémens auxquels les gens de lettres sont exposés depuis quelques années. Lorsqu'on donne une pièce de théâtre à Paris, si elle a un peu de succès, on la transcrit d'abord aux représentations, et on l'imprime souvent pleine de fautes. Des curieux font-ils en possession de quelques fragmens d'un ouvrage, on se hâte d'ajuster ces fragmens comme on peut; on remplit les vides au hasard; et on donne hardiment, sous le nom de l'auteur, un livre qui n'est pas le sien. C'est à la fois le voler et le défigurer. C'est ainsi qu'on s'avisa d'imprimer sous mon nom, il y a deux ans, sous le titre ridicule d'*Histoire universelle*, deux petits volumes sans suite et sans ordre, qui ne contiendraient pas l'histoire d'une ville, et où chaque date était une erreur: quand on ne peut imprimer l'ouvrage dont on est en possession, on le vend en manuscrit; et j'apprends qu'à présent on débite de cette manière quelques fragmens informes et falsifiés des *mémoires* que j'avais amassés dans les archives publiques, sur la guerre de 1741. On en use encore ainsi à l'égard d'une plaisanterie faite, il y a plus de trente ans, sur le même sujet qui rendit *Chapelain* si fameux. Les copies manuscrites qu'on m'en a envoyées de Paris sont de telle nature qu'un homme qui a l'honneur d'être votre confrère, qui fait un peu sa langue, et qui a puisé quelque goût dans votre société et dans vos écrits, ne sera jamais soupçonné d'avoir composé cet ouvrage tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une manière non moins ridicule et non moins révoltante. Ce poëme a été d'abord imprimé à Francfort, quoiqu'il soit annoncé de Louvain; et l'on vient d'en donner en Hollande deux éditions qui ne sont pas plus exactes que la première.

Cet abus de nous attribuer des ouvrages que nous n'avons pas faits, de falsifier ceux que nous avons faits, et de vendre ainsi notre

dix-huit, d'autres en vingt-quatre, tantôt en coupant un chant en deux, tantôt en rempliſſant des lacunes par des vers que le cocher de *Vertamont*, ſortant du cabaret pour aller en bonne fortune, aurait déſavoués. (*a*)

nom, ne peut être détruit que par le décri dans lequel ces œuvres de ténèbres doivent tomber. C'eſt à vous, Meſſieurs, et aux académies formées ſur votre modèle, dont j'ai l'honneur d'être aſſocié, que je dois m'adreſſer: lorſque des hommes comme vous élèvent leur voix pour réprouver tous ces ouvrages que l'ignorance et l'avidité débitent, le public que vous éclairez eſt bientôt déſabuſé.

Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

Réponſe de l'académie.

„ L'académie eſt très-ſenſible aux chagrins que vous cauſent les éditions furtives et défigurées dont vous vous plaignez: c'eſt un malheur attaché à la célébrité. Ce qui doit vous conſoler, Monſieur, c'eſt de ſavoir que les lecteurs capables de ſentir le mérite de vos écrits ne vous attribueront jamais les ouvrages que l'ignorance et la malice vous imputent, et que tous les honnêtes gens partagent votre peine. En vous rendant compte des ſentimens de l'académie, je vous prie d'être perſuadé, &c. *Signé* DUCLOS, ſecrétaire. „

Ce fut peu de temps après la date de ces lettres que parut une nouvelle édition de la Pucelle, où l'on eut ſoin de les inſérer, avec un avertiſſement et d'autres pièces ſatiriques contre M. de *Voltaire;* on peut conclure de là que ces premiers éditeurs étaient ſes ennemis, ou des hommes vils qui, pour tirer quelque argent d'un libraire, violaient un dépôt, et le falſifiaient en compromettant la ſureté d'un grand homme. On a accuſé de cette infamie *la Beaumelle* et *Maubert.*

(*a*) Dans les dernières éditions que des barbares ont faites de ce poëme, le lecteur eſt indigné de voir une multitude de vers tels que ceux-ci:

Chandos ſuant et ſoufflant comme un bœuf,
Tâte du doigt ſi l'autre eſt une fille.
Au diable ſoit, dit-il, la ſotte aiguille.

Voici donc *Jeanne* dans toute sa pureté. Nous craignons de faire un jugement téméraire en nommant l'auteur à qui on attribue ce poëme épique. Il suffit que les lecteurs puissent tirer quelque instruction de la morale cachée sous les allégories du poëme. Qu'importe de connaître l'auteur ? il y a beaucoup d'ouvrages que les doctes et les sages lisent avec délices, sans savoir qui les a faits, comme le *Pervigilium Veneris*, la satire sous le nom de *Pétrone*, et tant d'autres.

Ce qui nous console beaucoup, c'est qu'on trouvera dans notre Pucelle bien moins de choses hardies et libres, que dans tous les grands hommes d'Italie qui ont écrit dans ce goût.

Verùm enim verò, à commencer par le *Pulci*, nous serions bien fâchés que notre discret auteur eût approché des petites libertés que

Bientôt le diable emporte l'étui neuf.
Il veut encor secouer sa guenille,
Chacun avait son trot et son allure.

On y dit de St *Louis* :

Qu'il eût mieux fait, certes le pauvre sire,
De se gaudir avec sa Margoton,
Onc ne tâta de bisque, d'ortolans, &c.

On y trouve *Calvin* du temps de *Charles VII*; tout est défiguré, tout est gâté par des absurdités sans nombre : c'est un capucin défroqué, lequel a pris le nom de *Maubert*, qui est l'auteur de cette infamie faite uniquement pour la canaille.

prend

prend ce docteur florentin dans son *Morgante*. Ce *Luigi Pulci*, qui était un grave chanoine, composa son poëme au milieu du quinzième siècle, pour la *Signora Lucrezia Tuornaboni*, mère de *Laurent de Médicis*, le magnifique ; et il est rapporté qu'on chantait le *Morgante* à la table de cette dame. C'est le second poëme épique qu'ait eu l'Italie. Il y a eu de grandes disputes parmi les savans, pour savoir si c'est un ouvrage sérieux ou plaisant.

Ceux qui l'ont cru sérieux se fondent sur l'exorde de chaque chant, qui commence par des versets de l'Ecriture. Voici, par exemple, l'exorde du premier chant :

In principio era il verbo appresso a Dio ;
Ed era Iddio il verbo, e el' verbo lui.
Questo era il principio al parer mio, &c.

Si le premier chant commence par l'évangile, le dernier finit par le *Salve, Regina* ; et cela peut justifier l'opinion de ceux qui ont cru que l'auteur avait écrit très-sérieusement, puisque dans ces temps-là, les pièces de théâtre qu'on jouait en Italie étaient tirées de la passion et des actes des saints.

Ceux qui ont regardé le *Morgante* comme un ouvrage badin n'ont considéré que quelques hardiesses trop fortes, auxquelles il s'abandonne.

Morgante demande à *Margutte* s'il eſt chrétien ou mahométan.

E ſe egli crede in Criſto o in Maometto.
Riſpoſe allor Margutte, per dir tel' toſto:
Io non credo più al nero che al azzurro;
Ma nel cappone o leſſo o voglia arroſto,
. . . . . .
Ma ſopra tutto nel buon vino ho fede
. . . . . .
Or queſte ſon' trè virtù cardinale,
La gola, il dado, el' culo come io t'o detto.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, que le *Creſcembeni*, qui ne fait nulle difficulté de ranger le *Pulci* parmi les vrais poëmes épiques, dit, pour l'excuſer, qu'il était l'écrivain de ſon temps le plus modeſte et le plus meſuré; *il più modeſto e moderato ſcrittore.* Le fait eſt qu'il fut le précurſeur du *Boyardo* et de l'*Arioſte.* C'eſt par lui que les *Roland*, les *Renaud*, les *Olivier*, les *Dudon* furent célèbres en Italie, et il eſt preſque égal à l'*Arioſte* pour la pureté de la langue.

On en a fait depuis peu une très-belle édition *col' licenza di ſuperiori.* Ce n'eſt pas moi aſſurément qui l'ai faite; et ſi notre Pucelle parlait auſſi imprudemment que ce *Margutte*, fils d'un prêtre turc et d'une religieuſe grecque, je me garderais bien de l'imprimer.

On ne trouvera pas non plus dans *Jeanne* les mêmes témérités que dans l'*Arioſte*; on n'y verra point un St *Jean* qui habite dans la lune, et qui dit :

Gli ſcrittori amo, e ſo il debito mio,
Che al voſtro mondo fu ſcrittore anche io;
E ben convenne al mio lodato Criſto
Rendermi guiderdon d'un ſi gran ſorte, &c.

Cela eſt gaillard ; et St *Jean* prend-là une licence qu'aucun ſaint de la Pucelle ne prendra jamais. Il ſemble que *Jéſus* ne doive ſa divinité qu'au premier chapitre de St *Jean*, et que cet évangéliſte l'ait flatté. Ce diſcours ſent un peu ſon ſocinien. Notre auteur diſcret n'a garde de tomber dans un tel excès.

C'eſt encore pour nous un grand ſujet d'édification, que notre modeſte auteur n'ait imité aucun de nos anciens romans, dont le ſavant *Huet*, évêque d'Avranches, et le compilateur l'abbé *Langlet* ont fait l'hiſtoire. Qu'on ſe donne ſeulement le plaiſir de lire *Lancelot du Lac*, au chapitre ci-intitulé : *Comment Lancelot coucha avec la royne, et comment le ſire de Lagant la reprint*; on verra quelle eſt la pudeur de notre auteur, en comparaiſon de nos auteurs antiques.

Mais *quid dicam* de l'hiſtoire merveilleuſe de *Gargantua*, dédiée au cardinal de *Tournon*?

On sait que le chapitre des *Torches-cul* est un des plus modestes de l'ouvrage.

Nous ne parlons point ici des modernes; nous dirons seulement que tous les vieux contes imaginés en Italie, et mis en vers par *la Fontaine*, sont encore moins moraux que notre Pucelle. Au reste, nous souhaitons à tous nos graves censeurs les sentimens délicats du beau *Monrose*; à nos prudes, s'il y en a, la naïveté d'*Agnès*, et la tendresse de *Dorothée*; à nos guerriers, le bras de la robuste *Jeanne*; à tous les jésuites, le caractère du bon confesseur *Bonifoux*; à tous ceux qui tiennent une bonne maison, les attentions et le savoir-faire de *Bonneau*.

Nous croyons d'ailleurs ce petit livre un remède excellent contre les vapeurs qui affligent en ce temps-ci plusieurs dames et plusieurs abbés; et quand nous n'aurions rendu que ce service au public, nous croirions n'avoir pas perdu notre temps.

La pudeur passé et l'amour seul demeure,
Son tendre Amant l'embrasse tout à l'heure.

Chant 1er

J. M. Moreau le Jeune 1788. Simonet Sculp

LA PUCELLE
D'ORLEANS.

CHANT PREMIER.

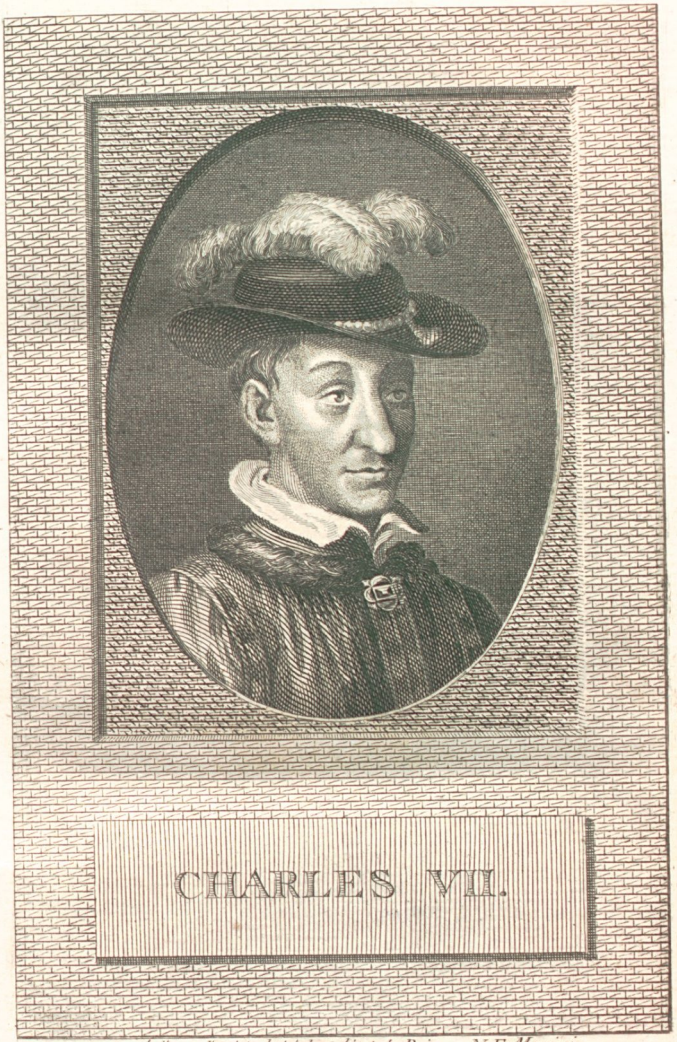
ARGUMENT.

Amours honnêtes de Charles VII, et d'Agnès Sorel. Siége d'Orléans par les Anglais. Apparition de St Denis, &c.

Je ne suis né pour célébrer les saints : (*a*)
Ma voix est faible, et même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette Jeanne
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle affermit, de ses pucelles mains,
Des fleurs de lis la tige gallicane,
Sauva son roi de la rage anglicane,
Et le fit oindre au maître-autel de Reims.
Jeanne montra sous féminin visage,
Sous le corset et sous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerais mieux, le soir, pour mon usage,
Une beauté douce comme un mouton ;
Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion :
Vous le verrez, si lisez cet ouvrage.
Vous tremblerez de ses exploits nouveaux ;
Et le plus grand de ses rares travaux
Fut de garder un an son pucelage.

O Chapelain, (*b*) toi dont le violon
De discordante et gothique mémoire,
Sous un archet maudit par Apollon,
D'un ton si dur a raclé son histoire;
Vieux Chapelain, pour l'honneur de ton art,
Tu voudrais bien me prêter ton génie:
Je n'en veux point; c'est pour la Motte-Houdart, (*c*)
Quand l'Iliade est par lui travestie. (*d*)

Le bon roi Charle, au printemps de ses jours,
Au temps de pâque, en la cité de Tours,
A certain bal (ce prince aimait la danse)
Avait trouvé, pour le bien de la France,
Une beauté nommée Agnès Sorel. (*e*)
Jamais l'Amour ne forma rien de tel.
Imaginez de Flore la jeunesse,
La taille et l'air de la nymphe des bois,
Et de Vénus la grâce enchantéresse,
Et de l'Amour le séduisant minois,
L'art d'Arachné, le doux chant des sirènes:
Elle avait tout; elle aurait dans ses chaînes
Mis les héros, les sages et les rois.
La voir, l'aimer, sentir l'ardeur naissante
Des doux désirs, et leur chaleur brûlante,
Lorgner Agnès, soupirer et trembler,
Perdre la voix en voulant lui parler,
Presser ses mains d'une main caressante,
Laisser briller sa flamme impatiente,
Montrer son trouble, en causer à son tour,
Lui plaire enfin, fut l'affaire d'un jour.
Princes et rois vont très-vîte en amour.
Agnès voulut, savante en l'art de plaire,



CHARLES VII.

Gravé d'après l'Original tiré du Cabinet du Roi, par N.F. Mauriez.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0033

AGNES SOREL.

Dessiné par J. M.e Moreau le j.ne d'après les Portraits qui sont dans le Cabinet du Roi en 88. et Gravé par P.t Maviez

Couvrir le tout des voiles du myſtère,
Voiles de gaze, et que les courtiſans
Percent toujours de leurs yeux malfeſans.

POUR colorer comme on put cette affaire,
Le roi fit choix du conſeiller Bonneau, (*f*)
Confident sûr et très-bon Tourangeau :
Il eut l'emploi qui certes n'eſt pas mince,
Et qu'à la cour, où tout ſe peint en beau,
Nous appelons être l'ami du prince,
Et qu'à la ville, et ſur-tout en province,
Les gens groſſiers ont nommé maquereau.
Monſieur Bonneau, ſur le bord de la Loire,
Etait ſeigneur d'un fort joli château.
Agnès un ſoir s'y rendit en bateau,
Et le roi Charle y vint à la nuit noire.
On y ſoupa ; Bonneau ſervit à boire ;
Tout fut ſans faſte, et non pas ſans apprêts.
Feſtins des Dieux, vous n'êtes rien auprès !
Nos deux amans, pleins de trouble et de joie,
Ivres d'amour, à leurs déſirs en proie,
Se renvoyaient des regards enchanteurs,
De leurs plaiſirs brûlans avant-coureurs.
Les doux propos, libres ſans indécence,
Aiguillonnaient leur vive impatience.
Le prince en feu des yeux la dévorait ;
Contes d'amour d'un air tendre il feſait,
Et du genou le genou lui ſerrait.

LE ſouper fait, on eut une muſique
Italienne, en genre chromatique ; (*g*)
On y mêla trois différentes voix

Aux violons, aux flûtes, aux haut-bois.
Elles chantaient l'allégorique hiſtoire
De ces héros qu'Amour avait domptés,
Et qui, pour plaire à de tendres beautés,
Avaient quitté les fureurs de la gloire.
Dans un réduit cette muſique était
Près de la chambre où le bon roi ſoupait.
La belle Agnès, diſcrète et retenue,
Entendait tout, et d'aucuns n'était vue.

DEJA la lune eſt au haut de ſon cours :
Voilà minuit ; c'eſt l'heure des amours.
Dans une alcove artiſtement dorée,
Point trop obſcure, et point trop éclairée,
Entre deux draps que la Friſe a tiſſus,
D'Agnès Sorel les charmes ſont reçus.
Près de l'alcove une porte eſt ouverte,
Que dame Alix, ſuivante très-experte,
En s'en allant oublia de fermer.
O vous, amans, vous qui ſavez aimer,
Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont pétillait notre bon roi de France !
Sur ſes cheveux, en treſſe retenus,
Parfums exquis ſont déjà répandus.
Il vient, il entre au lit de ſa maîtreſſe ;
Moment divin de joie et de tendreſſe ;
Le cœur leur bat ; l'amour et la pudeur
Au front d'Agnès ſont monter la rougeur.
La pudeur paſſe, et l'amour ſeul demeure.
Son tendre amant l'embraſſe tout à l'heure.
Ses yeux ardens, éblouis, enchantés,
Avidement parcourent ſes beautés.

Qui n'en ferait en effet idolâtre ?

Sous un cou blanc qui fait honte à l'albâtre,
Sont deux tetons séparés, faits au tour,
Allans, venans, arrondis par l'Amour ;
Leur boutonnet a la couleur des roses.
Teton charmant, qui jamais ne reposes,
Vous invitiez les mains à vous presser,
L'œil à vous voir, la bouche à vous baiser.
Pour mes lecteurs tout plein de complaisance,
J'allais montrer à leurs yeux ébaudis
De ce beau corps les contours arrondis ;
Mais la vertu qu'on nomme bienséance
Vient arrêter mes pinceaux trop hardis. (*h*)
Tout est beauté, tout est charme dans elle.
La volupté, dont Agnès a sa part,
Lui donne encore une grâce nouvelle ;
Elle l'anime : amour est un grand fard,
Et le plaisir embellit toute belle.

Trois mois entiers nos deux jeunes amans
Furent livrés à ces ravissemens.
Du lit d'amour ils vont droit à la table.
Un déjeûner, restaurant délectable,
Rend à leurs sens leur première vigueur ;
Puis pour la chasse épris de même ardeur,
Ils vont tous deux sur des chevaux d'Espagne
Suivre cent chiens japans dans la campagne.
A leur retour on les conduit aux bains.
Pâtes, parfums, odeurs de l'Arabie,
Qui font la peau douce, fraîche et polie,
Sont prodigués sur eux à pleines mains

Le dîner vient ; la délicate chère !
L'oiſeau du Phaſe et le coq de bruyère,
De vingt ragoûts l'apprêt délicieux,
Charment le nez, le palais et les yeux.
Du vin d'Aï la mouſſe pétillante,
Et du Tokai la liqueur jauniſſante, (*i*)
En chatouillant les fibres des cerveaux,
Y porte un feu qui s'exhale en bons mots,
Auſſi brillans que la liqueur légère
Qui monte et ſaute et mouſſe au bord du verre :
L'ami Bonneau d'un gros rire applaudit
A ſon bon roi qui montre de l'eſprit.
Le dîner fait, on digère, on raiſonne,
On conte, on rit, on médit du prochain,
On fait brailler des vers à maître Alain,
On fait venir des docteurs de ſorbonne,
Des perroquets, un ſinge, un arlequin.
Le ſoleil baiſſe ; une troupe choiſie
Avec le roi court à la comédie ;
Et ſur la fin de ce fortuné jour
Le couple heureux s'enivre encor d'amour.

Plongés tous deux dans le ſein des délices,
Ils paraiſſaient en goûter les prémices.
Toujours heureux et toujours plus ardens,
Point de ſoupçons, encor moins de querelles,
Nulle langueur ; et l'Amour et le Temps
Auprès d'Agnès ont oublié leurs ailes.
Charles ſouvent diſait entre ſes bras,
En lui donnant des baiſers tout de flamme :
Ma chère Agnès, idole de mon ame,
Le monde entier ne vaut point vos appas.

Vaincre et régner, ce n'eſt rien que folie.
Mon parlement (*k*) me bannit aujourd'hui;
Au fier Anglais la France eſt aſſervie.
Ah! qu'il ſoit roi, mais qu'il me porte envie:
J'ai votre cœur, je ſuis plus roi que lui.

Un tel diſcours n'eſt pas trop héroïque;
Mais un héros, quand il tient dans un lit
Maîtreſſe honnête, et que l'amour le pique,
Peut s'oublier, et ne ſait ce qu'il dit.

Comme il menait cette joyeuſe vie,
Tel qu'un abbé dans ſa graſſe abbaye,
Le prince anglais (*l*) toujours plein de furie,
Toujours aux champs, toujours armé, botté,
Le pot en tête et la dague au côté,
Lance en arrêt, la viſière hauſſée,
Foulait aux pieds la France terraſſée.
Il marche, il vole, il renverſe en ſon cours
Les murs épais, les menaçantes tours,
Répand le ſang, prend l'argent, taxe, pille,
Livre aux ſoldats et la mère et la fille,
Fait violer des couvens de nonnains,
Boit le muſcat des pères bernardins,
Frappe en écus l'or qui couvre les ſaints,
Et, ſans reſpect pour Jéſus ni Marie,
De mainte égliſe il fait mainte écurie:
Ainſi qu'on voit dans une bergerie
Des loups ſanglans de carnage altérés,
Et ſous leurs dents les troupeaux déchirés,
Tandis qu'au loin, couché dans la prairie,
Colin s'endort ſur le ſein d'Egérie,

Et que ſon chien près d'eux eſt occupé
A ſe ſaiſir des reſtes du ſoupé.

Or, du plus haut du brillant apogée,
Séjour des ſaints, et fort loin de nos yeux,
Le bon Denis, (*m*) prêcheur de nos aïeux,
Vit les malheurs de la France affligée,
L'état horrible où l'Anglais l'a plongée,
Paris aux fers, et le roi très-chrétien
Baiſant Agnès, et ne ſongeant à rien.
Ce bon Denis eſt patron de la France,
Ainſi que Mars fut le ſaint des Romains,
Ou bien Pallas chez les Athéniens.
Il faut pourtant en faire différence;
Un ſaint vaut mieux que tous les dieux païens.

Ah! par mon chef, dit-il, il n'eſt pas juſte
De voir ainſi tomber l'empire auguſte
Où de la foi j'ai planté l'étendard:
Trône des lis, tu cours trop de haſard;
Sang des Valois, je reſſens tes misères.
Ne ſouffrons pas que les ſuperbes frères
De Henri cinq, (*n*) ſans droit et ſans raiſon,
Chaſſent ainſi le fils de la maiſon.
J'ai, quoique ſaint, et Dieu me le pardonne,
Averſion pour la race bretonne:
Car, ſi j'en crois le livre des deſtins,
Un jour ces gens raiſonneurs et mutins
Se gauſſeront des ſaintes décrétales,
Déchireront les romaines annales,
Et tous les ans le pape brûleront.
Vengeons de loin ce ſacrilége affront:

Mes chers Français ſeront tous catholiques;
Ces fiers Anglais ſeront tous hérétiques;
Frappons, chaſſons ces dogues britanniques;
Puniſſons-les, par quelque nouveau tour,
De tout le mal qu'ils doivent faire un jour.

DES Gallicans ainſi parlait l'apôtre,
De maudiſſons lardant ſa patenôtre:
Et cependant que tout ſeul il parlait,
Dans Orléans un conſeil ſe tenait.
Par les Anglais cette ville bloquée,
Au roi de France allait être extorquée.
Quelques ſeigneurs et quelques conſeillers,
Les uns pédans et les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur misère,
Pour leur refrain diſaient: Que faut-il faire?
Poton, la Hire, et le brave Dunois, (*o*)
S'écriaient tous en ſe mordant les doigts:
Allons, amis, mourons pour la patrie;
Mais aux Anglais vendons cher notre vie.
Le Richemont criait tout haut: Par Dieu,
Dans Orléans il faut mettre le feu;
Et que l'Anglais, qui penſe ici nous prendre,
N'ait rien de nous que fumée et que cendre.

POUR la Trimouille, il diſait: C'eſt en vain
Que mes parens me firent poitevin;
J'ai dans Milan laiſſé ma Dorothée;
Pour Orléans, hélas! je l'ai quittée.
Je combattrai, mais je n'ai plus d'eſpoir:
Faut-il mourir, ô ciel, ſans la revoir?
Le préſident Louvet, (*p*) grand perſonnage,
Au maintien grave, et qu'on eût pris pour ſage,

Dit: Je voudrais que préalablement
Nous fissions rendre arrêt de parlement
Contre l'Anglais, et qu'en ce cas énorme
Sur toute chose on procédât en forme.
Louvet était un grand clerc; mais hélas!
Il ignorait son triste et piteux cas:
S'il le savait, sa gravité prudente
Procèderait contre sa présidente.
Le grand Talbot, le chef des assiégeans,
Brûle pour elle, et règne sur ses sens:
Louvet l'ignore, et sa mâle éloquence
N'a pour objet que de venger la France.
Dans ce conseil de sages, de héros,
On entendait les plus nobles propos;
Le bien public, la vertu les inspire:
Sur-tout l'adroit et l'éloquent la Hire
Parla long-temps, et pourtant parla bien;
Ils disaient d'or, et ne concluaient rien.

Comme ils parlaient, on vit par la fenêtre
Je ne sais quoi dans les airs apparaître.
Un beau fantôme au visage vermeil,
Sur un rayon détaché du soleil,
Des cieux ouverts fend la voûte profonde.
Odeur de saint se sentait à la ronde.
Le farfadet dessus son chef avait
A deux pendans une mitre pointue
D'or et d'argent, sur le sommet fendue;
Sa dalmatique au gré des vents flottait,
Son front brillait d'une sainte auréole, (q)
Son cou penché laissait voir son étole,
Sa main portait ce bâton pastoral

Qui fut jadis *lituus* augural. (*r*)
A cet objet qu'on diſcernait fort mal,
Voilà d'abord monſieur de la Trimouille,
Paillard dévot, qui prie et s'agenouille.
Le Richemont, qui porte un cœur de fer,
Blaſphémateur, jureur impitoyable,
Hauſſant la voix, dit que c'était le diable
Qui leur venait du fin fond de l'enfer;
Que ce ſerait choſe très-agréable
Si l'on pouvait parler à Lucifer.
Maître Louvet s'en courut au plus vîte
Chercher un pot tout rempli d'eau bénite.
Poton, la Hire et Dunois ébahis,
Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.
Tous les valets ſont couchés ſur le ventre.
L'objet approche, et le ſaint fantôme entre
Tout doucement porté ſur ſon rayon;
Puis donne à tous ſa bénédiction.
Soudain chacun ſe ſigne et ſe proſterne.

Il les relève avec un air paterne;
Puis il leur dit: Ne faut vous effrayer;
Je ſuis Denis, (*s*) et ſaint de mon métier.
J'aime la Gaule, et l'ai catéchiſée,
Et ma bonne ame eſt très-ſcandaliſée
De voir Charlot, mon filleul tant aimé,
Dont le pays en cendre eſt conſumé,
Et qui s'amuſe, au lieu de le défendre,
A deux tetons qu'il ne ceſſe de prendre.
J'ai réſolu d'aſſiſter aujourd'hui
Les bons Français qui combattent pour lui.
Je veux finir leur peine et leur misère.

Tout mal, dit-on, guérit par ſon contraire.
Or ſi Charlot veut, pour une catin,
Perdre la France et l'honneur avec elle,
J'ai réſolu, pour changer ſon deſtin,
De me ſervir des mains d'une pucelle.
Vous, ſi d'en-haut vous déſirez les biens,
Si vos cœurs ſont et français et chrétiens,
Si vous aimez le roi, l'Etat, l'Egliſe,
Aſſiſtez-moi dans ma ſainte entrepriſe;
Montrez le nid où nous devons chercher
Ce vrai phénix que je veux dénicher.

Ainsi parla le vénérable ſire.
Quand il eut fait, chacun ſe prit à rire.
Le Richemont, né plaiſant et moqueur,
Lui dit: Ma foi, mon cher prédicateur,
Monſieur le ſaint, ce n'était pas la peine
D'abandonner le céleſte domaine
Pour demander à ce peuple méchant
Ce beau joyau que vous eſtimez tant.
Quand il s'agit de ſauver une ville,
Un pucelage eſt une arme inutile.
Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays?
Vous en avez tant dans le paradis!
Rome et Lorette ont cent fois moins de cierges
Que chez les ſaints il n'eſt là-haut de vierges.
Chez les Français, hélas, il n'en eſt plus.
Tous nos moûtiers ſont à ſec là-deſſus.
Nos francs-archers, nos officiers, nos princes,
Ont dès long-temps dégarni les provinces.
Ils ont tous fait, en dépit de vos ſaints,
Plus de bâtards encor que d'orphelins. (*t*)

Monſieur

Monſieur Denis, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.

Le ſaint rougit de ce diſcours brutal;
Puis auſſitôt il remonte à cheval
Sur ſon rayon, ſans dire une parole,
Pique des deux, et par les airs s'envole,
Pour déterrer, s'il peut, ce beau bijou,
Qu'on tient ſi rare, et dont il ſemble fou.
Laiſſons-le aller; et tandis qu'il ſe perche
Sur l'un des traits qui vont porter le jour,
Ami lecteur, puiſſiez-vous en amour
Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche!

Fin du premier Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT PREMIER.

N. B. Les notes sont de M. de *Voltaire*, et prises dans l'édition in-4°.

Les seules notes relatives aux variantes ne sont pas de l'auteur. Il n'a jamais donné d'autre variante que celle du premier vers du poëme. Toutes les autres sont tirées des manuscrits ou des premières éditions, dont nous entendons parler, en général en citant celle de 1756 qui leur est conforme.

(*a*) Plusieurs éditions portent :

Vous m'ordonnez de célébrer des saints.

Cette leçon est correcte ; mais nous avons adopté l'autre, comme plus récréative. De plus elle montre la grande modestie de l'auteur. Il avoue qu'il n'est pas digne de chanter une pucelle. Il donne en cela un démenti aux éditeurs qui, dans une de leurs éditions de ses œuvres, lui ont attribué une ode à *sainte Geneviève*, dont assurément il n'est pas l'auteur.

(*b*) Tous les doctes savent qu'il y eut, du temps du cardinal de *Richelieu*, un *Chapelain*, auteur d'un fameux poëme de la Pucelle, dans lequel (à ce que dit *Boileau*) *il fit de méchans vers douze fois douze cents*. *Boileau* ne savait pas que ce grand homme en fit douze fois vingt-quatre cents, mais que par discrétion il n'en fit imprimer que la moitié. La maison de *Longueville*, qui descendait du beau bâtard *Dunois*, fit à l'illustre *Chapelain* une pension de douze mille livres tournois. On pouvait mieux employer son argent.

(*c*) *La Motte-Houdart*, auteur d'une traduction en vers de l'Iliade, traduction très-abrégée, et cependant très-mal reçue. *Fontenelle*, dans l'éloge académique de *la Motte*, dit que c'est la faute de l'original.

(*d*) Il y a dans l'édition de 1756 :

Ou pour quelqu'un de son académie.

(*e*) *Agnès Sorel*, dame de Fromentau, près de Tours. Le roi *Charles VII* lui donna le château de Beauté-sur-Marne, et on l'appela dame de *Beauté*. Elle eut deux enfans du roi, son amant, quoiqu'il n'eût point de privautés

avec elle, suivant les historiographes de *Charles VII*, gens qui disent toujours la vérité du vivant des rois.

(*f*) Personnage feint. Quelques curieux prétendent que le discret auteur avait en vue certain gros valet de chambre d'un certain prince ; mais nous ne sommes pas de cet avis, et notre remarque subsiste, comme dit *Dacier*.

(*g*) Le chromatique procède par plusieurs semi-tons consécutifs, ce qui produit une musique efféminée, très-convenable à l'amour.

(*h*) Manuscrit :

Tout répondait, lecteur, tu dois m'en croire,
A la beauté de sa gorge d'yvoire.
La volupté, *&c.*

(*i*) Manuscrit :

Et du tokai la liqueur jaunissante
Dans le cerveau portent un feu brillant ;
Mille bons mots en partent à l'instant.
Après dîner, on digère, on raisonne,
On parle, on lit, on médit du prochain,
On fait bailler, *&c.*

(*k*) Le parlement de Paris fit ajourner trois fois à son de trompe le roi, alors dauphin, à la table de marbre, sur les conclusions de l'avocat du roi, *Marigni*. [Voyez les recherches de *Pasquier*.]

(*l*) Ce prince anglais est le duc de *Bedfort*, frère puîné de *Henri V*, roi d'Angleterre, couronné roi de France à Paris.

(*m*) Ce bon *Denis* n'est point *Denis* le prétendu aréopagite, mais un évêque de Paris. L'abbé *Hildouin* fut le premier qui écrivit que cet évêque ayant été décapité, porta sa tête entre ses bras, de Paris jusqu'à l'abbaye qui porte son nom. On érigea ensuite des croix dans tous les endroits où ce saint s'était arrêté en chemin. Le cardinal de *Polignac* contant cette histoire à Mme la marquise du *Deffant*, et ajoutant que *Denis* n'avait eu de peine à porter sa tête que jusqu'à la première station, cette dame lui répondit : *Je le crois bien, il n'y a dans de telles affaires que le premier pas qui coûte*.

(*n*) *Henri V*, roi d'Angleterre, le plus grand homme de son temps, beau-frère de *Charles VII*, dont il avait épousé la sœur, était mort à Vincennes, après avoir été reconnu roi de France à Paris ; son frère, le duc de *Bedfort*, gouvernait la meilleure partie de la France au nom de son neveu *Henri VI*, reconnu aussi pour roi de France à Paris par le parlement, l'hôtel-de-ville, le châtelet, l'évêque, les corps de métiers, et la sorbonne.

(*o*) *Poton de Saintrailles*, *la Hire*, grands capitaines : *Jean de Dunois*, fils naturel de *Jean d'Orléans* et de la comteſſe d'*Enguien*; *Richemont*, connétable de France, depuis duc de Bretagne; *la Trimouille*, d'une grande maiſon du Poitou.

(*p*) Le préſident *Louvet*, miniſtre d'Etat ſous *Charles VII.*

(*q*) Auréole, c'eſt la couronne de rayons que les ſaints ont toujours ſur la tête. Elle paraît imitée de la couronne de laurier dont les feuilles divergentes ſemblaient environner de rayons la tête des héros; ce qui a fait tirer à quelques-uns l'étymologie d'auréole, de *laurum*, *laureola*; d'autres la tirent d'*aurum*. St *Bernard* dit que cette couronne eſt d'or pour les vierges. *Coronam quam noſtri majores aureolam vocant*, *credo idcircò nominatam.*

(*r*) Le bâton des augures reſſemblait parfaitement à une croſſe.

(*s*) Ce *Denis*, patron de la France, eſt un ſaint de la façon des moines. Il ne vint jamais dans les Gaules. Voyez ſa légende dans le *Dictionnaire philoſophique* à l'article DENIS : vous apprendrez qu'il fut d'abord créé évêque d'Athènes par ſaint *Paul*; qu'il alla rendre une viſite à la vierge *Marie*, et la complimenta ſur la mort de ſon fils; qu'enſuite il quitta l'évêché d'Athènes pour celui de Paris; qu'on le pendit, et qu'il prêcha fort éloquemment du haut de ſa potence; qu'on lui coupa la tête pour l'empêcher de parler; qu'il prit ſa tête entre ſes bras, qu'il la baiſait en chemin, en allant à une lieue de Paris fonder une abbaye de ſon nom.

(*t*) Manuſcrit :

Ainſi vieux fou, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.

Fin des Notes et Variantes du Chant premier.

Le Moine gagne; un ſorcier eſt heureux!
Le Griſbourdon ſe ſaiſit des Enjeux;

Pucelle Chant 22.

J. M. Moreau le jeune. Dambrun Sculp.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0052

CHANT II.

ARGUMENT.

Jeanne, armée par St Denis, va trouver Charles VII à Tours: ce qu'elle fit en chemin; et comment elle eut son brevet de pucelle.

HEUREUX cent fois qui trouve un pucelage!
C'eſt un grand bien; mais de toucher un cœur
Eſt à mon ſens un plus cher avantage.
Se voir aimé, c'eſt-là le vrai bonheur.
Qu'importe hélas! d'arracher une fleur?
C'eſt à l'amour à nous cueillir la roſe. (*a*)
De très-grands clercs ont gâté par leur gloſe
Un ſi beau texte; ils ont cru faire voir
Que le plaiſir n'eſt point dans le devoir.
Je veux contre eux faire un jour un beau livre;
J'enſeignerai le grand art de bien vivre;
Je montrerai qu'en réglant nos déſirs,
C'eſt du devoir que viennent nos plaiſirs.
Dans cette honnête et ſavante entrepriſe,
Du haut des cieux ſaint Denis m'aidera;
Je l'ai chanté, ſa main me ſoutiendra.
En attendant il faut que je vous diſe
Quel fut l'effet de ſa ſainte entremiſe.

VERS les confins du pays champenois,
Où cent poteaux, marqués de trois merlettes, (*b*)

Disaient aux gens : *En Lorraine vous êtes*,
Est un vieux bourg peu fameux autrefois ;
Mais il mérite un grand nom dans l'histoire ;
Car de lui vient le salut et la gloire
Des fleurs de lis et du peuple gaulois.
De Domremi chantons tous le village ;
Fesons passer son beau nom d'âge en âge.

O Domremi ! tes pauvres environs
N'ont ni muscats, ni pêches, ni citrons,
Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne ;
Mais c'est à toi que la France doit Jeanne.
Jeanne (*c*) y naquit : certain curé du lieu,
Fesant par-tout des serviteurs à Dieu,
Ardent au lit, à table, à la prière,
Moine autrefois, de Jeanne fut le père ;
Une robuste et grasse chambrière
Fut l'heureux moule où ce pasteur jeta
Cette beauté, qui les Anglais dompta.
Vers les seize ans, en une hôtellerie
On l'engagea pour servir l'écurie,
A Vaucouleurs ; et déjà de son nom
La Renommée empliſſait le canton.
Son air est fier, assuré, mais honnête ;
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête ;
Trente-deux dents d'une égale blancheur
Sont l'ornement de sa bouche vermeille,
Qui semble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée et vive en sa couleur,
Appétissante et fraîche par merveille.
Ses tetons bruns, mais fermes comme un roc,
Tentent la robe, et le casque et le froc :

Elle eſt active, adroite, vigoureuſe;
Et d'une main potelée et nerveuſe
Soutient fardeaux, verſe cent brocs de vin,
Sert le bourgeois, le noble, le robin:
Chemin feſant, vingt ſoufflets diſtribue
Aux étourdis dont l'indiſcrète main
Va tâtonnant ſa cuiſſe ou gorge nue;
Travaille et rit du ſoir juſqu'au matin,
Conduit chevaux, les panſe, abreuve, étrille;
Et les preſſant de ſa cuiſſe gentille,
Les monte à cru comme un ſoldat romain. (*d*)

O profondeur! ô divine Sageſſe!
Que tu confonds l'orgueilleuſe faibleſſe
De tous ces grands ſi petits à tes yeux!
Que les petits ſont grands quand tu le veux!
Ton ſerviteur Denis le bienheureux
N'alla rôder aux palais des princeſſes,
N'alla chez vous, meſdames les ducheſſes;
Denis courut, amis, qui le croirait?
Chercher l'honneur, où? dans un cabaret.

Il était temps que l'apôtre de France
Envers ſa Jeanne uſât de diligence.
Le bien public était en grand haſard.
De Satanas la malice eſt connue;
Et ſi le ſaint fût arrivé plus tard
D'un ſeul moment, la France était perdue. (*e*)
Un cordelier, qu'on nommait Grisbourdon,
Avec Chandos arrivé d'Albion,
Etait alors dans cette hôtellerie:
Il aimait Jeanne autant que ſa patrie.

C'était l'honneur de la pénaillerie,
De tous côtés allant en miſſion,
Prédicateur, confeſſeur, eſpion,
De plus, grand clerc en la ſorcellerie, (*f*)
Savant dans l'art en Egypte ſacré,
Dans ce grand art cultivé chez les mages,
Chez les Hébreux, chez les antiques ſages,
De nos ſavans dans nos jours ignoré.
Jours malheureux ! tout eſt dégénéré.

En feuilletant ſes livres de cabale,
Il vit qu'aux ſiens Jeanne ſerait fatale,
Qu'elle portait deſſous ſon court jupon
Tout le deſtin d'Angleterre et de France.
Encouragé par la noble aſſiſtance
De ſon génie, il jura ſon cordon,
Son Dieu, ſon diable, et ſaint François d'Aſſiſe,
Qu'à ſes vertus Jeanne ſerait ſoumiſe,
Qu'il ſaiſirait ce beau palladion. (*g*)
Il s'écriait, en feſant l'oraiſon : (*h*)
Je ſervirai ma patrie et l'Egliſe ;
Moine et breton, je dois faire le bien
De mon pays, et plus encor le mien.

Au même temps, un ignorant, un ruſtre,
Lui diſputait cette conquête illuſtre :
Cet ignorant valait un cordelier ;
Car vous ſaurez qu'il était muletier ;
Le jour, la nuit, offrant ſans fin, ſans terme,
Son lourd ſervice et l'amour le plus ferme.
L'occaſion, la douce égalité,

Fesaient pencher Jeanne de son côté,
Mais sa pudeur triomphait de la flamme,
Qui par les yeux se glissait dans son ame.
Le Grisbourdon vit sa naissante ardeur:
Mieux qu'elle encore il lisait dans son cœur.
Il vint trouver son rival si terrible;
Puis il lui tint ce discours très-plausible:

PUISSANT héros, qui passez au besoin
Tous les mulets commis à votre soin,
Vous méritez sans doute la Pucelle;
Elle a mon cœur comme elle a tous vos vœux:
Rivaux ardens, nous nous craignons tous deux,
Et comme vous je suis amant fidèle.
Ça partageons, et rivaux sans querelle,
Tâtons tous deux de ce morceau friand
Qu'on pourrait perdre en se le disputant.
Conduisez-moi vers le lit de la belle;
J'évoquerai le démon du dormir;
Ses doux pavots vont soudain l'assoupir,
Et tour à tour nous veillerons pour elle.

INCONTINENT le père au grand cordon
Prend son grimoire, évoque le démon,
Qui de Morphée eut autrefois le nom.
Ce pesant diable est maintenant en France. (*i*)
Vers le matin, lorsque nos avocats
Vont s'enrouer à commenter Cujas,
Avec messieurs il ronfle à l'audience.
L'après-dînée il assiste aux sermons
Des apprentis dans l'art des Massillons,
A leurs trois points, à leurs citations,

Aux lieux communs de leur belle éloquence.
Dans le parterre il vient bâiller le ſoir.

Aux cris du moine il monte en ſon char noir,
Par deux hiboux traîné dans la nuit ſombre.
Dans l'air il gliſſe, et doucement fend l'ombre.
Les yeux fermés il arrive en bâillant,
Se met ſur Jeanne, et tâtonne et s'étend;
Et ſecouant ſon pavot narcotique,
Lui ſouffle au ſein vapeur ſoporifique.
Tel on nous dit que le moine Girard, (*k*)
En confeſſant la gentille Cadière,
Inſinuait de ſon ſouffle paillard
De diablotaux une ample fourmillière.

Nos deux galans, pendant ce doux ſommeil,
Aiguillonnés du démon du réveil,
Avaient de Jeanne ôté la couverture.
Déjà trois dés roulant ſur ſon beau ſein,
Vont décider, au jeu de ſaint Guilain,
Lequel des deux doit tenter l'aventure.
Le moine gagne; un ſorcier eſt heureux:
Le Grisbourdon ſe ſaiſit des enjeux;
Il fond ſur Jeanne. O ſoudaine merveille!
Denis arrive, et Jeanne ſe réveille.
O Dieu, qu'un ſaint fait trembler tout pécheur!
Nos deux rivaux ſe renverſent de peur.
Chacun d'eux fuit, emportant dans le cœur
Avec la crainte un déſir de mal faire.
Vous avez vu ſans doute un commiſſaire
Cherchant de nuit un couvent de Vénus;

Un jeune essaim de tendrons demi-nus
Saute du lit, s'esquive, se dérobe
Aux yeux hagards du noir pédant en robe.
Ainsi fuyaient mes paillards confondus.

DENIS s'avance et reconforte Jeanne,
Tremblante encor de l'attentat profane.
Puis il lui dit : Vase d'élection,
Le Dieu des rois, par tes mains innocentes,
Veut des Français venger l'oppression,
Et renvoyer dans les champs d'Albion
Des fiers Anglais les cohortes sanglantes.
Dieu fait changer, d'un souffle tout-puissant,
Le roseau frêle en cèdre du Liban,
Sécher les mers, abaisser les collines,
Du monde entier réparer les ruines.
Devant tes pas la foudre grondera;
Autour de toi la terreur volera,
Et tu verras l'ange de la victoire
Ouvrir pour toi les sentiers de la gloire.
Suis-moi, renonce à tes humbles travaux; (*l*)
Viens placer Jeanne au nombre des héros.

A ce discours terrible et pathétique, (*m*)
Très-consolant et très-théologique,
Jeanne étonnée, ouvrant un large bec,
Crut quelque temps que l'on lui parlait grec.
La grâce agit : cette augustine grâce
Dans son esprit porte un jour efficace.
Jeanne sentit dans le fond de son cœur
Tous les élans d'une sublime ardeur.

Non, ce n'eſt plus Jeanne la chambrière,
C'eſt un héros, c'eſt une ame guerrière.
Tel un bourgeois humble, ſimple, groſſier,
Qu'un vieux richard a fait ſon héritier,
En un palais fait changer ſa chaumière :
Son air honteux devient démarche fière;
Les grands ſurpris admirent ſa hauteur,
Et les petits l'appellent monſeigneur. (*n*)

Or, pour hâter leur auguſte entrepriſe,
Jeanne et Denis s'en vont droit à l'égliſe.
Lors apparut deſſus le maître-autel
(Fille de Jean, quelle fut ta ſurpriſe!)
Un beau harnois tout frais venu du ciel;
Des arſenaux du terrible empyrée,
En cet inſtant, par l'archange Michel,
La noble armure avait été tirée :
On y voyait l'armet de Débora; (*o*)
Ce clou pointu, funeſte à Sizara;
Le caillou rond, dont un berger fidelle
De Goliath entama la cervelle;
Cette mâchoire avec quoi combattit
Le fier Samſon, qui ſes cordes rompit,
Lorqu'il ſe vit vendu par ſa donzelle; (*p*)
Le coutelet de la belle Judith,
Cette beauté ſi galamment perfide,
Qui, pour le ciel, ſaintement homicide,
Son cher amant maſſacra dans ſon lit.
A ces objets la ſainte émerveillée
De cette armure eſt bientôt habillée;
Elle vous prend et caſque et corſelet,
Braſſards, cuiſſards, baudrier, gantelet,

Lance, clou, dague, épieu, caillou, mâchoire,
Marche, s'eſſaie, et brûle pour la gloire.

TOUTE héroïne a beſoin d'un courſier;
Jeanne en demande au triſte muletier:
Mais auſſitôt un âne ſe préſente,
Au beau poil gris, à la voix éclatante,
Bien étrillé, ſellé, bridé, ferré,
Portant arçons, avec chanfrein doré,
Caracollant, du pied frappant la terre,
Comme un courſier de Thrace ou d'Angleterre.

CE beau griſon deux ailes poſſédait
Sur ſon échine, et ſouvent s'en ſervait.
Ainſi Pégaſe, au haut des deux collines,
Portait jadis neuf pucelles divines;
Et l'hipogryphe, à la lune volant,
Portait Aſtolphe au pays de ſaint Jean.
Mon cher lecteur veut connaître cet âne,
Qui vint alors offrir ſa croupe à Jeanne,
Il le ſaura, mais dans un autre chant: (*q*)
Je l'avertis cependant qu'il révère
Cet âne heureux, qui n'eſt pas ſans myſtère.

SUR ſon griſon Jeanne a déjà ſauté;
Sur ſon rayon Denis eſt remonté:
Tous deux s'en vont vers les rives de Loire,
Porter au roi l'eſpoir de la victoire.
L'âne tantôt trotte d'un pied léger,
Tantôt s'élève et fend les champs de l'air.
Le cordelier toujours plein de luxure,
Un peu remis de ſa triſte aventure,

Uſant enfin de ſes droits de ſorcier,
Change en mulet le pauvre muletier,
Monte deſſus, chevauche, pique, et jure
Qu'il ſuivra Jeanne au bout de la nature.
Le muletier en ſon mulet caché,
Bât ſur le dos, crut gagner au marché;
Et du vilain l'ame terreſtre et craſſe,
A peine vit qu'elle eût changé de place.

JEANNE et Denis s'en allaient donc vers Tours
Chercher ce roi plongé dans les amours.
Près d'Orléans, comme enſemble ils paſsèrent,
L'oſt des Anglais de nuit ils traversèrent.
Ces fiers Bretons, ayant bu triſtement,
Cuvaient leur vin, dormaient profondément.
Tout était ivre, et goujats et vedettes:
On n'entendait ni tambours ni trompettes;
L'un dans ſa tente était couché tout nu,
L'autre ronflait ſur ſon page étendu.

ALORS Denis, d'une voix paternelle,
Tint ces propos tout bas à la pucelle:
Fille de bien, tu ſauras que Niſus, (r)
Etant un ſoir aux tentes de Turnus,
Bien ſecondé de ſon cher Euryale,
Rendit la nuit aux Rutulois fatale.
Le même advint au quartier de Rhéſus, (s)
Quand la valeur du preux fils de Tydée,
Par la nuit noire et par Ulyſſe aidée,
Sut envoyer, ſans danger, ſans effort,
Tant de Troyens du ſommeil à la mort.

Tu peux jouir de ſemblable victoire.
Parle, dis-moi, veux-tu de cette gloire?
Jeanne lui dit: Je n'ai point lu l'hiſtoire;
Mais je ſerais d'un courage bien bas,
De tuer gens qui ne combattent pas.
Diſant ces mots elle aviſe une tente,
Que les rayons de la lune brillante
Feſaient paraître à ſes yeux éblouis,
Tente d'un chef ou d'un jeune marquis:
Cent gros flacons remplis de vin exquis
Sont tout auprès. Jeanne avec aſſurance
D'un grand pâté prend les vaſtes débris,
Et boit ſix coups avec monſieur Denis,
A la ſanté de ſon bon roi de France.

La tente était celle de Jean Chandos, (t)
Fameux guerrier qui dormait ſur le dos.
Jeanne faiſit ſa redoutable épée,
Et ſa culotte en velours découpée.
Ainſi jadis, David aimé de DIEU,
Ayant trouvé Saül en certain lieu,
Et lui pouvant ôter très-bien la vie,
De ſa chemiſe il lui coupa partie,
Pour faire voir à tous les potentats
Ce qu'il put faire, et ce qu'il ne fit pas.
Près de Chandos était un jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour ſon âge,
Lequel montrait deux globes faits au tour,
Qu'on aurait pris pour ceux du tendre Amour.
Non loin du page était une écritoire,
Dont ſe ſervait le jeune homme après boire,
Quand tendrement quelques vers il feſait,

Pour la beauté qui ſon cœur ſéduiſait.
Jeanne prend l'encre, et ſa main lui deſſine
Trois fleurs de lis, juſte deſſous l'échine;
Préſage heureux du bonheur des Gaulois,
Et monument de l'amour de ſes rois.
Le bon Denis voyait, ſe pâmant d'aiſe,
Les lis français ſur une feſſe anglaiſe.

QUI fut penaud le lendemain matin?
Ce fut Chandos, ayant cuvé ſon vin;
Car s'éveillant, il vit ſur ce beau page
Les fleurs de lis. Plein d'une juſte rage,
Il crie alerte, il croit qu'on le trahit;
A ſon épée il court auprès du lit;
Il cherche en vain, l'épée eſt diſparue;
Point de culotte; il ſe frotte la vue,
Il gronde, il crie, et penſe fermement
Que le grand diable eſt entré dans le camp.

AH qu'un rayon de ſoleil et qu'un âne,
Cet âne ailé qui ſur ſon dos a Jeanne,
Du monde entier feraient bientôt le tour!
Jeanne et Denis arrivent à la cour.
Le doux prélat ſait par expérience
Qu'on eſt railleur à cette cour de France.
Il ſe ſouvient des propos inſolens
Que Richemont lui tint dans Orléans,
Et ne veut plus, à pareille aventure,
D'un ſaint évêque expoſer la figure.
Pour ſon honneur il prit un nouveau tour;
Il s'affubla de la triſte encolure
Du bon Roger, ſeigneur de Baudricour, (*u*)

Preux

Preux chevalier et ferme catholique,
Hardi parleur, loyal et véridique,
Malgré cela pas trop mal à la cour.

Eh ! jour de Dieu, dit-il parlant au prince,
Vous languiſſez au fond d'une province,
Eſclave roi, par l'Amour enchaîné !
Quoi ! votre bras indignement repoſe !
Ce front royal, ce front n'eſt couronné
Que de tiſſus et de myrte et de roſe !
Et vous laiſſez vos cruels ennemis
Rois dans la France et ſur le trône aſſis !
Allez mourir, ou faites la conquête
De vos Etats ravis par ces mutins :
Le diadême eſt fait pour votre tête,
Et les lauriers n'attendent que vos mains.
Dieu dont l'eſprit allume mon courage,
Dieu dont ma voix annonce le langage,
De ſa faveur eſt prêt à vous couvrir.
Oſez le croire, oſez vous ſecourir :
Suivez du moins cette auguſte amazone ;
C'eſt votre appui, c'eſt le ſoutien du trône ;
C'eſt par ſon bras que le maître des rois
Veut rétablir nos princes et nos lois.
Jeanne avec vous chaſſera la famille
De cet anglais ſi terrible et ſi fort :
Devenez homme, et ſi c'eſt votre ſort
D'être à jamais mené par une fille,
Fuyez au moins celle qui vous perdit,
Qui votre cœur dans ſes bras amollit ;
Et digne enfin de ce ſecours étrange,
Suivez les pas de celle qui vous venge.

Un roi de France eut toujours dans le cœur (x)
Avec l'amour un très-grand fond d'honneur.
Du vieux soldat le discours pathétique
A dissipé son sommeil léthargique,
Ainsi qu'un ange un jour du haut des airs
De sa trompette ébranlant l'univers,
Rouvrant la tombe, animant la poussière,
Rappellera les morts à la lumière:
Charle éveillé, Charles bouillant d'ardeur,
Ne lui répond qu'en s'écriant aux armes.
Les seuls combats à ses yeux ont des charmes.
Il prend sa pique, il brûle de fureur.

Bientot après la première chaleur
De ces transports où son ame est en proie,
Il voulut voir si celle qu'on envoie
Vient de la part du Diable ou du Seigneur,
Ce qu'il doit croire, et si ce grand prodige
Est en effet ou miracle ou prestige.
Donc se tournant vers la fière beauté,
Le roi lui dit, d'un ton de majesté
Qui confondrait toute autre fille qu'elle:
Jeanne, écoutez; Jeanne, êtes-vous pucelle?
Jeanne lui dit: O grand Sire, ordonnez
Que médecins, lunettes sur le nez,
Matrones, clercs, pédans, apothicaires,
Viennent sonder ces féminins mystères;
Et si quelqu'un se connaît à cela,
Qu'il trousse Jeanne et qu'il regarde là.

A sa réponse et sage et mesurée,
Le roi vit bien qu'elle était inspirée.

Or sus, dit-il, si vous en savez tant,
Fille de bien, dites-moi dans l'instant
Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle;
Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle.
Le roi surpris soudain s'agenouilla,
Cria tout haut miracle, et se signa.
Incontinent la cohorte fourrée,
Bonnet en tête, Hippocrate à la main,
Vient observer le pur et noble sein
De l'amazone à leurs regards livrée: (y)
On la met nue; et monsieur le doyen,
Ayant le tout considéré très-bien,
Dessus, dessous, expédie à la belle
En parchemin un brevet de pucelle.

L'ESPRIT tout fier de ce brevet sacré,
Jeanne soudain d'un pas délibéré
Retourne au roi, devant lui s'agenouille,
Et déployant la superbe dépouille
Que sur l'Anglais elle a prise en passant:
Permets, dit-elle, ô mon maître puissant!
Que sous tes lois la main de ta servante
Ose venger la France gémissante.
Je remplirai les oracles divins:
J'ose à tes yeux jurer par mon courage,
Par cette épée et par mon pucelage,
Que tu seras huilé bientôt à Reims.
Tu chasseras les anglaises cohortes,
Qui d'Orléans environnent les portes.
Viens accomplir tes augustes destins,
Viens, et de Tours abandonnant la rive,
Dès ce moment souffre que je te suive.

Les courtisans autour d'elle pressés,
Les yeux au ciel et vers Jeanne adressés,
Battent des mains, l'admirent, la secondent.
Cent cris de joie à son discours répondent.
Dans cette foule il n'est point de guerrier
Qui ne voulût lui servir d'écuyer,
Porter sa lance et lui donner sa vie ;
Il n'en est point qui ne soit possédé
Et de la gloïre, et de la noble envie
De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
Prêt à partir chaque officier s'empresse :
L'un prend congé de sa vieille maîtresse ;
L'un sans argent va droit à l'usurier ;
L'autre à son hôte, et compte sans payer.
Denis a fait déployer l'oriflamme. (z)
A cet aspect le roi Charles s'enflamme
D'un noble espoir à sa valeur égal.
Cet étendard aux ennemis fatal,
Cette héroïne, et cet âne aux deux ailes,
Tout lui promet des palmes immortelles.

Denis voulut, en partant de ces lieux,
Des deux amans épargner les adieux.
On eût versé des larmes trop amères,
On eût perdu des heures toujours chères.

Agnès dormait, quoiqu'il fût un peu tard :
Elle était loin de craindre un tel départ.
Un songe heureux, dont les erreurs la frappent,
Lui retraçait des plaisirs qui s'échappent.
Elle croyait tenir entre ses bras
Le cher amant dont elle est souveraine ;

Songe flatteur, tu trompais ses appas :
Son amant fuit, et saint Denis l'entraîne.
Tel dans Paris un médecin prudent
Force au régime un malade gourmand,
A l'appétit se montre inexorable,
Et sans pitié le fait sortir de table.

Le bon Denis eut à peine arraché
Le roi de France à son charmant péché,
Qu'il courut vîte à son ouaille chère,
A sa pucelle, à sa fille guerrière.
Il a repris son air de bienheureux,
Son ton dévot, ses plats et courts cheveux,
L'anneau béni, la crosse pastorale,
Ses gants, sa croix, sa mitre épiscopale :
Va, lui dit-il, sers la France et ton roi ;
Mon œil benin sera toujours sur toi.
Mais au laurier du courage héroïque,
Joins le rosier de la vertu pudique.
Je conduirai tes pas dans Orléans.
Lorsque Talbot, le chef des mécréans,
Le cœur saisi du démon de luxure,
Croira tenir sa présidente impure,
Il tombera sous ton robuste bras.
Punis son crime, et ne l'imite pas.
Sois à jamais dévote avec courage.
Je pars, adieu ; pense à ton pucelage.
La belle en fit un serment solemnel ;
Et son patron repartit pour le ciel.

Fin du second Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT SECOND.

(*a*) Edition de 1756 :

C'eſt à l'Amour à nous cueillir la roſe ;
Mes chers amis, ayons tous cet honneur,
Ainſi ſoit-il ; mais parlons d'autre choſe.
Vers les confins, *&c.*

(*b*) Il y avait alors ſur toutes les frontières de Lorraine des poteaux aux armes du duc, qui ſont trois alérions ; ils ont été ôtés en 1738.

(*c*) Elle était en effet native du village de Domrémi, fille de *Jean d'Arc* et d'*Iſabeau*, âgée alors de vingt-ſept ans, et ſervante de cabaret ; ainſi ſon père n'etait point cure. C'eſt une fiction poëtique qui n'eſt peut-être pas permiſe dans un ſujet grave.

(*d*) *Montait chevaux à poil*, *et ſeſait apertiſes qu'autres filles n'ont point coutume de faire*, comme dit la chronique de *Monſtrelet*.

(*e*) On lit dans quelques manuſcrits :

Voici le fait. Le père Grisbourdon,
Grand cordelier, grand chercheur d'aventure,
Prêcheur de nonne, écumant de luxure,
Avait juré ſon froc et ſon cordon
Son Dieu, ſon diable et Saint-François d'Aſſiſe,
Que dans ſes lacs Jeannette ſerait priſe.
D'une autre part un large muletier
Non moins hardi, non moins franc du collier, (*)

(*) Il y a dans un autre manuſcrit.

Le jour, la nuit, montrant ſans fin, ſans terme,
Signes certains de l'amour le plus ferme.
Même on a cru qu'à ce puiſſant objet
Notre héroïne enfin s'apprivoiſait ;
Qu'elle ſentait une ſubtile flamme,
Qui par les yeux ſe gliſſait dans ſon ame.
Je n'en crois rien : mais notre cordelier,
Hardi paillard, étant de plus ſorcier,
Alla trouver ce rival ſi terrible ;
Puis il lui tint ce diſcours très-plauſible :
Puiſſant héros, *&c.*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0070

Groſſièrement ſoupirait pour la belle,
Et par état ſe croyait né pour elle.
L'occaſion, la douce égalité
Feſaient pencher Jeanne de ſon côté.
Mais ſa pudeur triomphait de la flamme
Qui par les yeux ſe gliſſait dans ſon ame.
Le franciſcain vit ſa naiſſante ardeur;
Mieux qu'elle encore il liſait dans ſon cœur.
Ce moine était grand clerc dans l'art magique,
Art cultivé dans ce beau ſiècle antique,
De nos ſavans en nos jours ignoré,
Car aujourd'hui tout a dégénéré.
En feuilletant, &c.

(*f*) La ſorcellerie était alors ſi en vogue, que *Jeanne d'Arc* elle-même fut brûlée depuis comme ſorcière, ſur la requête de la ſorbonne.

(*g*) Figure de *Pallas*, à laquelle le deſtin de Troye était attaché: preſque tous les peuples ont eu de pareilles ſuperſtitions.

(*h*) Edition de 1762:

J'aurai, dit-il, ma Jeanne en ma puiſſance;
Je ſuis anglais, je dois faire le bien
De mon pays, et plus encor le mien.

(*i*) Edition de 1756:

Ce peſant diable eſt maintenant en France,
Avec meſſieurs il ronfle à l'audience,
Dans le parterre il vient bâiller le ſoir.

(*k*) Le jéſuite *Girard*, convaincu d'avoir eu de petites privautés avec la demoiſelle *Cadière*, ſa pénitente, fut accuſé de l'avoir enſorcelée en ſouffiant ſur elle. [*Voyez les notes du chant troiſième.*]

(*l*) Edition de 1756:

„ Suis-moi, renonce à tes humbles travaux;
„ Charle eſt un Jean, et Jeanne eſt un héros. „
A ce diſcours, &c.

(*m*) Dans l'édition de 1762, et les éditions précédentes, on liſait:

A ce diſcours terrible et pathétique,
Et qui n'eſt point en ſtyle académique,
Jeanne étonnée, ouvrant un large bec,
Crut quelque temps que l'on lui parlait grec.

Dans ce moment un rayon de la grâce
Dans son esprit porte un jour efficace,

Et dans un manuscrit :

A ce discours consolant et terrible,
Pris mot pour mot des cahiers de la bible, &c.

(*n*) Edition de 1756 :

Telle plutôt cette heureuse grisette
Que la nature ainsi que l'art forma
Pour le *sérail* ou bien pour l'opéra,
Qu'une maman avisée et discrète,
Au noble lit d'un fermier éleva,
Et que l'Amour, d'une main plus adroite,
Sous un monarque entre deux draps plaça.
Sa vive allure est un vrai port de reine,
Ses yeux fripons s'arment de majesté,
Sa voix a pris le ton de souveraine,
Et sur son rang son esprit s'est monté.
Or pour hâter, &c.

(*o*) *Débora* est la première femme guerrière dont il soit parlé dans le monde. *Jahel*, autre heroïne, enfonça un clou dans la tête du général *Sizara :* on conserve ce clou dans plusieurs couvens grecs et latins, avec la mâchoire dont se servit *Samson*, la fronde de *David*, et le couperet avec lequel la célèbre *Judith* coupa la tête du général *Holoferne* ou *Olfern*, après avoir couché avec lui.

(*p*) Edition de 1756, et manuscrit :

Ces pots brillans dont Gédéon défit
De Madian la cohorte infidelle,
Le couperet de la belle Judith,
Cette beauté si saintement perfide
Qui, pour le ciel, galamment homicide,
Son cher amant massacra dans son lit.
Plus d'abondant le sacré cimeterre
Dont le Sauveur voulut que s'armât Pierre
Pour lui donner une oreille à guérir,
Et de son nom laisser un souvenir.

(*q*) Lecteur, qui avez du goût, remarquez que notre auteur, qui en a aussi, et qui est au-dessus des préjugés, rime toujours pour les oreilles plus que pour les yeux. Vous ne le verrez point faire rimer *trône* avec *bonne*, *pâte* avec *patte*, *homme* avec *héaume*. Une brève n'a pas le même

son, et ne se prononce pas comme une longue. *Jean* et *chant* se prononcent de même.

(*r*) Aventure décrite dans l'Enéide.

(*s*) Aventure de l'Iliade.

(*t*) L'un des grands capitaines de ce temps-là.

(*u*) Il ne s'appelait point *Roger*, mais *Robert :* cette faute est légère ; ce fut lui qui mena *Jeanne d'Arc* à Tours, en 1429, et qui la présenta au roi. C'était un bon champenois qui n'y entendait pas finesse. Son château était auprès de Brienne en Champagne. J'ai vu sa devise sur la porte de ce pauvre château : c'était un cep de vigne avec la légende, *Beau, dru et court.* On peut juger par-là de l'esprit du temps.

(*x*) Edition de 1756 :

„ Un roi de France a toujours dans le cœur,
„ Malgré le vice, un très-grand fond d'honneur ;
„ Vous l'avez vu dernièrement, mes frères,
„ Lorsque Louis, se dérobant des bras
„ De la beauté qu'exorcisait Linières
„ Au bord du Rhin, du fond des Pays-Bas
„ Vint cogner Charle, et braver le trépas. „
Du vieux soldat, &c.

(*y*) Effectivement des médecins et des matrones visitèrent *Jeanne d'Arc*, et la déclarèrent pucelle.

(*z*) Etendard apporté par un ange dans l'abbaye de Saint-Denis, lequel était autrefois entre les mains des comtes de *Vexin*.

Fin des Notes et Variantes du Chant second.

CHANT III.

ARGUMENT.

Description du palais de la Sottise. Combat vers Orléans. Agnès se revêt de l'armure de Jeanne pour aller trouver son amant : elle est prise par les Anglais, et sa pudeur souffre beaucoup.

Ce n'est le tout d'avoir un grand courage,
Un coup d'œil ferme au milieu des combats,
D'être tranquille à l'aspect du carnage,
Et de conduire un monde de soldats;
Car tout cela se voit en tous climats,
Et tour à tour ils ont cet avantage.
Qui me dira si nos ardens Français,
Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
Sont plus savans que l'intrépide Anglais?
Si le Germain l'emporte sur l'Ibère?
Tous ont vaincu, tous ont été défaits.
Le grand Condé fut vaincu par Turenne; (*a*)
Le fier Villars fut battu par Eugène. (*b*)
De Stanislas le vertueux support,
Ce roi soldat, dom Quichotte du Nord,
Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
N'a-t-il pas vu, dans le fond de l'Ukraine,
A Pultava tous ses lauriers flétris (*c*)
Par un rival, objet de ses mépris?

Un beau secret serait, à mon avis,
De bien savoir éblouir le vulgaire,

Puis sur Bonneau se penchant d'un air tendre,
C'en est donc fait, dit-elle, on me trahit.

Pucelle Chant 3e

J.M. Moreau le jeune. Dambrun Sculp.

De s'établir un divin caractère, (*d*)
D'en imposer aux yeux des ennemis;
Car les Romains, à qui tout fut soumis,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles.
Le ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter, Mars, Pollux et tous les dieux
Guidaient leur aigle et combattaient pour eux.
Le grand Bacchus qui mit l'Asie en cendre,
L'antique Hercule et le fier Alexandre,
Pour mieux régner sur les peuples conquis,
De Jupiter ont passé pour les fils:
Et l'on voyait les princes de la terre
A leurs genoux redouter le tonnerre,
Tomber du trône et leur offrir des vœux.

Denis suivit ces exemples fameux;
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglais passât même pour telle;
Et que Bedfort, et l'amoureux Talbot,
Et Tirconel, et Chandos l'indévot,
Crussent la chose, et qu'ils vissent dans Jeanne
Un bras divin, fatal à tout profane.

Pour réussir en ce hardi dessein,
Il s'en va prendre un vieux bénédictin,
Non tel que ceux dont le travail immense
Vient d'enrichir les libraires de France;
Mais un prieur engraissé d'ignorance,
Et n'ayant lu que son missel latin:
Frère Lourdis fut le bon personnage
Qui fut choisi pour ce nouveau voyage.

Devers la lune, où l'on tient que jadis
Etait placé des fous le paradis, (*f*)

Sur les confins de cet abyme immenſe,
Où le Chaos, et l'Erèbe et la Nuit,
Avant les temps de l'univers produit,
Ont exercé leur aveugle puiſſance;
Il eſt un vaſte et caverneux ſéjour,
Peu careſſé des doux rayons du jour,
Et qui n'a rien qu'une lumière affreuſe,
Froide, tremblante, incertaine et trompeuſe:
Pour toute étoile on a des feux follets.
L'air eſt peuplé de petits farfadets.
De ce pays la reine eſt la Sottiſe.
Ce vieil enfant porte une barbe griſe,
Oeil de travers et bouche à la Danchet. (g)
Sa lourde main tient pour ſceptre un hochet,
De l'Ignorance elle eſt, dit-on, la fille.
Près de ſon trône eſt ſa ſotte famille,
Le fol Orgueil, l'Opiniâtreté;
Et la Pareſſe et la Crédulité.
Elle eſt ſervie, elle eſt flattée en reine;
On la croirait en effet ſouveraine;
Mais ce n'eſt rien qu'un fantôme impuiſſant,
Un Chilperic, un vrai roi fainéant.
La Fourberie eſt ſon miniſtre avide.
Tout eſt réglé par ce maire perfide;
Et la Sottiſe eſt ſon digne inſtrument.
Sa cour plénière eſt à ſon gré fournie
De gens profonds en fait d'aſtrologie,
Sûrs de leur art, à tous momens déçus,
Dupes, fripons, et partant toujours crus.

C'EST-LA qu'on voit les maîtres d'alchimie
Feſant de l'or, et n'ayant pas un ſou,

Les Rofes-croix, et tout ce peuple fou
Argumentant fur la théologie.

Le gros Lourdis, pour aller en ces lieux,
Fut donc choifi parmi tous fes confrères.
Lorfque la nuit couvrait le front des cieux
D'un tourbillon de vapeurs non légères,
Enveloppé dans le fein du repos,
Il fut conduit au paradis des fots. (*h*)
Quand il y fut, il ne s'étonna guères :
Tout lui plaifait, et même en arrivant
Il crut encore être dans fon couvent.

Il vit d'abord la fuite emblématique
Des beaux tableaux de ce féjour antique.
Cacodémon, qui ce grand temple orna,
Sur la muraille à plaifir griffonna
Un long croquis de toutes nos fottifes :
Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdifes,
Projets mal faits, plus mal exécutés,
Et tous les mois du Mercure vantés.
Dans cet amas de merveilles confufes,
Parmi ces flots d'impofteurs et de bufes,
On voit fur-tout un fuperbe écoffais,
Laf eft fon nom ; nouveau roi des Français,
D'un beau papier il porte un diadême,
Et fur fon front il eft écrit *fyftême* ; (*i*)
Environné de grands balots de vent,
Sa noble main les donne à tout venant :
Prêtres, catins, guerriers, gens de juftice,
Lui vont porter leur or par avarice.

Ah quel ſpectacle ! ah vous êtes donc là,
Tendre Eſcobar, ſuffiſant (*k*) Molina,
Petit Doucin, dont la main pateline
Donne à baiſer une bulle divine, (*l*)
Que le Tellier (*m*) lourdement fabriqua,
Dont Rome même en ſecret ſe moqua,
Et qui chez nous eſt la noble origine
De nos partis, de nos diviſions,
Et qui pis eſt de volumes profonds,
Remplis, dit-on, de poiſons hérétiques,
Tous poiſons froids, et tous ſoporifiques !

Les combattans, nouveaux Bellérophons,
Dans cette nuit, montés ſur des chimères,
Les yeux bandés, cherchent leurs adverſaires ;
De longs ſifflets leur ſervent de clairons ;
Et dans leur docte et ſainte frénéſie,
Ils vont frappant à grands coups de veſſie.
Ciel, que d'écrits, de diſquiſitions,
De mandemens et d'explications,
Que l'on explique encor peur de s'entendre !

O chroniqueur des héros du Scamandre,
Toi qui jadis des grenouilles, des rats,
Si doctement as chanté les combats,
Sors du tombeau, viens célébrer la guerre
Que pour la bulle on fera ſur la terre !
Le janſéniſte, eſclave du deſtin,
Enfant perdu de la grâce efficace,
Dans ſes drapeaux porte un Saint-Auguſtin,
Et pour pluſieurs il marche avec audace. (*n*)
Les ennemis s'avancent tout courbés
Deſſus le dos de cent petits abbés.

Cessez, ceſſez, ô diſcordes civiles;
Tout va changer : place, place, imbécilles.
Un grand tombeau ſans ornement, ſans art,
Eſt élevé non loin de Saint-Médard. (*o*)
L'eſprit divin, pour éclairer la France,
Sous cette tombe enferme ſa puiſſance;
L'aveugle y court, et d'un pas chancelant,
Aux Quinze-vingts retourne en tâtonnant.
Le boiteux vient clopinant ſur la tombe,
Crie *hoſanna*, ſaute, gigotte et tombe.
Le ſourd approche, écoute, et n'entend rien.
Tout auſſitôt de pauvres gens de bien
D'aiſe pâmés, vrais témoins de miracle,
Du bon Pâris baiſent le tabernacle. (*p*)
Frère Lourdis fixant ſes deux gros yeux,
Voit ce ſaint œuvre, en rend grâces aux cieux,
Joint les deux mains, et riant d'un ſot rire,
Ne comprend rien, et toute choſe admire.

Ah ! le voici ce ſavant tribunal,
Moitié prélats et moitié monacal;
D'inquiſiteurs une troupe ſacrée,
Eſt là pour Dieu de sbires entourée.
Ces ſaints docteurs, aſſis en jugement,
Ont pour habit plumes de chat-huant;
Oreilles d'âne ornent leur tête auguſte :
Et pour peſer le juſte avec l'injuſte,
Le vrai, le faux, balance eſt dans leurs mains.
Cette balance a deux larges baſſins;
L'un tout comblé contient l'or qu'ils excroquent,
Le bien, le ſang des pénitens qu'ils croquent;

Dans l'autre ſont bulles, brefs, oremus,
Beaux chapelets, ſcapulaires, agnus.
Aux pieds bénits de la docte aſſemblée,
Voyez-vous pas le pauvre Galilée, (*q*)
Qui tout contrit leur demande pardon,
Bien condamné pour avoir eu raiſon?

MURS de Loudun, quel nouveau feu s'allume?
C'eſt un curé que le bûcher conſume:
Douze faquins ont déclaré ſorcier
Et fait griller meſſire Urbain Grandier. (*r*)

GALIGAÏ, ma chère maréchale, (*s*)
Du parlement, épaulé de maint pair,
La compagnie ignorante et vénale
Te fait chauffer en feu brillant et clair
Pour avoir fait pacte avec Lucifer.
Ah! qu'aux ſavans notre France eſt fatale!
Qu'il y fait bon croire au pape, à l'enfer,
Et ſe borner à ſavoir ſon *Pater!*
Je vois plus loin cet arrêt authentique (*t*)
Pour Ariſtote et contre l'émétique.

VENEZ, venez, mon beau père Girard, (*u*)
Vous méritez un long article à part.
Vous voilà donc, mon confeſſeur de fille,
Tendre dévot qui prêchez à la grille;
Que dites-vous des pénitens appas
De ce tendron converti dans vos bras?
J'eſtime fort cette douce aventure.
Tout eſt humain, Girard, en votre fait;
Ce n'eſt pas-là pécher contre nature:

Que

Que de dévots en ont encor plus fait !
Mais, mon ami, je ne m'attendais guère
De voir entrer le diable en cette affaire.
Girard, Girard, tous vos accuſateurs,
Jacobin, carme, et feſeur d'écriture,
Juges, témoins, ennemis, protecteurs,
Aucun de vous n'eſt ſorcier, je vous jure. (x)
Lourdis enfin voit nos vieux parlemens
De vingt prélats brûler les mandemens,
Et par arrêt exterminer la race
D'un certain fou qu'on nomme ſaint Ignace;
Mais, à leur tour, eux-même on les proſcrit:
Queſnel en pleure, et ſaint Ignace en rit.
Paris s'émeut à leur deſtin tragique,
Et s'en conſole à l'opéra-comique.

O toi, Sottiſe ! ô groſſe déité,
De qui les flancs à tout âge ont porté
Plus de mortels que Cybèle féconde
N'avait jadis donné de dieux au monde,
Qu'avec plaiſir ton grand œil hébété
Voit tes enfans dont ma patrie abonde:
Sots traducteurs, et ſots compilateurs,
Et ſots auteurs, et non moins ſots lecteurs.
Je t'interroge, ô ſuprême puiſſance !
Daigne m'apprendre, en cette foule immenſe,
De tes enfans qui ſont les plus chéris,
Les plus féconds en lourds et plats écrits,
Les plus conſtans à broncher comme à braire
A chaque pas dans la même carrière:
Ah ! je connais que tes ſoins les plus doux
Sont pour l'auteur du journal de Trévoux.

TANDIS qu'ainſi Denis notre bon père
Devers la lune en ſecret préparait
Contre l'Anglais cet innocent myſtère,
Une autre ſcène en ce moment s'ouvrait
Chez les grands fous du monde ſublunaire.
Charle eſt déjà parti pour Orléans,
Ses étendards flottent au gré des vents.
A ſes côtés Jeanne, le caſque en tête,
Déjà de Reims lui promet la conquête.
Voyez-vous pas ces jeunes écuyers,
Et cette fleur de loyaux chevaliers?
La lance au poing, cette troupe environne
Avec reſpect notre ſainte amazone.
Ainſi l'on voit le ſexe maſculin
A Fontevraud ſervir le féminin. (y)
Le ſceptre eſt là dans les mains d'une femme;
Et père Anſelme eſt béni par madame.

LA belle Agnès, en ces cruels momens,
Ne voyant plus ſon amant qu'elle adore,
Cède au chagrin dont l'excès la dévore;
Un froid mortel s'empare de ſes ſens.
L'ami Bonneau, toujours plein d'induſtrie,
En cent façons la rappelle à la vie.
Elle ouvre encor ſes yeux, ces doux vainqueurs,
Mais ce n'eſt plus que pour verſer des pleurs.
Puis ſur Bonneau ſe penchant d'un air tendre:
C'en eſt donc fait, dit-elle, on me trahit.
Où va-t-il donc? que veut-il entreprendre?
Etait-ce-là le ſerment qu'il me fit,
Lorſqu'à ſa flamme il me fit condeſcendre?
Toute la nuit il faudra donc m'étendre,

Sans mon amant, seule au milieu d'un lit: (z)
Et cependant cette Jeanne hardie,
Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
Va contre moi lui prévenir l'esprit.
Ciel! que je hais ces créatures fières,
Soldats en jupe, hommasses chevalières, (aa)
Du sexe mâle affectant la valeur,
Sans posséder les agrémens du nôtre,
A tous les deux prétendant faire honneur,
Et qui ne sont ni de l'un ni de l'autre.
Disant ces mots elle pleure et rougit,
Frémit de rage, et de douleur gémit.
La jalousie en ses yeux étincelle;
Puis tout à coup, d'une ruse nouvelle
Le tendre amour lui fournit le dessein.

Vers Orléans elle prend son chemin,
De dame Alix et de Bonneau suivie.
Agnès arrive en une hôtellerie,
Où dans l'instant, lasse de chevaucher,
La fière Jeanne avait été coucher.
Agnès attend qu'en ce logis tout dorme,
Et cependant subtilement s'informe
Où couche Jeanne, où l'on met son harnois:
Puis dans la nuit se glisse en tapinois,
De Jean Chandos prend la culotte et passe
Ses cuisses entre, et l'aiguillette lace;
De l'amazone elle prend la cuirasse.
Le dur acier, forgé pour les combats,
Presse et meurtrit ses membres délicats.
L'ami Bonneau la soutient sous les bras.

La belle Agnès dit alors à voix basse :
Amour, Amour, maître de tous mes sens,
Donne la force à cette main tremblante,
Fais-moi porter cette armure pesante,
Pour mieux toucher l'auteur de mes tourmens.
Mon amant veut une fille guerrière,
Tu fais d'Agnès un soldat pour lui plaire :
Je le suivrai ; qu'il permette aujourd'hui
Que ce soit moi qui combatte avec lui ;
Et si jamais la terrible tempête
Des dards anglais vient menacer sa tête,
Qu'ils tombent tous sur ces tristes appas ;
Qu'il soit du moins sauvé par mon trépas ;
Qu'il vive heureux, que je meure pâmée
Entre ses bras, et que je meure aimée.
Tandis qu'ainsi cette belle parlait,
Et que Bonneau ses armes lui mettait,
Le roi Charlot à trois milles était.

La tendre Agnès prétend à l'heure même,
Pendant la nuit, aller voir ce qu'elle aime.
Ainsi vêtue et pliant sous le poids,
N'en pouvant plus, maudissant son harnois,
Sur un cheval elle s'en va juchée,
Jambe meurtrie, et la fesse écorchée.
Le gros Bonneau, sur un normand monté,
Va lourdement et ronfle à son côté.
Le tendre Amour, qui craint tout pour la belle,
La voit partir, et soupire pour elle.

Agnès à peine avait gagné chemin,
Qu'elle entendit devers un bois voisin

Bruit de chevaux, et grand cliquetis d'armes.
Le bruit redouble ; et voici des gendarmes,
Vêtus de rouge ; et pour comble de maux,
C'était les gens de monsieur Jean Chandos.
L'un d'eux s'avance, et demande *qui vive?*
A ce grand cri, notre amante naïve
Songeant au roi, répondit sans détour :
Je suis Agnès, vive France et l'Amour !
A ces deux noms, que le ciel équitable
Voulut unir du nœud le plus durable,
On prend Agnès et son gros confident ;
Ils sont tous deux menés incontinent
A ce Chandos qui, terrible en sa rage,
Avait juré de venger son outrage,
Et de punir les brigands ennemis
Qui sa culotte et son fer avaient pris.

DANS ces momens où la main bienfesante
Du doux sommeil laisse nos yeux ouverts,
Quand les oiseaux reprennent leurs concerts,
Qu'on sent en soi sa vigueur renaissante,
Que les désirs, pères des voluptés,
Sont par les sens dans notre ame excités ;
Dans ces momens, Chandos, on te présente
La belle Agnès, plus belle et plus brillante
Que le soleil au bord de l'Orient.
Que sentis-tu, Chandos, en t'éveillant,
Lorsque tu vis cette nymphe si belle
A tes côtés, et tes grègues sur elle?

CHANDOS, pressé d'un aiguillon bien vif,
La dévorait de son regard lascif.

Agnès en tremble, et l'entend qui marmotte
Entre ſes dents : *Je t'aurai, ma culotte !*
A ſon chevet d'abord il la fait ſeoir :
Quittez, dit-il, ma belle priſonnière,
Quittez ce poids d'une armure étrangère.
Ainſi parlant, plein d'ardeur et d'eſpoir,
Il la décaſque, il vous la décuiraſſe :
La belle Agnès s'en défend avec grâce,
Elle rougit d'une aimable pudeur,
Penſant à Charle, et ſoumiſe au vainqueur.
Le gros Bonneau, que le Chandos deſtine
Au digne emploi de chef de ſa cuiſine,
Va dans l'inſtant mériter cet honneur ;
Des boudins blancs il était l'inventeur,
Et tu lui dois, ô nation françaiſe !
Pâtés d'anguille, et gigots à la braiſe. (*bb*)

Monsieur Chandos, hélas ! que faites-vous ?
Diſait Agnès d'un ton timide et doux.
Pardieu, dit-il, (tout héros anglais jure) (*cc*)
Quelqu'un m'a fait une ſanglante injure.
Cette culotte eſt mienne ; et je prendrai
Ce qui fut mien où je le trouverai.
Parler ainſi, mettre Agnès toute nue,
C'eſt même choſe ; et la belle éperdue
Tout en pleurant était entre ſes bras,
Et lui diſait : non, je n'y conſens pas.

Dans l'inſtant même un horrible fracas
Se fait entendre ; on crie : alerte, aux armes.
Et la trompette, organe du trépas,
Sonne la charge, et porte les alarmes.

A ſon réveil, Jeanne cherchant en vain
L'affublement du harnois maſculin,
Son bel armet ombragé de l'aigrette,
Et ſon haubert, (*dd*) et ſa large braguette, (*ee*)
Sans raiſonner ſaiſit ſoudainement
D'un écuyer le dur accoutrement,
Monte à cheval ſur ſon âne, et s'écrie:
Venez venger l'honneur de la patrie.
Cent chevaliers s'empreſſent ſur ſes pas,
Ils ſont ſuivis de ſix cents vingt ſoldats.

FRERE Lourdis, en ce moment de criſe,
Du beau palais où règne la Sottiſe,
Eſt deſcendu chez les Anglais guerriers,
Environné d'atomes tout groſſiers,
Sur ſon gros dos portant balourderies,
Oeuvres de moine et belles âneries.
Ainſi bâté, ſitôt qu'il arriva,
Sur les Anglais ſa robe il ſecoua
Son ample robe; et dans leur camp verſa
Tous les tréſors de ſa craſſe ignorance,
Tréſors communs au bon pays de France.
Ainſi des nuits la noire déité,
Du haut d'un char d'ébène marqueté,
Répand ſur nous les pavots et les ſonges,
Et nous endort dans le ſein des menſonges.

Fin du troiſième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT TROISIEME.

(*a*) A la fameuse bataille des Dunes, près de Dunkerque.

(*b*) A Malplaquet, près de Mons, en 1709.

Dans l'édition de 1756, au lieu de ces deux vers, on lit :

Le grand Condé fut battu par Turenne,
Créqui vaincu fut ensuite vainqueur,
L'heureux Villars, fanfaron plein de cœur,
Gagna le quitte ou double avec Eugène.
De Stanislas, &c.

Il est aisé de voir que *gagna le quitte ou double*, et le *fanfaron plein de cœur*, ne sont pas de M. de *Voltaire*.

(*c*) Aussi en 1709.

(*d*) Après un *divin caractère*, on lisait dans l'édition de 1756 :

Avec cela tout est humble et soumis.
Voyons comment, dans la grande chronique,
Du fin Jéthro le gendre politique
S'y prit jadis pour être plus que roi.
Aux bonnes gens dont Jacob fut le père,
Gens d'esprit faible et de robuste foi,
Il dit que DIEU, lui montrant son derrière,
L'endoctrinait sur l'admirable loi
Qui le devait, et les fils de son frère,
Entretenir pour jamais à rien faire ;
Qu'il lui dictait tous les importans cas
Où les lépreux, les femmes bien apprises
Devaient changer de robe et de chemises,
Paraître en rue ou rester dans les draps.
De vingt pétards, et d'autant de fusées,
Le feu saillant, et les brillans éclats,
Sur un rocher caché dans les nuées,
Dont une garde, et des ordres exprès,
Aux curieux interdisaient l'accès,
Pour les idiots furent une tempête ;

Le peuple au loin admirant le fracas,
Du Tout-Puiſſant crut connaître le bras,
Et treſſaillit pour le hardi prophète.
Le drôle avait étudié ſa bête.
Seul au ſommet du myſtérieux mont,
Comme il voulut il fit la quarantaine;
Puis tout à coup ſe montra dans la plaine,
Cornes de bouc flamboyantes au front.
Du phyſicien le brillant phénomène,
Sur les eſprits fit un effet fort prompt.
Il dit que DIEU roulé dans un buiſſon,
A lui chétif avait donné leçon.
C'en fut aſſez; il vit en révérence
Tout un chacun recevoir ſon ſermon.
On crut du ciel encourir la vengeance,
Si l'on oſait manquer d'obéiſſance
Et de reſpect à monſieur Aaron;
Et des ſtatuts, dont l'auteur malhabile
Eût mérité les petites-maiſons,
Furent des lois que ce peuple imbécille
Crut renfermer le ſort des nations.
Le bon Numa, de ſa nymphe ſubtile,
S'aida très-bien chez les enfans de Mars;
Le grand Bacchus qui mit l'Aſie en cendre,
L'antique Hercule, et le fier Alexandre,
Et le premier de ces fameux Céſars,
De quelque dieu prétendirent deſcendre.
Ces fiers Romains, à qui tout fut ſoumis,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles.
Le ciel pour eux, &c.

Ces vers ſont encore bien moins dans le ſtyle de M. de *Voltaire* que dans celui du capucin *Maubert*, ou du propoſant *la Beaumelle*.

(*e*) On lit dans les manuſcrits:

Denis ſuivit ces exemples fameux:
Du merveilleux il ſe ſervit comme eux;
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglais, paſsât même pour telle,
Et que Bedford et Talbot, et Chandos,
Et Tirconel, qui n'étaient pas des ſots,
Cruſſent la choſe, &c.

(*f*) On appelait autrefois *paradis des fous*, *paradis des ſots*, les limbes; et on plaça dans ces limbes les ames des imbécilles et des petits enfans

morts sans baptême. *Limbe* signifie *bord*, *bordure*; et c'était vers les bords de la lune qu'on avait établi ce paradis. *Milton* en parle; il fait passer le diable par le paradis des fots: *the paradise of fools.*

(*g*) Ceci paraît une allusion aux fameux couplets de *Rousseau.*

Je te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante.

Une bouche à la Danchet était devenu une espèce de proverbe. Ce *Danchet* était un poëte médiocre, qui a fait quelques pièces de théâtre, &c. Au lieu de ces deux vers on en trouve deux autres dans quelques manuscrits:

Oreille longue avec le chef pointu,
Bouche béante, œil louche, pied tortu.
De l'ignorance, &c.

(*h*) Ce sont les limbes inventés, dit-on, par un nommé *Pierre Chrysologue.* C'est-là qu'on envoie tous les petits enfans qui meurent sans avoir été baptisés; car, s'ils meurent à 15 ans, ils sont damnés sans difficulté.

(*i*) Le système fameux du sieur *Las* ou *Law*, écossais, qui bouleversa tant de fortunes en France depuis 1718 jusqu'à 1720, avait encore laissé des traces funestes, et l'on s'en ressentait en 1730, qui fut le temps où nous jugeons que l'auteur commença ce poëme.

(*k*) On connaît assez, par les excellentes *Lettres provinciales*, les casuistes *Escobar* et *Molina.* Ce *Molina* est appelé ici *suffisant*, par allusion à la grâce *suffisante* et *versatile*, sur laquelle il avait fait un système absurde, comme celui de ses adversaires.

(*l*) Edition de 1756:

Donne à baiser une bulle divine;
Plus d'un prélat la met dévotement
Tout à côté du nouveau testament.
Ciel! à leurs yeux une cohorte fière
En même temps s'en torche le derrière;
L'ignatien furieux, éperdu,
Court se saisir du sacré torche-cu.
Dieux! quels combats! quels flots d'encre et de bile!
On prêche, on court, on barbouille, on exile.
Toi qui jadis des grenouilles, &c.

(*m*) *Le Tellier* jésuite, fils d'un procureur de Vire en Basse-Normandie, confesseur de *Louis XIV*, auteur de la *bulle*, et de tous les troubles qui

la suivirent, exilé pendant la régence, et dont la mémoire est abhorrée de nos jours. Le père *Doucin* était son premier ministre.

(*n*) Les jansénistes disent que le messie n'est venu que pour plusieurs.

(*o*) Ceci désigne les convulsionnaires, et les miracles attestés par des milliers de jansénistes, miracles dont *Carré de Mongeron* fit imprimer un gros recueil qu'il présenta au roi *Louis XV*.

(*p*) Le bon *Pâris* était un diacre imbécille, mais qui, étant un des jansénistes les plus zélés, et les plus accrédités parmi la populace, fut regardé comme un saint par cette populace. Ce fut vers l'an 1724 qu'on imagina d'aller prier sur la tombe de ce bon-homme, au cimetière d'une église de Paris, érigée à un saint *Médard*, qui d'ailleurs est peu connu. Ce saint *Médard* n'avait jamais fait de miracles; mais l'abbé *Pâris* en fit une multitude. Le plus marqué est celui que madame la duchesse du *Maine* célébra dans cette chanson:

Un décroteur à la royale,
Du talon gauche estropié,
Obtint pour grâce spéciale,
D'être boiteux de l'autre pied.

Ce saint *Pâris* fit trois ou quatre cents miracles de cette espèce: il aurait ressuscité des morts si on l'avait laissé faire, mais la police y mit ordre; de-là ce distique connu:

De par le roi, défense à DIEU
D'opérer miracle en ce lieu.

(*q*) *Galilée*, le fondateur de la philosophie en Italie, fut condamné par la congrégation du Saint-Office, mis en prison, et traité très-durement, non-seulement comme hérétique, mais comme ignorant, pour avoir démontré le mouvement de la terre.

(*r*) *Urbain Grandier*, curé de Loudun, condamné au feu en 1629 par une commission du conseil, pour avoir mis le diable dans le corps de quelques religieuses. Un nommé *la Menardaie* a été assez imbécille pour faire imprimer, en 1749, un livre dans lequel il croit prouver la vérité de ces possessions.

(*s*) *Eléonore Galigaï*, fille de grande qualité, attachée à la reine *Marie de Médicis*, et sa dame d'honneur, épouse de *Concino Concini*, florentin, marquis d'Ancre, maréchal de France, fut non-seulement décapitée à la Grève en 1617, comme il est dit dans l'abrégé chronologique de l'histoire de France, mais fut brûlée comme sorcière, et ses biens furent donnés à ses ennemis. Il n'y eut que cinq conseillers qui, indignés d'une horreur si absurde, ne voulurent pas assister au jugement.

(*t*) Le parlement sous *Louis XIII* défendit, sous peine des galères, qu'on enseignât une autre doctrine que celle d'*Aristote*, et défendit ensuite l'émétique, mais sans condamner aux galères les médecins ni les malades. *Louis XIV* fut guéri à Calais par l'émétique, et l'arrêt du parlement perdit de son crédit.

(*u*) L'histoire du jésuite *Girard*, et de la *Cadière*, est assez publique; le jésuite fut condamné au feu comme sorcier par la moitié du parlement d'Aix, et absous par l'autre moitié.

(*x*) Edition de 1756:

Aucun de vous n'est sorcier, je vous jure.
Lourdis était aussi dans ce tableau:
Mais à ses yeux il n'en put rien paraître.
Il ne vit rien. Le cas n'est pas nouveau;
Le plus habile a peine à s'y connaître.
Quand vers la lune ainsi l'on préparait
Contre l'Anglais, &c.

(*y*) *Fontevraud*, *Fontevraux*, *Fons-Ebraldi*, est un bourg en Anjou, à trois lieues de Saumur, connu par une célèbre abbaye de filles, chef-d'ordre, érigée par *Robert d'Arbrissel*, né en 1047, et mort en 1117. Après avoir fixé ses tabernacles à la forêt de Fontevraud, il parcourut nus pieds les provinces du royaume, afin d'exhorter à la pénitence les filles de joie, et les attirer dans son cloître; il fit de grandes conversions en ce genre, entre autres dans la ville de Rouen. Il persuada à la célèbre reine *Bertrade* de prendre l'habit de Fontevraud, et il établit son ordre par toute la France. Le pape *Paschal II* le mit sous la protection du saint-siége en 1106. *Robert*, quelque temps avant sa mort, en conféra le généralat à une dame nommée *Pétronille du Chemille*, et voulut que toujours une femme succédât à une autre femme dans la dignité de chef de l'ordre, commandant également aux religieux comme aux religieuses. Trente-quatre ou trente-cinq abbesses ont succédé jusqu'à ce jour à *Pétronille*, parmi lesquelles on compte quatorze princesses, et dans ce nombre cinq de la maison de *Bourbon*. Voyez sur cela *Sainte-Marthe*, dans le quatrième volume du *Gallia Christiana*, et le *Clypeus ordinis Fontebraldensis* du père de la *Mainferme*.

(*z*) Edition de 1756:

Jeanne en ces lieux conduite par l'Envie,
Non des Anglais mais d'Agnès ennemie,
Portant culotte et brayette au-devant,
Large brayette, inutile ornement,
Jeanne la brune, en gendarme vêtue,
Va désormais lui fasciner la vue;
Jeanne plaira, moi je serai perdue.
Disant ces mots, &c.

(*aa*) Il y a grande apparence que l'auteur a ici en vue les héroïnes de l'*Arioſte* et du *Taſſe*. Elles devaient être un peu mal-propres ; mais les chevaliers n'y regardaient pas de ſi près.

(*bb*) Edition de 1756 :

. . . . . *Et gigots à la braiſe.*
La dame Alix, malgré ſon teint flétri,
Parut encore à la troupe bretonne
De bonne priſe ; et Robert Makarti,
Brave écoſſais, vaillant chef de parti,
Dedans ſa tente emmena tôt la bonne.
Monſieur Chandos, *&c.*

(*cc*) Les Anglais jurent *by God*, *damn me*, *blood* &c. les Allemands *ſacrament* ; les Français, par un mot qui eſt au jurement des Italiens ce que l'action eſt à l'inſtrument ; les Eſpagnols, *voto à Dios*. Un révérend père récollet a fait un livre ſur les juremens de toutes les nations, qui ſera probablement très-exact et très-inſtructif : on l'imprime actuellement.

(*dd*) *Haubert*, *aubergeon*, cotte d'armes ; elle était d'ordinaire compoſée de mailles de fer, quelquefois couvertes de ſoie ou de laine blanche ; elle avait des manches larges, et un gorgerin. Les fiefs de haubert ſont ceux dont le ſeigneur avait droit de porter cette cotte.

(*ee*) *Braguette*, de *braye*, *bracca*. On portait de longues braguettes détachées du haut-de-chauſſes ; et ſouvent au fond de ces braguettes on portait une orange qu'on préſentait aux dames. *Rabelais* parle d'un beau livre, intitulé : *De la dignité des braguettes* ; c'était la prérogative diſtinctive du ſexe le plus noble ; c'eſt pourquoi la ſorbonne préſenta requête pour faire brûler la Pucelle, attendu qu'elle avait porté culotte avec braguette. Six évêques de France, aſſiſtés de l'évêque de Vinchester, la condamnèrent au feu ; ce qui était bien juſte : c'eſt dommage que cela n'arrive pas plus ſouvent ; mais il ne faut déſeſpérer de rien.

Fin des Notes et Variantes du Chant troiſième.

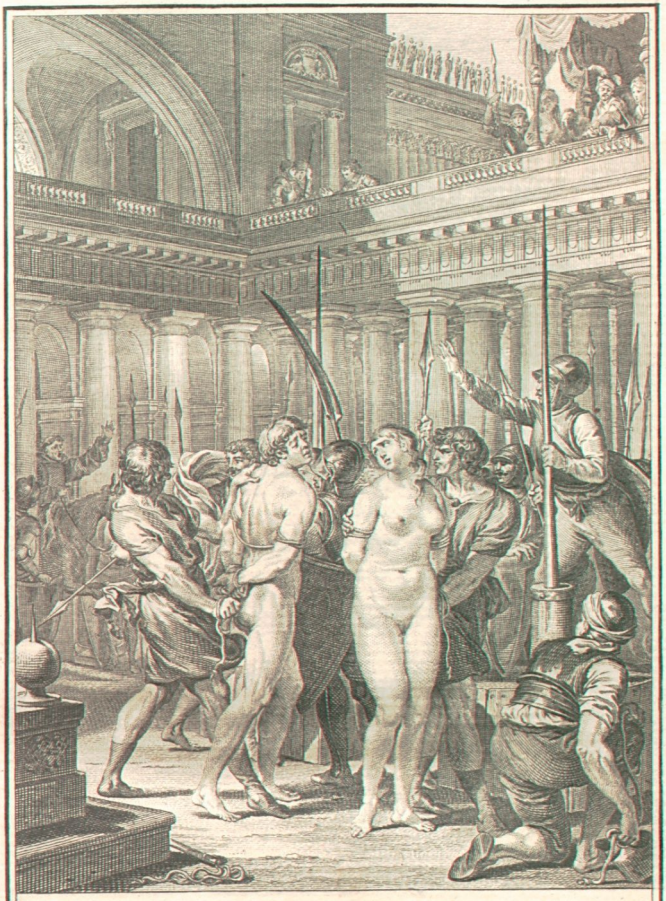
CHANT IV.

ARGUMENT.

Jeanne et Dunois combattent les Anglais. Ce qui leur arrive dans le château d'Hermaphrodix.

Si j'étais roi, je voudrais être juſte,
Dans le repos maintenir mes ſujets,
Et tous les jours de mon empire auguſte
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que ſi j'étais contrôleur des finances,
Je donnerais à quelques beaux-eſprits,
Par-ci, par-là, de bonnes ordonnances;
Car après tout leur travail vaut ſon prix.
Que ſi j'étais archevêque à Paris,
Je tâcherais avec le moliniſte
D'apprivoiſer le rude janſéniſte:
Mais ſi j'aimais une jeune beauté,
Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle;
Et chaque jour une fête nouvelle,
Chaſſant l'ennui de l'uniformité,
Tiendrait ſon cœur en mes fers arrêté.
Heureux amans, que l'abſence eſt cruelle!
Que de dangers on eſſuie en amour!
On riſque, hélas! dès qu'on quitte ſa belle,
D'être cocu deux ou trois fois par jour.

Le preux Chandos à peine avait la joie
De s'ébaudir ſur ſa nouvelle proie,



Languiſſamment le beau Bâtard lorgnait.
Et pour lui ſeul ſon grand cœur gémiſſait.

Pucelle Chant 4e

Dessiné par J. M.z Moreau le jeune. 1789. *Gravé par L.z M.z Halbou.*

Que tout à coup Jeanne de rang en rang
Porte la mort, et fait couler le sang.
De Débora la redoutable lance
Perce Dildo si fatal à la France,
Lui qui pilla les trésors de Clairvaux,
Et viola les sœurs de Fontevraux.
D'un coup nouveau les deux yeux elle crève
A Fonkinar digne d'aller en Grève.
Cet impudent, né dans les durs climats
De l'Hibernie au milieu des frimats,
Depuis trois ans faisait l'amour en France,
Comme un enfant de Rome ou de Florence.
Elle terrasse, et milord Halifax,
Et son cousin l'impertinent Borax,
Et Midarblou qui renia son père,
Et Bartonay qui fit cocu son frère.
A son exemple on ne voit chevalier,
Il n'est gendarme, il n'est bon écuyer,
Qui dix anglais n'enfile de sa lance.
La mort les suit, la terreur les devance.
Ils croyent voir en ce moment affreux
Un dieu puissant qui combat avec eux.

PARMI le bruit de l'horrible tempête,
Frère Lourdis criait à pleine tête:
Elle est pucelle; Anglais, frémissez tous,
C'est saint Denis qui l'arme contre vous;
Elle est pucelle, elle a fait des miracles;
Contre son bras vous n'avez point d'obstacles.
Vîte à genoux, excrémens d'Albion,
Demandez-lui sa bénédiction.
Le fier Talbot, écumant de colère,

Incontinent fait empoigner le frère;
On vous le lie, et le moine content,
Sans s'émouvoir, continuait, criant:
" Je suis martyr; Anglais, il faut me croire;
Elle est pucelle; elle aura la victoire. "

L'HOMME est crédule, et dans son faible cœur
Tout est reçu; c'est une molle argile.
Mais que sur-tout il paraît bien facile
De nous surprendre, et de nous faire peur!
Du bon Lourdis le discours extatique,
Fit plus d'effet sur le cœur des soldats,
Que l'amazone et sa troupe héroïque
N'en avaient fait par l'effort de leurs bras.
Ce vieil instinct qui fait croire aux prodiges,
L'esprit d'erreur, le trouble, les vertiges, (*a*)
La froide crainte, et les illusions,
Ont fait tourner la tête des Bretons.
De ces Bretons la nation hardie
Avait alors peu de philosophie;
Maints chevaliers étaient des esprits lourds;
Les beaux-esprits ne sont que de nos jours.

LE preux Chandos, toujours plein d'assurance,
Criait aux siens: Conquérans de la France,
Marchez à droite. Il dit, et dans l'instant
On tourne à gauche, et l'on fuit en jurant.
Ainsi jadis dans ces plaines fécondes,
Que de l'Euphrate environnent les ondes,
Quand des humains l'orgueil capricieux
Voulut bâtir près des voûtes des cieux, (*b*)
DIEU ne voulant d'un pareil voisinage,

En

LE COM.TE DE DUNOIS.

Gravé d'après l'original tiré du Cabinet du Roi, par J. B. Fossoyeux 1789.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0102

En cent jargons transmua leur langage.
Sitôt qu'un d'eux à boire demandait,
Plâtre ou mortier d'abord on lui donnait,
Et cette gent, de qui DIEU se moquait,
Se sépara, laissant là son ouvrage.

ON fait bientôt aux remparts d'Orléans
Ce grand combat contre les assiégeans.
La Renommée y vole à tire d'aile,
Et va prônant le nom de la Pucelle:
Vous connaissez l'impétueuse ardeur
De nos Français; ces fous sont pleins d'honneur:
Ainsi qu'au bal ils vont tous aux batailles.
Déjà Dunois la gloire des bâtards,
Dunois qu'en Gréce on aurait pris pour Mars,
Et la Trimouille, et la Hire, et Saintrailles,
Et Richemont, sont sortis des murailles,
Croyant déjà chasser les ennemis,
Et criant tous: Où sont-ils? où sont-ils?

ILS n'étaient pas bien loin; car près des portes
Sire Talbot, homme de très-grand sens,
Pour s'opposer à l'ardeur de nos gens,
En embuscade avait mis dix cohortes.

SIRE Talbot a, depuis plus d'un jour,
Juré tout haut par saint George, et l'Amour,
Qu'il entrerait dans la ville assiégée.
Son ame était vivement partagée:
Du gros Louvet la superbe moitié
Avait pour lui plus que de l'amitié;
Et ce héros, qu'un noble espoir enflamme,
Veut conquérir, et la ville, et sa dame.

Nos chevaliers à peine ont fait cent pas
Que ce Talbot leur tombe sur les bras;
Mais nos Français ne s'étonnèrent pas.
Champs d'Orléans, noble et petit théâtre
De ce combat terrible, opiniâtre,
Le sang humain dont vous fûtes couverts
Vous engraissa pour plus de cent hivers.
Jamais les champs de Zama, (c) de Pharsale, (d)
De Malplaquet la campagne fatale, (e)
Célèbres lieux couverts de tant de morts,
N'ont vu tenter de plus hardis efforts.
Vous eussiez vu les lances hérissées,
L'une sur l'autre en cent tronçons cassées;
Les écuyers, les chevaux renversés,
Dessus leurs pieds dans l'instant redressés;
Le feu jaillir des coups de cimeterre,
Et du soleil redoubler la lumière;
De tous côtés, voler, tomber à bas
Epaules, nez, mentons, pieds, jambes, bras.

Du haut des cieux les anges de la guerre,
Le fier Michel, et l'exterminateur,
Et des Persans le grand flagellateur, (f)
Avaient les yeux attachés sur la terre,
Et regardaient ce combat plein d'horreur.

Michel alors prit la vaste balance (g)
Où dans le ciel on pèse les humains;
D'une main sûre il pesa les destins,
Et les héros d'Angleterre et de France.
Nos chevaliers pesés exactement,
Légers de poids par malheur se trouvèrent:

Du grand Talbot les deſtins l'emportèrent;
C'était du ciel un ſecret jugement.
Le Richemont ſe voit incontinent
Percé d'un trait de la hanche à la feſſe;
Le vieux Saintraille au-deſſus du genou;
Le beau la Hire, ah! je n'oſe dire où,
Mais que je plains ſa gentille maîtreſſe!
Dans un marais la Trimouille enfoncé
N'en put ſortir qu'avec un bras caſſé:
Donc à la ville il fallut qu'ils revinſſent
Tout éclopés, et qu'au lit ils ſe tinſſent.
Voilà comment ils furent bien punis;
Car ils s'étaient moqués de ſaint Denis.

COMME il lui plaît DIEU fait juſtice ou grâce:
Queſnel (*h*) l'a dit, nul ne peut en douter.
Or il lui plut le bâtard excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.
Un chacun d'eux, laidement ajuſté,
S'en retournait ſur un brancard porté,
En maugréant et Jeanne, et ſa fortune.
Dunois n'ayant égratignure aucune,
Pouſſe aux Anglais plus prompt que les éclairs:
Il fend leurs rangs, ſe fait jour à travers,
Paſſe, et ſe trouve aux lieux où la Pucelle
Fait tout tomber, où tout fuit devant elle.
Quand deux torrens, l'effroi des laboureurs,
Précipités du ſommet des montagnes,
Mêlent leurs flots, aſſemblent leurs fureurs,
Ils vont noyer l'eſpoir de nos campagnes:
Plus dangereux étaient Jeanne et Dunois,
Unis enſemble, et frappans à la fois.

Dans leur ardeur si bien ils s'emportèrent,
Si rudement les Anglais ils chassèrent,
Que de leurs gens bientôt ils s'écartèrent.
La nuit survint; Jeanne, et l'autre héros,
N'entendant plus ni Français ni Chandos,
Font tous deux halte en criant *vive France*,
Au coin d'un bois où régnait le silence:
Au clair de lune ils cherchent le chemin,
Ils viennent, vont, tournent, le tout en vain:
Enfin, rendus ainsi que leur monture,
Mourans de faim, et lassés de chercher,
Ils maudissaient la fatale aventure
D'avoir vaincu sans savoir où coucher.
Tel un vaisseau sans voile, sans boussole,
Tournoie au gré de Neptune et d'Eole.

Un certain chien, qui passa tout auprès,
Pour les sauver sembla venir exprès;
Ce chien approche, il jappe, il leur fait fête;
Virant sa queue, et portant haut sa tête,
Devant eux marche; et se tournant cent fois,
Il paraissait leur dire en son patois:
Venez par-là, Messieurs, suivez-moi vîte;
Venez, vous dis-je, et vous aurez bon gîte.
Nos deux héros entendirent fort bien
Par ses façons ce que voulait ce chien.
Ils suivent donc, guidés par l'espérance,
En priant Dieu pour le bien de la France,
En se fesant tous deux de temps en temps
Sur leurs exploits de très-beaux complimens.
Du coin lascif d'une vive prunelle
Dunois lorgnait malgré lui la Pucelle;

Mais il savait qu'à son bijou caché
De tout l'Etat le sort est attaché,
Et qu'à jamais la France est ruinée,
Si cette fleur se cueille avant l'année.
Il étouffait noblement ses désirs,
Et préférait l'Etat à ses plaisirs.
Et cependant, quand la route mal sûre
De l'âne saint fesait clocher l'allure,
Dunois ardent, Dunois officieux,
De son bras droit retenait la guerrière,
Et Jeanne d'Arc, en clignotant des yeux,
De son bras gauche étendu par derrière
Serrait aussi ce héros vertueux:
Dont il advint, tandis qu'ils chevauchèrent,
Que très-souvent leurs bouches se touchèrent,
Pour se parler tous les deux de plus près
De la patrie, et de ses intérêts.

On m'a conté, ma belle Konismare, (*i*)
Que Charles douze, en son humeur bizarre,
Vainqueur des rois, et vainqueur de l'amour,
N'osa t'admettre à sa brutale cour.
Charles craignit de te rendre les armes;
Il se sentit, il évita tes charmes:
Mais tenir Jeanne, et ne point y toucher,
Se mettre à table, avoir faim sans manger,
Cette victoire était cent fois plus belle.
Dunois ressemble à Robert d'Arbrisselle, (*k*)
A ce grand saint qui se plut à coucher
Entre les bras de deux nonnes fessues,
A caresser quatre cuisses dodues,
Quatre tetons, et le tout sans pécher.

Au point du jour apparut à leur vue
Un beau palais d'une vaſte étendue:
De marbre blanc était bâti le mur;
Une dorique, et longue colonnade,
Porte un balcon formé de jaſpe pur;
De porcelaine était la baluſtrade.
Nos paladins enchantés, éblouis,
Crurent entrer tout droit en paradis.
Le chien aboie; auſſitôt vingt trompettes
Se font entendre, et quarante eſtafiers
A pourpoints d'or, à brillantes braguettes,
Viennent s'offrir à nos deux chevaliers.
Très-galamment deux jeunes écuyers
Dans le palais par la main les conduiſent,
Dans des bains d'or filles les introduiſent
Honnêtement; puis lavés, eſſuyés,
D'un déjeûner amplement feſtoyés,
Dans de beaux lits brodés ils ſe couchèrent,
Et juſqu'au ſoir en héros ils ronflèrent.

Il faut ſavoir que le maître et ſeigneur
De ce logis, digne d'un empereur,
Etait le fils de l'un de ces génies
Des vaſtes cieux habitans éternels,
De qui ſouvent les grandeurs infinies
S'humaniſaient chez les faibles mortels.
Or cet eſprit, mêlant ſa chair divine
Avec la chair d'une bénédictine,
En avait eu le noble Hermaphrodix,
Grand négromant, et le très-digne fils
De cet incube, et de la mère Alix.
Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis,

Son géniteur, descendant de sa sphère,
Lui dit: Enfant, tu me dois la lumière;
Je viens te voir, tu peux former des vœux;
Souhaite, parle, et je te rends heureux.
Hermaphrodix né très-voluptueux,
Et digne en tout de sa belle origine,
Dit: Je me sens de race bien divine,
Car je rassemble en moi tous les désirs;
Et je voudrais avoir tous les plaisirs.
De voluptés rassasiez mon ame;
Je veux aimer comme homme, et comme femme,
Etre la nuit du sexe féminin,
Et tout le jour du sexe masculin.
L'incube dit: *Tel sera ton destin;*
Et dès ce jour la ribaude figure
Jouit des droits de sa double nature. (*l*)
Ainsi Platon, le confident des dieux, (*m*)
A prétendu que nos premiers aïeux
D'un pur limon pétri de mains divines,
Nés tous parfaits, et nommés androgynes,
Egalement des deux sexes pourvus,
Se suffisaient par leurs propres vertus.

Hermaphrodix était bien au-dessus;
Car se donner du plaisir à soi-même,
Ce n'est pas-là le sort le plus divin;
Il est plus beau d'en donner au prochain,
Et deux à deux est le bonheur suprême.
Ses courtisans disaient que tour à tour
C'était Vénus, c'était le tendre Amour:
De tous côtés ils lui cherchaient des filles,
Des bacheliers ou des veuves gentilles.

HERMAPHRODIX avait oublié net
De demander un don plus néceſſaire,
Un don ſans quoi nul plaiſir n'eſt parfait,
Un don charmant; eh quoi? celui de plaire.
DIEU, pour punir cet effréné paillard,
Le fit plus laid que Samuel Bernard;
Jamais ſes yeux ne firent de conquêtes;
C'eſt vainement qu'il prodiguait les fêtes,
Les longs repas, les danſes, les concerts,
Quelquefois même il compoſait des vers.
Mais quand le jour il tenait une belle,
Et quand la nuit ſa vanité femelle
Se ſoumettait à quelque audacieux,
Le ciel alors trahiſſait tous ſes vœux;
Il recevait pour toutes embraſſades,
Mépris, dégoûts, injures, rebuſades.
Le juſte ciel lui feſait bien ſentir
Que les grandeurs ne ſont pas du plaiſir.
Quoi! diſait-il, la moindre chambrière
Tient ſon galant étendu ſur ſon ſein;
Un lieutenant trouve une conſeillère,
Dans un moutier un moine a ſa nonnain:
Et moi génie, et riche, et ſouverain,
Je ſuis le ſeul dans la machine ronde
Privé d'un bien dont jouit tout le monde!
Lors il jura, par les quatre élémens,
Qu'il punirait les garçons, et les belles,
Qui n'auraient pas pour lui des ſentimens,
Et qu'il ferait des exemples ſanglans
Des cœurs ingrats, et ſur-tout des cruelles.

IL recevait en roi les ſurvenans:

Et de Saba la reine basanée, (*n*)
Et Thalestris dans la Perse amenée,
Avaient reçu de moins riches présens
Des deux grands rois qui brûlèrent pour elles,
Qu'il n'en fesait aux chevaliers errans,
Aux bacheliers, aux gentes demoiselles.
Mais si quelqu'un d'un esprit trop rétif
Manquait pour lui d'un peu de complaisance,
S'il lui fesait la moindre résistance,
Il était sûr d'être empalé tout vif.

Le soir venu, monseigneur étant femme,
Quatre huissiers de la part de madame
Viennent prier notre aimable bâtard
De vouloir bien descendre sur le tard
Dans l'entresol, tandis qu'en compagnie
Jeanne soupait avec cérémonie.
Le beau Dunois tout parfumé descend
Au cabinet où le soupé l'attend;
Tel que jadis la sœur de Ptolomée, (*o*)
De tout plaisir noblement affamée,
Sut en donner à ces Romains fameux,
A ces héros fiers et voluptueux,
Au grand César, au brave ivrogne Antoine;
Tel que moi-même en ai fait chez un moine,
Vainqueur heureux de ses pesans rivaux,
Quand on l'élut roi tondu de Clairvaux:
Ou tel encore aux voûtes éternelles,
Si l'on en croit frère Orphée et Nason,
Et frère Homère, Hésiode, Platon,
Le dieu des dieux, patron des infidèles,
Loin de Junon soupe avec Sémélé,

Avec Isis, Europe ou Danaé;
Les plats sont mis sur la table divine
Des belles mains de la tendre Euphrosine,
Et de Thalie, et de la jeune Eglé,
Qui, comme on sait, sont là-haut les trois Grâces,
Dont nos pédans suivent si peu les traces.
Le doux nectar est servi par Hébé,
Et par l'enfant du fondateur de Troie, (*p*)
Qui dans Ida par un aigle enlevé,
De son seigneur en secret fait la joie.
Ainsi soupa madame Hermaphrodix
Avec Dunois, juste entre neuf et dix.

Madame avait prodigué la parure,
Les diamans surchargeaient sa coiffure;
Son gros cou jaune, et ses deux bras quarrés,
Sont de rubis, de perles entourés;
Elle en était encor plus effroyable.
Elle le presse au sortir de la table.
Dunois trembla pour la première fois.
Des chevaliers c'était le plus courtois:
Il eût voulu de quelque politesse
Payer au moins les soins de son hôtesse;
Et du tendron contemplant la laideur,
Il se disait: J'en aurai plus d'honneur.
Il n'en eut point: le plus brillant courage
Peut quelquefois essuyer cet outrage. (*q*)
Hermaphrodix en son affliction
Eut pour Dunois quelque compassion;
Car en secret son ame était flattée
Des grands efforts du triste champion.
Sa probité, sa bonne intention

Fut cette fois pour le fait réputée.
Demain, dit-elle, on pourra vous offrir
Votre revanche. Allez, faites en sorte
Que votre amour sur vos respects l'emporte,
Et soyez prêt, seigneur, à mieux servir.

Deja du jour la belle avant-courrière
De l'Orient entr'ouvrait la barrière.
Or vous savez que cet instant préfix
En cavalier changeait Hermaphrodix.
Alors brûlant d'une flamme nouvelle,
Il s'en va droit au lit de la Pucelle,
Les rideaux tire, et lui fourrant au sein
Sans compliment son impudente main, (r)
Et lui donnant un baiser immodeste,
Attente en maître à sa pudeur céleste:
Plus il s'agite, et plus il devient laid.
Jeanne, qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un soufflet
A poing fermé sur son vilain visage.
Ainsi j'ai vu, dans mes fertiles champs,
Sur un pré verd une de mes cavales,
Au poil de tigre, aux taches inégales,
Aux pieds légers, aux jarrets bondissans,
Réprimander d'une fière ruade
Un bouriquet de sa croupe amoureux,
Qui dans sa lourde et grossière embrassade,
Dressait l'oreille et se croyait heureux.
Jeanne en cela fit sans doute une faute;
Elle devait des égards à son hôte.
De la pudeur je prends les intérêts;
Cette vertu n'est point chez moi bannie:

Mais quand un prince, et sur-tout un génie,
De vous baiser a quelque douce envie,
Il ne faut pas lui donner des soufflets.
Le fils d'Alix, quoiqu'il fût des plus laids,
N'avait point vu de femme assez hardie
Pour l'oser battre en son propre palais.
Il crie, on vient; ses pages, ses valets,
Gardes, lutins, à ses ordres sont prêts:
L'un d'eux lui dit que la fière pucelle
Envers Dunois n'était pas si cruelle.
O calomnie! affreux poison des cours,
Discours malins, faux rapports, médisance,
Serpens maudits, sifflerez-vous toujours
Chez les amans comme à la cour de France?

Notre tyran, doublement outragé,
Sans nul délai voulut être vengé.
Il prononça la sentence fatale:
Allez, dit-il, amis, qu'on les empale.
On obéit; on fit incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Jeanne et Dunois, l'honneur de leur patrie,
S'en vont mourir au printemps de leur vie.
Le beau bâtard est garrotté tout nu,
Pour être assis sur un bâton pointu.
Au même instant une troupe profane
Mène au poteau la belle et fière Jeanne:
Et ses soufflets, ainsi que ses appas,
Seront punis par un affreux trépas.
De sa chemise aussitôt dépouillée,
De coups de fouet en passant flagellée,
Elle est livrée aux cruels empaleurs.

Le beau Dunois soumis à leurs fureurs,
N'attendant plus que son heure dernière,
Fesait à DIEU sa dévote prière;
Mais une œillade impérieuse et fière,
De temps en temps étonnait les bourreaux,
Et ses regards disaient, c'est un héros.
Mais quand Dunois eut vu son héroïne,
Des fleurs de lis vengeresse divine,
Prête à subir cette effroyable mort,
Il déplora l'inconstance du sort:
De la Pucelle il parcourait les charmes;
Et regardant les funestes apprêts
De ce trépas, il répandit des larmes,
Que pour lui-même il ne versa jamais.

NON moins superbe, et non moins charitable,
Jeanne aux frayeurs toujours impénétrable,
Languissamment le beau bâtard lorgnait,
Et pour lui seul son grand cœur gémissait.
Leur nudité, leur beauté, leur jeunesse,
En dépit d'eux réveillaient leur tendresse.
Ce feu si doux, si discret et si beau,
Ne s'échappait qu'au bord de leur tombeau:
Et cependant l'animal amphibie,
A son dépit joignant la jalousie,
Fesait aux siens l'effroyable signal
Qu'on empalât le couple déloyal.

DANS ce moment une voix de tonnerre,
Qui fit trembler, et les airs, et la terre,
Crie: *Arrêtez, gardez-vous d'empaler,*
N'empalez pas. Ces mots font reculer

Les fiers licteurs. On regarde, on aviſe
Sous le portail un grand homme d'égliſe,
Coiffé d'un froc, les reins ceints d'un cordon;
On reconnut le père Grisbourdon.
Ainſi qu'un chien dans la forêt voiſine,
Ayant ſenti d'une adroite narine
Le doux fumet, et tous ces petits corps
Sortant au loin de quelque cerf dix cors,
Il le pourſuit d'une courſe légère,
Et ſans le voir, par l'odorat mené,
Franchit foſſés, ſe gliſſe en la bruyère,
Par d'autres cerfs il n'eſt point détourné:
Ainſi le fils de ſaint François d'Aſſiſe,
Porté toujours ſur ſon lourd muletier,
De la Pucelle a ſuivi le ſentier,
Courant ſans ceſſe, et ne lâchant point priſe.

En arrivant il cria: Fils d'Alix,
Au nom du diable, et par les eaux du Styx,
Par le démon qui fut ton digne père,
Par le pſautier de ſœur Alix ta mère,
Sauve le jour à l'objet de mes vœux;
Regarde-moi, je viens payer pour deux.
Si ce guerrier, et ſi cette pucelle, (s)
Ont mérité ton indignation,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle;
Tu ſais quelle eſt ma réputation.
Tu vois de plus cet animal inſigne,
Ce mien mulet de me porter ſi digne;
Je t'en fais don, c'eſt pour toi qu'il eſt fait;
Et tu diras, tel moine, tel mulet.
Laiſſons aller ce gendarme profane;

Qu'on le délie, et qu'on nous laisse Jeanne;
Nous demandons tous deux pour digne prix
Cette beauté dont nos cœurs sont épris. (*t*)

Jeanne écoutait cet horrible langage
En frémissant: sa foi, son pucelage,
Ses sentimens d'amour et de grandeur,
Plus que la vie étaient chers à son cœur.
La grâce encor, du ciel ce don suprême,
Dans son esprit combattait Dunois même.
Elle pleurait, elle implorait les cieux;
Et rougissant d'être ainsi toute nue,
De temps en temps fermant ses tristes yeux,
Ne voyant point, pensait n'être point vue.

Le bon Dunois était désespéré:
Quoi, disait-il, ce pendard décloîtré
Aura ma Jeanne, et perdra ma patrie!
Tout va céder à ce sorcier impie,
Tandis que moi, discret jusqu'à ce jour,
Modestement je cachais mon amour!

Et cependant l'offre honnête et polie
De Grisbourdon, fit un très-bon effet
Sur les cinq sens, sur l'ame du génie.
Il s'adoucit, il parut satisfait.
Ce soir, dit-il, vous et votre mulet,
Tenez-vous prêts: je cède, je pardonne
A ces Français; je vous les abandonne. (*u*)

Le moine gris possédait le bâton
Du bon Jacob, (*x*) l'anneau de Salomon,

Sa clavicule, et la verge enchantée
Des conseillers-sorciers de Pharaon,
Et le balai sur qui parut montée
Du preux Saül la sorcière édentée,
Quand dans Endor à ce prince imprudent
Elle fit voir l'ame d'un revenant.
Le cordelier en savait tout autant;
Il fit un cercle, et prit de la poussière,
Que sur la bête il jeta par derrière,
En lui disant ces mots toujours puissans,
Que Zoroastre enseignait aux Persans. (*y*)
A ces grands mots dits en langue du diable:
O grand pouvoir! ô merveille ineffable!
Notre mulet sur deux pieds se dressa,
Sa tête oblongue en ronde se changea,
Ses longs crins noirs petits cheveux devinrent,
Sous son bonnet ses oreilles se tinrent.
Ainsi jadis ce sublime empereur, (*z*)
Dont DIEU punit le cœur dur et superbe,
Devenu bœuf, et sept ans nourri d'herbe,
Redevint homme, et n'en fut pas meilleur.

DU cintre bleu de la céleste sphère,
Denis voyait, avec des yeux de père,
De Jeanne d'Arc le déplorable cas; (*aa*)
Il eût voulu s'élancer ici-bas,
Mais il était lui-même en embarras.
Denis s'était attiré sur les bras
Par son voyage une fâcheuse affaire.
Saint George était le patron d'Angleterre; (*bb*)
Il se plaignit que monsieur saint Denis,
Sans aucun ordre, et sans aucun avis,

A ſes Bretons eût fait ainſi la guerre.
George et Denis, de propos en propos,
Piqués au vif en vinrent aux gros mots.
Les ſaints anglais ont dans leur caractère
Je ne ſais quoi de dur et d'inſulaire:
On tient toujours un peu de ſon pays.
En vain notre ame eſt dans le paradis;
Tout n'eſt pas pur; et l'accent de province
Ne ſe perd point, même à la cour du prince.

MAIS il eſt temps, lecteur, de m'arrêter;
Il faut fournir une longue carrière;
J'ai peu d'haleine, et je dois vous conter
L'événement de tout ce grand myſtère,
Dire comment ce nœud ſe débrouilla,
Ce que fit Jeanne, et ce qui ſe paſſa
Dans les enfers, au ciel, et ſur la terre.

Fin du quatrième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT QUATRIEME.

(*a*) EDITION de 1756 :

La froide crainte et la confusion
Sur les Anglais répandent leur poison.
Les cris perçans et les clameurs qu'ils jettent,
Les hurlemens que les échos répètent,
Et la trompette, et le son des tambours,
Font un vacarme à rendre les gens sourds.
Le grand Chandos, toujours plein d'assurance,
Leur crie : Enfans, conquérans de la France,
Marchez à droite, &c.

(*b*) La tour de Babel fut élevée, comme on sait, cent vingt ans après le déluge universel. *Flavien Josephe* croit qu'elle fut bâtie par *Nemrod* ou *Nembrod* : le judicieux dom *Calmet* a donné le profil de cette tour élevée jusqu'à onze étages, et il a orné son dictionnaire de tailles-douces dans ce goût d'après les monumens : le livre du savant juif *Jaleus* donne à la tour de Babel vingt-sept mille pas de hauteur, ce qui est bien vraisemblable. Plusieurs voyageurs ont vu les restes de cette tour.

Le saint patriarche *Alexandre Eutychius* assure dans ses annales que soixante et douze hommes bâtirent cette tour. Ce fut, comme on le sait, l'époque de la confusion des langues : le fameux *Becan* prouve admirablement que la langue flamande fut celle qui retint le plus de l'hébraïque.

(*c*) Remarquez qu'à la bataille de Zama, entre *Publius Scipion* et *Annibal*, il y avait des français qui servaient dans l'armée carthaginoise selon *Polybe* : ce *Polybe*, contemporain et ami de *Scipion*, dit que le nombre était égal de part et d'autre ; le chevalier de *Folard* n'en convient pas : il prétend que *Scipion* attaqua en colonnes ; cependant il paraît que la chose n'est pas possible, puisque *Polybe* dit que les troupes combattaient toutes de main à main : c'est sur quoi nous nous en rapportons aux doctes.

(*d*) *Nota bene* qu'à Pharsale *Pompée* avait cinquante-cinq mille hommes, et *César* vingt-deux mille ; le carnage fut grand : les vingt-deux mille césariens, après un combat opiniâtre, vainquirent les cinquante-cinq mille

pompéiens : cette bataille décida du sort de la république romaine, et mit sous la puissance du mignon de *Nicomède* la Grèce, l'Asie mineure, l'Italie, les Gaules, l'Espagne, &c. &c.

Cette bataille eut plus de suites que le petit combat de *Jeanne ;* mais enfin c'est *Jeanne*, c'est notre *Pucelle :* sachons gré à notre cher compatriote d'avoir comparé les exploits de cette chère fille à ceux de *César* qui n'avait pas son pucelage. Les révérends pères jésuites n'ont-ils pas comparé saint *Ignace* à *César*, et saint *François Xavier* à *Alexandre ?* ils leur ressemblaient comme les vingt-quatre vieillards de *Pascal* ressemblent aux vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse : on compare tous les jours le premier roi venu à *César ;* pardonnons donc au grave chantre de notre héroïne, d'avoir comparé un petit choc de *Bibus* aux batailles de Zama et de Pharsale.

(*e*) Il y eut à cette bataille vingt-huit mille sept cents hommes couchés, non pas sur le carreau, comme le dit un historien, mais dans la boue et dans le sang ; ils furent comptés par le marquis de *Crèvecœur*, aide-de-camp du maréchal de *Villars*, chargé de faire enterrer les morts. [Voyez le *Siècle de Louis XIV*, année 1709.]

(*f*) Apparemment que notre profond auteur donne le nom de *Persans* aux soldats de *Sennacherib* qui étaient Assyriens, parce que les Persans furent long-temps dominateurs en Assyrie ; mais il est constant que l'ange du Seigneur tua tout seul cent quatre-vingt-cinq mille soldats de l'armée de *Sennacherib* qui avait l'insolence de marcher contre Jérusalem ; et quand *Sennacherib* vit tous ces corps morts, il s'en retourna. Ceci arriva l'an du monde 3293, comme on dit ; cependant plusieurs doctes prétendent que cette aventure toute simple est de l'an 3295 : nous la croyons de 3296, comme nous le prouverons ci-dessous.

(*g*) Cet endroit paraît imité d'*Homère*. *Milton* fait peser les destins des hommes dans le signe de la balance.

(*h*) Allusion aux sentimens répandus dans les livres de *Quesnel*, prêtre de l'oratoire.

(*i*) *Aurore Konismare*, maîtresse du roi de Pologne *Auguste I*, et mère du célèbre comte de *Saxe*.

(*k*) *Robert d'Arbrissel*, fondateur du bel ordre de Fontevraud : il convertit en 1100, d'un coup de filet, par un seul sermon, toutes les filles de joie de la ville de Rouen. Il s'imposa un nouveau genre de martyre : ce fut de coucher toutes les nuits entre deux jeunes religieuses pour tromper le diable, qui apparemment le lui rendit bien. Il n'aimait pas la loi salique ; car il fit une femme abbé général des moines et moinesses de son ordre.

(*l*) Dans l'édition de 1756, et dans presque toutes les autres, ce génie se nommait *Conculix*. Après *De sa double nature*, on lisait:

Mais Conculix avait oublié net
De demander un don plus nécessaire,
Un don sans quoi nul plaisir n'est parfait,
Un don charmant: eh quoi? celui de plaire.
DIEU, pour punir ce génie effréné,
Le rendit laid comme un diable incarné;
Et l'impudique avait dessous le linge
Odeur de bouc, et poil gris d'un vieux singe:
Pour comble enfin, de lui-même charmé,
Il se croyait tout fait pour être aimé.
De tous côtés on lui cherchait des belles,
Des bacheliers, des pages, des pucelles;
Et si quelqu'un à ce monstre lascif
N'accordait pas le plaisir malhonnête,
Bouchait son nez, ou détournait la tête,
Il était sûr d'être empalé tout vif.
Le soir venu, Conculix étant femme,
Un farfadet, de la part de madame,
S'en vint prier monseigneur le bâtard
A manger caille, oie, et bœuf au gros lard,
Dans l'entresol, tandis qu'en compagnie
Jeanne soupait avec cérémonie;
Le beau Dunois tout parfumé descend;
Chez Conculix un souper fin l'attend.
Madame avait prodigué la parure,
Les diamans, &c.

(*m*) Selon *Platon* l'homme fut formé avec les deux sexes. *Adam* apparut tel à la dévote *Bourignon*, et à son directeur *Abadie*.

(*n*) La reine de Saba vint voir *Salomon*, dont elle eut un fils, qui est certainement la tige des rois d'Ethiopie, comme cela est prouvé. On ne sait pas ce que devint la race d'*Alexandre* et de *Thalestris*.

(*o*) *Cléopâtre*.

(*p*) *Ganimède*.

(*q*) Edition de 1756:

Lors Conculix, qui le crut impuissant,
Chassa du lit le guerrier languissant,
Et prononça la sentence fatale,
Criant aux siens: Sergens, qu'on me l'empale.

Le beau Dunois vit faire incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Ce fier guerrier, l'honneur de sa patrie,
S'en va périr au printemps de sa vie.
Dedans la cour il est conduit tout nu,
Pour être assis sur un bâton pointu.
Déjà du jour la belle avant-courrière, &c.

(r) Edition de 1756 :

..... *Et lui fourant au sein*
Les doigts velus d'une gluante main,
Il a déjà l'héroïne empestée
D'un gros baiser de sa bouche infectée.
Plus il s'agite, et plus il devient laid.
Jeanne, qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un soufflet,
A poing fermé, sur son vilain visage.
Le magot tombe, et roule au bas du lit,
Les yeux se poche, et le nez se meurtrit.
Il crie, il hurle. Une troupe profane
Vient à son aide ; on vous empoigne Jeanne ;
On va punir sa fière cruauté
Par l'instrument chez les Turcs usité.
De sa chemise aussitôt dépouillée,
De coups de fouet en passant déchirée,
Elle est livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois, &c.

(s) Edition de 1756 :

Si ce guerrier et si cette pucelle
N'ont pu remplir avec toi leur devoir,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle ;
D'un cordelier éprouve le pouvoir.
Tu vois, &c.

(t) Edition de 1756 :

On vous dira qu'il n'est point de semelle,
Tant pudibonde et tant vierge fût-elle,
Qui n'eût été fort aise en pareil cas.
Mais la Pucelle aimait mieux le trépas ;
Et ce secours infernal et lubrique
Semblait horrible à son ame pudique.
Elle pleurait, &c.

(*u*) Edition de 1756 et manuscrits :

Pour Conculix, le discours énergique
Du cordelier fit sur lui grand effet ;
Il accepta le marché séraphique.
Ce soir, dit-il, vous et votre mulet,
Tenez-vous prêts ; cependant je pardonne
A ces Français, et vous les abandonne.
Le moine alors, d'un air d'autorité,
Frappa trois coups sur l'animal bâté,
Puis fit un cercle, et prit de la poussière
Que sur la bête il jeta par derrière,
En lui disant ces mots toujours puissans
Que Zoroastre, &c.

(*x*) Les charlatans ont le bâton de *Jacob ;* les magiciens, les livres de *Salomon*, intitulés *l'anneau et la clavicule*. Les conseillers du roi, sorciers à la cour de *Pharaon*, qui firent les mêmes prodiges que *Moïse*, s'appelaient *Jannès* et *Mambres*. On ne sait pas le nom de la pythonisse d'Endor qui évoqua l'ombre de *Samuel ;* mais tout le monde sait ce que c'est qu'une ombre, et que cette femme avait un esprit *Python* ou de *Python*.

(*y*) *Zoroastre*, dont le nom propre est *Zerdust*, était un grand magicien, ainsi qu'*Albert le grand*, *Roger Bacon*, et le révérend père *Grisbourdon*.

(*z*) *Nébucadnetzar*, *Nabuchodonosor*, fils de *Nabo-Polassar*, roi des Chaldéens, assiégea Jérusalem, la prit, et fit charger de fers *Joachim*, roi de Juda, qu'il envoya prisonnier à Babylone, l'an du monde 3429. *Nébucadnetzar* fit un songe, et l'oublia ; les magiciens, les astrologues ni les sages ne purent le deviner ; en conséquence *Arioc*, officier de sa maison, eut ordre de les faire mourir : le jeune *Daniel* devine le songe et l'explique ; Ce songe était une belle statue, &c. A quelque temps de-là *Nébucadnetzar* fit élever un colosse d'or pur, haut de soixante coudées, et large de six ; il obligea tout son peuple assemblé d'adorer ce colosse au son du cor, du clairon, de la harpe, de la saquebute et du psaltérion ; et sur le refus qu'en firent *Sadrac*, *Misac* et *Habed-nego*, jeunes hébreux, compagnons de *Daniel*, le roi les fit jeter dans une fournaise, qu'on chauffa cette fois-là sept fois plus qu'à l'ordinaire ; et ils en sortirent sains et saufs. *Nébucadnetzar* songea encore : il vit un arbre grand et fort ; le sommet touchait les cieux, et les oiseaux habitaient dans ses branches. Un saint alors descendit, et cria : *Coupez l'arbre et l'ébranchez, &c. Daniel* expliqua encore ce songe ; il prédit au roi qu'il serait chassé d'entre les hommes, que pendant sept ans son habitation serait avec les bêtes, qu'il paîtrait

l'herbe comme les bœufs, jusqu'à ce que son poil crût comme celui de l'aigle, et ses ongles comme ceux des oiseaux; ce qui arriva. *Tertullien* et saint *Augustin* disent que *Nabuchodonosor* s'imagina être bœuf, par l'effet d'une maladie qu'on nomme *lycanthropie*. Au bout de sept ans ce prince recouvra sa raison, et remonta sur le trône : il ne vécut qu'un an depuis son rétablissement; mais il l'employa si bien, que saint *Augustin*, saint *Jérôme*, saint *Epiphane*, *Théodoret*, &c. cités par *Pérérius*, comptent sur son salut.

(*aa*) Edition de 1756 :

Denis voyait avec des yeux de père
De Jeanne d'Arc le triste et piteux cas;
Faire eût-il dû de Vulcain le faux pas,
Il eût voulu s'élancer sur la terre.
Mais il était lui-même, &c.

(*bb*) Il ne faut pas confondre *George*, patron de l'Angleterre et de l'ordre de la Jarretière, avec saint *George* le moine, tué pour avoir soulevé le peuple contre l'empereur *Zénon*. Notre saint *George* est le cappadocien, colonel au service de *Dioclétien*, martyrisé, dit-on, en Perse dans une ville nommée Diospole. Mais, comme les Persans n'avaient point de ville de ce nom, on a placé depuis son martyre en Arménie, à Mitilène. Il n'y a pas plus de Mitilène en Arménie que de Diospole en Perse. Mais ce qui est constant, c'est que *George* était colonel de cavalerie, puisqu'il a encore son cheval en paradis.

Fin des Notes et Variantes du Chant quatrième.

CHANT V.

ARGUMENT.

Le cordelier Grisbourdon, qui avait voulu violer Jeanne, eſt en enfer très-juſtement. Il raconte ſon aventure aux diables.

O mes amis, vivons en bons chrétiens!
C'eſt le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.
A ſon devoir il faut enfin ſe rendre.
Dans mon printemps j'ai hanté des vauriens;
A leurs déſirs ils ſe livraient en proie,
Souvent au bal, jamais dans le ſaint lieu,
Soupant, couchant chez des filles de joie,
Et ſe moquant des ſerviteurs de DIEU.
Qu'arrive-t-il? la mort, la mort fatale,
Au nez camard, à la tranchante faulx,
Vient viſiter nos diſeurs de bons mots;
La fièvre ardente, à la marche inégale,
Fille du Styx, huiſſière d'Athropos,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux;
A leur chevet une garde, un notaire,
Viennent leur dire: Allons, il faut partir;
Où voulez-vous, Monſieur, qu'on vous enterre?
Lors un tardif et faible repentir,
Sort à regret de leur mourante bouche.
L'un à ſon aide appelle ſaint Martin,
L'autre ſaint Roch, l'autre ſainte Mitouche. (*a*)

Le Cordelier plein d'une ſainte horreur,
Baiſe à genoux l'ergot de ſon Seigneur;

Pucelle Chant 6

J. M. Moreau le j.e inv. 1789 *Baquoy Sculp*

On psalmodie, on braille du latin,
On les asperge, hélas ! le tout en vain.
Aux pieds du lit se tapit le malin,
Ouvrant la griffe, et lorsque l'ame échappe
Du corps chétif, au passage il la happe,
Puis vous la porte au fin fond des enfers,
Digne séjour de ces esprits pervers.

Mon cher lecteur, il est temps de te dire
Qu'un jour Satan, seigneur du sombre empire, (*b*)
A ses vassaux donnait un grand régal.
Il était fête au manoir infernal :
On avait fait une énorme recrue,
Et les démons buvaient la bien-venue
D'un certain pape, et d'un gros cardinal,
D'un roi du Nord, de quatorze chanoines, (*c*)
Trois intendans, deux conseillers, vingt moines,
Tous frais venus du séjour des mortels,
Et dévolus aux brasiers éternels.
Le roi cornu de la huaille noire
Se déridait entouré de ses pairs.
On s'enivrait du nectar des enfers,
On fredonnait quelques chansons à boire,
Lorsqu'à la porte il s'élève un grand cri :
Ah, bon jour donc, vous voilà, vous voici ;
C'est lui, Messieurs, c'est le grand émissaire,
C'est Grisbourdon, notre féal ami ;
Entrez, entrez, et chauffez-vous ici :
Et bras dessus, et bras dessous, beau père,
Beau Grisbourdon, docteur de Lucifer,
Fils de Satan, apôtre de l'enfer.
On vous l'embrasse, on le baise, on le serre ;

On vous le porte en moins d'un tour de main,
Toujours baisé, vers le lieu du festin.

SATAN se lève, et lui dit : Fils du diable,
O des fraparts ornement véritable, (*d*)
Certes si tôt je n'espérais te voir;
Chez les humains tu m'étais nécessaire.
Qui mieux que toi peuplait notre manoir?
Par toi la France était mon séminaire;
En te voyant je perds tout mon espoir.
Mais du destin la volonté soit faite!
Bois avec nous, et prends place à ma draite.

LE cordelier, plein d'une sainte horreur,
Baise à genoux l'ergot de son seigneur;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaste et brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuse mort, les tourmens, les forfaits;
Trône éternel où sied l'esprit immonde,
Abyme immense où s'engloutit le monde;
Sépulcre où gît la docte antiquité,
Esprit, amour, savoir, grâce, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable,
D'enfans du ciel créés tous pour le diable.
Tu sais, lecteur, qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs rois sont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle,
Ce bon Trajan, des princes le modèle;
Ce doux Titus, l'amour de l'univers;
Les deux Catons, ces fléaux des pervers;

Ce Scipion maître de ſon courage,
Lui qui vainquit, et l'Amour, et Carthage.
Vous y grillez, ſage et docte Platon,
Divin Homère, éloquent Cicéron:
Et vous, Socrate, enfant de la Sageſſe,
Martyr de DIEU dans la profane Gréce;
Juſte Ariſtide, et vertueux Solon,
Tous malheureux morts ſans confeſſion.

MAIS ce qui plus étonna Grisbourdon,
Ce fut de voir en la chaudière grande
Certains quidams, ſaints ou rois, dont le nom
Orne l'hiſtoire, et pare la légende.
Un des premiers était le roi Clovis. (e)
Je vois d'abord mon lecteur qui s'étonne
Qu'un ſi grand roi, qui tout ſon peuple a mis
Dans le chemin du benoît paradis,
N'ait pu jouir du ſalut qu'il nous donne.
Ah! qui croirait qu'un premier roi chrétien
Fût en effet damné comme un païen?
Mais mon lecteur ſe ſouviendra très-bien,
Qu'être lavé de cette eau ſalutaire
Ne ſuffit pas quand le cœur eſt gâté.
Or ce Clovis, dans le crime empâté,
Portait un cœur inhumain, ſanguinaire;
Et ſaint Rémi ne put laver jamais
Ce roi des Francs, gangrené de forfaits.

PARMI ces grands, ces ſouverains du monde,
Enſevelis dans cette nuit profonde,
On diſcernait le fameux Conſtantin.

Eſt-il bien vrai, criait avec ſurpriſe
Le moine gris? ô rigueur! ô deſtin!
Quoi, ce héros fondateur de l'Egliſe,
Qui de la terre a chaſſé les faux dieux,
Eſt deſcendu dans l'enfer avec eux?
Lors Conſtantin dit ces propres paroles: (*f*)
J'ai renverſé le culte des idoles;
Sur les débris de leurs temples fumans
Au Dieu du ciel j'ai prodigué l'encens;
Mais tous mes ſoins pour ſa grandeur ſuprême
N'eurent jamais d'autre objet que moi-même;
Les ſaints autels n'étaient à mes regards
Qu'un marchepied du trône des Céſars.
L'ambition, les fureurs, les délices
Etaient mes dieux, avaient mes ſacrifices.
L'or des chrétiens, leurs intrigues, leur ſang,
Ont cimenté ma fortune et mon rang.
Pour conſerver cette grandeur ſi chère,
J'ai maſſacré mon malheureux beau-père.
Dans les plaiſirs, et dans le ſang plongé,
Faible et barbare en ma fureur jalouſe,
Ivre d'amour, et de ſoupçons rongé,
Je fis périr mon fils et mon épouſe.
O Grisbourdon, ne ſois plus étonné
Si comme toi Conſtantin eſt damné. (*g*)

Le révérend de plus en plus admire
Tous les ſecrets du ténébreux empire.
Il voit par-tout de grands prédicateurs,
Riches prélats, caſuiſtes, docteurs,
Moines d'Eſpagne, et nonnains d'Italie.
De tous les rois il voit les confeſſeurs,

De nos beautés il voit les directeurs:
Le paradis ils ont eu dans leur vie.
Il aperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard moitié blanc, moitié noir,
Portant crinière en écuelle arrondie.
Au fier aſpect de cet animal pie,
Le cordelier, riant d'un ris malin,
Se dit tout bas: Cet homme eſt jacobin. (*h*)
Quel eſt ton nom? lui cria-t-il ſoudain.
L'ombre répond d'un ton mélancolique:
Hélas! mon fils, je ſuis ſaint Dominique. (*i*)

A ce diſcours, à cet auguſte nom,
Vous euſſiez vu reculer Grisbourdon;
Il ſe ſignait, il ne pouvait le croire.
Comment? dit-il, dans la caverne noire
Un ſi grand ſaint, un apôtre, un docteur!
Vous de la foi le ſacré promoteur,
Homme de DIEU, prêcheur évangélique,
Vous dans l'enfer ainſi qu'un hérétique!
Certes ici la grâce eſt en défaut.
Pauvres humains, qu'on eſt trompé là-haut!
Et puis allez, dans vos cérémonies,
De tous les ſaints chanter les litanies.

LORS repartit avec un ton dolent
Notre eſpagnol au manteau noir et blanc:
Ne ſongeons plus aux vains diſcours des hommes;
De leurs erreurs qu'importe le fracas?
Infortunés, tourmentés où nous ſommes,
Loués, fêtés où nous ne ſommes pas:

Tel sur la terre a plus d'une chapelle,
Qui dans l'enfer rôtit bien tristement,
Et tel au monde on damne impunément,
Qui dans les cieux a la vie éternelle.
Pour moi, je suis dans la noire séquelle
Très-justement, pour avoir autrefois
Persécuté ces pauvres Albigeois.
Je n'étais pas envoyé pour détruire,
Et je suis cuit pour les avoir fait cuire. (*k*)

Oh, quand j'aurais une langue de fer
Toujours parlant, je ne pourrais suffire,
Mon cher lecteur, à te nombrer, et dire,
Combien de saints on rencontre en enfer!

Quand des damnés la cohorte rôtie
Eut assez fait au fils de saint François
Tous les honneurs de leur triste patrie,
Chacun cria d'une commune voix:
Cher Grisbourdon, conte-nous, conte, conte,
Qui t'a conduit vers une fin si prompte.
Conte-nous donc par quel étonnant cas
Ton ame dure est tombée ici-bas.
Messieurs, dit-il, je ne m'en défends pas;
Je vous dirai mon étrange aventure;
Elle pourra vous étonner d'abord:
Mais il ne faut me taxer d'imposture;
On ne ment plus si tôt que l'on est mort.

J'etais là-haut, comme on sait, votre apôtre;
Et pour l'honneur du froc, et pour le vôtre,
Je concluais l'exploit le plus galant

Que jamais moine ait fait hors du couvent.
Mon muletier, ah, l'animal insigne !
Ah, le grand homme ! ah, quel rival condigne ! (*l*)
Mon muletier, ferme dans son devoir,
D'Hermaphrodix avait passé l'espoir.
J'avais aussi pour ce monstre femelle,
Sans vanité, prodigué tout mon zèle;
Le fils d'Alix, ravi d'un tel effort,
Nous laissait Jeanne en vertu de l'accord.
Jeanne la forte, et Jeanne la rebelle,
Perdait bientôt ce grand nom de pucelle;
Entre mes bras elle se débattait,
Le muletier par dessous la tenait,
Hermaphrodix de bon cœur ricanait.

MAIS croirez-vous ce que je vais vous dire?
L'air s'entr'ouvrit, et du haut de l'empire
Qu'on nomme ciel (lieux où ni vous ni moi
N'irons jamais, et vous savez pourquoi.)
Je vis descendre, ô fatale merveille !
Cet animal qui porte longue oreille,
Et qui jadis à Balaam parla,
Quand Balaam sur la montagne alla.
Quel terrible âne ! il portait une selle
D'un beau velours, et sur l'arçon d'icelle
Etait un sabre à deux larges tranchans :
De chaque épaule il lui sortait une aile,
Dont il volait, et devançait les vents.
A haute voix alors s'écria Jeanne :
Dieu soit loué ! voici venir mon âne.
A ce discours je fus transi d'effroi;
L'âne à l'instant ses quatre genoux plie,

Lève sa queue, et sa tête polie,
Comme disant à Dunois : monte-moi.
Dunois le monte, et l'animal s'envole
Sur notre tête, et passe, et caracole.
Dunois planant, le cimeterre en main,
Sur moi chétif fondit d'un vol soudain.
Mon cher Satan, mon seigneur souverain,
Ainsi, dit-on, lorsque tu fis la guerre
Imprudemment au maître du tonnerre, (*m*)
Tu vis sur toi s'élancer saint Michel,
Vengeur fatal des injures du ciel.

RÉDUIT alors à défendre ma vie,
J'eus mon recours à la sorcellerie.
Je dépouillai d'un nerveux cordelier
Le sourcil noir et le visage altier.
Je pris la mine et la forme charmante.
D'une beauté douce, fraîche, innocente;
De blonds cheveux se jouaient sur mon sein.
De gaze fine une étoffe brillante
Fit entrevoir une gorge naissante.
J'avais tout l'art du sexe féminin.
Je composais mes yeux et mon visage;
On y voyait cette naïveté
Qui toujours trompe, et qui toujours engage.
Sous ce vernis un air de volupté
Eût des humains rendu fou le plus sage.
J'eusse amolli le cœur le plus sauvage;
Car j'avais tout, artifice et beauté.
Mon paladin en parut enchanté.
J'allais périr, ce héros invincible
Avait levé son braquemart (*n*) terrible;

Son

Son bras était à demi-descendu,
Et Grisbourdon se croyait pourfendu.

Dunois regarde, il s'émeut, il s'arrête.
Qui de Méduse eût vu jadis la tête,
Etait en roc mué soudainement:
Le beau Dunois changea bien autrement.
Il avait l'ame avec les yeux frappée;
Je vis tomber sa redoutable épée:
Je vis Dunois sentir à mon aspect
Beaucoup d'amour et beaucoup de respect.
Qui n'aurait cru que j'eusse eu la victoire?
Mais voici bien le pis de mon histoire.

Le muletier, qui pressait dans ses bras
De Jeanne d'Arc les robustes appas,
En me voyant si gentille et si belle,
Brûla soudain d'une flamme nouvelle.
Hélas! mon cœur ne le soupçonnait pas
De convoiter des charmes délicats.
Un cœur grossier connaître l'inconstance!
Il lâcha prise, et j'eus la préférence.
Il quitte Jeanne; ah funeste beauté!
A peine Jeanne est-elle en liberté,
Qu'elle aperçut le brillant cimeterre
Qu'avait Dunois laissé tomber par terre.
Du fer tranchant sa dextre se saisit;
Et dans l'instant que le rustre infidèle
Quittait pour moi la superbe Pucelle,
Par le chignon Jeanne d'Arc m'abattit,
Et d'un revers la nuque me fendit.

Depuis ce temps je n'ai nulle nouvelle
Du muletier, de Jeanne la cruelle,
D'Hermaphrodix, de l'âne, de Dunois.
Puissent-ils tous être empalés cent fois!
Et que le ciel, qui confond les coupables,
Pour mon plaisir les donne à tous les diables!
Ainsi parlait le moine avec aigreur,
Et tout l'enfer en rit d'assez bon cœur.

Fin du cinquième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT CINQUIEME.

(*a*) On disait autrefois *sainte n'y touche*, et on disait bien. On voit aisément que c'est une femme qui a l'air de n'y pas toucher ; c'est par corruption qu'on dit *sainte Mitouche*. La langue dégénère tous les jours. J'aurais souhaité que l'auteur eût eu le courage de dire *sainte n'y touche*, comme nos pères.

(*b*) *Satan* est un mot chaldéen, qui signifie à peu-près l'*Arimane* des Perses, le *Typhon* des Egyptiens, le *Pluton* des Grecs, et parmi nous le diable. Ce n'est que chez nous qu'on le peint avec des cornes. Voyez le septième tome *De formâ diaboli*, du révérend père *Tambourini*.

(*c*) Dans les premières éditions on lisait :

D'un roi du Nord, de quatorze chanoines,
De deux curés, et de quarante moines.

(*d*) *Frapart*, nom d'amitié que les cordeliers se donnèrent entre eux dès le quinzième siècle. Les doctes sont partagés sur l'étymologie de ce mot ; il signifie certainement frappeur robuste, roide joûteur.

(*e*) On ne peut regarder cette damnation de *Clovis*, et de tant d'autres, que comme une fiction poëtique ; cependant on peut, moralement parlant, dire que *Clovis* a pu être puni pour avoir fait assassiner plusieurs régas ses voisins, et plusieurs de ses parens ; ce qui n'est pas trop chrétien.

(*f*) *Constantin* arracha la vie à son beau-père, à son beau-frère, à son neveu, à sa femme, à son fils, et fut le plus ambitieux, le plus vain, et le plus voluptueux de tous les hommes ; d'ailleurs bon catholique : mais il mourut arien, et baptisé par un evêque arien.

(*g*) Edition de 1756 :

Si comme toi Constantin est damné :
Ainsi que lui vingt rois fêtés à Rome
Dans ces bas lieux brûleront à jamais.
Le pape eut beau, pour payer leurs bienfaits,
Les mettre en rouge au livre qu'on renomme,
Leur donner jour, et vouloir qu'on les chomme,
Le diable rit de tous ces beaux decrets.
D'après leur vie il leur lut leurs arrêts,
Et chacun d'eux, jugé sur ses forfaits,
Rôtit ou boût comme il fut méchant homme.

Riant au nez du ſire Conſtantin,
Le cordelier en fort mauvais latin
Fit compliment, puis en marchant admire
Tous les ſecrets du ténébreux empire.
En même rang que ces fameux brigands,
Si ſottement célébrés ſur la terre,
Et juſtement dévoués aux tourmens
Dans les enfers, le très-révérend frère
Vit ſaint Louis, la fleur de nos patrons,
Ce ſaint Louis, le père des Bourbons!
Il maudiſſait la cruelle manie
Qui, ſur la foi d'un fourbe ultramontain,
Lui fit laiſſer à ſon mauvais deſtin,
Sans nuls galans, ſa femme tant jolie,
Pour s'en aller dans la turque Syrie (*)
Aſſaſſiner le pauvre Sarrazin.
Ce roi bigot, inſenſé paladin,
Qui dans le ciel aurait eu belle place,
S'il eût été tout ſimplement chrétien,
Grillait là-bas, et le méritait bien.
Homme pieux ſans être homme de bien,
Laiſſant le vrai pour prendre la grimace,
Il fut toujours au-delà de la grace,
Et bien plus loin que les commandemens.
Il ſe feſſa, ſe couvrit de la haire,
Il but de l'eau, fit fort mauvaiſe chère;
Onc ne tâta de biſques, d'ortolans;
Onc ne mangea ni perdrix ni faiſans.
Sur un châlit, ſans fermer la paupière,
L'eſprit au ciel, la diſcipline en main,
Il attendit ſouvent le lendemain.
Il eût mieux fait, certes, le pauvre ſire,
De ſe gaudir avec ſa Margoton
Tranquillement au ſein de ſon empire.
C'eſt, ſur ma foi, pour aller au démon,
Un ſot chemin que celui du martyre.
Cet innocent renta les quinze-vingts,
Pour le moutier dota cent pauvres filles,
Et fonda gîte aux dévots pélerins.
C'eſt bien de quoi le mettre au rang des ſaints!

(*) C'eſt en Egypte que ſaint *Louis* alla faire la guerre, et il mena ſa femme avec lui. Voyez *Joinville*, et concluez que M. de *Voltaire*, qui l'avait lu, n'a pu faire ces vers, d'ailleurs ſi peu dignes de lui.

Mais sans remords, dans le sein des familles,
Il répandit de ses dévotes mains
Les tristes fruits des combats inhumains,
Et le trépas et l'affreuse indigence.
Il appauvrit, il dévasta la France,
Il la remplit de veuves, d'orphelins.
Quel diable eût fait plus de mal aux humains?
Le Grisbourdon le vit, et sut se taire.
Dans un réduit, à feu de réverbère,
Il vit bouillir maints grands prédicateurs,
Riches prélats, casuistes, docteurs,
Moines d'Espagne et nonnains d'Italie;
De tous les rois les graves confesseurs,
De nos beautés les paillards directeurs:
Le paradis ils ont eu dans leur vie.
Dans le foyer d'un grand feu de charbon,
La tête hors d'un énorme chaudron,
Sous un grand feutre en forme de galère,
Le moine vit le féroce Calvin
Qui des deux yeux, au défaut de la main,
Faisait la nique à Luther, son confrère,
Puis menaçait un pontife romain.
A son regard farouche, atrabilaire,
On connaissait de l'orgueilleux sectaire
Le mauvais cœur, l'esprit intolérant,
L'ame jalouse et digne d'un tyran.
Tout en cuisant, il semblait être encore
Dans sa cité, qu'un galant homme abhorre,
Et que redoute un esprit dégagé
Des contes vieux et du sot préjugé,
A voir rôtir Servet le grand apôtre,
Juste ennemi, toutefois indiscret,
De saint auteur, de sainte patenôtre,
Rival haï, dont tout le crime était
De raisonner mieux que lui ne faisait.
Maître Calvin, les yeux chargés d'envie,
Semblait entendre et voir à ses genoux,
Lui crier grâce et demander la vie,
Ce Nivernois, (*) dont il fut si jaloux;

(*) *Spifame*, évêque de Nevers, décapité à Genève en 1566. *Calvin* est mort en 1564, et il n'était point question de chambrières dans le procès de *Spifame*, qui n'était point réduit à la condition d'artisan, mais était devenu membre du conseil des deux cents et de celui des soixante. Ceux qui ont fait ces vers n'étaient pas au courant.

Ce sot prélat, fesceur de boutonnières,
Galant chéri des jeunes chambrières,
Qui préféra les cafards génevois
Aux bonnes gens du pays champenois.
Pendez, pendez, le vilain semblait dire;
Baiser soubrette est péché dont ma loi
Ne permet point aux huguenots de rire;
Et ce paillard doit périr sur ma foi,
Pour avoir eu plus de plaisir que moi.
Le cordelier, d'une voix de tonnerre
Qu'accompagnait un regard furieux,
Lui dit: Maraud, de quel droit sur la terre
Prétendis-tu punir l'amour heureux?
Qui t'avoua de la cruelle guerre
Que tu livras à ces enfans des dieux,
Qu'un zèle ardent pour la paix des familles
Consacre au soin de soulager les filles?
Dans la fureur dont il était atteint,
Certes le moine allait faire tapage,
Et de Genève à mal mettre le saint,
Quand il connut qu'il était dans la cage
Où de sa main Lucifer même a peint
Tous les damnés que fournira chaque âge.
Quiconque entrait dans ce damné réduit
Se sentait tôt animé de l'esprit;
Il croyait voir, il lui semblait entendre
Se démener et gémir les portraits.
De l'avenir pénétrant les secrets
Comme présens, sans jamais s'y méprendre,
Il les avait dans son cerveau frappé;
Et des damnés, chez les races futures,
Il devinait les noires aventures
Mieux que prophète ou démon incarné.
Le Grisbourdon dedans la galerie
Venant calmer sa claustrale furie,
Il aperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard, moitié blanc, moitié noir,
Portant crinière en étoile arrondie.
Au fier aspect, &c.

(*h*) Les cordeliers ont été de tout temps ennemis des dominicains.

(*i*) Il semble que l'auteur n'ait voulu faire ici qu'une plaisanterie. Cependant ce *Guſman*, inventeur de l'inquisition, et que nous appelons

Dominique, fut réellement un perſécuteur. Il eſt certain que les Languedociens, nommés Albigeois, étaient des peuples fidèles à leur ſouverain, et qu'on leur fit la guerre la plus barbare, uniquement à cauſe de leurs dogmes. Il n'y a rien de plus abominable que de faire périr par le fer et par le feu un prince et ſes ſujets, ſous prétexte qu'ils ne penſent pas comme nous.

(*k*) Edition de 1756:

Non que je ſois condamné ſans retour,
J'eſpère encor me trouver quelque jour
Avec les ſaints au ſéjour de la gloire;
Mais en ce lieu je fais mon purgatoire.
Oh! quand j'aurais, &c.

(*l*) *Condigne*, du latin *condignus*; ce mot ſe trouve dans les auteurs du ſeizième ſiècle.

(*m*) Cette guerre n'eſt rapportée que dans le livre apocryphe ſous le nom d'*Enoch*; il n'en eſt parlé ailleurs dans aucun livre juif. Le chef de l'armée céleſte était en effet *Michel*, comme le dit notre auteur; mais le capitaine des mauvais anges n'était point *Satan*, c'était *Semexiah*: on peut excuſer cette inadvertance dans un long poëme.

(*n*) Ancien mot qui ſignifie cimeterre.

Fin des Notes et variantes du Chant cinquième.

CHANT VI.

ARGUMENT.

Aventure d'Agnès et de Monroſe. Temple de la Renommée. Aventure tragique de Dorothée.

QUITTONS l'enfer, quittons ce gouffre immonde,
Où Grisbourdon brûle avec Lucifer :
Dreſſons mon vol aux campagnes de l'air,
Et revoyons ce qui ſe paſſe au monde.
Ce monde, hélas ! eſt bien un autre enfer.
J'y vois par-tout l'innocence proſcrite,
L'homme de bien flétri par l'hypocrite ;
L'eſprit, le goût, les beaux arts éperdus,
Sont envolés, ainſi que les vertus.
Une rampante et lâche politique
Tient lieu de tout, eſt le mérite unique.
Le zèle affreux des dangereux dévots
Contre le ſage arme la main des ſots :
Et l'Intérêt, ce vil roi de la terre,
Pour qui l'on fait et la paix et la guerre,
Triſte et penſif, auprès d'un coffre-fort,
Vend le plus faible aux crimes du plus fort.
Chétifs mortels, inſenſés et coupables,
De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir ?
Ah malheureux ! qui péchez ſans plaiſir,
Dans vos erreurs ſoyez plus raiſonnables ;
Soyez au moins des pécheurs fortunés ;

A ſes genoux le chétif Muletier,
Craignant pour ſoi le ſort du Cordelier,

Pucelle Ch. 6.

J. M. Moreau le j.e inv. Triere Sculp.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0145

Et puiſqu'il faut que vous ſoyez damnés,
Damnez-vous donc pour des fautes aimables.

AGNÈS Sorel fut en uſer ainſi.
On ne lui peut reprocher dans ſa vie
Que les douceurs d'une tendre folie.
Je lui pardonne, et je penſe qu'auſſi
DIEU tout clément aura pris pitié d'elle:
En paradis tout ſaint n'eſt pas pucelle;
Le repentir eſt vertu du pécheur.

QUAND Jeanne d'Arc défendait ſon honneur,
Et que du fil de ſa céleſte épée
De Grisbourdon la tête fut coupée,
Notre âne ailé, qui deſſus ſon harnois
Portait en l'air le chevalier Dunois,
Conçut alors le caprice profane
De l'éloigner, et de l'ôter à Jeanne.
Quelle raiſon en avait-il? l'amour;
Le tendre amour, et la naiſſante envie,
Dont en ſecret ſon ame était ſaiſie.
L'ami lecteur apprendra quelque jour
Quel trait de flamme, et quelle idée hardie
Preſſait déjà ce héros d'Arcadie.

L'ANIMAL ſaint eut donc la fantaiſie
De s'envoler devers la Lombardie;
Le bon Denis en ſecret conſeilla
Cette eſcapade à ſa monture ailée;
Vous demandez, lecteur, pourquoi cela?
C'eſt que Denis lut dans l'ame troublée

De son bel âne, et de son beau bâtard.
Tous deux brûlaient d'un feu qui tôt ou tard
Aurait pu nuire à la cause commune,
Perdre la France, et Jeanne, et sa fortune.
Denis pensa que l'absence et le temps,
Les guériraient de leurs amours naissans.
Denis encore avait en cette affaire
Un autre but, une bonne œuvre à faire.
Craignez, lecteur, de blâmer ses desseins;
Et respectez tout ce que font les saints.

L'ANE céleste, où Denis met sa gloire,
S'envola donc loin des rives de Loire,
Droit vers le Rhône, et Dunois stupéfait
A tire d'aile est parti comme un trait.
Il regardait de loin son héroïne,
Qui toute nue, et le fer à la main,
Le cœur ému d'une fureur divine,
Rouge de sang se frayait un chemin.
Hermaphrodix veut l'arrêter en vain;
Ses sarfadets, son peuple aérien,
En cent façons volent sur son passage.
Jeanne s'en moque, et passe avec courage.
Lorsqu'en un bois quelque jeune imprudent
Voit une ruche, et s'approchant admire
L'art étonnant de ce palais de cire;
De toutes parts un essaim bourdonnant
Sur mon badaud s'en vient fondre avec rage;
Un peuple ailé lui couvre le visage:
L'homme piqué court à tort, à travers,
De ses deux mains il frappe, il se démène,
Dissipe, tue, écrase par centaine

Cette canaille habitante des airs.
C'était ainſi que la Pucelle fière
Chaſſait au loin cette foule légère.

A ſes genoux le chétif muletier,
Craignant pour ſoi le ſort du cordelier,
Tremble et s'écrie : O Pucelle, ô ma mie !
Dans l'écurie autrefois tant ſervie !
Quelle furie ! épargne au moins ma vie ;
Que les honneurs ne changent point tes mœurs !
Tu vois mes pleurs, ah Jeanne ! je me meurs.

JEANNE répond : Faquin, je te fais grâce ;
Dans ton vil ſang, de ſange tout chargé,
Ce fer divin ne ſera point plongé.
Végète encore, et que ta lourde maſſe
Ait à l'inſtant l'honneur de me porter :
Je ne te puis en mulet tranſlater ;
Mais ne m'importe ici de ta figure ;
Homme ou mulet, tu ſeras ma monture.
Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi,
Et je prétends le retrouver en toi ;
Çà qu'on ſe courbe : elle dit, et la bête
Baiſſe à l'inſtant ſa chauve et lourde tête,
Marche des mains, et Jeanne ſur ſon dos
Va dans les champs affronter les héros. (*a*)
Pour le Génie, il jura par ſon père
De tourmenter toujours les bons Français ;
Son cœur navré pencha vers les Anglais ;
Il ſe promit, dans ſa juſte colère,
De ſe venger du tour qu'on lui jouait,
De bien punir tout Français indiſcret,
Qui pour ſon dam paſſerait ſur ſa terre.

Il fait bâtir au plus vîte un château
D'un goût bizarre, et tout-à-fait nouveau,
Un labyrinthe, un piége où ſa vengeance
Veut attraper les héros de la France. (*b*)

MAIS que devint la belle Agnès Sorel?
Vous ſouvient-il de ſon trouble cruel?
Comme elle fut interdite, éperdue,
Quand Jean Chandos l'embraſſait toute nue?
Ce Jean Chandos s'élança de ſes bras
Très-bruſquement, et courut aux combats.
La belle Agnès crut ſortir d'embarras.
De ſon danger encor toute ſurpriſe,
Elle jurait de n'être jamais priſe
A l'avenir en un ſemblable cas.
Au bon roi Charle elle jurait tout bas
D'aimer toujours ce roi qui n'aime qu'elle,
De reſpecter ce tendre et doux lien,
Et de mourir plutôt qu'être infidelle:
Mais il ne faut jamais jurer de rien.

DANS ce fracas, dans ce trouble effroyable,
D'un camp ſurpris tumulte inſéparable,
Quand chacun court, officier et ſoldat,
Que l'un s'enfuit, et que l'autre combat,
Que les valets, fripons ſuivans l'armée,
Pillent le camp de peur des ennemis:
Parmi les cris, la poudre et la fumée,
La belle Agnès ſe voyant ſans habits,
Du grand Chandos entre en la garde-robe;
Puis aviſant chemiſe, mules, robe,

Saisit le tout en tremblant et sans bruit;
Même elle prend jusqu'au bonnet de nuit.
Tout vint à point, car de bonne fortune
Elle aperçut une jument bai-brune,
Bride à la bouche, et selle sur le dos,
Que l'on devait amener à Chandos.
Un écuyer, vieil ivrogne intrépide,
Tout en dormant la tenait par la bride.
L'adroite Agnès s'en va subtilement
Oter la bride à l'écuyer dormant;
Puis se servant de certaine escabelle,
Y pose un pied, monte, se met en selle,
Pique et s'en va, croyant gagner les bois,
Pleine de crainte et de joie à la fois.
L'ami Bonneau court à pied dans la plaine,
En maudissant sa pesante bedaine,
Ce beau voyage, et la guerre, et la cour,
Et les Anglais, et Sorel, et l'amour.

Or de Chandos le très-fidèle page,
(Monrose était le nom du (c) personnage)
Qui revenait ce matin d'un message,
Voyant de loin tout ce qui se passait,
Cette jument qui vers les bois courait,
Et de Chandos la robe et le bonnet;
Devinant mal ce que ce pouvait être,
Crut fermement que c'était son cher maître,
Qui loin du camp demi-nu s'enfuyait.
Epouvanté de l'étrange aventure,
D'un coup de fouet il hâte sa monture,
Galope, et crie: Ah mon maître! ah seigneur!
Vous poursuit-on? Charlot est-il vainqueur?

Où courez-vous ? Je vais par-tout vous suivre :
Si vous mourez, je cesserai de vivre ;
Il dit, et vole, et le vent emportait
Lui, son cheval, et tout ce qu'il disait.

La belle Agnès, qui se croit poursuivie,
Court dans le bois au péril de sa vie ;
Le page y vole, et plus elle s'enfuit,
Plus notre anglais avec ardeur la suit.
La jument bronche, et la belle éperdue,
Jetant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté sur la terre étendue.
Le page arrive aussi prompt que les vents ;
Mais il perdit l'usage de ses sens,
Quand cette robe ouverte et voltigeante
Lui découvrit une beauté touchante,
Un sein d'albâtre, et les charmans trésors
Dont la nature enrichissait son corps.

Bel Adonis, (*d*) telle fut ta surprise,
Quand la maîtresse, et de Mars, et d'Anchise,
Du haut des cieux, le soir au coin d'un bois,
S'offrit à toi pour la première fois.
Vénus, sans doute, avait plus de parure ;
Une jument n'avait point renversé
Son corps divin de fatigue harrassé ;
Bonnet de nuit n'était point sa coiffure ;
Son cu d'ivoire était sans meurtrissure :
Mais Adonis, à ces attraits tout nus,
Balancerait entre Agnès et Vénus.

Le jeune anglais se sentit l'ame atteinte
D'un feu mêlé de respect et de crainte ;

Il prend Agnès, et l'embraſſe en tremblant :
Hélas ! dit-il, ſeriez-vous point bleſſée ?
Agnès ſur lui tourne un œil languiſſant,
Et d'une voix timide, embarraſſée,
En ſoupirant elle lui parle ainſi :
Qui que tu ſois qui me pourſuis ici,
Si tu n'as point un cœur né pour le crime,
N'abuſe point du malheur qui m'opprime ;
Jeune étranger, conſerve mon honneur,
Sois mon appui, ſois mon libérateur.
Elle ne put en dire davantage :
Elle pleura, détourna ſon viſage,
Triſte, confuſe, et tout bas promettant
D'être fidelle au bon roi ſon amant.
Monroſe ému, fut un temps en ſilence ;
Puis il lui dit d'un ton tendre et touchant :
O de ce monde adorable ornement,
Que ſur les cœurs vous avez de puiſſance !
Je ſuis à vous, comptez ſur mon ſecours ;
Vous diſpoſez de mon cœur, de mes jours,
De tout mon ſang ; ayez tant d'indulgence
Que d'accepter que j'oſe vous ſervir :
Je n'en veux point une autre récompenſe :
C'eſt être heureux que de vous ſecourir.
Il tire alors un flacon d'eau des carmes ;
Sa main timide en arroſe ſes charmes,
Et les endroits de roſes et de lis,
Qu'avaient la ſelle et la chute meurtris.
La belle Agnès rougiſſait ſans colère,
Ne trouvait point ſa main trop téméraire,
Et le lorgnait ſans bien ſavoir pourquoi,
Jurant toujours d'être fidelle au roi.

Le page ayant employé sa bouteille :
Rare beauté, dit-il, je vous conseille
De cheminer jusqu'en un bourg voisin :
Nous marcherons par ce petit chemin.
Dedans ce bourg nul soldat ne demeure ;
Nous y serons avant qu'il soit une heure.
J'ai de l'argent ; et l'on vous trouvera
Et coiffe, et jupe, et tout ce qu'il faudra
Pour habiller avec plus de décence
Une beauté digne d'un roi de France.

La dame errante approuva son avis ;
Monrose était si tendre et si soumis,
Etait si beau, savait à tel point vivre,
Qu'on ne pouvait s'empêcher de le suivre.

Quelque censeur, interrompant le fil
De mon discours, dira : Mais se peut-il
Qu'un étourdi, qu'un jeune anglais, qu'un page
Fût près d'Agnès respectueux et sage ?
Qu'il ne prit point la moindre liberté ?
Ah ! laissez là vos censures rigides ;
Ce page aimait, et si la volupté
Nous rend hardis, l'amour nous rend timides.

Agnès et lui marchaient donc vers ce bourg,
S'entretenant de beaux propos d'amour,
D'exploits de guerre, et de chevalerie,
De vieux romans pleins de galanterie.
Notre écuyer, de cent pas en cent pas,
S'approchait d'elle, et baisait ses beaux bras ;

Le

Le tout d'un air reſpectueux et tendre ;
La belle Agnès ne ſavait s'en défendre ;
Mais rien de plus : ce jeune homme de bien
Voulait beaucoup, et ne demandait rien.
Dedans le bourg ils ſont entrés à peine,
Dans un logis ſon écuyer la mène
Bien fatiguée ; Agnès entre deux draps
Modeſtement repoſe ſes appas.
Monroſe court, et va tout hors d'haleine
Chercher par-tout pour dignement ſervir,
Alimenter, chauſſer, coiffer, vêtir
Cette beauté déjà ſa ſouveraine.
Charmant enfant, dont l'amour et l'honneur
Ont pris plaiſir à diriger le cœur,
Où ſont les gens dont la ſageſſe égale
Les procédés de ton ame loyale ?

DANS ce logis (je ne puis le nier) (*e*)
De Jean Chandos logeait un aumônier.
Tout aumônier eſt plus hardi qu'un page.
Le ſcélérat, informé du voyage
Du beau Monroſe et de la belle Agnès,
Et trop inſtruit que dans ſon voiſinage
A quatre pas repoſaient tant d'attraits ;
Preſſé ſoudain de ſon déſir infame,
Les yeux ardens, le ſang rempli de flamme,
Le corps en rut, de luxure enivré,
Entre en jurant comme un déſeſpéré,
Ferme la porte, et les deux rideaux tire.
Mais, cher lecteur, il convient de te dire
Ce que feſait en ce même moment
Le grand Dunois ſur ſon âne volant.

Au haut des airs, où les Alpes chenues
Portent leur tête, et diviſent les nues,
Vers ce rocher fendu par Annibal, (*f*)
Fameux paſſage aux Romains ſi fatal,
Qui voit le ciel s'arrondir ſur ſa tête,
Et ſous ſes pieds ſe former la tempête,
Eſt un palais de marbre tranſparent,
Sans toit ni porte, ouvert à tout venant.
Tous les dedans ſont des glaces fidelles;
Si que chacun qui paſſe devant elles,
Ou belle ou laide, ou jeune homme ou barbon,
Peut ſe mirer tant qu'il lui ſemble bon.

Mille chemins mènent devers l'empire
De ces beaux lieux où ſi bien l'on ſe mire;
Mais ces chemins ſont tous bien dangereux;
Il faut franchir des abymes affreux.
Tel bien ſouvent ſur ce nouvel Olympe
Eſt arrivé ſans trop ſavoir par où;
Chacun y court; et tandis que l'un grimpe,
Il en eſt cent qui ſe caſſent le cou.

De ce palais la ſuperbe maîtreſſe
Eſt cette vieille et bavarde déeſſe,
La Renommée, à qui dans tous les temps
Le plus modeſte a donné quelque encens.
Le ſage dit que ſon cœur la mépriſe;
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom,
Que la louange eſt pour l'ame un poiſon:
Le ſage ment, et dit une ſottiſe.

La Renommée eſt donc en ces beaux lieux.
Les courtiſans dont elle eſt entourée,

Princes, pédans, guerriers, religieux,
Cohorte vaine, et de vent enivrée,
Vont tous priant, et criant à genoux:
O Renommée! ô puiſſante déeſſe!
Qui ſavez tout, et qui parlez ſans ceſſe,
Par charité parlez un peu de nous.

POUR contenter leurs ardeurs indiſcrètes,
La Renommée a toujours deux trompettes:
L'une à ſa bouche, appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des héros;
L'autre eſt au cu, puiſqu'il faut vous le dire:
C'eſt celle-là qui ſert à nous inſtruire
De ce fatras de volumes nouveaux, (*g*)
Productions de plumes mercenaires,
Et du Parnaſſe inſectes éphémères,
Qui l'un par l'autre éclipſés tour-à-tour,
Faits en un mois, périſſent en un jour,
Enſevelis dans le fond des colléges,
Rongés des vers, eux et leurs priviléges.

UN vil ramas de prétendus auteurs,
Du vrai génie infames détracteurs,
Guyon, Fréron, la Beaumelle, Nonotte;
Et ce rebut de la troupe bigotte,
Ce Savatier, de la fraude inſtrument,
Qui vend ſa plume, et ment pour de l'argent;
Tous ces marchands d'opprobre et de fumée,
Oſent pourtant chercher la Renommée;
Couverts de fange, ils ont la vanité
De ſe montrer à la divinité.
A coups de fouet chaſſés du ſanctuaire,
A peine encore ils ont vu ſon derrière. (*h*)

Gentil Dunois, ſur ton ânon monté,
En ce beau lieu tu te vis tranſporté.
Ton nom fameux, qu'avec juſtice on fête,
Etait corné par la trompette honnête.
Tu regardas ces miroirs ſi polis.
O quelle joie enchantait tes eſprits!
Car tu voyais dans ces glaces brillantes
De tes vertus les peintures vivantes;
Non-ſeulement des ſiéges, des combats,
Et ces exploits qui font tant de fracas;
Mais des vertus encor plus difficiles,
Des malheureux de tes bienfaits chargés,
Te béniſſant au ſein de leurs aſiles,
Des gens de bien à la cour protégés,
Des orphelins de leurs tuteurs vengés.
Dunois ainſi contemplant ſon hiſtoire,
Se complaiſait à jouir de ſa gloire.
Son âne auſſi s'amuſant à ſe voir,
Se pavanait de miroir en miroir.

On entendit, deſſus ces entrefaites,
Sonner en l'air une des deux trompettes;
Elle diſait: Voici l'horrible jour
Où dans Milan la ſentence eſt dictée;
On va brûler la belle Dorothée:
Pleurez, mortels qui connaiſſez l'amour.
Qui? dit Dunois; quelle eſt donc cette belle?
Qu'a-t-elle fait? pourquoi la brûle-t-on?
Paſſe après tout ſi c'eſt une laidron;
Mais dans le feu mettre un jeune tendron,
Par tous les ſaints c'eſt choſe trop cruelle!
Les Milanais ont donc perdu l'eſprit.

Comme il parlait, la trompette reprit:
O Dorothée, ô pauvre Dorothée!
En feu cuisant tu vas être jetée,
Si la valeur d'un chevalier loyal
Ne te *recout* de ce brasier fatal.

A cet avis Dunois sentit dans l'ame
Un prompt désir de secourir la dame:
Car vous savez que sitôt qu'il s'offrait
Occasion de marquer son courage,
Venger un tort, redresser quelque outrage,
Sans raisonner ce héros y courait.
Allons, dit-il à son âne fidèle,
Vole à Milan, vole où l'honneur t'appelle.
L'âne aussitôt ses deux ailes étend;
Un chérubin va moins rapidement. (*i*)
On voit déjà la ville où la justice
Arrangeait tout pour cet affreux supplice.
Dans la grand'place on élève un bûcher;
Trois cents archers, gens cruels et timides,
Du mal d'autrui monstres toujours avides,
Rangent le peuple, empêchent d'approcher.
On voit par-tout le beau monde aux fenêtres,
Attendant l'heure, et déjà larmoyant;
Sur un balcon l'archevêque et ses prêtres
Observent tout d'un œil ferme et content.

QUATRE alguazils (*k*) amènent Dorothée,
Nue en chemise, et de fer garrottée.
Le désespoir et la confusion,
Le juste excès de son affliction,
Devant ses yeux répandent un nuage,
Des pleurs amers inondent son visage.

Elle entrevoit d'un œil mal assuré
L'affreux poteau pour sa mort préparé;
Et ses sanglots se fesant un passage:
O mon amant! ô toi qui dans mon cœur
Règnes encore en ces momens d'horreur!..
Elle ne put en dire davantage;
Et, bégayant le nom de son amant,
Elle tomba sans voix, sans mouvement,
Le front jauni d'une pâleur mortelle;
Dans cet état elle était encor belle.

Un scélérat nommé Sacrogorgon,
De l'archevêque infame champion, (*l*)
La dague au poing, vers le bûcher s'avance,
Le chef armé de fer et d'impudence,
Et dit tout haut: Messieurs, je jure DIEU
Que Dorothée a mérité le feu.
Est-il quelqu'un qui prenne sa querelle?
Est-il quelqu'un qui combatte pour elle?
S'il en est un, que cet audacieux
Ose à l'instant se montrer à mes yeux,
Voici de quoi lui fendre la cervelle.
Disant ces mots il marche fièrement,
Branlant en l'air un braquemart (*m*) tranchant,
Roulant les yeux, tordant sa laide bouche.
On frémissait à son aspect farouche;
Et dans la ville il n'était écuyer
Qui Dorothée osât justifier.
Sacrogorgon venait de les confondre:
Chacun pleurait, et nul n'osait répondre.

Le fier prélat, du haut de son balcon,
Encourageait le brutal champion.

Le beau Dunois, qui planait sur la place,
Fut si choqué de l'insolente audace
De ce pervers; et Dorothée en pleurs
Etait si belle au sein de tant d'horreurs,
Son désespoir la rendait si touchante,
Qu'en la voyant il la crut innocente.
Il saute à terre, et d'un ton élevé:
C'est moi, dit-il, face de réprouvé,
Qui viens ici montrer par mon courage,
Que Dorothée est vertueuse et sage,
Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,
Suppôt du crime, et menteur déloyal.
Je veux d'abord savoir de Dorothée
Quelle noirceur lui peut être imputée,
Quel est son cas, et par quel guet-à-pan
On fait brûler les belles à Milan.
Il dit: le peuple, à la surprise en proie,
Poussa des cris d'espérance et de joie.
Sacrogorgon, qui se mourait de peur,
Fit comme il put semblant d'avoir du cœur.
Le fier prélat, sous sa mine hypocrite,
Ne peut cacher le trouble qui l'agite.

A Dorothée alors le beau Dunois
S'en vint parler d'un air noble et courtois.
Les yeux baissés, la belle lui raconte,
En soupirant, son malheur et sa honte:
L'âne divin, sur l'église perché,
De tout ce cas paraissait fort touché;
Et de Milan les dévotes familles
Béniſſaient DIEU qui prend pitié des filles.

Fin du sixième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT SIXIEME.

(*a*) Edition de 1756 :

Pour Conculix, honteux, plein de colère,
Il s'en alla murmurer chez son père.
Mais que devint, &c.

(*b*) Voyez le dix-septième Chant.

(*c*) C'est le même page sur le derriere duquel *Jeanne* avait crayonné trois fleurs de lis.

(*d*) *Adonis* ou *Adoni*, fils de *Cinyras* et de *Myrrha*, dieu des Phéniciens, amant de *Venus Astarte*. Les Phéniciens pleuraient tous les ans sa mort, ensuite ils se réjouissaient de sa résurrection.

(*e*) Manuscrit :

Dans ce logis était un aumônier,
Fier, peu soigneux de dire son psautier.
Tout aumônier, &c.

(*f*) On croit qu'*Annibal* passa par la Savoie : c'est donc chez les Savoyards qu'est le temple de la Renommée.

(*g*) Edition de 1756, et manuscrit :

De ce fatras de volumes nouveaux,
Vers de Danchet, prose de Marivaux,
Nouveaux Cyrus, voyage de Sethos,
Tous fort loués et qu'on ne saurait lire ;
Qui l'un par l'autre, &c.

(*h*) Ce ramas est bien vil en effet. Ces gens-là, comme on sait, ont vomi des torrens de calomnies contre l'auteur qui ne leur avait fait aucun mal. Ils ont imprimé qu'il était un plagiaire, qu'il ne croyait pas en DIEU, que le bienfaiteur de la race de *Corneille* était l'ennemi de

Corneille ; qu'il était fils d'un payſan. Ils lui ont attribué les aventures les plus fauſſes. Ils ont redit vingt fois qu'il vendait ſes ouvrages. Il eſt bien juſte qu'à la fin il chaſſe cette canaille du ſanctuaire de la Renommée, où elle a voulu s'introduire, comme des voleurs ſe gliſſent de nuit dans une égliſe pour y voler des calices. (Voyez ſur *Sabatier*, nommé ici *Savatier* par dériſion, et ſur tous ces autres meſſieurs, le texte et les notes du dix-huitième Chant.)

(*i*) *Chérubin*, eſprit céleſte, ou ange du ſecond ordre de la première hiérarchie. Ce mot vient de l'hébreu *chérub*, dont le pluriel eſt *chérubin*. Les chérubins avaient quatre ailes comme quatre faces, et des pieds de bœuf.

(*k*) Alguazil : *Guazil* en arabe ſignifie huiſſier, de-là *alguazil*, archer eſpagnol.

(*l*) Champion vient de champ, pion du champ : *Pion*, mot indien adopté par les Arabes, il ſignifie ſoldat.

(*m*) Braquemart, du grec *braki-makera*, courte épée.

Fin des Notes et Variantes du Chant ſixième.

CHANT VII.

ARGUMENT.

Comment Dunois ſauva Dorothée condamnée à la mort par l'inquiſition.

LORSQU'AUTREFOIS, au printemps de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtreſſe,
Mon tendre cœur fut navré de triſteſſe,
Et je penſai renoncer aux amours;
Mais d'offenſer par le moindre diſcours
Cette beauté que j'avais encenſée,
De ſon bonheur oſer troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma penſée.
Gêner un cœur, ce n'eſt pas ma façon.
Que ſi je traite ainſi les infidelles,
Vous comprenez, à plus forte raiſon,
Que je reſpecte encor plus les cruelles.
Il eſt affreux d'aller perſécuter
Un jeune cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtreſſe, objet de votre hommage,
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux eſclavage:
On trouve aſſez de quoi ſe conſoler;
Ou bien buvez: c'eſt un parti fort ſage.
Et plût à DIEU qu'en un cas tout pareil,
Le tonſuré qu'amour rendit barbare,
Cet oppreſſeur d'une beauté ſi rare,
Se fût ſervi d'un auſſi bon conſeil!

Allons, dit-il, venez à moi, mon âne:

Pucelle Chant 7e

J. M. Moreau le Jeune

Delignon sculp.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0165

DEJA Dunois à la belle affligée
Avait rendu le courage et l'eſpoir :
Mais avant tout il convenait ſavoir
Les attentats dont elle était chargée.

O vous, dit-elle, en baiſſant ſes beaux yeux,
Ange divin qui deſcendez des cieux,
Vous qui venez prendre ici ma défenſe,
Vous ſavez bien quelle eſt mon innocence.
Dunois reprit : Je ne ſuis qu'un mortel ;
Je ſuis venu par une étrange allure,
Pour vous ſauver d'un trépas ſi cruel.
Nul dans les cœurs ne lit que l'Eternel.
Je crois votre ame et vertueuſe et pure ;
Mais dites-moi, pour DIEU, votre aventure.

LORS Dorothée, en eſſuyant les pleurs
Dont le torrent ſon beau viſage mouille,
Dit : L'amour ſeul a fait tous mes malheurs.
Connaiſſez-vous monſieur de la Trimouille ?

OUI, dit Dunois, c'eſt mon meilleur ami.
Peu de héros ont une ame auſſi belle ;
Mon roi n'a point de guerrier plus fidèle,
L'Anglais n'a point de plus fier ennemi ;
Nul chevalier n'eſt plus digne qu'on l'aime.
Il eſt trop vrai, dit-elle, c'eſt lui-même.
Il ne s'eſt pas écoulé plus d'un an,
Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
C'eſt en ces lieux qu'il m'avait adorée ;
Il le jurait, et j'oſe être aſſurée

Que ſon grand cœur eſt toujours enflammé,
Qu'il m'aime encor, car il eſt trop aimé.

Ne doutez point, dit Dunois, de ſon ame;
Votre beauté vous répond de ſa flamme:
Je le connais; il eſt, ainſi que moi,
A ſes amours fidèle comme au roi.
L'autre reprit: Ah! Monſieur, je vous croi.
O jour heureux où je le vis paraître,
Où des mortels il était à mes yeux
Le plus aimable et le plus vertueux,
Où de mon cœur il ſe rendit le maître!
Je l'adorais avant que ma raiſon
Eût pu ſavoir ſi je l'aimais ou non.

Ce fut, Monſieur, ô moment délectable!
Chez l'archevêque, où nous étions à table,
Que ce héros plein de ſa paſſion
Me fit, me fit ſa déclaration.
Ah! j'en perdis la parole et la vue.
Mon ſang brûla d'une ardeur inconnue:
Du tendre amour j'ignorais le danger,
Et de plaiſir je ne pouvais manger.
Le lendemain il me rendit viſite:
Elle fut courte, il prit congé trop vîte.
Quand il partit, mon cœur le rappelait,
Mon tendre cœur après lui s'envolait.
Le lendemain il eut un tête-à-tête
Un peu plus long, mais non pas moins honnête.
Le lendemain il en reçut le prix,
Par deux baiſers ſur mes lèvres ravis.

Le lendemain il osa davantage;
Il me promit la foi de mariage.
Le lendemain il fut entreprenant;
Le lendemain il me fit un enfant.
Que dis-je? hélas! faut-il que je raconte
De point en point mes malheurs et ma honte,
Sans que je sache, ô digne chevalier,
A quel héros j'ose me confier?

Le chevalier par pure obéissance
Dit, sans vanter ses faits ni sa naissance:
Je suis Dunois. C'était en dire assez.
Dieu, reprit-elle, ô dieu, qui m'exaucez,
Quoi, vos bontés font voler à mon aide
Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède! (a)
Ah! qu'on voit bien d'où vous tenez le jour,
Charmant bâtard, cœur noble, ame sublime,
Le tendre Amour me fesait sa victime;
Mon salut vient d'un enfant de l'Amour:
Le ciel est juste, et l'espoir me ranime.

Vous saurez donc, brave et gentil Dunois,
Que mon amant, au bout de quelques mois,
Fut obligé de partir pour la guerre,
Guerre funeste, et maudite Angleterre!
Il écouta la voix de son devoir.
Mon tendre amour était au désespoir.
Un tel état vous est connu, sans doute;
Et vous savez, Monsieur, ce qu'il en coûte.
Ce fier devoir fit seul tous nos malheurs;
Je l'éprouvais en répandant des pleurs:

Mon cœur était forcé de se contraindre,
Et je mourais, mais sans pouvoir me plaindre.
Il me donna le présent amoureux
D'un bracelet fait de ses blonds cheveux,
Et son portrait qui, trompant son absence,
M'a fait cent fois retrouver sa présence.
Un cher écrit sur-tout il me laissa,
Que de sa main le ferme Amour traça.
C'était, Monsieur, une juste promesse,
Un sûr garant de sa sainte tendresse;
On y lisait: Je jure par l'Amour,
Par les plaisirs de mon ame enchantée,
De revenir bientôt en cette cour,
Pour épouser ma chère Dorothée.

Las! il partit, il porta sa valeur
Dans Orléans. Peut-être il est encore
Dans ces remparts où l'appela l'honneur.
Ah! s'il savait quels maux et quelle horreur
Sont, loin de lui, le prix de mon ardeur!
Non, juste ciel! il vaut mieux qu'il l'ignore.

Il partit donc; et moi je m'en allai,
Loin des soupçons d'une ville indiscrète,
Chercher aux champs une sombre retraite,
Conforme aux soins de mon cœur désolé.
Mes parens morts, libre dans ma tristesse,
Cachée au monde, et fuyant tous les yeux,
Dans le secret le plus mystérieux
J'ensevelis mes pleurs et ma grossesse.
Mais par malheur, hélas! je suis la nièce

De l'archevêque : à ces funeſtes mots,
Elle ſentit redoubler ſes ſanglots.

PUIS vers le ciel tournant ſes yeux en larmes,
J'avais, dit-elle, en ſecret mis au jour
Ce tendre fruit de mon furtif amour ;
Avec mon fils conſolant mes alarmes,
De mon amant j'attendais le retour.
A l'archevêque il prit en fantaiſie
De venir voir quelle eſpèce de vie
Menait ſa nièce au fond de ces forêts :
Pour ma campagne il quitta ſon palais ;
Il fut touché de mes faibles attraits.
Cette beauté, préſent cher et funeſte,
Ce don fatal, qu'aujourd'hui je déteſte,
Perça ſon cœur des plus dangereux traits.
Il s'expliqua : ciel, que je fus ſurpriſe !
Je lui parlai des devoirs de ſon rang,
De ſon état, des nœuds ſacrés du ſang :
Je remontrai l'horreur de l'entrepriſe ;
Elle outrageait la nature et l'Egliſe.
Hélas ! j'eus beau lui parler de devoir,
Il s'entêta d'un chimérique eſpoir.
Il ſe flattait que mon cœur indocile
D'aucun objet ne s'était prévenu,
Qu'enfin l'amour ne m'était point connu,
Que ſon triomphe en ſerait plus facile ;
Il m'accablait de ſes ſoins fatigans,
De ſes déſirs rebutés et preſſans.

HELAS ! un jour que toute à ma triſteſſe
Je reliſais cette douce promeſſe,

Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
Mon cruel oncle en lisant me surprit.
Il se saisit, d'une main ennemie,
De ce papier qui contenait ma vie :
Il lut ; il vit dans cet écrit fatal
Tous mes secrets, ma flamme et son rival.
Son ame alors, jalouse et forcenée,
A ses désirs fut plus abandonnée.
Toujours alerte, et toujours m'épiant,
Il sut bientôt que j'avais un enfant.
Sans doute, un autre en eût perdu courage ;
Mais l'archevêque en devint plus ardent ;
Et se sentant sur moi cet avantage :
Ah ! me dit-il, n'est-ce donc qu'avec moi
Que vous aurez la fureur d'être sage ?
Et vos faveurs seront le seul partage
De l'étourdi qui ravit votre foi ?
Osez-vous bien me faire résistance ?
Y pensez-vous ? vous ne méritez pas
Le fol amour que j'ai pour vos appas :
Cédez sur l'heure, ou craignez ma vengeance.
Je me jetai tremblante à ses genoux ;
J'attestai DIEU, je répandis des larmes.
Lui, furieux d'amour et de courroux,
En cet état me trouva plus de charmes.
Il me renverse, et va me violer ;
A mon secours il fallut appeler :
Tout son amour soudain se tourne en rage.
D'un oncle, ô ciel ! souffrir un tel outrage !
De coups affreux il meurtrit mon visage.
On vient au bruit ; mon oncle au même instant
Joint à son crime un crime encor plus grand :

Chrétiens,

Chrétiens, dit-il, ma nièce eſt une impie;
Je l'abandonne, et je l'excommunie:
Un hérétique, un damné ſuborneur
Publiquement a fait ſon déshonneur;
L'enfant qu'ils ont eſt un fruit d'adultère.
Que DIEU confonde, et le fils, et la mère!
Et puiſqu'ils ont ma malédiction,
Qu'ils ſoient livrés à l'inquiſition.

IL ne fit point une menace vaine;
Et dans Milan le traître arrive à peine,
Qu'il fait agir le grand-inquiſiteur.
On me ſaiſit, priſonnière on m'entraîne
Dans des cachots, où le pain de douleur
Etait ma ſeule et triſte nourriture:
Lieux ſouterrains, lieux d'une nuit obſcure,
Séjour de mort, et tombeau des vivans!
Après trois jours on me rend la lumière,
Mais pour la perdre au milieu des tourmens.
Vous les voyez ces braſiers dévorans;
C'eſt là qu'il faut expirer à vingt ans!
Voilà mon lit à mon heure dernière!
C'eſt là, c'eſt là, ſans votre bras vengeur,
Qu'on m'arrachait la vie avec l'honneur!
Plus d'un guerrier aurait, ſelon l'uſage,
Pris ma défenſe, et pour moi combattu;
Mais l'archevêque enchaîne leur vertu:
Contre l'Egliſe ils n'ont point de courage. (*b*)
Qu'attendre, hélas! d'un cœur italien?
Ils tremblent tous à l'aſpect d'une étole; (*c*)
Mais un Français n'eſt alarmé de rien,
Et braverait le pape au capitole.

A ces propos Dunois piqué d'honneur,
Plein de pitié pour la belle accusée,
Plein de courroux pour son persécuteur,
Brûlait déjà d'exercer sa valeur,
Et se flattait d'une victoire aisée :
Bien surpris fut de se voir entouré
De cent archers, dont la cohorte fière
L'investissait noblement par derrière.
Un cuistre en robe, avec bonnet carré,
Criait d'un ton de vrai *miserere :*
„ On fait savoir de par la sainte Eglise,
„ Par Monseigneur, pour la gloire de DIEU,
„ A tous chrétiens que le ciel favorise,
„ Que nous venons de condamner au feu
„ Cet étranger, ce champion profane,
„ De Dorothée infame chevalier,
„ Comme infidèle, hérétique et sorcier ;
„ Qu'il soit brûlé sur l'heure avec son âne. „

CRUEL prélat, Busiris en soutane, (*d*)
C'était, perfide, un tour de ton métier ;
Tu redoutais le bras de ce guerrier ;
Tu t'entendais avec le saint office
Pour opprimer, sous le nom de justice,
Quiconque eût pu lever le voile affreux
Dont tu cachais ton crime à tous les yeux.

TOUT aussitôt l'assassine cohorte,
Du saint office abominable escorte,
Pour se saisir du superbe Dunois,
Deux pas avance, et recule de trois ;

Puis marche encor; puis se signe et s'arrête.
Sacrogorgon, qui tremblait à leur tête,
Leur crie : Allons, il faut vaincre ou périr ;
De ce sorcier tâchons de nous saisir.
Au milieu d'eux les diacres de la ville,
Les sacristains arrivent à la file :
L'un tient un pot, et l'autre un goupillon ; (*e*)
Ils font leur ronde, et de leur eau salée
Benoîtement aspergent l'assemblée.
On exorcise, on maudit le démon ;
Et le prélat, toujours l'ame troublée,
Donne par-tout la bénédiction.

Le grand Dunois, non sans émotion,
Voit qu'on le prend pour envoyé du diable :
Lors saisissant de son bras redoutable
Sa grande épée, et de l'autre montrant
Un chapelet, catholique instrument,
De son salut cher et sacré garant :
Allons, dit-il, venez à moi, mon âne.
L'âne descend, Dunois monte, et soudain
Il va frappant, en moins d'un tour de main,
De ces croquans la cohorte profane.
Il perce à l'un le *sternum* et le bras; (*f*)
Il atteint l'autre à l'os qu'on nomme atlas : (*g*)
Qui voit tomber son nez et sa mâchoire,
Qui son oreille, et qui son *humerus* ;
Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire,
Et qui s'enfuit disant ses *oremus*.
L'âne, au milieu du sang et du carnage,
Du paladin seconde le courage ;

Il vole, il rue, il mord, il foule aux pieds
Ce tourbillon de faquins effrayés.
Sacrogorgon abaiſſant ſa viſière,
Toujours jurant s'en allait en arrière;
Dunois le joint, l'atteint à l'os *pubis*; (*h*)
Le fer ſanglant lui ſort par le *coccis*: (*i*)
Le vilain tombe, et le peuple s'écrie:
Béni ſoit Dieu! le barbare eſt ſans vie.

Le ſcélérat encor ſe débattait
Sur la pouſſière, et ſon cœur palpitait,
Quand le héros lui dit: Ame traîtreſſe!
L'enfer t'attend; crains le diable, et confeſſe
Que l'archevêque eſt un coquin mitré,
Un raviſſeur, un parjure avéré;
Que Dorothée eſt l'innocence même;
Qu'elle eſt fidelle au tendre amant qu'elle aime;
Et que tu n'es qu'un ſot et qu'un fripon.
Oui, Monſeigneur, oui, vous avez raiſon:
Je ſuis un ſot, la choſe eſt par trop claire,
Et votre épée a prouvé cette affaire.
Il dit: ſon ame alla chez le démon.
Ainſi mourut le fier Sacrogorgon.

Dans l'inſtant même où ce bravache infame
A Belzébut rendait ſa vilaine ame,
Devers la place arrive un écuyer,
Portant ſalade (*k*) avec lance dorée:
Deux poſtillons à la jaune livrée
Allaient devant. C'était choſe aſſurée
Qu'il arrivait quelque grand chevalier.

A cet objet, la belle Dorothée,
D'étonnement et d'amour transportée:
Ah! DIEU puissant, se mit-elle à crier,
Serait-ce lui! ferait-il bien possible!
A mes malheurs le ciel est trop sensible.

LES Milanais, peuple très-curieux,
Vers l'écuyer avaient tourné les yeux.

EH! cher lecteur, n'êtes-vous pas honteux
De ressembler à ce peuple volage,
Et d'occuper vos yeux et votre esprit
Du changement qui dans Milan se fit?
Est-ce donc là le but de mon ouvrage?
Songez, lecteur, aux remparts d'Orléans,
Au roi de France, aux cruels assiégeans,
A la Pucelle, à l'illustre amazone,
La vengeresse, et du peuple, et du trône,
Qui sans jupon, sans pourpoint ni bonnet,
Parmi les champs comme un centaure allait,
Ayant en DIEU sa plus ferme espérance,
Comptant sur lui plus que sur sa vaillance,
Et s'adressant à monsieur saint Denis,
Qui cabalait alors en paradis
Contre saint George en faveur de la France.

SUR-TOUT, lecteur, n'oubliez point Agnès;
Ayez l'esprit tout plein de ses attraits:
Tout honnête homme à mon gré doit s'y plaire.
Est-il quelqu'un si morne et si sévère,
Que pour Agnès il soit sans intérêt?
Et franchement dites-moi, s'il vous plaît,

Si Dorothée au feu fut condamnée,
Si le Seigneur, du haut du firmament,
Sauva le jour à cette infortunée,
Semblable cas advient très-rarement.
Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'essuyer,
Soit dans les bras d'un robuste aumônier,
Ou semble épris pour quelque jeune page,
Cet accident peut-être est plus commun ;
Pour l'amener ne faut miracle aucun.
Je l'avoûrai, j'aime toute aventure
Qui tient de près à l'humaine nature ;
Car je suis homme, et je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faiblesses ;
J'ai dans mon temps possédé des maîtresses,
Et j'aime encore à retrouver mon cœur.

Fin du septième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT SEPTIEME.

(*a*) EDITION de 1756 :

Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède!
Gentil guerrier, noble fils de l'Amour,
Eh quoi! c'eſt vous, vous l'eſpoir de la France,
Qui me ſauvez et l'honneur et le jour!
Votre nom ſeul aurait ma confiance.
Vous ſaurez donc, &c.

(*b*) Dans les premières éditions on liſait :

Contre l'Egliſe ils n'ont pas de courage,
Ardens au mal, de glace pour le bien.
Qu'attendre, hélas! &c.

(*c*) *Etole;* ornement ſacerdotal qu'on paſſe par-deſſus le ſurplis. Ce mot vient du grec στολὴ, qui ſignifie *une robe longue.* L'étole eſt aujourd'hui une bande large de quatre doigts. L'étole des anciens était fort différente; c'était quelquefois un habit de cérémonie que les rois donnaient à ceux qu'ils voulaient honorer; de-là ces expreſſions de l'Ecriture: *Stolam gloriæ induit eum, &c.*

(*d*) *Buſiris* était un roi d'Egypte qui paſſait pour un tyran.

(*e*) Le *goupillon* eſt un inſtrument garni en tout ſens de ſoies de porc priſes dans des fils d'archal, paſſés à l'extrémité d'un manche de bois ou de métal. Il ſert à diſtribuer l'eau bénite, &c. Cet inſtrument était uſité dans l'antiquité; on s'en ſervait pour arroſer les initiés de l'eau luſtrale.

(*f*) *Sternum*, terme grec, comme ſont preſque tous ceux de l'anatomie; c'eſt cette partie antérieure de la poitrine à laquelle ſont jointes les côtes: elle eſt compoſée de ſept os ſi bien aſſemblés, qu'ils ſemblent n'en faire qu'un. C'eſt la cuiraſſe que la nature a donnée au cœur et aux poumons.

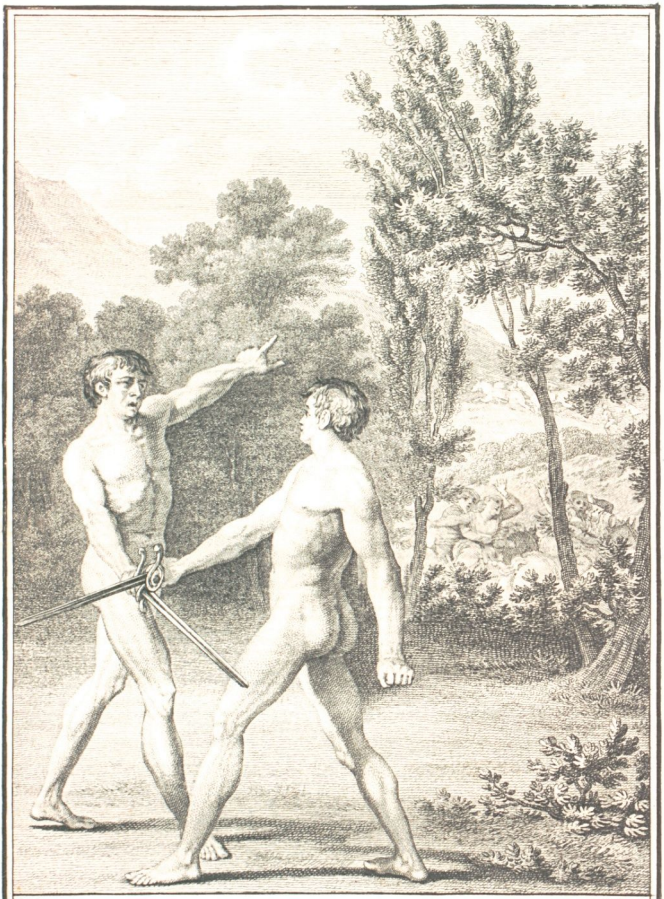
(*g*) *Atlas*, la première vertèbre du cou : elle soutient tous les fardeaux qu'on pose sur la tête, laquelle tourne sur cet *atlas* comme sur un pivot.

(*h*) *Pubis*, de puberté, os barré, qui se joint aux deux hanches, *os pubis*, *os pectinis*.

(*i*) *Coccis*, κοκκυξ, croupion, placé immédiatement au-dessous de l'os *sacrum*. Il n'est pas honnête d'être blessé là.

(*k*) *Salade ;* on devrait dire *célade*, de *celata ;* mais le mauvais usage prévaut par-tout.

Fin des Notes et Variantes du Chant septième.



. . . . . oh ! oh ! dit le Breton,

Dieu me pardonne, on nous a pris nos belles ;

Chant 8e

A. M. Moreau le Jeune. 1788 *Longueil Sculp.*

CHANT VIII.

ARGUMENT.

Comment le charmant la Trimouille rencontra un anglais à Notre-Dame de Lorette, et ce qui s'enſuivit avec ſa Dorothée.

Que cette hiſtoire eſt ſage, intéreſſante!
Comme elle forme et *l'eſprit et le cœur!*
Comme on y voit la vertu triomphante,
Des chevaliers le courage et l'honneur,
Les droits des rois, des belles la pudeur!
C'eſt un jardin dont tout le tour m'enchante,
Par ſa culture et ſa variété.
J'y vois ſur-tout l'aimable chaſteté,
Des belles fleurs la fleur la plus brillante,
Comme un lis blanc que le ciel a planté,
Levant ſans tache une tête éclatante.
Filles, garçons, liſez aſſidûment
De la vertu ce divin rudiment:
Il fut écrit par notre abbé Tritême, (*a*)
Savant picard, de ſon ſiècle ornement;
Il prit Agnès et Jeanne pour ſon thême.
Que je l'admire, et que je me ſais gré
D'avoir toujours hautement préféré
Cette lecture honnête et profitable,
A ce fatras d'inſipides romans
Que je vois naître et mourir tous les ans,
De cerveaux creux avortons languiſſans!

De Jeanne d'Arc l'hiſtoire véritable
Triomphera de l'envie et du temps.
Le vrai me plaît, le vrai ſeul eſt durable.

De Jeanne d'Arc cependant, cher lecteur,
En ce moment je ne puis rendre compte;
Car Dorothée, et Dunois ſon vengeur,
Et la Trimouille objet de ſon ardeur,
Ont de grands droits; et j'avoûrai ſans honte
Qu'avec raiſon vous vouliez être inſtruit
Des beaux effets que leur amour produit.

Près d'Orléans vous avez ſouvenance
Que la Trimouille, ornement du Poitou,
Pour ſon bon roi ſignalant ſa vaillance,
Dans un foſſé fut plongé juſqu'au cou.
Ses écuyers tirèrent avec peine,
Du ſale fond de la fangeuſe arène,
Notre héros en cent endroits froiſſé,
Un bras démis, le coude fracaſſé.
Vers les remparts de la ville aſſiégée
On reportait ſa figure affligée;
Mais de Talbot les efforts vigilans
Avaient fermé les chemins d'Orléans.
On tranſporta, de crainte de ſurpriſe,
Mon paladin, par de ſecrets détours,
Sur un brancard, en la cité de Tours,
Cité fidelle, au roi Charles ſoumiſe.
Un charlatan, arrivé de Veniſe,
Adroitement remit ſon *radius*, (*b*)
Dont le pivot rejoignit l'*humerus*.

Son écuyer lui fit bientôt connaître
Qu'il ne pouvait retourner vers ſon maître,
Que les chemins étaient fermés pour lui.
Le chevalier, fidèle à ſa tendreſſe,
Se réſolut, dans ſon cuiſant ennui,
D'aller au moins rejoindre ſa maîtreſſe.

Il courut donc, à travers cent haſards,
Au beau pays conquis par les Lombards.
En arrivant aux portes de la ville,
Le Poitevin eſt entouré, heurté,
Preſſé des flots d'une foule imbécille,
Qui d'un pas lourd, et d'un œil hébété,
Court à Milan des campagnes voiſines;
Bourgeois, manans, moines, bénédictines,
Mères, enfans: c'eſt un bruit, un concours,
Un chamaillis; chacun ſe précipite;
On tombe, on crie: Arrivons, entrons vîte;
Nous n'aurons pas tels plaiſirs tous les jours.

Le paladin ſut bientôt quelle fête
Allait chômer ce bon peuple lombard,
Et quel ſpectacle à ſes yeux on apprête.
Ma Dorothée! ô Ciel! Il dit, et part;
Et ſon courſier s'élançant ſur la tête
Des curieux, le porte en quatre bonds
Dans les faubourgs, dans la ville, à la place,
Où du bâtard la généreuſe audace
A diſſipé tous ces monſtres félons;
Où Dorothée, interdite, éperdue,
Oſait à peine encor lever la vue.

L'abbé Tritême, avec tout son talent,
N'eût pu jamais nous faire la peinture
De la surprise et du saisissement,
Et des transports dont cette ame si pure
Fut pénétrée en voyant son amant.
Quel coloris, quel pinceau pourrait rendre
Ce doux mélange, et si vif et si tendre,
L'impression d'un reste de douleur,
La douce joie où se livrait son cœur,
Son embarras, sa pudeur et sa honte,
Que par degrés la tendresse surmonte?
Son la Trimouille, ardent, ivre d'amour,
Entre ses bras la tient long-temps serrée,
Faible, attendrie, encor toute éplorée;
Il embrassait, il baisait tour-à-tour
Le grand Dunois, et sa maîtresse, et l'âne.

Tout le beau sexe, aux fenêtres penché,
Battait des mains, de tendresse touché;
On voyait fuir tous les gens à soutane
Sur les débris du bûcher renversé,
Qui dans le sang nage au loin disperse.
Sur ces débris le bâtard intrépide
De Dorothée affermissant les pas,
A l'air, le port, et le maintien d'Alcide,
Qui sous ses pieds enchaînant le trépas,
Le triple chien, et la triple Euménide,
Remit Alceste à son dolent époux,
Quoiqu'en secret il fût un peu jaloux.

Avec honneur la belle Dorothée
Fut en litière à son logis portée,
Des deux héros noblement escortée.

Le lendemain le bâtard généreux
Vint près du lit du beau couple amoureux :
Je ſens, dit-il, que je ſuis inutile
Aux doux plaiſirs que vous goûtez tous deux :
Il me convient de ſortir de la ville ;
Jeanne et mon roi me rappellent près d'eux ;
Il faut les joindre, et je ſens trop que Jeanne
Doit regretter la perte de ſon âne.
Le grand Denis, le patron de nos lois,
M'a cette nuit préſenté ſa figure :
J'ai vu Denis tout comme je vous vois ;
Il me prêta ſa divine monture,
Pour ſecourir les dames et les rois :
Denis m'enjoint de revoir ma patrie.
Grâces au ciel, Dorothée eſt ſervie,
Je dois ſervir Charles ſept à ſon tour.
Goûtez les fruits de votre tendre amour :
A mon bon roi je vais donner ma vie ;
Le temps me preſſe, et mon âne m'attend.

SUR mon cheval je vous ſuis à l'inſtant,
Lui répliqua l'aimable la Trimouille.
La belle dit : C'eſt auſſi mon projet ;
Un déſir vif dès long-temps me chatouille
De contempler la cour de Charles ſept,
Sa cour ſi belle, en héros ſi féconde,
Sa tendre Agnès, qui gouverne ſon cœur,
Sa fière Jeanne, en qui valeur abonde.
Mon cher amant, mon cher libérateur,
Me conduiraient juſques au bout du monde.
Mais ſur le point d'être cuite en ce lieu,
En récitant ma prière ſecrète,

Je fis tout bas à la Vierge un beau vœu
De visiter sa maison de Lorette,
S'il lui plaisait de me tirer du feu.
Tout aussitôt la mère du bon DIEU
Vous députa sur votre âne céleste;
Vous me sauvez de ce bûcher funeste;
Je vis par vous; mon vœu doit se tenir,
Sans quoi la Vierge a droit de me punir.

VOTRE discours est très-juste et très-sage,
Dit la Trimouille; et ce pélerinage
Est à mes yeux un devoir bien sacré:
Vous permettrez que je sois du voyage
J'aime Lorette, et je vous conduirai.
Allez, Dunois, par la plaine étoilée,
Fendez les airs, volez aux champs de Blois;
Nous vous joindrons avant qu'il soit un mois.
Et vous, Madame, à Lorette appelée,
Venez remplir votre vœu si pieux;
Moi j'en fais un digne de vos beaux yeux:
C'est de prouver à toute heure, en tous lieux,
A tout venant, par l'épée et la lance,
Que vous devez avoir la préférence
Sur toute fille ou femme de renom,
Que nulle n'est et si sage et si belle.
Elle rougit. Cependant le grison
Frappe du pied, s'élève sur son aile,
Plane dans l'air, et laissant l'horizon,
Porte Dunois vers les sources du Rhône.

LE Poitevin prend le chemin d'Ancône (c)
Avec sa dame, un bourdon dans la main,

Portant tous deux chapeau de pélerin,
Bien relevé de coquilles bénies.
A leur ceinture un roſaire pendait
De beaux grains d'or, et de perles unies:
Le paladin ſouvent le récitait,
Diſait *Ave:* la belle répondait
Par des ſoupirs, et par des litanies;
Et *je vous aime* était le doux refrain
Des *oremus* qu'ils chantaient en chemin.
Ils vont à Parme, à Plaiſance, à Modène,
Dans Urbino, dans la tour de Céſène,
Toujours logés dans de très-beaux châteaux
De princes, ducs, comtes et cardinaux.
Le paladin eut par-tout l'avantage
De ſoutenir que dans le monde entier
Il n'eſt beauté plus aimable et plus ſage
Que Dorothée; et nul n'oſa nier
Ce qu'avançait un ſi grand perſonnage;
Tant les ſeigneurs de tout ce beau canton
Avaient d'égards et de diſcrétion.

ENFIN portés ſur les bords du Muſône,
Près Ricanate en la Marche d'Ancône,
Les pélerins virent briller de loin
Cette maiſon de la ſainte Madône,
Ces murs divins de qui le ciel prend ſoin;
Murs convoités des avides corſaires,
Et qu'autrefois des anges tutélaires
Firent voler dans les plaines des airs,
Comme un vaiſſeau qui fend le ſein des mers.
A *Loretto* les anges s'arrêtèrent; (*d*)
Les murs ſacrés d'eux-mêmes ſe fondèrent;

Et ce que l'art a de plus précieux,
De plus brillant, de plus induſtrieux,
Fut employé depuis par les ſaints pères,
Maîtres du monde, et du ciel grands-vicaires,
A l'ornement de ces auguſtes lieux.
Les deux amans de cheval deſcendirent,
D'un cœur contrit à deux genoux ſe mirent:
Puis chacun d'eux, pour accomplir ſon vœu,
Offrit des dons pleins de magnificence,
Tous acceptés avec reconnaiſſance
Par la Madône, et les moines du lieu.

Au cabaret les deux amans dînèrent;
Et ce fut là qu'à table ils rencontrèrent
Un brave Anglais, fier, dur, et ſans ſouci,
Qui venait voir la ſainte Vierge auſſi
Par paſſe-temps, ſe moquant dans ſon ame
Et de Lorette et de ſa Notre-Dame:
Parfait Anglais, voyageant ſans deſſein,
Achetant cher de modernes antiques,
Regardant tout avec un air hautain,
Et mépriſant les ſaints et leurs reliques.
De tout Français c'eſt l'ennemi mortel,
Et ſon nom eſt Chriſtophe d'Arondel.
Il parcourait triſtement l'Italie;
Et ſe ſentant fort ſujet à l'ennui,
Il amenait ſa maîtreſſe avec lui,
Plus dédaigneuſe encor, plus impolie,
Parlant fort peu, mais belle, faite au tour,
Douce la nuit, inſolente le jour,
A table, au lit, par caprice emportée,
Et le contraire en tout de Dorothée.

Le beau baron, du Poitou l'ornement,
Lui fit d'abord un petit compliment,
Sans recevoir aucune repartie.
Puis il parla de la Vierge Marie;
Puis il conta comme il avait promis,
Chez les Lombards, à monſieur ſaint Denis,
De ſoutenir en tout lieu la ſageſſe,
Et la beauté de ſa chère maîtreſſe.
Je crois, dit-il au dédaigneux Breton,
Que votre dame eſt noble, et d'un grand nom,
Qu'elle eſt ſur-tout auſſi ſage que belle:
Je crois encor, quoiqu'elle n'ait rien dit,
Que dans le fond elle a beaucoup d'eſprit;
Mais Dorothée eſt fort au-deſſus d'elle;
Vous l'avoûrez: on peut ſans l'abaiſſer
Au ſecond rang dignement la placer.

Le fier Anglais, à ce diſcours honnête,
Le regarda des pieds juſqu'à la tête:
Pardieu, dit-il, il m'importe fort peu
Que vous ayez à Denis fait un vœu;
Et peu me chaut que votre damoiſelle
Soit ſage ou folle, et ſoit ou laide ou belle.
Chacun ſe doit contenter de ſon bien
Tout uniment, ſans ſe vanter de rien.
Mais puiſqu'ici vous avez l'impudence
D'oſer prétendre à quelque préférence
Sur un Anglais, je vous enſeignerai
Votre devoir, et je vous prouverai
Que tout Anglais en affaires pareilles
A tout Français donne ſur les oreilles;
Que ma maîtreſſe en figure, en couleur,

En gorge, en bras, cuisses, taille, rondeur,
Même en sagesse, en sentimens d'honneur,
Vaut cent fois mieux que votre pélerine;
Et que mon roi, (dont je fais peu de cas)
Quand il voudra, saura bien mettre à bas
Et votre maître, et sa grosse héroïne.
Hé bien, reprit le noble Poitevin,
Sortons de table, éprouvons-nous soudain;
A vos dépens je soutiendrai peut-être
Mon tendre amour, mon pays, et mon maître.
Mais comme il faut être toujours courtois,
De deux combats je vous laisse le choix,
Soit à cheval, soit à pied; l'un et l'autre
Me sont égaux: mon choix suivra le vôtre.
A pied, mort-dieu! dit le rude Breton;
Je n'aime point qu'un cheval ait la gloire
De partager ma peine et ma victoire.
Point de cuirasse, et point de morion;
C'est à mon sens une arme de poltron;
Il fait trop chaud, j'aime à combattre à l'aise.
Je veux tout nu vous soutenir ma thèse:
Nos deux beautés jugeront mieux des coups.

Très-volontiers, dit d'un ton noble et doux
Le beau Français. Sa chère Dorothée
Frémit de crainte à ce défi cruel,
Quoiqu'en secret son ame fût flattée
D'être l'objet d'un si noble duel.
Elle tremblait que Christophe Arondel
Ne transperçât de quelque coup mortel
La douce peau de son cher la Trimouille,
Que de ses pleurs tendrement elle mouille.

La dame anglaiſe animait ſon anglais,
D'un coup d'œil fier, et sûr de ſes attraits.
Elle n'avait jamais verſé de larmes;
Son cœur altier ſe plaiſait aux alarmes,
Et les combats des coqs de ſon pays
Avaient été ſes paſſe-temps chéris.
Son nom était Judith de Roſamore,
Cher à Briſtol, et que Cambridge honore. (*e*)

Voila déjà nos braves paladins
Dans un champ clos près d'en venir aux mains:
Tous deux charmés, dans leurs nobles querelles,
De ſoutenir leur patrie et leurs belles.
La tête haute, et le fer de droit fil,
Le bras tendu, le corps en ſon profil,
En tierce, en quarte, ils joignent leurs épées,
L'une par l'autre à tout moment frappées.
C'eſt un plaiſir de les voir ſe baiſſer,
Se relever, reculer, avancer,
Parer, ſauter, ſe ménager des feintes,
Et ſe porter les plus rudes atteintes.
Ainſi l'on voit dans une belle nuit,
Sous le lion ou ſous la canicule,
Tout l'horizon qui s'enflamme et qui brûle
De mille feux dont notre œil s'éblouit:
Un éclair paſſe, un autre éclair le ſuit.

Le Poitevin adreſſe une apoſtrophe
Droit au menton du ſuperbe Chriſtophe;
Puis en arrière il ſaute allègrement,
Toujours en garde; et Chriſtophe à l'inſtant

Engage en tierce ; et ferrant la mesure,
Au ferrailleur inflige une blessure
Sur une cuisse ; et de sang empourpré,
Ce bel ivoire est teint et bigarré.

Ils s'acharnaient à cette noble escrime,
Voulant mourir pour jouir de l'estime
De leur maîtresse, et pour bien décider
Quelle beauté doit à l'autre céder ;
Lorsqu'un bandit des Etats du saint père
Avec sa troupe entra dans ces cantons
Pour s'acquitter de ses dévotions.

Le scélérat se nommait Martinguerre,
Voleur de jour, voleur de nuit, corsaire,
Mais faintement à la Vierge attaché,
Et sans manquer récitant son rosaire,
Pour être pur et net de tout péché.
Il aperçut sur le pré les deux belles,
Et leurs chevaux, et leurs brillantes selles,
Et leurs mulets chargés d'or et d'*agnus*.
Dès qu'il les vit, on ne les revit plus.
Il vous enlève, et Judith Rosamore,
Et Dorothée, et le bagage encore,
Mulets, chevaux, et part comme un éclair.

Les champions tenaient toujours en l'air,
A poing fermé, leurs brandissantes lames,
Et ferraillaient pour l'honneur de ces dames.
Le Poitevin s'avise le premier
Que sa maîtresse est comme disparue.
Il voit de loin courir son écuyer ;
Il s'ébahit, et son arme pointue

Reſte en ſa main ſans force, et ſans effet.
Sire Arondel demeure ſtupéfait.
Tous deux reſtaient la prunelle effarée,
Bouche béante, et la mine égarée,
L'un contre l'autre. Oh! oh! dit le breton,
DIEU me pardonne, on nous a pris nos belles;
Nous nous donnons cent coups d'eſtramaçon
Très-ſottement; courons vîte après elles,
Reprenons-les, et nous nous rebattrons
Pour leurs beaux yeux quand nous les trouverons.

L'AUTRE en convient, et différant la fête,
En bons amis ils ſe mettent en quête
De leur maîtreſſe. A peine ils font cent pas,
Que l'un s'écrie: Ah! la cuiſſe! ah! le bras!
L'autre criait la poitrine, et la tête;
Et n'ayant plus ces eſprits animaux
Qui vont au cœur, et qui font les héros,
Ayant perdu cette ardeur enflammée
Avec leur ſang au combat conſumée,
Tous deux meurtris, faibles, et languiſſans,
Sur le gazon tombent en même temps,
Et de leur ſang ils rougiſſent la terre.
Leurs écuyers, qui ſuivaient Martinguerre,
Vont à ſa piſte, et gagnent le pays.
Les deux héros, ſans valets, ſans habits,
Et ſans argent, étendus dans la plaine,
Manquant de tout, croyaient leur fin prochaine;
Lorſqu'une vieille, en paſſant vers ces lieux,
Les voyant nus s'approcha plus près d'eux,
En eut pitié, les fit ſur des civières
Porter chez elle; et par des reſtaurans

En moins de rien leur rendit tous leurs sens,
Leur coloris, et leurs forces premières.

La bonne vieille, en ce lieu respecté,
Est en odeur qu'on dit de sainteté.
Devers Ancône il n'est point de béate,
Point d'ame sainte en qui la grâce éclate
Par des bienfaits plus signalés, plus grands.
Elle prédit la pluie, et le beau temps;
Elle guérit les blessures légères
Avec de l'huile et de saintes prières;
Elle a par fois converti des méchans.

Les paladins à la vieille contèrent
Leur aventure, et conseil demandèrent.
La décrépite alors se recueillit,
Pria Marie, ouvrit la bouche, et dit:
Allez en paix, aimez tous deux vos belles,
Mais que ce soit à bonne intention;
Et gardez-vous de vous tuer pour elles.
Les doux objets de votre affection
Sont maintenant à des épreuves rudes;
Je plains leurs maux, et vos sollicitudes.
Habillez-vous; prenez des chevaux frais,
Ne manquez pas le chemin qu'il faut prendre;
Le ciel par moi daigne ici vous apprendre,
Pour les trouver, qu'il faut courir après.

Le Poitevin admira l'énergie
De ce discours; et le Breton pensif
Lui dit: Je crois à votre prophétie;
Nous poursuivrons le voleur fugitif,

Quand nous aurons retrouvé des montures,
Et des pourpoints, et sur-tout des armures.
La vieille dit : On vous en fournira.
Un circoncis par bonheur était là,
Enfant barbu d'Isâc et de Juda,
Dont la belle ame, à servir empressée,
Fesait fleurir la gent déprépucée.
Le digne hébreu leur prêta galamment
Deux mille écus à quarante pour cent,
Selon les *us* de la race bénite
En Canaan par Moïse conduite ;
Et le profit que le juif s'arrogea
Entre la sainte et lui se partagea.

Fin du huitième Chant.

NOTES

DU CHANT HUITIEME.

(*a*) L'ABBÉ *Tritême* n'était point de Picardie ; il était du diocèse de Trèves ; il mourut en 1516. Nous n'oserions assurer que sa famille ne fût pas d'origine picarde ; nous nous en rapportons au savant auteur qui sans doute a vu le manuscrit de la Pucelle dans quelque abbaye de bénédictins.

(*b*) Le *radius* et l'*ulna* sont les deux os qui partent du coude et se joignent au poignet ; l'*humerus* est l'os du bras qui se joint à l'épaule.

(*c*) C'est dans la Marche d'Ancône qu'est la maison de la Vierge, apportée de Nazareth par les anges ; ils la mirent d'abord en dépôt en Dalmatie pendant trois ans et sept mois, et ensuite la posèrent près de Ricanati. Sa statue est de quatre pieds de haut ; son visage noir ; elle porte la même tiare que le pape : on connaît ses miracles et ses trésors.

(*d*) Ils ne s'arrêtèrent pas d'abord à *Loretto* ; c'est une inadvertance de notre auteur : *non ego paucis offendar maculis*. Cependant on peut dire pour sa défense, que les anges s'arrêtèrent enfin à Lorette, eux et la maison, après avoir essayé de plusieurs autres pays qui ne plurent point à la sainte Vierge. Cette aventure se passa sous le pontificat de *Boniface VIII*, dont on dit qu'il usurpa sa place comme un renard, qu'il s'y comporta comme un loup, et qu'il mourut comme un chien. Les historiens qui ont parlé ainsi de *Boniface* n'avaient pas de pension de la cour de Rome.

(*e*) Bristol et Cambridge, deux villes célèbres, la première par son commerce, la seconde par son université qui a eu de grands hommes.

Fin des Notes du Chant huitième.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0198

D'un gros baiſer la barbouille, & lui dit,
J'aimai toûjours les filles d'Angleterre.

Pucelle Chant 9e

N. le M. Moreau le Jeune. Dambrun Sculp

CHANT IX.

ARGUMENT.

Comment la Trimouille et ſire Arondel retrouvèrent leurs maîtreſſes en Provence; et du cas étrange advenu dans la Sainte-Baume.

Deux chevaliers qui ſe ſont bien battus,
Soit à cheval, ſoit à la noble eſcrime,
Avec le ſabre ou de longs fers pointus,
De pied en cap tout couverts, ou tout nus,
Ont l'un pour l'autre une ſecrète eſtime;
Et chacun d'eux exalte les vertus
Et les grands coups de ſon digne adverſaire,
Lorſque ſur-tout il n'eſt plus en colère.
Mais s'il advient, après ce beau conflit,
Quelque accident, quelque triſte fortune,
Quelque misère à tous les deux commune,
Incontinent le malheur les unit:
L'amitié naît de leurs deſtins contraires,
Et deux héros perſécutés ſont frères.
C'eſt ce qu'on vit dans le cas ſi cruel
De la Trimouille et du triſte Arondel.
Cet Arondel reçut de la nature
Une ame altière, indifférente, et dure;
Mais il ſentit ſes entrailles d'airain
Se ramollir pour le doux Poitevin:
Et la Trimouille, en ſe laiſſant ſurprendre
A ces beaux nœuds qui forment l'amitié,
Suivit ſon goût; car ſon cœur eſt né tendre.

Que je me ſens, dit-il, fortifié,
Mon cher ami, par votre courtoiſie!
Ma Dorothée, hélas! me fut ravie;
Vous m'aiderez, au milieu des combats,
A retrouver la trace de ſes pas,
A délivrer ce que mon cœur adore;
J'affronterai les plus cruels trépas
Pour vous nantir de votre Roſamore.

Les deux amans, les deux nouveaux amis,
Partent enſemble; et ſur un faux avis
Marchent en hâte, et tirent vers Livourne.
Le raviſſeur d'un autre côté tourne,
Par un chemin juſtement oppoſé.
Tandis qu'ainſi le couple ſe fourvoie,
Au ſcélérat rien ne fut plus aiſé
Que d'enlever ſa noble et riche proie.
Il la conduit bientôt en ſureté
Dans un château des chemins écarté,
Près de la mer, entre Rome et Gayette:
Maſure affreuſe, exécrable retraite,
Où l'inſolence, et la rapacité,
La gourmandiſe, et la malpropreté,
L'emportement de l'ivreſſe bruyante,
Les démêlés, les combats qu'elle enfante,
La dégoûtante et ſale impureté
Qui de l'amour éteint les tendres flammes,
Tous les excès des plus vilaines ames,
Font voir à l'œil ce qu'eſt le genre-humain,
Lorſqu'à lui-même il eſt livré ſans frein.
Du Créateur image ſi parfaite,
Or voilà donc comme vous êtes faite!

En arrivant le corſaire effronté
Se met à table, et fait placer les belles
Sans compliment chacune à ſon côté,
Mange, dévore, et boit à leur ſanté.
Puis il leur dit: Voyez, Meſdemoiſelles,
Qui de vous deux couche avec moi la nuit;
Tout m'eſt égal, tout m'eſt bon, tout me duit;
Poil blond, poil noir, anglaiſe, italienne,
Petite ou grande, infidelle ou chrétienne,
Il ne m'importe; et buvons. A ces mots
La rougeur monte à l'aimable viſage
De Dorothée: elle éclate en ſanglots;
Sur ſes beaux yeux il ſe forme un nuage,
Qui tombe en pleurs ſur ce nez fait au tour,
Sur ce menton où l'on dit que l'Amour
Lui fit un creux la careſſant un jour;
Dans la triſteſſe elle eſt enſevelie.
Judith l'anglaiſe un moment recueillie,
Et regardant le corſaire inhumain,
D'un air de tête, et d'un ſouris hautain:
Je veux, dit-elle, avoir ici la joie
Sur le minuit de me voir votre proie;
Et l'on ſaura ce qu'avec un bandit
Peut une Anglaiſe alors qu'elle eſt au lit.
A ce propos le brave Martinguerre
D'un gros baiſer la barbouille, et lui dit:
J'aimai toujours les filles d'Angleterre.
Il la rebaiſe, et puis vide un grand verre,
En vide un autre, et mange, et boit, et rit,
Et chante, et jure; et ſa main effrontée,
Sans nul égard, ſe porte impudemment
Sur Roſamore, et puis ſur Dorothée.

Celle-ci pleure ; et l'autre fièrement,
Sans s'émouvoir, ſans changer de viſage,
Laiſſe tout faire au rude perſonnage.
Enfin de table il ſort en bégayant,
Le pied mal sûr, mais l'œil étincelant,
Avertiſſant, d'un geſte de corſaire,
Qu'on ſoit fidelle aux marchés convenus ;
Et rayonnant des préſens de Bacchus,
Il ſe prépare aux combats de Cythère.

LA milanaiſe, avec des yeux confus,
Dit à l'anglaiſe : Oſerez-vous, ma chère,
Du ſcélérat conſommer le déſir ?
Mérite-t-il qu'une beauté ſi fière
S'abaiſſe au point de donner du plaiſir ?
Je prétends bien lui donner autre choſe,
Dit Roſamore ; on verra ce que j'oſe ;
Je ſais venger ma gloire, et mes appas.
Je ſuis fidelle au chevalier que j'aime.
Sachez que DIEU, par ſa bonté ſuprême,
M'a fait préſent de deux robuſtes bras,
Et que Judith eſt mon nom de baptême.
Daignez m'attendre en cet indigne lieu,
Laiſſez-moi faire, et ſur-tout priez DIEU.
Puis elle part, et va la tête haute
Se mettre au lit à côté de ſon hôte.

LA nuit couvrait d'un voile ténébreux
Les toits pourris de ce repaire affreux.
Des malandrins la groſſière cohue
Cuvait ſon vin dans la grange étendue ;
Et Dorothée, en ces momens d'horreur,
Demeurait ſeule, et ſe mourait de peur.

Le boucanier, dans la groſſe partie
Par où l'on penſe, était tout offuſqué
De la vapeur des raiſins d'Italie.
Moins à l'amour qu'au ſommeil provoqué,
Il va preſſant, d'une main engourdie,
Les fiers appas dont ſon cœur eſt piqué:
Et la Judith, prodiguant ſes tendreſſes,
L'enveloppait, par de fauſſes careſſes,
Dans les filets que lui tendait la mort.
Le diſſolu, laſſé d'un tel effort,
Bâille un moment, tourne la tête, et dort.

A ſon chevet pendait le cimeterre
Qui fit long-temps redouter Martinguerre.
Notre Bretonne auſſitôt le tira,
En invoquant Judith, et Débora, (a)
Jahel, Aod, et Simon nommé Pierre,
Simon Barjone aux oreilles fatal,
Qu'à ſurpaſſer l'héroïne s'aprête;
Puis empoignant les crins de l'animal
De ſa main gauche, et ſoulevant la tête,
La tête lourde, et le front engourdi,
Du mécréant qui ronfle appeſanti,
Elle s'ajuſte, et ſa droite élevée
Tranche le cou du brave débauché.
De ſang, de vin, la couche eſt abreuvée;
Le large tronc de ſon chef détaché
Rougit le front de la noble héroïne
Par trente jets de liqueur purpurine.
Notre amazone alors ſaute du lit,
Portant en main cette tête ſanglante,
Et va trouver ſa compagne tremblante,

Qui dans ses bras tombe, et s'évanouit,
Puis reprenant ses sens, et son esprit:
Ah! juste DIEU, quelle femme vous êtes!
Quelle action! quel coup, et quel danger!
Où fuirons-nous? si sur ces entrefaites
Quelqu'un s'éveille, on va nous égorger.
Parlez plus bas, répliqua Rosamore,
Ma mission n'est pas finie encore,
Prenez courage, et marchez avec moi.
L'autre reprit courage avec effroi.

LEURS deux amans, errans toujours loin d'elles,
Couraient par-tout sans avoir rien trouvé.
A Gène enfin l'un et l'autre arrivé,
Ayant par terre en vain cherché leurs belles,
S'en vont par mer à la merci des flots,
Des deux objets qui troublent leur repos
Aux quatre vents demander des nouvelles.
Ces quatre vents les portent tour-à-tour,
Tantôt aux bords de cet heureux séjour,
Où des chrétiens le père apostolique
Tient humblement les clefs du paradis;
Tantôt au fond du golfe adriatique,
Où le vieux doge est l'époux de Thétis; (*b*)
Puis devers Naple au rivage fertile
Où Sannazar est trop près de Virgile. (*c*)
Ces dieux mutins, prompts, ailés, et jouflus,
Qui ne font plus les enfans d'Orithye,
Sur le dos bleu des flots qu'ils ont émus,
Les font voguer à ces gouffres connus,
Où l'onde amère autrefois engloutie
Par la Charybde, aujourd'hui ne l'est plus; (*d*)

Où de nos jours on ne peut plus entendre
Les hurlemens des dogues de Scylla;
Où les géans écrasés sous l'Etna (*e*)
Ne jettent plus la flamme avec la cendre;
Tant l'univers avec le temps changea.
Le couple errant non loin de Syracuse
Va saluer la fontaine Aréthuse,
Qui dans son sein tout couvert de roseaux
De son amant ne reçoit plus les eaux. (*f*)
Ils ont bientôt découvert le rivage
Où floriſſaient Auguſtin (*g*) et Carthage;
Séjour affreux, dans nos jours infecté
Par les fureurs et la rapacité
Des muſulmans, enfans de l'Ignorance.
Enfin le ciel conduit nos chevaliers
Aux doux climats de la belle Provence.

La, ſur des bords couronnés d'oliviers,
On voit les tours de Marſeille l'antique,
Beau monument d'un vieux peuple ionique. (*h*)
Noble cité, grecque et libre autrefois,
Tu n'as plus rien de ce double avantage;
Il eſt plus beau de ſervir ſous nos rois;
C'eſt, comme on ſait, un bien heureux partage.
Mais tes confins poſsèdent un tréſor
Plus merveilleux, plus ſalutaire encor.
Chacun connaît la belle Magdelène,
Qui de ſon temps ayant ſervi l'Amour,
Servit le ciel étant ſur le retour,
Et qui pleura ſa vanité mondaine.
Elle partit des rives du Jourdain,
Pour s'en aller au pays de Provence,

Et se fessa long-temps par pénitence,
Au fond d'un creux du roc de Maximin. (*i*)
Depuis ce temps un baume tout divin
Parfume l'air qu'en ces lieux on respire.
Plus d'une fille, et plus d'un pélerin,
Grimpe au rocher, pour abjurer l'empire
Du dieu d'amour, qu'on nomme esprit malin.

On tient qu'un jour la pénitente juive,
Prête à mourir, requit une faveur
De Maximin son pieux directeur :
Obtenez-moi, si jamais il arrive
Que sur mon roc une paire d'amans
En rendez-vous viennent passer leur temps,
Leurs feux impurs dans tous les deux s'éteignent ;
Qu'au même instant ils s'évitent, se craignent,
Et qu'une forte et vive aversion
Soit de leurs cœurs la seule passion.
Ainsi parla la sainte aventurière.
Son confesseur exauça sa prière.
Depuis ce temps ces lieux sanctifiés
Vous font haïr les gens que vous aimiez.

Les paladins ayant bien vu Marseilles,
Son port, sa rade, et toutes les merveilles
Dont les bourgeois rebattaient leurs oreilles,
Furent requis de visiter le roc,
Ce roc fameux, surnommé Sainte-Baume,
Tant célébré chez la gent porte-froc,
Et dont l'odeur parfumait le royaume.
Le beau français y va par piété,
Le fier anglais par curiosité.

En

En graviſſant ils virent près du dôme,
Sur les degrés dans ce roc pratiqués,
Des voyageurs à prier appliqués.
Dans cette troupe étaient deux voyageuſes,
L'une à genoux, mains jointes, cou tendu;
L'autre debout, et des plus dédaigneuſes.

O doux objets! moment inattendu!
Ils ont tous deux reconnu leurs maîtreſſes!
Les voilà donc pécheurs et péchereſſes,
Dans ce parvis ſi funeſte aux amours.
En peu de mots l'anglaiſe leur raconte
Comment ſon bras, par le divin ſecours,
Sur Martinguerre a ſu venger ſa honte.
Elle eut le ſoin, dans ce péril urgent,
De ſe ſaiſir d'une bourſe aſſez ronde
Qu'avait le mort; attendu que l'argent
Eſt inutile aux gens de l'autre monde.
Puis franchiſſant dans l'horreur de la nuit
Les murs mal clos de cet affreux réduit,
Le ſabre au poing, vers la prochaine rive
Elle a conduit ſa compagne craintive;
Elle a monté ſur un léger eſquif;
Et, réveillant matelots, capitaine,
En bien payant, le couple fugitif
A navigé ſur la mer de Tyrrène.
Enfin des vents le ſort capricieux,
Ou bien le Ciel qui fait tout pour le mieux,
Les met tous quatre aux pieds de Magdelène.

O grand miracle! ô vertu ſouveraine!
A chaque mot que prononçait Judith,
De ſon amant le grand cœur s'affadit;

Ciel, quel dégoût! et bientôt quelle haine
Succède aux traits du plus charmant amour!
Il eſt payé d'un ſemblable retour.
Ce la Trimouille, à qui ſa Dorothée
Parut long-temps plus belle que le jour,
La trouve laide, imbécille, affectée,
Gauche, mauſſade, et lui tourne le dos.
La belle en lui voyait le roi des ſots,
Le déteſtait, et détournait la vue;
Et Magdelène, au milieu d'une nue,
Goûtait en paix la ſatisfaction
D'avoir produit cette converſion.

Mais Magdelène, hélas! fut bien déçue,
Car elle obtint des ſaints du paradis,
Que tout amant venu dans ſon logis
N'aimerait plus l'objet de ſes faibleſſes,
Tant qu'il ſerait dans ces rochers bénis.
Mais dans ſes vœux la ſainte avait omis
De ſtipuler que les amans guéris
Ne prendraient pas de nouvelles maîtreſſes.
Saint Maximin ne prévit point le cas,
Dont il advint que l'anglaiſe infidelle
Au Poitevin tendit ſes deux beaux bras,
Et qu'Arondel jouit des doux appas
De Dorothée, et fut enchanté d'elle.
L'abbé Tritême a même prétendu
Que Magdelène, à ce troc imprévu,
Du haut du ciel s'était miſe à ſourire.
On peut le croire, et la juſtifier.
La vertu plaît: mais, malgré ſon empire,
On a du goût pour ſon premier métier.

Il arriva que les quatre parties
De Sainte-Baume à peine étaient forties,
Que le miracle alors n'opéra plus.
Il n'a d'effet que dans l'auguſte enceinte,
Et dans le creux de cette roche ſainte.
Au bas du mont, la Trimouille confus
D'avoir haï quelque temps Dorothée,
Rendant juſtice à ſes touchans attraits,
La retrouva plus tendre que jamais,
Plus que jamais elle s'en vit fêtée;
Et Dorothée, en proie à ſa douleur,
Par ſon amour expia ſon erreur
Entre les bras du héros qu'elle adore.
Sire Arondel reprit ſa Roſamore,
Dont le courroux fut bientôt déſarmé.
Chacun aima comme il avait aimé:
Et je puis dire encor que Magdelène
En les voyant leur pardonna ſans peine.

Le dur Anglais, l'aimable Poitevin,
Ayant chacun leur héroïne en croupe,
Vers Orléans prirent leur droit chemin,
Tous deux brûlans de rejoindre leur troupe,
Et de venger l'honneur de leur pays.
Diſcrets amans, généreux ennemis,
Ils voyageaient comme de vrais amis,
Sans déſormais ſe faire de querelles,
Ni pour leurs rois, ni même pour leurs belles.

Fin du neuvième Chant.

NOTES

DU CHANT NEUVIEME.

(*a*) Il n'eſt lecteur qui ne connaiſſe la belle *Judith*. *Débora*, brave épouſe de *Lapidoth*, défit le roi *Jabin*, qui avait neuf cents chariots armés de faulx, dans un pays de montagnes où il n'y a aujourd'hui que des ânes. La brave femme *Jahel*, épouſe de *Haber*, reçut chez elle *Sizara*, maréchal général de *Jabin*; elle l'enivra avec du lait, et cloua ſa tête à terre, d'une tempe à l'autre, avec un clou; c'était un maître clou, et elle une maîtreſſe femme. *Aod* le gaucher alla trouver le roi *Eglon* de la part du Seigneur, et lui enfonça un grand couteau dans le ventre avec la main gauche, et auſſitôt *Eglon* alla à la ſelle. Quant à *Simon Barjone*, il ne coupa qu'une oreille à *Malchus*, et encore eut-il ordre de remettre l'épée au fourreau, ce qui prouve que l'Egliſe ne doit point verſer le ſang.

(*b*) On ſait que le doge de Veniſe épouſe la mer.

(*c*) *Sannazar*, poëte médiocre, enterré près de *Virgile*, mais dans un plus beau tombeau.

(*d*) Autrefois cet endroit paſſait pour un gouffre très-dangereux.

(*e*) L'Etna ne jette plus de flammes que très-rarement.

(*f*) Le paſſage ſouterrain du fleuve Alphée, juſqu'à la fontaine Aréthuſe, eſt reconnu pour une fable.

(*g*) Saint *Auguſtin* était évêque d'Hippone.

(*h*) Les Phocéens.

(*i*) Le rocher de Saint-Maximin eſt tout auprès; c'eſt le chemin de la Sainte-Baume.

Fin des Notes du Chant neuvième.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0212

Et si jamais je vais en Paradis,
Je n'y serai qu'auprès de Magdelène.

Pucelle Chant 10e.

J. M. Moreau le jeune inv. *L. Croutelle, Sculp.*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0214

CHANT X.

ARGUMENT.

Agnès Sorel poursuivie par l'aumônier de Jean Chandos. Regrets de son amant, &c. Ce qui advint à la belle Agnès dans un couvent.

Eh quoi, toujours clouer une préface
A tous mes chants ! la morale me lasse ;
Un simple fait conté naïvement,
Ne contenant que la vérité pure,
Narré succinct, sans frivole ornement,
Point trop d'esprit, aucun rafinement,
Voilà de quoi désarmer la censure.
Allons au fait, lecteur, tout rondement ; (a)
C'est mon avis. Tableau d'après nature,
S'il est bien fait, n'a besoin de bordure.

Le bon roi Charle, allant vers Orléans,
Enflait le cœur de ses fiers combattans,
Les remplissait de joie, et d'espérance,
Et relevait le destin de la France.
Il ne parlait que d'aller aux combats ;
Il étalait une fière alégresse ;
Mais en secret il soupirait tout bas,
Car il était absent de sa maîtresse.
L'avoir laissée, avoir pu seulement
De son Agnès s'écarter un moment,

C'était un trait d'une vertu fuprême,
C'était quitter la moitié de foi-même.

Lorsqu'il fe fut au logis renfermé,
Et qu'en fon cœur il eut un peu calmé
L'emportement du démon de la gloire,
L'autre démon qui préfide à l'amour,
Vint à fes fens s'expliquer à fon tour;
Il plaidait mieux; il gagna la victoire.
D'un air diftrait le bon prince écouta
Tous les propos dont on le tourmenta:
Puis en fa chambre en fecret il alla,
Où, d'un cœur trifte et d'une main tremblante,
Il écrivit une lettre touchante,
Que de fes pleurs tendrement il mouilla;
Pour les fécher Bonneau n'était pas là.
Certain butor, gentilhomme ordinaire,
Fut dépêché, chargé du doux billet.
Une heure après, ô douleur trop amère!
Notre courrier rapporte le poulet.
Le roi, faifi d'une crainte mortelle,
Lui dit: Hélas! pourquoi donc reviens-tu?
Quoi, mon billet!.... Sire, tout eft perdu;
Sire, armez-vous de force et de vertu.
Les Anglais.... Sire.... ah! tout eft confondu;
Sire.... ils ont pris Agnès et la Pucelle.

A ce propos dit fans ménagement,
Le roi tomba, perdit tout fentiment,
Et de fes fens il ne reprit l'ufage
Que pour fentir l'excès de fon tourment.
Contre un tel coup quiconque a du courage

N'eſt pas, ſans doute, un véritable amant:
Le roi l'était; un tel événement
Le tranſperçait de douleur et de rage.
Ses chevaliers perdirent tous leurs ſoins
A l'arracher à ſa douleur cruelle;
Charles fut près d'en perdre la cervelle:
Son père, hélas! devint fou pour bien moins.
Ah! cria-t-il, que l'on m'enlève Jeanne,
Mes chevaliers, tous mes gens à ſoutane,
Mon directeur, et le peu de pays
Que m'ont laiſſé mes deſtins ennemis!
Cruels Anglais, ôtez-moi plus encore,
Mais laiſſez-moi ce que mon cœur adore.
Amour, Agnès, monarque malheureux!
Que fais-je ici, m'arrachant les cheveux?
Je l'ai perdue, il faudra que j'en meure.
Je l'ai perdue; et pendant que je pleure,
Peut-être hélas! quelque inſolent anglais
A ſon plaiſir ſubjugue ſes attraits,
Nés ſeulement pour des baiſers français.
Une autre bouche à tes lèvres charmantes
Pourrait ravir ces faveurs ſi touchantes!
Une autre main careſſer tes beautés!
Un autre... ô ciel! que de calamités!
Eh qui ſait même, en ce moment terrible,
A leurs plaiſirs ſi tu n'es pas ſenſible?
Qui ſait, hélas! ſi ton tempérament
Ne trahit pas ton malheureux amant?
Le triſte roi, de cette incertitude
Ne pouvant plus ſouffrir l'inquiétude,
Va ſur ce cas conſulter les docteurs,
Nécromanciens, devins, ſorboniqueurs,

Juifs, jacobins, quiconque savait lire. (*b*)

Messieurs, dit-il, il convient de me dire
Si mon Agnès est fidelle à sa foi,
Si pour moi seul sa belle ame soupire :
Gardez-vous bien de tromper votre roi ;
Dites-moi tout ; de tout il faut m'instruire.
Eux bien payés consultèrent soudain,
En grec, hébreu, syriaque, latin ;
L'un du roi Charle examine la main,
L'autre en quarré dessine une figure ;
Un autre observe, et Vénus, et Mercure ;
Un autre va, son psautier parcourant,
Disant *amen*, et tout bas murmurant ;
Cet autre-ci regarde au fond d'un verre,
Et celui-là fait des cercles à terre : (*c*)
Car c'est ainsi que dans l'antiquité
On a toujours cherché la vérité.
Aux yeux du prince ils travaillent, ils suent ;
Puis louant Dieu tous ensemble ils concluent
Que ce grand roi peut dormir en repos,
Qu'il est le seul parmi tous les héros
A qui le ciel, par sa grâce infinie,
Daigne octroyer une fidelle amie ;
Qu'Agnès est sage, et fuit tous les amans.
Puis fiez-vous à messieurs les savans. (*d*)

Cet aumônier terrible, inexorable,
Avait saisi le moment favorable :
Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
Il triomphait de ses jeunes attraits, (*e*)
Il ravissait des plaisirs imparfaits ;

Transports grossiers, volupté sans tendresse,
Triste union sans douceur, sans caresse,
Plaisirs honteux qu'Amour ne connaît pas :
Car qui voudrait tenir entre ses bras
Une beauté qui détourne la bouche,
Qui de ses pleurs inonde votre couche?
Un honnête homme a bien d'autres désirs : (*f*)
Il n'est heureux qu'en donnant des plaisirs.
Un aumônier n'est pas si difficile ;
Il va piquant sa monture indocile,
Sans s'informer si le jeune tendron
Sous son empire a du plaisir ou non.

Le page aimable, amoureux et timide,
Qui dans le bourg était allé courir,
Pour dignement honorer et servir
La déité qui de son sort décide,
Revint enfin. Las! il revint trop tard.
Il entre, il voit le damné de frappart,
Qui tout en feu, dans sa brutale joie,
Se démenait, et dévorait sa proie.
Le beau Monrose, à cet objet fatal,
Le fer en main, vole sur l'animal ;
Du chapelain l'impudique furie
Cède au besoin de défendre sa vie ;
Du lit il saute, il empoigne un bâton,
Il s'en escrime, il accolle le page.
Chacun des deux est brave champion ;
Monrose est plein d'amour et de courage,
Et l'aumônier de luxure et de rage.

Les gens heureux, qui goûtent dans les champs
La douce paix, fruit des jours innocens,

Ont vu souvent près de quelque bocage
Un loup cruel, affamé de carnage,
Qui de ses dents déchire la toison,
Et boit le sang d'un malheureux mouton.
Si quelque chien à l'oreille écourtée,
Au cœur superbe, à la gueule endentée,
Vient comme un trait tout prêt à guerroyer,
Incontinent l'animal carnassier
Laisse tomber de sa gueule écumante
Sur le gazon, la victime innocente;
Il court au chien qui, sur lui s'élançant,
A l'ennemi livre un combat sanglant;
Le loup mordu, tout bouillant de colère,
Croit étrangler son superbe adversaire;
Et le mouton, palpitant auprès d'eux,
Fait pour le chien de très-sincères vœux.
C'était ainsi que l'aumônier nerveux,
D'un cœur farouche, et d'un bras formidable,
Se débattait contre le page aimable;
Tandis qu'Agnès, demi-morte de peur,
Restait au lit, digne prix du vainqueur.

L'HOTE, et l'hôtesse, et toute la famille,
Et les valets, et la petite fille,
Montent au bruit; on se jette entre deux:
On fit sortir l'aumônier scandaleux;
Et contre lui chacun fut pour le page:
Jeunesse et grâce ont par-tout l'avantage.
Le beau Monrose eut donc la liberté
De rester seul auprès de sa beauté;
Et son rival, hardi dans sa détresse,
Sans s'étonner alla chanter sa messe.

AGNÈS honteuse, Agnès au désespoir
Qu'un sacristain à ce point l'eût pollue,
Et plus encor qu'un beau page l'eût vue
Dans le combat indignement vaincue,
Versait des pleurs, et n'osait plus le voir.
Elle eût voulu que la mort la plus prompte
Fermât ses yeux, et terminât sa honte;
Elle disait dans son grand désarroi,
Pour tout discours : Ah ! Monsieur, tuez-moi.
Qui vous, mourir ? lui répondit Monrose ;
Je vous perdrais ! ce prêtre en ferait cause !
Ah ! croyez-moi, si vous aviez péché,
Il faudrait vivre, et prendre patience.
Est-ce à nous deux de faire pénitence ?
D'un vain remords votre cœur est touché,
Divine Agnès, quelle erreur est la vôtre,
De vous punir pour le péché d'un autre !
Si son discours n'était pas éloquent,
Ses yeux l'étaient ; un feu tendre et touchant
Insinuait à la belle attendrie
Quelque désir de conserver sa vie.

FALLUT dîner : car, malgré leurs chagrins,
(Chétif mortel, j'en ai l'expérience ;)
Les malheureux ne font point abstinence.
En enrageant on fait encor bombance.
Voilà pourquoi tous ces auteurs divins,
Ce bon Virgile, et ce bavard Homère
Que tout savant, même en bâillant, révère,
Ne manquent point, au milieu des combats,
L'occasion de parler d'un repas.
La belle Agnès dîna donc tête à tête

Près de ſon lit, avec ce page honnête.
Tous deux d'abord également honteux,
Sur leur aſſiette arrêtaient leurs beaux yeux;
Puis enhardis tous deux ſe regardèrent,
Et puis enfin tous deux ils ſe lorgnèrent.

Vous ſavez bien que dans la fleur des ans,
Quand la ſanté brille dans tous vos ſens,
Qu'un bon dîner fait couler dans vos veines
Des paſſions les ſemences ſoudaines;
Tout votre cœur cède au beſoin d'aimer:
Vous vous ſentez doucement enflammer
D'une chaleur bénigne et pétillante;
La chair eſt faible, et le diable vous tente.

Le beau Monroſe, en ces temps dangereux,
Ne pouvant plus commander à ſes feux,
Se jette aux pieds de la belle éplorée:
O cher objet! ô maîtreſſe adorée!
C'eſt à moi ſeul déſormais de mourir,
Ayez pitié d'un cœur ſoumis et tendre:
Quoi, mon amour ne pourrait obtenir
Ce qu'un barbare a bien oſé vous prendre!
Ah! ſi le crime a pu le rendre heureux,
Que devez-vous à l'amour vertueux?
C'eſt lui qui parle, et vous devez l'entendre.
Cet argument paraiſſait aſſez bon.
Agnès ſentit le poids de la raiſon.
Une heure encore elle oſa ſe défendre;
Elle voulut reculer ſon bonheur,
Pour accorder le plaiſir et l'honneur,
Sachant très-bien qu'un peu de réſiſtance

Vaut encor mieux que trop de complaisance.
Monrose enfin, Monrose fortuné,
Eut tous les droits d'un amant couronné;
Du vrai bonheur il eut la jouissance.
Du prince anglais la gloire et la puissance,
Ne s'étendaient que sur des rois vaincus;
Le fier Henri n'avait pris que la France;
Le lot du page était bien au-dessus.

Mais que la joie est trompeuse et légère!
Que le bonheur est chose passagère!
Le charmant page à peine avait goûté
De ce torrent de pure volupté,
Que des Anglais arrive une cohorte.
On monte, on entre, on enfonce la porte.
Couple enivré des caresses d'Amour,
C'est l'aumônier qui vous joua ce tour. (*g*)
La douce Agnès, de crainte évanouie,
Avec Monrose est aussitôt saisie;
C'est à Chandos qu'on prétend les mener.
A quoi Chandos va-t-il les condamner?
Tendres amans, vous craignez sa vengeance,
Vous savez trop, par votre expérience,
Que cet anglais est sans compassion.
Dans leurs beaux yeux est la confusion;
Le désespoir les presse et les dévore;
Et cependant ils se lorgnaient encore:
Ils rougissaient de s'être faits heureux.
A Jean Chandos que diront-ils tous deux? (*h*)
Dans le chemin advint que de fortune
Ce corps anglais rencontra sur la brune
Vingt chevaliers qui pour Charles tenaient,

Et qui de nuit en ces quartiers rôdaient,
Pour découvrir si l'on avait nouvelle
Touchant Agnès, et touchant la Pucelle.

Quand deux mâtins, deux coqs, et deux amans,
Nez contre nez, se rencontrent aux champs,
Lorsqu'un suppôt de la grâce efficace
Trouve un cou tors de l'école d'Ignace;
Quand un enfant de Luther ou Calvin
Voit par hasard un prêtre ultramontain,
Sans perdre temps un grand combat commence,
A coups de gueule, ou de plume, ou de lance.
Semblablement les gendarmes de France,
Tout du plus loin qu'ils virent les Bretons,
Fondent dessus légers comme faucons.
Les gens anglais sont gens qui se défendent;
Mille beaux coups se donnent et se rendent.
Le fier coursier qui notre Agnès portait
Etait actif, jeune, fringant comme elle;
Il se cabrait, il ruait, il tournait;
Agnès allait sautillant sur la selle.
Bientôt au bruit des cruels combattans
Il s'effarouche, il prend le mors aux dents.
Agnès en vain veut d'une main timide
Le gouverner dans sa course rapide;
Elle est trop faible: il lui fallut enfin
A son cheval remettre son destin.

Le beau Monrose, au fort de la mêlée,
Ne peut savoir où sa nymphe est allée;
Le coursier vole aussi prompt que le vent;
Et sans relâche ayant couru six mille,

Il s'arrêta dans un vallon tranquille,
Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.
Un bois était près de ce monaſtère :
Auprès du bois une onde vive et claire
Fuit et revient, et par de longs détours,
Parmi des fleurs elle pourſuit ſon cours.
Plus loin s'élève une colline verte,
A chaque automne enrichie et couverte
Des doux préſens dont Noé nous dota,
Lorſqu'à la fin ſon grand coffre il quitta,
Pour réparer du genre humain la perte ;
Et que laſſé du ſpectacle de l'eau,
Il fit du vin par un art tout nouveau.
Flore et Pomone, et la féconde haleine
Des doux zéphyrs parfument ces beaux champs ;
Sans ſe laſſer, l'œil charmé s'y promène.
Le paradis de nos premiers parens
N'avait point eu de vallons plus rians,
Plus fortunés ; et jamais la nature
Ne fut plus belle, et plus riche, et plus pure.
L'air qu'on reſpire en ces lieux écartés
Porte la paix dans les cœurs agités ;
Et des chagrins calmant l'inquiétude,
Fait aux mondains aimer la ſolitude.

Au bord de l'onde Agnès ſe repoſa,
Sur le couvent ſes deux beaux yeux fixa,
Et de ſes ſens le trouble s'apaiſa.
C'était, lecteur, un couvent de nonnettes.
Ah ! dit Agnès, adorables retraites !
Lieux où le ciel a verſé ſes bienfaits,
Séjour heureux d'innocence et de paix !

Hélas ! du ciel la faveur infinie
Peut-être ici me conduit tout exprès,
Pour y pleurer les erreurs de ma vie.
De chaſtes ſœurs, épouſes de leur Dieu,
De leurs vertus embaument ce beau lieu ;
Et moi fameuſe entre les péchereſſes,
J'ai conſumé mes jours dans les faibleſſes.
Agnès ainſi parlant à haute voix,
Sur le portail aperçut une croix :
Elle adora d'humilité profonde
Ce ſigne heureux du ſalut de ce monde ;
Et ſe ſentant quelque componction,
Elle comptait s'en aller à confeſſe ;
Car de l'amour à la dévotion
Il n'eſt qu'un pas ; l'un et l'autre eſt faibleſſe.

Or du Moutier la vénérable abbeſſe
Depuis deux jours était allée à Blois,
Pour du couvent y ſoutenir les droits.
Ma ſœur Beſogne avait en ſon abſence
Du ſaint troupeau la bénigne intendance.
Elle accourut au plus vîte au parloir,
Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
Entrez, dit-elle, aimable voyageuſe ;
Quel bon patron, quelle fête joyeuſe
Peut amener au pied de nos autels
Cette beauté dangereuſe aux mortels ?
Seriez-vous point quelque ange ou quelque ſainte,
Qui des hauts cieux abandonne l'enceinte,
Pour ici-bas nous faire la faveur
De conſoler les filles du Seigneur ?
Agnès répond : C'eſt pour moi trop d'honneur ;

Je

Je suis, ma sœur, une pauvre mondaine ;
De grands péchés mes beaux jours sont ourdis ;
Et si jamais je vais en paradis,
Je n'y serai qu'auprès de Magdelène.
De mon destin le caprice fatal,
DIEU, mon bon ange, et sur-tout mon cheval,
Ne sais comment, en ces lieux m'ont portée ;
De grands remords mon ame est agitée ;
Mon cœur n'est point dans le crime endurci ;
J'aime le bien, j'en ai perdu la trace,
Je la retrouve, et je sens que la grâce
Pour mon salut veut que je couche ici.

MA sœur Besogne, avec douceur prudente,
Encouragea la belle pénitente ;
Et de la grâce exaltant les attraits,
Dans sa cellule elle conduit Agnès ;
Cellule propre, et bien illuminée,
Pleine de fleurs, et galamment ornée,
Lit ample et doux : on dirait que l'Amour
A de ses mains arrangé ce séjour.
Agnès tout bas louant la Providence,
Vit qu'il est doux de faire pénitence.

APRÈS soupé (car je n'omettrai point
Dans mes récits ce noble et digne point)
Besogne dit à la belle étrangère :
Il est nuit close, et vous savez, ma chère,
Que c'est le temps où les esprits malins (i)
Rôdent par-tout, et vont tenter les saints.
Il nous faut faire une œuvre profitable ;
Couchons ensemble, afin que, si le diable

Veut contre nous faire ici quelque effort,
Nous trouvant deux, le diable en foit moins fort.
La dame errante accepta la partie :
Elle fe couche, et croit faire œuvre pie,
Croit qu'elle eft fainte, et que le ciel l'abfout ;
Mais fon deftin la pourfuivait par-tout.

PUIS-JE au lecteur raconter fans vergogne,
Ce que c'était que cette fœur Befogne ?
Il faut le dire, il faut tout publier.
Ma fœur Befogne était un bachelier,
Qui d'un Hercule eut la force en partage,
Et d'Adonis le gracieux vifage,
N'ayant encor que vingt ans et demi,
Blanc comme lait, et frais comme rofée ;
La dame abbeffe, en perfonne avifée,
En avait fait depuis peu fon ami.
Sœur bachelier vivait dans l'abbaye,
En cultivant fon ouaille jolie :
Ainfi qu'Achille, en fille déguifé,
Chez Lycomède était favorifé
Des doux baifers de fa Déidamie.

LA pénitente était à peine au lit
Avec fa fœur, foudain elle fentit
Dans la nonnain métamorphofe étrange.
Aſſurément elle gagnait au change.
Crier, fe plaindre, éveiller le couvent,
N'aurait été qu'un fcandale imprudent.
Souffrir en paix, foupirer, et fe taire,
Se réfigner eft tout ce qu'on peut faire.

Puis rarement en telle occaſion
On a le temps de la réflexion.
Quand ſœur Beſogne à ſa fureur clauſtrale
(Car on ſe laſſe) eut mis quelque intervale,
La belle Agnès, non ſans contrition,
Fit en ſecret cette réflexion :
C'eſt donc en vain que j'eus toujours en tête
Le beau projet d'être une femme honnête ;
C'eſt donc en vain que l'on fait ce qu'on peut :
N'eſt pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du dixième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DIXIEME.

(*a*) Edition de 1756 :

Va donc, Voltaire, au fait plus rondement,
C'eſt mon avis, *&c.*

Ce vers eſt une nouvelle preuve que M. de *Voltaire* n'eut aucune part à la publication des premières éditions de ce poëme, et qu'elles furent faites par ſes ennemis.

(*b*) Ces ſortes de divinations étaient fort uſitées ; nous voyons même que le roi *Philippe III* envoya un évêque et un abbé à une béguine de Nivelle auprès de Bruxelles, grande devineresſe, pour ſavoir ſi *Marie de Brabant*, ſa femme, lui était fidelle.

(*c*) Edition de 1756 :

Il n'eſt aucun qui doute de ſon art ;
Aucun ne croit qu'un diable n'y prend part.
Aux yeux du prince, *&c.*

(*d*) *ibid.* Ils ſe trompaient, hélas ! les bonnes gens :
Agnès aimait ; . . . . . .
Puis fiez-vous, *&c.*

(*e*) *ibid.* Il triomphait de ſes jeunes attraits ;
Et l'accablant de ſa mâle éloquence,
Il raviſſait des plaiſirs imparfaits :
Volupté triſte, et fauſſe jouiſſance,
Plaiſirs honteux, *&c.*

(*f*) *ibid.* A ſes baiſers il veut que l'on ripoſte,
Et qu'on l'invite à . . . . . .

On retrouve ici le ſtyle des éditeurs, et l'on voit que ces vers ont été interpollés.

(*g*) Edition de 1756 :

On prend Agnès, on prend son ami tendre ;
Devers Chandos on s'en va les mener :
Certes au diable il me faudrait donner,
Pour vous décrire et pour vous bien apprendre
L'effroi, le trouble et la confusion,
Le désespoir, la désolation,
L'amas d'horreurs, l'état épouvantable
Qui le beau page et son Agnès accable.
Ils rougissaient, &c.

(*h*) Le dixième chant de l'édition de 1762 est divisé en deux dans l'édition de 1756, où le huitième chant finit par ce vers :

A Jean Chandos que diront-ils tous deux?

Et le neuvième commence par celui-ci :

Dans le chemin advint que de fortune.

(*i*) Ce ne fut jamais que pendant la nuit que les lémures, les larves, les bons et mauvais génies apparurent ; il en était de même de nos farfadets, le chant du coq les faisait tous disparaître.

Fin des Notes et Variantes du Chant dixième.

CHANT XI.

ARGUMENT.

Les Anglais violent le couvent : combat de saint George, patron d'Angleterre, contre saint Denis, patron de la France.

Je vous dirai, sans harangue inutile,
Que le matin nos deux charmans reclus,
Lassés tous deux de plaisirs défendus,
S'abandonnaient, l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une ivresse tranquille.

Un bruit affreux dérangea leur sommeil.
De tous côtés le flambeau de la guerre,
L'horrible mort éclaire leur réveil ;
Près du couvent le sang couvrait la terre.
Cet escadron de malandrins anglais
Avait battu cet escadron français.
Ceux-ci s'en vont au travers de la plaine,
Le fer en main ; ceux-là volent après,
Frappant, tuant, criant tous hors d'haleine :
Mourez sur l'heure, ou rendez-nous Agnès.
Mais aucun d'eux n'en savait des nouvelles.
Le vieux Colin, pasteur de ces cantons,
Leur dit : Messieurs, en gardant mes moutons,
Je vis hier le miracle des belles,
Qui vers le soir entrait en ce Moutier.
Lors les Anglais se mirent à crier :

Il a mon casque ; il a ma soubreveste.
Il était vrai ; la Jeanne avait raison.

Pucelle Chant II.e

J. M. Moreau le j.e inv. *Simonet Sculp.*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0233

Ah! c'eſt Agnès, n'en doutons point, c'eſt elle;
Entrons, amis. La cohorte cruelle
Saute à l'inſtant deſſus ces murs bénis.
Voilà les loups au milieu des brebis.

Dans le dortoir, de cellule en cellule,
A la chapelle, à la cave, en tout lieu,
Ces ennemis des ſervantes de Dieu
Attaquent tout ſans honte et ſans ſcrupule.
Ah! ſœur Agnès, ſœur Marton, ſœur Urſule,
Où courez-vous, levant les mains aux cieux,
Le trouble au ſein, la mort dans vos beaux yeux?
Où fuyez-vous, colombes gémiſſantes?
Vous embraſſez, interdites, tremblantes,
Ce ſaint autel, aſile redouté,
Sacré garant de votre chaſteté.
C'eſt vainement, dans ce péril funeſte,
Que vous criez à votre époux céleſte.
A ſes yeux même, à ces mêmes autels,
Tendre troupeau, vos raviſſeurs cruels
Vont profaner la foi pure et ſacrée
Qu'innocemment votre bouche a jurée.

Je ſais qu'il eſt des lecteurs bien mondains,
Gens ſans pudeur, ennemis des nonnains,
Mauvais plaiſans, de qui l'eſprit frivole
Oſe inſulter aux filles qu'on viole:
Laiſſons-les dire. — Hélas! mes chères ſœurs,
Qu'il eſt affreux pour de ſi jeunes cœurs,
Pour des beautés ſi ſimples, ſi timides,
De ſe débattre en des bras homicides,
De recevoir les baiſers dégoûtans
De ces félons de carnage fumans;

Qui d'un effort déteſtable et farouche,
Les yeux en feu, le blaſphême à la bouche,
Mêlant l'outrage avec la volupté,
Vous font l'amour avec férocité!
De qui l'haleine horrible, empoiſonnée,
La barbe dure et la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir et ſanglant,
Semblent donner la mort en careſſant,
Et qu'on prendrait, dans leurs fureurs étranges,
Pour des démons qui violent des anges!

DEJA le crime, aux regards effrontés,
A fait rougir ces pudiques beautés.
Sœur Rebondi, ſi dévote et ſi ſage,
Au fier Shipunk eſt tombée en partage.
Le dur Barclay, l'incrédule Warton,
Sont tous les deux après ſœur Amidon.
On pleure, on prie, on jure, on preſſe, on cogne.
Dans le tumulte on voyait ſœur Beſogne
Se débattant contre Bard et Parſon.
Ils ignoraient que Beſogne eſt garçon,
Et la preſſaient ſans entendre raiſon.
Aimable Agnès, dans la troupe affligée
Vous n'étiez pas pour être négligée;
Et votre ſort, objet charmant et doux,
Eſt à jamais de pécher malgré vous.
Le chef ſanglant de la gent ſacrilége,
Hardi vainqueur, vous preſſe et vous aſſiége;
Et les ſoldats, ſoumis dans leur fureur,
Avec reſpect lui cédaient cet honneur.

LE juſte ciel, en ſes décrets ſévères,
Met quelquefois un terme à nos misères.

Car dans le temps que meſſieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de la ſainte Sion,
Du haut des cieux le patron de la France,
Le bon Denis propice à l'innocence,
Sut échapper aux ſoupçons inquiets
Du fier ſaint George, ennemi des Français.
Du paradis il vint en diligence:
Mais pour deſcendre au terreſtre ſéjour,
Plus ne monta ſur un rayon du jour;
Sa marche alors aurait paru trop claire.
Il s'en alla vers le dieu du myſtère, (a)
Dieu ſage et fin, grand ennemi du bruit,
Qui par-tout vole et ne va que de nuit.
Il favoriſe (et certes c'eſt dommage)
Force fripons; mais il conduit le ſage;
Il eſt ſans ceſſe à l'égliſe, à la cour;
Au temps jadis il a guidé l'Amour.
Il mit d'abord au milieu d'un nuage
Le bon Denis; puis il fit le voyage
Par un chemin ſolitaire, écarté,
Parlant tout bas, et marchant de côté.

Des bons Français le protecteur fidèle,
Non loin de Blois rencontra la Pucelle,
Qui ſur le dos de ſon gros muletier
Gagnait pays par un petit ſentier,
En priant Dieu qu'une heureuſe aventure
Lui fit enfin retrouver ſon armure.
Tout du plus loin que ſaint Denis la vit,
D'un ton bénin le bon patron lui dit:
O ma pucelle, ô vierge deſtinée

A protéger les filles et les rois,
Viens secourir la pudeur aux abois ;
Viens reprimer la rage forcenée,
Viens ; que ce bras vengeur des fleurs de lis
Soit le sauveur de mes tendrons bénis :
Vois ce couvent ; le temps presse, on viole :
Viens, ma pucelle ; il dit, et Jeanne y vole ;
Le cher patron lui servant d'écuyer,
A coups de fouet hâtait le muletier.

Vous voici, Jeanne, au milieu des infames
Qui tourmentaient ces vénérables dames.
Jeanne était nue ; un anglais impudent
Vers cet objet tourne soudain la tête ;
Il la convoite ; il pense fermement
Qu'elle venait pour être de la fête.
Vers elle il court, et sur sa nudité
Il va cherchant la sale volupté.
On lui répond d'un coup de cimeterre
Droit sur le nez. L'infame roule à terre,
Jurant ce mot des Français révéré,
Mot énergique, au plaisir consacré,
Mot que souvent le profane vulgaire
Indignement prononce en sa colère.

Jeanne à ses pieds foulant son corps sanglant,
Criait tout haut à ce peuple méchant :
Cessez, cruels, cessez, troupe profane ;
O violeurs, craignez Dieu, craignez Jeanne.
Ces mécréans, au grand œuvre attachés,
N'écoutaient rien, sur leurs nonnains juchés ;
Tels des ânons broutent des fleurs naissantes
Malgré les cris du maître et des servantes.

Jeanne qui voit leurs impudens travaux,
De grande horreur ſaintement tranſportée,
Invoquant DIEU, de Denis aſſiſtée,
Le fer en main, vole de dos en dos,
De nuque en nuque, et d'échine en échine,
Frappant, perçant de ſa pique divine;
Pourfendant l'un alors qu'il commençait,
Dépêchant l'autre alors qu'il finiſſait,
Et moiſſonnant la cohorte félonne;
Si que chacun fut percé ſur ſa nonne,
Et perdant l'ame au fort de ſon déſir,
Allait au diable en mourant de plaiſir.

ISAC Warton, dont la lubrique rage
Avait preſſé ſon déteſtable ouvrage,
Ce dur Warton fut le ſeul écuyer
Qui de ſa nonne oſa ſe délier;
Et droit en pied reprenant ſon armure,
Attendit Jeanne, et changea de poſture.

O vous, grand Saint, protecteur de l'Etat,
Bon ſaint Denis, témoin de ce combat,
Daignez redire à ma muſe fidelle
Ce qu'à vos yeux fit alors ma pucelle.
Jeanne d'abord frémit, s'émerveilla:
Mon cher Denis! mon ſaint, que vois-je-là?
Mon corſelet, mon armure céleſte,
Ce beau préſent que tu m'avais donné,
Brille à mes yeux au dos de ce damné!
Il a mon caſque; il a ma ſoubreveſte.
Il était vrai; la Jeanne avait raiſon:
La belle Agnès en troquant de jupon,

De cette armure en ſecret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée ;
Iſâc Warton, écuyer de Chandos,
Prit cette armure et s'en couvrit le dos. (*b*)

O Jeanne d'Arc, ô fleur des héroïnes,
Tu combattais pour tes armes divines,
Pour ton grand roi ſi long-temps outragé,
Pour la pudeur de cent bénédictines,
Pour ſaint Denis de leur honneur chargé.
Denis la voit qui donne avec audace
Cent coups de ſabre à ſa propre cuiraſſe,
A ſon armet d'une aigrette ombragé.
Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir Vulcain les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins peſans et moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Son gros canon trop bravé ſur la terre.

Le fier anglais, de fer enharnaché,
Recule un pas ; ſon ame eſt ſtupéfaite,
Quand il ſe voit ſi rudement touché
Par une jeune et fringante brunette.
La voyant nue il ſentit des remords ;
Sa main tremblait de bleſſer ce beau corps.
Il ſe défend, et combat en arrière,
De l'ennemie admirant les tréſors,
Et ſe moquant de ſa vertu guerrière.

Saint George alors au ſein du paradis
Ne voyant plus ſon confrère Denis,

Se douta bien que le ſaint de la France
Portait aux ſiens ſa divine aſſiſtance.
Il promenait ſes regards inquiets
Dans les recoins du céleſte palais.
Sans balancer auſſitôt il demande
Son beau cheval connu dans la légende.
Le cheval vint ; George le bien monté, (*c*)
La lance au poing, et le ſabre au côté,
Va parcourant cet effroyable eſpace,
Que des humains veut meſurer l'audace ;
Ces cieux divers, ces globes lumineux
Que fait tourner René le ſonge-creux, (*d*)
Dans un amas de ſubtile pouſſière,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère ;
Et que Newton, rêveur bien plus fameux,
Fait tournoyer ſans bouſſole et ſans guide
Autour du rien, tout au travers du vide.

GEORGE, enflammé de dépit et d'orgueil,
Franchit ce vide, arrive en un clin d'œil
Devers les lieux arroſés par la Loire,
Où ſaint Denis croyait chanter victoire.
Ainſi l'on voit dans la profonde nuit
Une comète, en ſa longue carrière,
Etinceler d'une horrible lumière.
On voit ſa queue, et le peuple frémit ;
Le pape en tremble, et la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.

TOUT du plus loin que ſaint George aperçut
Monſieur Denis, de colère il s'émut ;
Et brandiſſant ſa lance meurtrière,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère : (*e*)

Denis, Denis ! rival faible et hargneux,
Timide appui d'un parti malheureux,
Tu descends donc en secret sur la terre
Pour égorger mes héros d'Angleterre !
  rois-tu changer les ordres du destin,
Avec ton âne et ton bras féminin ?
Ne crains-tu pas que ma juste vengeance
Punisse enfin, toi, ta fille et la France ?
Ton triste chef, branlant sur ton cou tors,
S'est déjà vu séparé de ton corps :
Je veux t'ôter, aux yeux de ton église,
Ta tête chauve en son lieu mal remise,
Et t'envoyer vers les murs de Paris,
Digne patron des badauds attendris,
Dans ton faubourg, où l'on chôme ta fête,
Tenir encore et rebaiser ta tête.

Le bon Denis, levant les mains aux cieux,
Lui répondit d'un ton noble et pieux :
O grand saint George, ô mon puissant confrère !
Veux-tu toujours écouter ta colère ?
Depuis le temps que nous sommes au ciel,
Ton cœur dévot est tout pétri de fiel.
Nous faudra-t-il, bienheureux que nous sommes,
Saints enchâssés, tant fêtés chez les hommes,
Nous qui devons l'exemple aux nations,
Nous décrier par nos divisions ?
Veux-tu porter une guerre cruelle
Dans le séjour de la paix éternelle ?
Jusques à quand les saints de ton pays
Mettront-ils donc le trouble en paradis ?
O fiers Anglais, gens toujours trop hardis,

Le ciel un jour à ſon tour en colère
Se laſſera de vos façons de faire ;
Ce ciel n'aura, grâce à vos ſoins jaloux,
Plus de dévots qui viennent de chez vous.
Malheureux ſaint, pieux atrabilaire,
Patron maudit d'un peuple ſanguinaire,
Sois plus traitable, et pour DIEU, laiſſe-moi
Sauver la France et ſecourir mon roi.

A ce diſcours George bouillant de rage,
Sentit monter le rouge à ſon viſage ;
Et des badauds contemplant le patron,
Il redoubla de force et de courage,
Car il prenait Denis pour un poltron.
Il fond ſur lui, tel qu'un puiſſant faucon
Vole de loin ſur un tendre pigeon.
Denis recule, et prudent il appelle
A haute voix ſon âne ſi fidèle,
Son âne ailé, ſa joie et ſon ſecours.
Viens, criait-il, viens défendre mes jours.
Ainſi parlant, le bon Denis oublie
Que jamais ſaint n'a pu perdre la vie.

LE beau griſon revenait d'Italie
En ce moment ; et moi, conteur ſuccint,
J'ai déjà dit ce qui fit qu'il revint.
A ſon Denis dos et ſelle il préſente.
Notre patron, ſur ſon âne élancé,
Sentit ſoudain ſa valeur renaiſſante.
Subtilement il avait ramaſſé
Le fer tranchant d'un anglais trépaſſé.
Lors brandiſſant le fatal cimeterre,
Il pouſſe à George, il le preſſe, il le ſerre.

George indigné lui fait tomber en bref
Trois horions sur son malheureux chef :
Tous sont parés ; Denis garde sa tête,
Et de ses coups dirige la tempête
Sur le cheval et sur le cavalier.
Le feu jaillit de l'élastique acier ;
Les fers croisés, et de taille et de pointe,
A tout moment vont, au fort du combat,
Chercher le cou, le casque, le rabat,
Et l'auréole, et l'endroit délicat
Où la cuirasse à l'aiguillette est jointe.

Ces vains efforts les rendaient plus ardens ;
Tous deux tenaient la victoire en suspens, (*f*)
Quand de sa voix terrible et discordante,
L'âne entonna son octave écorchante.
Le ciel en tremble ; écho du fond des bois
En frémissant répète cette voix.
George pâlit : Denis d'une main leste
Fait une feinte, et d'un revers céleste
Tranche le nez du grand saint d'Albion. (*g*)
Le bout sanglant roule sur son arçon.

George sans nez, mais non pas sans courage,
Venge à l'instant l'honneur de son visage ;
Et jurant Dieu, selon les nobles *us*
De ses Anglais, d'un coup de cimeterre
Coupe à Denis ce que jadis saint Pierre,
Certain jeudi, fit tomber à Malchus.

A ce spectacle, à la voix ampoulée
De l'âne saint, à ses terribles cris,
Tout fut ému dans les divins lambris.

Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors, et des arches du ciel
On vit sortir l'archange Gabriel,
Qui soutenu sur ses brillantes ailes
Fend doucement les plaines éternelles,
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le divin Moïse,
Quand dans la mer suspendue et soumise
Il engloutit les peuples et les rois.

QUE vois-je ici? cria-t-il en colère;
Deux saints patrons, deux enfans de lumière,
Du DIEU de paix confidens éternels,
Vont s'échiner comme de vils mortels!
Laissez, laissez aux sots enfans des femmes
Les passions, et le fer et les flammes;
Abandonnez à leur profane sort
Les corps chétifs de ces grossières ames,
Nés dans la fange et formés pour la mort:
Mais vous, enfans qu'au séjour de la vie
Le ciel nourrit de sa pure ambrosie,
Etes-vous las d'être trop fortunés?
Etes-vous fous? ciel! une oreille, un nez!
Vous que la grâce et la miséricorde
Avaient formés pour prêcher la concorde,
Pouvez-vous bien de je ne sais quels rois
En étourdis embrasser la querelle?
Ou renoncez à la voûte éternelle,
Ou dans l'instant qu'on se rende à mes lois.
Que dans vos cœurs la charité s'éveille.
George insolent, ramassez cette oreille,
Ramassez, dis-je; et vous, monsieur Denis,

Prenez ce nez avec vos doigts bénis :
Que chaque chose en son lieu soit remise.

Denis soudain va, d'une main soumise,
Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
George à Denis rend l'oreille dévote
Qu'il lui coupa. Chacun des deux marmotte
A Gabriel un gentil *oremus ;*
Tout se rajuste, et chaque cartilage
Va se placer à l'air de son visage.
Sang, fibres, chair, tout se consolida ;
Et nul vestige aux deux saints ne resta
De nez coupé, ni d'oreille abattue ;
Tant les saints ont la chair ferme et dodue.

Puis Gabriel, d'un ton de président :
Çà qu'on s'embrasse ; il dit, et dans l'instant
Le doux Denis, sans fiel et sans colère,
De bonne foi baisa son adversaire.
Mais le fier George en l'embrassant jurait,
Et promettait que Denis le paîrait.
Le bel archange, après cette embrassade,
Prend mes deux saints, et d'un air gracieux
A ses côtés les fait voguer aux cieux,
Où de nectar on leur verse rasade.

Peu de lecteurs croiront ce grand combat ;
Mais sous les murs qu'arrosait le Scamandre,
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Les dieux armés de l'Olympe descendre ?
N'a-t-on pas vu chez cet anglais Milton
D'anges ailés toute une légion (*h*)
Rougir de sang les célestes campagnes,
Jeter au nez quatre ou cinq cents montagnes,

Et qui pis eſt avoir du gros canon ? (*i*)
Or ſi jadis Michel et le démon
Se ſont battus, meſſieurs Denis et George
Pouvaient, ſans doute, à plus forte raiſon,
Se rencontrer et ſe couper la gorge.

MAIS dans le ciel ſi la paix revenait,
Il en était autrement ſur la terre,
Séjour maudit de diſcorde et de guerre.
Le bon roi Charle en cent endroits courait,
Nommait Agnès, la cherchait, et pleurait.
Et cependant Jeanne la foudroyante,
De ſon épée invincible et ſanglante,
Au fier Warton le trépas préparait ;
Elle l'atteint vers l'énorme partie
Dont cet anglais profana le couvent ;
Warton chancelle, et ſon glaive tranchant
Quitte ſa main par la mort engourdie ;
Il tombe, et meurt en reniant les ſaints.
Le vieux troupeau des antiques nonnains,
Voyant aux pieds de l'amazone auguſte
Le chevalier ſanglant et trébuché,
Diſant *Ave*, s'écriait : Il eſt juſte
Qu'on ſoit puni par où l'on a péché.

SOEUR Rebondi, qui dans la ſacriſtie
A ſuccombé ſous le vainqueur impie,
Pleurait le traître en rendant grâce au ciel ;
Et meſurant des yeux le criminel,
Elle diſait d'une voix charitable :
Hélas ! hélas ! nul ne fut plus coupable.

Fin du onzième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT ONZIEME.

(*a*) On ne connaît point dans l'antiquité le dieu du myſtère ; c'eſt, ſans doute, une invention de notre auteur, une allégorie. Il y avait pluſieurs ſortes de myſtères chez les gentils, au rapport de *Pauſanias*, de *Porphyre*, de *Lactance*, d'*Aulus Gellius*, d'*Apuleius*, &c. mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit ici.

(*b*) Edition de 1756 :

Et Dieu permit qu'en ce jour la Pucelle
Contre Warton combattit pour icelle.
Le fier Anglais, de fer enharnaché,
Eut à ſon tour l'ame bien ſtupéfaite
Quand il ſe vit ſi vivement chargé, &c.

(*c*) Il eſt indubitable qu'on repréſente toujours *ſaint George* ſur un beau cheval, et de-là vient le proverbe, *monté comme un ſaint George*.

(*d*) Alluſion aux tourbillons de *Deſcartes* et à ſa matière ſubtile, imaginations ridicules et qui ont eu ſi long-temps la vogue. On ne ſait pourquoi l'auteur applique auſſi l'épithète de *rêveur* à *Newton*, qui a prouvé le vide ; c'eſt apparemment parce que *Newton* ſoupçonne qu'un eſprit extrêmement élaſtique eſt la cauſe de la gravitation ; au reſte il ne faut pas prendre une plaiſanterie à la lettre.

(*e*) Tout ce morceau eſt viſiblement imité d'*Homère*. *Minerve* dit à *Mars* ce que le ſage *Denis* dit ici au fier *George* : *O Mars, ô Mars, dieu ſanglant, qui ne te plais qu'aux combats*, &c.

(*f*) Edition de 1756 :

Paul pour Denis gageait contre Vincens,
Quand de ſa voix, &c.

Vers ridicule de l'éditeur *Maubert*.

(*g*) Toujours imitation d'*Homère*, qui fait bleſſer *Mars* lui-même.

(*h*) *Milton*, au cinquième chant du *Paradis perdu*, aſſure qu'une partie des anges fit de la poudre et des canons, et renverſa par terre dans le ciel

des légions d'anges ; que ceux-ci prirent dans le ciel des centaines de montagnes, les chargèrent sur leur dos, avec les forêts plantées sur ces montagnes et les fleuves qui en coulaient, et qu'ils jetèrent fleuves, montagnes et forêts sur l'artillerie ennemie. C'est un des morceaux les plus vraisemblables de ce poëme.

(*i*) Edition de 1756 :

Et qui pis est, avoir du gros canon?
Pardonnez-moi ce peu de fiction,
Qui, sous les noms de Denis et de George,
Vous a dépeint les peuples d'Albion
Et les Français, qui se coupaient la gorge.
Mais dans le ciel, &c.

Fin des Notes et Variantes du Chant onzième.

CHANT XII.

ARGUMENT.

Monroſe tue l'aumônier. Charles retrouve Agnès qui ſe conſolait avec Monroſe dans le château de Cutendre.

J'AVAIS juré de laiſſer la morale, (*a*)
De conter net, de fuir les longs diſcours.
Mais que ne peut ce grand dieu des amours?
Il eſt bavard, et ma plume inégale
Va griffonnant de ſon bec effilé
Ce qu'il inſpire à mon cerveau brûlé.
Jeunes beautés, filles, veuves ou femmes,
Qu'il enrôla ſous ſes drapeaux charmans,
Vous qui lancez et recevez ſes flammes,
Or dites-moi, quand deux jeunes amans,
Egaux en grâce, en mérite, en talens,
Aux doux plaiſirs tous deux vous ſollicitent,
Egalement vous preſſent, vous excitent,
Mettent en feu vos ſenſibles appas,
Vous éprouvez un étrange embarras.
Connaiſſez-vous cette hiſtoire frivole
D'un certain âne, illuſtre dans l'école?
Dans l'écurie, on vint lui préſenter
Pour ſon dîner deux meſures égales,
De même forme, à pareils intervalles;
Des deux côtés l'âne ſe vit tenter
Egalement, et dreſſant ſes oreilles
Juſte au milieu des deux formes pareilles,

Il en eſt ſûr, il quitte ſon repas.
Adieu, Bonneau ; je cours entre ſes bras.

Pucelle Chant 12e

J M Moreau le jne del *De Longueil Sculp*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0251

De l'équilibre accompliſſant les lois,
Mourut de faim, de peur de faire un choix.
N'imitez pas cette philoſophie;
Daignez plutôt honorer tout d'un temps,
De vos bontés vos deux jeunes amans,
Et gardez-vous de riſquer votre vie.

A quelques pas de ce joli couvent,
Si pollué, ſi triſte et ſi ſanglant,
Où le matin vingt nonnes affligées
Par l'amazone ont été trop vengées,
Près de la Loire était un vieux château
A pont-levis, mâchicoulis, tourelles; (*b*)
Un long canal tranſparent, à fleur d'eau,
En ſerpentant tournait au pied d'icelles,
Puis embraſſait, en quatre cents jets d'arc,
Les murs épais qui défendaient le parc:
Un vieux baron, ſurnommé de Cutendre,
Etait ſeigneur de cet heureux logis.
En ſureté chacun pouvait s'y rendre.
Le vieux ſeigneur, dont l'ame eſt bonne et tendre,
En avait fait l'aſile du pays.
Français, Anglais, tous étaient ſes amis.
Tout voyageur en coche, en botte, en guêtre,
Ou prince, ou moine, ou nonne, ou turc, ou prêtre
Y recevait un accueil gracieux:
Mais il fallait qu'on entrât deux à deux;
Car tout baron a quelque fantaiſie,
Et celui-ci pour jamais réſolut
Qu'en ſon châtel en nombre pair on fût,
Jamais impair. Telle était ſa folie.
Quand deux à deux on abordait chez lui,

Tout allait bien : mais malheur à celui
Qui venait seul en ce logis se rendre ;
Il soupait mal ; il lui fallait attendre
Qu'un compagnon formât ce nombre heureux,
Nombre parfait qui fait que deux font deux.

La fière Jeanne ayant repris ses armes,
Qui cliquetaient sur ses robustes charmes,
Devers la nuit y conduisit au frais,
En devisant, la belle et douce Agnès.
Cet aumônier qui la suivait de près,
Cet aumônier ardent, insatiable,
Arrive aux murs du logis charitable.
Ainsi qu'un loup qui mâche sous sa dent
Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant,
Plein de l'ardeur d'achever sa curée,
Va du bercail escalader l'entrée :
Tel enflammé de sa lubrique ardeur,
L'œil tout en feu, l'aumônier raviſſeur
Allait cherchant les restes de sa joie,
Qu'on lui ravit lorsqu'il tenait sa proie.
Il sonne, il crie ; on vient ; on aperçut
Qu'il était seul ; et soudain il parut
Que les deux bois, dont les forces mouvantes
Font ébranler les solives tremblantes
Du pont-levis, par les airs s'élevaient,
Et s'élevant le pont-levis haussaient.
A ce spectacle, à cet ordre du maître,
Qui jura Dieu? ce fut mon vilain prêtre.
Il suit des yeux les deux mobiles bois ;
Il tend les mains, veut crier, perd la voix.
On voit souvent, du haut d'une gouttière,

Deſcendre un chat auprès d'une volière,
Paſſant la griffe à travers les barreaux,
Qui contre lui défendent les oiſeaux:
Son œil pourſuit cette eſpèce emplumée,
Qui ſe tapit au fond d'une ramée.
Notre aumônier fut encor plus confus,
Alors qu'il vit ſous des ormes touffus
Un beau jeune homme, à la treſſe dorée,
Au ſourcil noir, à la mine aſſurée,
Aux yeux brillans, au menton cotonné,
Au teint fleuri, par les Grâces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge:
C'était l'Amour, ou c'était mon beau page:
C'était Monroſe. Il avait tout le jour
Cherché l'objet de ſon naiſſant amour.
Dans le couvent reçu par les nonnettes,
Il apparut à ces filles diſcrètes
Non moins charmant que l'ange Gabriel,
Pour les bénir venant du haut du ciel.
Les tendres ſœurs, voyant le beau Monroſe,
Sentaient rougir leurs viſages de roſe,
Diſant tout bas: Ah! que n'était-il là,
Dieu paternel, quand on nous viola!
Toutes en cercle autour de lui ſe mirent,
Parlant ſans ceſſe; et lorſqu'elles apprirent
Que ce beau page allait chercher Agnès,
On lui donna le courſier le plus frais,
Avec un guide, afin que ſans eſclandre
Il arrivât au château de Cutendre.

En arrivant il vit près du chemin,
Non loin du pont, l'aumônier inhumain.

Lors tout ému de joie et de colère :
Ah ! c'eſt donc toi, prêtre de Belzébut !
Je jure ici Chandos et mon ſalut,
Et plus encor les yeux qui m'ont ſu plaire,
Que tes forfaits vont enfin ſe payer.
Sans repartir, le bouillant aumônier
Prend d'une main par la rage tremblante
Un piſtolet, en preſſe la détente ; (*c*)
Le chien s'abat, le feu prend, le coup part ;
Le plomb chaſſé ſiffle et vole au haſard,
Suivant au loin la ligne mal mirée
Que lui traçait une main égarée.
Le page viſe, et par un coup plus sûr
Atteint le front, ce front horrible et dur,
Où ſe peignait une ame déteſtable.

L'AUMONIER tombe, et le page vainqueur
Sentit alors dans le fond de ſon cœur
De la pitié le mouvement aimable.
Hélas ! dit-il, meurs du moins en chrétien ;
Dis *Te Deum ;* tu vécus comme un chien ;
Demande au ciel pardon de ta luxure ;
Prononce *amen*, donne ton ame à DIEU.
Non, répondit le maraud à tonſure,
Je ſuis damné, je vais au diable, adieu.
Il dit, et meurt ; ſon ame déloyale
Alla groſſir la cohorte infernale. (*d*)

TANDIS qu'ainſi ce monſtre impénitent
Allait rôtir aux braſiers de Satan,
Le bon roi Charle, accablé de triſteſſe,
Allait cherchant ſon errante maîtreſſe,

Se promenant, pour calmer sa douleur,
Devers la Loire avec son confesseur.
Il faut ici, lecteur, que je remarque
En peu de mots ce que c'est qu'un docteur,
Qu'en sa jeunesse un amoureux monarque
Par étiquette a pris pour directeur.
C'est un mortel tout pétri d'indulgence,
Qui doucement fait pencher dans ses mains,
Du bien, du mal la trompeuse balance,
Vous mène au ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher son maître en conscience :
Son ton, ses yeux, son geste composant,
Observant tout, flattant avec adresse
Le favori, le maître, la maîtresse ;
Toujours accort, et toujours complaisant.

Le confesseur du monarque gallique
Etait un fils du bon saint Dominique ;
Il s'appelait le père Bonifoux,
Homme de bien, se fesant tout à tous.
Il lui disait d'un ton dévot et doux :
Que je vous plains ! la partie animale
Prend le dessus : la chose est bien fatale.
Aimer Agnès est un péché vraiment ;
Mais ce péché se pardonne aisément :
Au temps jadis il était fort en vogue
Chez les Hébreux, enfans du Décalogue.
Cet Abraham, ce père des croyans,
Avec Agar s'avisa d'être père ;
Car sa servante avait des yeux charmans
Qui de Sara méritaient la colère.

Jacob le juſte épouſa les deux ſœurs.
Tout patriarche a connu les douceurs
Du changement dans l'amoureux myſtère.
Le vieux Booz en ſon vieux lit reçut
Après moiſſon la bonne et vieille Ruth.
Et ſans compter la belle Betzabée,
Du bon David l'ame fut abſorbée
Dans les plaiſirs de ſon ample ſérail.
Son vaillant fils, fameux par ſa crinière,
Un beau matin, par vertu ſingulière,
Vous repaſſa tout ce gentil bercail.
De Salomon vous ſavez le partage :
Comme un oracle on écoutait ſa voix;
Il ſavait tout, et des rois le plus ſage
Etait auſſi le plus galant des rois.
De leurs péchés ſi vous ſuivez la trace,
Si vos beaux ans ſont livrés à l'amour,
Conſolez-vous; la ſageſſe a ſon tour.
Jeune on s'égare, et vieux on obtient grâce.

Ah! dit Charlot, ce diſcours eſt fort bon,
Mais que je ſuis bien loin de Salomon!
Que ſon bonheur augmente mes détreſſes!
Pour ſes ébats il eut trois cents maîtreſſes; (e)
Je n'en ai qu'une; hélas! je ne l'ai plus.

Des pleurs alors, ſur ſon nez répandus,
Interrompaient ſa voix tendre et plaintive,
Lorſqu'il aviſe, en tournant vers la rive,
Sur un cheval trottant d'un pas hardi,
Un manteau rouge, un ventre rebondi,

Un vieux rabat ; c'était Bonneau lui-même.
Or chacun fait qu'après l'objet qu'on aime,
Rien n'eſt plus doux pour un parfait amant
Que de trouver ſon très-cher confident.
Le roi perdant et reprenant haleine,
Crie à Bonneau : Quel démon te ramène ?
Que fait Agnès ? dis, d'où viens-tu ? quels lieux
Sont embellis, éclairés par ſes yeux ?
Où la trouver ? dis donc, réponds donc, parle.

Aux queſtions qu'enfilait le roi Charle,
Le bon Bonneau conta de point en point
Comme il avait été mis en pourpoint,
Comme il avait ſervi dans la cuiſine,
Comme il avait, par fraude clandeſtine
Et par miracle, à Chandos échappé,
Quand à ſe battre on était occupé ;
Comme on cherchait cette beauté divine :
Sans rien omettre il raconta fort bien
Ce qu'il ſavait ; mais il ne ſavait rien.
Il ignorait la fatale aventure,
Du prêtre anglais la brutale luxure,
Du page aimé l'amour reſpectueux,
Et du couvent le ſac inceſtueux. (*f*)

Après avoir bien expliqué leurs craintes,
Repris cent fois le fil de leurs complaintes,
Maudit le ſort et les cruels Anglais,
Tous deux étaient plus triſtes que jamais.
Il était nuit ; le char de la grande ourſe (*g*)
Vers ſon nadir avait fourni ſa courſe.

Le jacobin dit au prince penſif :
Il eſt bien tard ; ſoyez mémoratif
Que tout mortel, prince ou moine, à cette heure
Devrait chercher quelque honnête demeure,
Pour y ſouper et pour paſſer la nuit.
Le triſte roi par le moine conduit,
Sans rien répondre, et ruminant ſa peine,
Le cou penché, galoppe dans la plaine ;
Et bientôt Charle, et le prêtre et Bonneau,
Furent tous trois aux foſſés du château.

Non loin du pont était l'aimable page,
Lequel ayant jeté dans le canal
Le corps maudit de ſon damné rival,
Ne perdait point l'objet de ſon voyage.
Il dévorait en ſecret ſon ennui,
Voyant ce pont entre ſa dame et lui.
Mais quand il vit aux rayons de la lune
Les trois Français, il ſentit que ſon cœur
Du doux eſpoir éprouvait la chaleur ;
Et d'une grâce adroite et non commune,
Cachant ſon nom, et ſur-tout ſon ardeur,
Dès qu'il parut, dès qu'il ſe fit entendre,
Il inſpira je ne ſais quoi de tendre ;
Il plut au prince, et le moine benin
Le careſſait de ſon air patelin,
D'un œil dévot et du plat de la main.

Le nombre pair étant formé de quatre,
On vit bientôt les deux flèches abattre
Le pont mobile ; et les quatre courſiers

Font en marchant gémir les madriers. (*h*)
Le gros Bonneau tout eſſoufflé chemine,
En arrivant, droit devers la cuiſine,
Songe au ſouper. Le moine au même lieu,
Dévotement en rendit grâce à DIEU.
Charles, prenant un nom de gentilhomme,
Court à Cutendre avant qu'il prît ſon ſomme.
Le bon baron lui fit ſon compliment,
Puis le mena dans ſon appartement.
Charle a beſoin d'un peu de ſolitude
Il veut jouir de ſon inquiétude.
Il pleure Agnès. Il ne ſe doutait pas
Qu'il fût ſi près de ſes jeunes appas.

LE beau Monroſe en ſut bien davantage.
Avec adreſſe il fit cauſer un page,
Il ſe fit dire où repoſait Agnès,
Remarquant tout avec des yeux diſcrets.
Ainſi qu'un chat, qui d'un regard avide
Guette au paſſage une ſouris timide,
Marchant tout doux, la terre ne ſent pas
L'impreſſion de ſes pieds délicats;
Dès qu'il l'a vue, il a fauté ſur elle.
Ainſi Monroſe, avançant vers la belle,
Etend un bras, puis avance à tâtons,
Poſant l'orteil et hauſſant les talons.
Agnès, Agnès, il entre dans ta chambre.
Moins promptement la paille vole à l'ambre,
Et le fer ſuit moins ſympathiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.
Le beau Monroſe en arrivant ſe jette
A deux genoux au bord de la couchette,

Où sa maîtresse avait entre deux draps,
Pour sommeiller, arrangé ses appas.
De dire un mot aucun d'eux n'eut la force
Ni le loisir; le feu prit à l'amorce
En un clin d'œil; un baiser amoureux
Unit soudain leurs bouches demi-closes.
Leur ame vint sur leurs lèvres de roses.
Un tendre feu sortit de leurs beaux yeux;
Dans leurs baisers leurs langues se cherchèrent:
Qu'éloquemment alors elles parlèrent!
Discours muets, langage des désirs,
Charmant prélude, organe des plaisirs,
Pour un moment il vous fallut suspendre
Ce doux concert, et ce duo si tendre.

Agnès aida Monrose impatient
A dépouiller, à jeter promptement
De ses habits l'incommode parure,
Déguisement qui pèse à la nature,
Dans l'âge d'or aux mortels inconnu,
Que hait sur-tout un dieu qui va tout nu.

Dieux! quels objets! est-ce Flore et Zéphyre?
Est-ce Psyché qui caresse l'Amour?
Est-ce Vénus que le fils de Cinyre (*i*)
Tient dans ses bras loin des rayons du jour,
Tandis que Mars est jaloux et soupire?

Le Mars français, Charle au fond du château
Soupire alors avec l'ami Bonneau,
Mange à regret et boit avec tristesse.
Un vieux valet, bavard de son métier,

Pour

Pour égayer sa taciturne altesse, (*k*)
Apprit au roi, sans se faire prier,
Que deux beautés, l'une robuste et fière,
Aux cheveux noirs, à la mine guerrière,
L'autre plus douce, aux yeux bleus, au teint frais,
Couchaient alors dans la gentilhommière.
Charle étonné les soupçonne à ces traits;
Il se fait dire, et puis redire encore,
Quels sont les yeux, la bouche, les cheveux,
Le doux parler, le maintien vertueux
Du cher objet de son cœur amoureux.
C'est elle enfin, c'est tout ce qu'il adore;
Il en est sûr, il quitte son repas.
Adieu, Bonneau; je cours entre ses bras.
Il dit et vole, et non pas sans fracas:
Il était roi, cherchant peu le mystère.

Plein de sa joie, il répète et redit
Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.
Le couple heureux en trembla dans son lit.
Que d'embarras! comment sortir d'affaire?
Voici comment le beau page s'y prit:
Près du lambris, dans une grande armoire,
On avait mis un petit oratoire,
Autel de poche, où, lorsque l'on voulait,
Pour quinze sous un capucin venait. (*l*)
Sur le retable, en voûte pratiquée
Est une niche en attendant son saint.
D'un rideau verd la niche était masquée.
Que fait Monrose? un beau penser lui vint,
De s'ajuster dans la niche sacrée;

En bienheureux, derrière le rideau
Il se tapit, sans pourpoint, sans manteau.
Charles volait, et presque dès l'entrée
Il saute au cou de sa belle adorée;
Et tout en pleurs, il veut jouir des droits
Qu'ont les amans, sur-tout quand ils sont rois.
Le saint caché frémit à cette vue;
Il fait du bruit et la table remue:
Le prince approche, il y porte la main,
Il sent un corps, il recule, il s'écrie:
Amour, Satan, saint François, saint Germain!
Moitié frayeur et moitié jalousie:
Puis tire à lui, fait tomber sur l'autel,
Avec grand bruit, le rideau sous lequel
Se blotissait cette aimable figure
Qu'à son plaisir façonna la nature.
Son dos tourné par pudeur étalait
Ce que César sans pudeur soumettait
A (*m*) Nicomède en sa belle jeunesse,
Ce que jadis le héros de la Gréce
Admira tant dans son Ephestion, (*n*)
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les héros, ô ciel, ont de faiblesse!

Si mon lecteur n'a point perdu le fil
De cette histoire, au moins se souvient-il
Que dans le camp la courageuse Jeanne
Traça jadis au bas du dos profane,
D'un doigt conduit par monsieur saint Denis,
Adroitement trois belles fleurs de lis.
Cet écusson, ces trois fleurs, ce derrière,
Emurent Charle: il se mit en prière;

Il croit que c'eſt un tour de Belzébut.
De repentir et de douleur atteinte,
La belle Agnès s'évanouit de crainte.
Le prince alors, dont le trouble s'accrut,
Lui prend les mains : Qu'on vole ici vers elle;
Accourez tous; le diable eſt chez ma belle.
Aux cris du roi le confeſſeur troublé,
Non ſans regret quitte auſſitôt la table:
L'ami Bonneau monte tout eſſoufflé;
Jeanne s'éveille, et d'un bras redoutable
Prenant ce fer que la victoire fuit,
Cherche l'endroit d'où partait tout le bruit.
Et cependant le baron de Cutendre
Dormait à l'aiſe, et ne put rien entendre.

Fin du douzième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DOUZIEME.

(*a*) Ce fragment trouvé dans les papiers de l'auteur paraît être une variante du commencement de ce douzième Chant. Il y manque quelques vers.

Oui, j'ai juré de ne plus discourir,
De conter net, de bannir la harangue,
Mais quels sermens, hélas! puis-je tenir?
Le tendre Amour est maître de ma langue;
L'Amour m'inspire, il lui faut obéir.
Ce Dieu charmant est venu me sourire
Lorsque ma main n'osait plus l'encenser;
Quand je fuyais ses traits et son empire,
Du haut du ciel il vint me caresser.
Quoi! m'a-t-il dit, faut-il que la tristesse
File aujourd'hui la trame de tes jours?
Quand tu serais dans la froide vieillesse,
Encor faudrait implorer mon secours.
Mais dans l'été, c'est une ignominie
Que de m'ôter l'empire de ton sort.
Vivre sans moi, c'est être déjà mort:
Laisse-moi donc renouveler ta vie.
A ce discours l'Amour ne s'est tenu.
Il m'a donné la plus belle maîtresse...
. . . . . .
De ses faveurs elle enivre mes sens,
Son tendre amour devient l'eau de Jouvence,
Et dans ses bras j'ai trouvé mon printemps.
Je conclus donc, cher lecteur, quand j'y pense,
Qu'on peut aimer au-delà de trente ans.

(*b*) *Mâchicoulis*, ou *mâchecoulis*, ce sont des ouvertures entre les créneaux, par lesquelles on peut tirer sur l'ennemi quand il est dans le fossé.

(*c*) Il faut avouer que les pistolets ne furent inventés à Pistoie que long-temps après. Nous n'osons affirmer qu'il soit permis d'anticiper ainsi les temps; mais que ne pardonne-t-on point dans un poëme épique? l'épopée a de grands droits.

(*d*) L'équité demande que nous faſſions ici une remarque ſur la morale admirable de ce poëme. Le vice y eſt toujours puni: l'aumônier ſcandaleux meurt impénitent, *Grisbourdon* eſt damné, *Chandos* eſt vaincu et tué, &c. C'eſt ce que le ſage *Horatius Flaccus* recommande *in arte poëticâ*.

(*e*) *Charles* oublie ſept cents femmes, ce qui fait mille. Mais en cela nous ne pouvons qu'applaudir à la retenue de l'auteur et à ſa ſageſſe.

(*f*) Edition de 1756 :

Et du couvent le ſac inceſtueux.
Ainſi Louis, ſe perdant à la chaſſe
Dans les taillis de ſon Fontainebleau,
De queſtions fatigue ſon Bonneau :
A ſon retour lui demande la trace
De la beauté qui captive ſon cœur,
Veut que de rien il ne lui faſſe grâce,
Et n'en apprend que tout bien, tout honneur.
Après avoir, &c.

(*g*) Le *nadir* en arabe ſignifie le plus bas, et le *zénith*, le plus haut. La grande ourſe eſt l'*arctos* des Grecs, qui a donné ſon nom au pôle arctique.

(*h*) Ce ſont les planches du pont : elles ne prennent le nom de madriers que quand elles ont quatre pouces d'épaiſſeur.

(*i*) *Adonis*.

(*k*) On traitait les rois d'alteſſe alors.

(*l*) Il n'y avait point encore de pères capucins ; c'eſt une faute contre *le coſtume*.

(*m*) Des ignorans, dans les éditions précédentes toutes tronquées, avaient imprimé *Licomède* au lieu de *Nicomède* : c'était un roi de Bithynie. *Cæſar in Bithyniam miſſus*, dit *Suétone*, *deſedit apud Nicomedem, non ſine rumore proſtratæ regi pudicitiæ*.

(*n*) *Alexander pædicator Hephæſtionis*, *Adrianus Antinoi*. Non-ſeulement l'empereur *Adrien* fit mettre la ſtatue d'*Antinoüs* dans le Panthéon, mais il lui érigea un temple, et *Tertullien* avoue qu'*Antinoüs* ſefait des miracles.

Fin des Notes et Variantes du Chant douzième.

CHANT XIII.

ARGUMENT.

Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle et de Jean Chandos : étrange loi du combat à laquelle la Pucelle eſt ſoumiſe ; viſion du père Bonifoux ; miracle qui ſauve l'honneur de Jeanne.

C'ETAIT le temps de la ſaiſon brillante,
Quand le ſoleil aux bornes de ſon cours
Prend ſur les nuits pour ajouter aux jours,
Et ſe plaiſant, dans ſa démarche lente,
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arrête encor ſes pas.
O grand ſaint Jean, (*a*) c'était alors ta fête ;
Premier des Jeans, orateur des déſerts,
Toi qui criais jadis à pleine tête,
Que du ſalut les chemins ſoient ouverts ;
Grand précurſeur, je t'aime, je te ſers.
Un autre Jean eut la bonne fortune
De voyager au pays de la lune
Avec Aſtolphe, et rendit la raiſon, (*b*)
Si l'on en croit un auteur véridique,
Au paladin amoureux d'Angélique.
Rends-moi la mienne, ô Jean ſecond du nom !
Tu protégeas ce chantre aimable et rare
Qui réjouit les ſeigneurs de Ferrare
Par le tiſſu de ſes contes plaiſans ;
Tu pardonnas aux vives apoſtrophes
Qu'il t'adreſſa dans ſes comiques ſtrophes.

De la cuiraſſe il défait les cordons.
Il voit, ô ciel ! ô plaiſir ! ô merveille!

Pucelle Chant 18

J. M. Moreau le Jeune. *1788.* *Longueil Sculp.*

Etends sur moi tes secours bienfesans :
J'en ai besoin ; car tu sais que les gens
Sont bien plus sots, et bien moins indulgens
Qu'on ne l'était au siècle du génie,
Quand l'Arioste illustrait l'Italie.
Protége-moi contre ces durs esprits,
Frondeurs pesans de mes légers écrits.
Si quelquefois l'innocent badinage
Vient en riant égayer mon ouvrage,
Quand il le faut je suis très-sérieux ;
Mais je voudrais n'être point ennuyeux.
Conduis ma plume, et sur-tout daigne faire
Mes complimens à Denis, ton confrère.

En accourant la fière Jeanne d'Arc
D'une lucarne aperçut dans le parc
Cent palefrois, une brillante troupe
De chevaliers ayant dames en croupe,
Et d'écuyers qui tenaient dans leurs mains
Tout l'attirail des combats inhumains ;
Cent boucliers où des nuits la courrière
Réfléchissait sa tremblante lumière ;
Cent casques d'or, d'aigrettes ombragés,
Et les longs bois d'un fer pointu chargés,
Et des rubans dont les touffes dorées
Pendaient au bout des lances acérées.
Voyant cela, Jeanne crut fermement
Que les Anglais avaient surpris Cutendre :
Mais Jeanne d'Arc se trompa lourdement.
En fait de guerre on peut bien se méprendre, (c)
Ainsi qu'ailleurs : mal voir et mal entendre

De l'héroïne était souvent le cas,
Et saint Denis ne l'en corrigea pas.

Ce n'était point des enfans d'Angleterre
Qui de Cutendre avaient surpris la terre;
C'est ce Dunois de Milan revenu,
Ce grand Dunois à Jeanne si connu,
C'est la Trimouille avec sa Dorothée.
Elle était d'aise et d'amour transportée;
Elle en avait sujet assurément:
Elle voyage avec son cher amant, (*d*)
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,
Que l'honneur guide et que l'amour chatouille.
Elle le suit toujours avec honneur,
Et ne craint plus monsieur l'inquisiteur.

En nombre pair cette troupe dorée
Dans le château la nuit était entrée.
Jeanne y vola: le bon roi qui la vit,
Crut qu'elle allait combattre, et la suivit;
Et dans l'erreur qui trompait son courage,
Il laisse encore Agnès avec son page.

O page heureux, et plus heureux cent fois
Que le plus grand, le plus chrétien des rois,
Que de bon cœur alors tu rendis grâce
Au benoît saint dont tu tenais la place!
Il te fallut r'habiller promptement; (*e*)
Tu rajustas ta trousse diaprée;
Agnès t'aidait d'une main timorée,
Qui s'égarait et se trompait souvent.

Que de baiſers ſur ſa bouche de roſe
Elle reçut en r'habillant Monroſe !
Que ſon bel œil, le voyant rajuſté,
Semblait encor chercher la volupté !
Monroſe au parc deſcendit ſans rien dire.
Le confeſſeur tout ſaintement ſoupire,
Voyant paſſer ce beau jeune garçon,
Qui lui donnait de la diſtraction.

La douce Agnès compoſa ſon viſage,
Ses yeux, ſon air, ſon maintien, ſon langage.
Auprès du roi Boniſoux ſe rendit,
Le conſola, le raſſura, lui dit
Que dans la niche un envoyé céleſte
Etait d'en-haut venu pour annoncer
Que des Anglais la puiſſance funeſte
Touchait au terme, et que tout doit paſſer;
Que le roi Charle obtiendrait la victoire.
Charles le crut, car il aimait à croire.
La fière Jeanne appuya ce diſcours.
Du ciel, dit-elle, acceptons le ſecours;
Venez, grand Prince, et rejoignons l'armée,
De votre abſence à bon droit alarmée.

Sans balancer la Trimouille et Dunois
De cet avis furent à haute voix.
Par ces héros la belle Dorothée
Honnêtement au roi fut préſentée.
Agnès la baiſe, et le noble eſcadron
Sortit enfin du logis du baron.

Le juſte ciel aime ſouvent à rire
Des paſſions du ſublunaire empire.

Il regardait cheminer dans les champs
Cet escadron de héros et d'amans.
Le roi de France allait près de sa belle
Qui, s'efforçant d'être toujours fidelle,
Sur son cheval la main lui présentait,
Serrait la sienne, exhalait sa tendresse;
Et cependant, ô comble de faiblesse!
De temps en temps le beau page lorgnait.
Le confesseur psalmodiant suivait,
Des voyageurs récitait la prière,
S'interrompait en voyant tant d'attraits,
Et regardait avec des yeux distraits
Le roi, le page, Agnès et son bréviaire.
Tout brillant d'or, et le cœur plein d'amour,
Ce la Trimouille, ornement de la cour,
Caracolait auprès de Dorothée,
Ivre de joie et d'amour transportée,
Qui le nommait son cher libérateur,
Son cher amant, l'idole de son cœur.
Il lui disait: Je veux après la guerre
Vivre à mon aise avec vous dans ma terre.
O cher objet dont je suis toujours fou,
Quand ferons-nous tous les deux en Poitou?

Jeanne auprès d'eux, ce fier soutien du trône,
Portant corset et jupon d'amazone,
Le chef orné d'un petit chapeau vert,
Enrichi d'or et de plumes couvert,
Sur son fier âne étalait ses gros charmes,
Parlait au roi, courait, allait le pas,
Se rengorgeait, et soupirait tout bas
Pour le Dunois compagnon de ses armes;

Car elle avait toujours le cœur ému,
Se ſouvenant de l'avoir vu tout nu.

Bonneau portant barbe de patriarche,
Suant, ſoufflant, Bonneau fermait la marche.
O d'un grand roi ſerviteur précieux!
Il penſe à tout; il a ſoin de conduire
Deux gros mulets tout chargés de vins vieux,
Longs ſauciſſons, pâtés délicieux,
Jambons, poulets ou cuits ou prêts à cuire.

On avançait, alors que Jean Chandos,
Cherchant par-tout ſon Agnès et ſon page,
Au coin d'un bois, près d'un certain paſſage,
Le fer en main, rencontra nos héros.
Chandos avait une ſuite aſſez belle
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle
Qui ſuit les pas du monarque amoureux.
Mais elle était d'eſpèce différente:
On n'y voyait ni tetons ni beaux yeux.
Oh, oh! dit-il d'une voix menaçante,
Galans Français, objets de mon courroux,
ous aurez donc trois filles avec vous,
Et moi Chandos je n'en aurai pas une?
Çà, combattons: je veux que la fortune
Décide ici qui fait le mieux de nous (f)
Mettre à plaiſir ſes ennemis deſſous,
Frapper d'eſtoc et pointer de ſa lance:
Que de vous tous le plus ferme s'avance;
Qu'on entre en lice; et celui qui vaincra,
L'une des trois à ſon aiſe tiendra.

Le roi piqué de cette offre cynique,
Veut l'en punir, s'avance, prend ſa pique.
Dunois lui dit : Ah! laiſſez-moi, Seigneur,
Venger mon prince et des dames l'honneur.
Il dit et court : la Trimouille l'arrête ;
Chacun prétend à l'honneur de la fête.
L'ami Bonneau, toujours de bon accord,
Leur propoſa de s'en remettre au ſort.
Car c'eſt ainſi que les guerriers antiques
En ont uſé dans les temps héroïques :
Même aujourd'hui dans quelques républiques
Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux,
Se tire aux dés, (*g*) et tout en va bien mieux.
Si j'oſais même en cette noble hiſtoire
Citer des gens que tout mortel doit croire,
Je vous dirais que monſieur ſaint Mathias
Obtint ainſi la place de Judas.
Le gros Bonneau tient le cornet, ſoupire,
Craint pour ſon roi, prend les dés, roule, tire.
Denis du haut du céleſte rempart
Voyait le tout d'un paternel regard ;
Et contemplant la Pucelle et ſon âne,
Il conduiſait ce qu'on nomme haſard.
Il fut heureux, le ſort échut à Jeanne.
Jeanne, c'était pour vous faire oublier
L'infame jeu de ce grand cordelier,
Qui ci-devant avait raflé vos charmes.

Jeanne à l'inſtant court au roi, court aux armes,
Modeſtement va derrière un buiſſon
Se délacer, détacher ſon jupon,

Et revêtir ſon armure ſacrée,
Qu'un écuyer tient déjà préparée ;
Puis ſur ſon âne elle monte en courroux,
Branlant ſa lance et ferrant les genoux. (*h*)
Elle invoquait les onze mille belles,
Du pucelage héroïnes fidelles. (*i*)
Pour Jean Chandos, cet indigne chrétien
Dans les combats n'invoquait jamais rien.

JEAN contre Jeanne avec fureur avance :
Des deux côtés égale eſt la vaillance ;
Ane et cheval bardés, coiffés de fer,
Sous l'éperon partent comme un éclair,
Vont ſe heurter, et de leur tête dure
Front contre front fracaſſent leur armure ;
La flamme en ſort, et le ſang du courſier
Teint les éclats du voltigeant acier.
Du choc affreux les échos retentiſſent,
Des deux courſiers les huit pieds rejailliſſent,
Et les guerriers, du coup déſarçonnés,
Tombent chacun ſur la croupe étonnés :
Ainſi qu'on voit deux boules ſuſpendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,
Dans une courbe au même inſtant partir,
Hâter leur cours, ſe heurter, s'applatir,
Et remonter ſous le choc qui les preſſe,
Multipliant leur poids par leur vîteſſe.
Chaque parti crut morts les deux courſiers,
Et treſſaillit pour les deux chevaliers.

OR des Français la championne auguſte
N'avait la chair ſi ferme, ſi robuſte,

Les os si durs, les membres si dispos,
Si musculeux, que le fier Jean Chandos.
Son équilibre ayant dans cette rixe
Abandonné sa ligne et son point fixe,
Son quadrupède un haut le corps lui fit,
Qui dans le pré Jeanne d'Arc étendit
Sur son beau dos, sur sa cuisse gentille,
Et comme il faut que tombe toute fille.

CHANDOS pensait qu'en ce grand défarroi
Il avait mis ou Dunois ou le roi.
Il veut soudain contempler sa conquête:
Le casque ôté, Chandos voit une tête
Où languissaient deux grands yeux noirs et longs.
De la cuirasse il défait les cordons.
Il voit, ô ciel! ô plaisir! ô merveille!
Deux gros tetons de figure pareille,
Unis, polis, séparés, demi-ronds,
Et surmontés de deux petits boutons
Qu'en sa naissance a la rose vermeille.
On tient qu'alors, en élevant la voix,
Il bénit DIEU pour la première fois.
Elle est à moi la Pucelle de France,
S'écria-t-il; contentons ma vengeance.
J'ai, grâce au ciel, doublement mérité
De mettre à bas cette fière beauté.
Que saint Denis me regarde et m'accuse;
Mars et l'Amour sont mes droits, et j'en use. (k)

SON écuyer disait: Poussez, Milord;
Du trône anglais affermissez le sort.

Frère Lourdis en vain vous décourage ;
Il jure en vain que ce saint pucelage
Est des Troyens le grand Palladium,
Le bouclier (*l*) sacré du Latium ;
De la victoire il est, dit-il, le gage ;
C'est l'oriflamme : il faut vous en saisir.
Oui, dit Chandos, et j'aurai pour partage
Les plus grands biens, la gloire et le plaisir.

JEANNE pâmée écoutait ce langage
Avec horreur, et sefait mille vœux
A saint Denis, ne pouvant faire mieux.
Le grand Dunois, d'un courage héroïque,
Veut empêcher le triomphe impudique.
Mais comment faire? il faut dans tout état
Qu'on se soumette à la loi du combat.
Les fers en l'air et la tête penchée,
L'oreille basse et du choc écorchée,
Languissamment le céleste baudet
D'un œil confus Jean Chandos regardait.
Il nourrissait dès long-temps dans son ame
Pour la Pucelle une discrète flamme,
Des sentimens nobles et délicats
Très-peu connus des ânes d'ici-bas. (*m*)

LE confesseur du bon monarque Charle
Tremble en sa chair alors que Chandos parle.
Il craint sur-tout que son cher pénitent,
Pour soutenir la gloire de la France,
Qu'on avilit avec tant d'impudence,
A son Agnès n'en veuille faire autant ;

Et que la choſe encor ſoit imitée
Par la Trimouille et par ſa Dorothée.
Au pied d'un chêne il entre en oraiſon,
Et fait tout bas ſa méditation,
Sur les effets, la cauſe, la nature
Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.

En méditant avec attention, (*n*)
Le benoît moine eut une viſion,
Aſſez ſemblable au prophétique ſonge (*o*)
De ce Jacob, heureux par un menſonge,
Pate-pelu dont l'eſprit lucratif
Avait vendu ſes lentilles en juif. (*p*)
Ce vieux Jacob, ô ſublime myſtère!
Devers l'Euphrate une nuit aperçut
Mille béliers qui grimpèrent en rut
Sur des brebis qui les laiſsèrent faire.
Le moine vit de plus plaiſans objets; (*q*)
Il vit courir à la même aventure
Tous les héros de la race future.
Il obſervait les différens attraits
De ces beautés qui, dans leur douce guerre,
Donnent des fers aux maîtres de la terre.
Chacune était auprès de ſon héros,
Et l'enchaînait des chaînes de Paphos.
Tels au retour de Flore et du Zéphyre,
Quand le printemps reprend ſon doux empire,
Tous ces oiſeaux, peints de mille couleurs,
Par leurs amours agitent les feuillages:
Les papillons ſe baiſent ſur les fleurs,
Et les lions courent ſous les ombrages
A leurs moitiés qui ne ſont plus ſauvages.

C'est

C'EST-LA qu'il vit le beau François premier. (*r*)
Ce brave roi, ce loyal chevalier,
Avec Etampe, (*s*) heureuſement oublie
Les autres fers qu'il reçut à Pavie.
Là Charles-Quint joint le myrte au laurier,
Sert à la fois la Flamande et la Maure.
Quels rois, ô ciel! l'un à ce beau métier
Gagne la goutte, et l'autre pis encore.
Près de Diane (*t*) on voit danſer les Ris,
Aux mouvemens que l'Amour lui fait faire, (*u*)
Quand dans ſes bras tendrement elle ſerre,
En ſe pâmant, le ſecond des Henris.
De Charles neuf le ſucceſſeur volage (*x*)
Quitte en riant ſa Cloris pour un page,
Sans s'alarmer des troubles de Paris.

MAIS quels combats le jacobin vit rendre
Par Borgia, le ſixième Alexandre!
En cent tableaux il eſt repréſenté.
Là ſans tiare, et d'amour tranſporté, (*y*)
Avec Vanoze (*z*) il ſe fait ſa famille.
Un peu plus bas on voit ſa ſainteté
Qui s'attendrit pour Lucrèce, ſa fille.
O Léon dix! ô ſublime Paul trois!
A ce beau jeu vous paſſiez tous les rois;
Mais vous cédez à mon grand Béarnois,
A ce vainqueur de la ligue rebelle,
A mon héros plus connu mille fois
Par les plaiſirs que goûta Gabrielle, (*aa*)
Que par vingt ans de travaux et d'exploits. (*bb*)

BIENTOT on voit le plus beau des ſpectacles,
Ce ſiècle heureux, ce ſiècle des miracles,

Ce grand Louis, cette ſuperbe cour
Où tous les arts ſont inſtruits par l'Amour.
L'Amour bâtit le ſuperbe Verſailles;
L'Amour aux yeux des peuples éblouis,
D'un lit de fleurs fait un trône à Louis,
Malgré les cris du fier dieu des batailles:
L'Amour amène au plus beau des humains
De cette cour les rivales charmantes,
Toutes en feu, toutes impatientes:
De Mazarin la nièce aux yeux divins, (*cc*)
La généreuſe et tendre la Vallière,
La Monteſpan plus ardente et plus fière.
L'une ſe livre au moment de jouir,
Et l'autre attend le moment du plaiſir. (*dd*)

Voici le temps de l'aimable Régence,
Temps fortuné, marqué par la Licence,
Où la Folie, agitant ſon grelot,
D'un pied léger parcourt toute la France,
Où nul mortel ne daigne être dévot,
Où l'on fait tout excepté pénitence.
Le bon Régent, de ſon palais royal,
Des voluptés donne à tous le ſignal.
Vous répondez à ce ſignal aimable,
Jeune Daphné, bel aſtre de la cour,
Vous répondez du ſein du Luxembourg,
Vous que Bacchus et le dieu de la table
Mènent au lit, eſcortés par l'Amour. (*ee*)
Mais je m'arrête, et de ce dernier âge
Je n'oſe en vers tracer la vive image.
Trop de péril ſuit ce charme flatteur. (*ff*)
Le temps préſent eſt l'arche du Seigneur;

Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du ciel, tombait en léthargie.
Je me tairai; mais si j'osais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle!
O tendre objet, noble, simple, touchant,
Et plus qu'Agnès généreuse et fidelle;
Si josais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus!
Si de l'Amour je déployais les armes;
Si je chantais ce tendre et doux lien;
Si je disais.... non, je ne dirai rien:
Je serais trop au-dessous de vos charmes.

DANS son extase enfin le moine noir
Vit à plaisir ce que je n'ose voir.
D'un œil avide, et toujours très-modeste,
Il contemplait le spectacle céleste
De ces beautés, de ces nobles amans;
De ces plaisirs défendus et charmans:
Hélas! dit-il, si les grands de la terre
Font deux à deux cette éternelle guerre;
Si l'univers doit en passer par-là,
Dois-je gémir que Jean Chandos se mette (*gg*)
A deux genoux auprès de sa brunette?
Du Seigneur Dieu la volonté soit faite:
Amen, *Amen*; il dit, et se pâma,
Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.

MAIS saint Denis était loin de permettre
Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre
Et la Pucelle et la France aux abois.
Ami lecteur, vous avez quelquefois

Ouï conter qu'on nouait l'aiguillette. (*hh*)
C'eſt une étrange et terrible recette,
Et dont un ſaint ne doit jamais uſer,
Que quand d'une autre il ne peut s'aviſer.
D'un pauvre amant le feu ſe tourne en glace,
Vif et perclus, ſans rien faire il ſe laſſe,
Dans ſes efforts étonné de languir,
Et conſumé ſur le bord du plaiſir.
Telle une fleur, des feux du jour ſéchée,
La tête baſſe et la tige penchée,
Demande en vain les humides vapeurs
Qui lui rendaient la vie et les couleurs.
Voilà comment le bon Denis arrête
Le fier Anglais dans ſes droits de conquête. (*ii*)

JEANNE, échappant à ſon vainqueur confus,
Reprend ſes ſens quand il les a perdus;
Puis d'une voix impoſante et terrible
Elle lui dit : Tu n'es pas invincible;
Tu vois qu'ici, dans le plus grand combat,
Dieu t'abandonne, et ton cheval s'abat :
Dans l'autre un jour je vengerai la France,
Denis le veut, et j'en ai l'aſſurance;
Et je te donne, avec tes combattans,
Un rendez-vous ſous les murs d'Orléans.
Le grand Chandos lui repartit : Ma belle,
Vous m'y verrez, pucelle ou non pucelle;
J'aurai pour moi ſaint George le très-fort,
Et je promets de réparer mon tort.

Fin du treizième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT TREIZIEME.

(*a*) L'AUTEUR désigne clairement la fin du mois de juin. La fête de St *Jean le baptiſeur*, qu'on appelle *Baptiſte*, eſt célébrée le 24 juin.

(*b*) Ce que dit ici l'auteur fait alluſion au XXXIVe chant de l'*Orlando furioſo* :

Quando ſcoprendo il nome ſuo gli diſſe
Eſſer colui che l'evangelio ſcriſſe ;

Voyez notre préface, et ſur-tout ſouvenez-vous qu'*Arioſto* place St *Jean* dans la lune avec les trois Parques.

(*c*) Edition de 1756, au lieu des trois vers ſuivans, on liſait :

Témoin Ajax, et certain général,
Duc, bel eſprit, miniſtre, maréchal :
L'un ſur le Rhin, l'autre aux bords du Scamandre,
Un beau matin s'avisèrent de prendre
Des moutons blancs pour autant d'ennemis,
Sans que l'honneur fût en rien compromis.
Ce n'était point, &c.

M. de *Voltaire* a pris conſtamment contre *la Beaumelle* la défenſe de ce général (le maréchal de *Noailles*) et de ſa famille ; ainſi l'on peut facilement juger auquel des deux appartiennent ces vers.

(*d*) Edition de 1756.

Elle voyage avec ſon cher amant.
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,
Pour qui ſon œil de pleurs ſouvent ſe mouille,
L'ayant cherchée à travers cent combats,
L'avait trouvée et ne la quittait pas.
En nombre pair, &c.

(*e*) Edition de 1756 :

Il te fallut r'habiller promptement :
Sur le ſatin de ton cu ferme et blanc,
Tu rajuſtas, &c.

(*f*) Edition de 1756 :

Décide ici qui de nous fait le mieux
Pouſſer ſa lance et plaire à deux beaux yeux.
Que la valeur ſoit notre ſeule chance !
Que de vous tous, &c.

(*g*) Les exemples des ſorts ſont très-fréquens dans *Homère*. On devinait auſſi par les ſorts chez les Hébreux. Il eſt dit que la place de *Judas* fut tirée au ſort ; et aujourd'hui à Veniſe, à Gènes et dans d'autres Etats, on tire au ſort pluſieurs places.

(*h*) Manuſcrit :

Le fier Chandos ſe targuait dans ſa gloire,
De deux combats eſpérant la victoire,
Jurant ce mot lequel commence en F.
Jeanne invoquait l'épouſe de Joſeph,
Mère de Dieu, reine du pucelage.
L'un contre l'autre ils volent avec rage ;
Les deux courſiers, bardés, coiffés de fer, &c.

(*i*) Les onze mille vierges et martyres enterrées à Cologne.

(*k*) Edition de 1756 et manuſcrit.

Mars et l'Amour ſont mes droits, et j'en uſe.
Puis ſe tournant devers ſon écuyer :
Je vois, dit-il, qu'elle eſt hors d'elle-même ;
J'ai ces deux bras pour combattre et tuer :
Pour la guérir je prendrai le troiſième.
Jamais Chandos ne promit rien en vain.
Comme il le dit, il prend ce bras ſoudain.
Le grand Dunois d'un courage héroïque, &c.

(*l*) C'était un bouclier qui était tombé du ciel à Rome, et qui était gardé ſoigneuſement, comme un gage de la ſureté de la ville.

(*m*) Edition de 1756 :

Très-peu connus des ânes d'ici bas ;
Il ſoupirait en voyant les trois bras.
Le confeſſeur, &c.

(*n*) Le treizième chant de l'édition de 1762 eſt diviſé en deux dans celle de 1756, où le douzième chant finit par ce vers :

Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.

Et le treizième commence ainſi :

En méditant avec attention, &c.

(*o*) Manuscrit :

De ce Jacob, le patron du mensonge,
Pate-pelu, dont l'esprit lucratif
Trompa Laban, qu'il vola comme un juif.
Ce vieux Jacob, &c.

Notre auteur entend, sans doute, l'artifice dont usa *Jacob* quand il se fit passer pour *Esaü*. *Pate-pelu* signifie les gants de peau et de poil dont il couvrit ses mains.

(*p*) Edition de 1756 :

Ce vieux Jacob, (admirez bien, mes frères,
Du livre saint les sublimes mystères.)
Devers l'Euphrate, &c.

(*q*) Edition de 1756 :

Le moine vit de plus plaisans objets ;
Il vit très-bien, ou crut voir le bon père,
Ce qu'aucun saint n'obtint de voir jamais :
Il vit courir à la même aventure,
Il vit aux pieds des futures Agnès
Les demi-dieux de la race future ;
Il observa les différens attraits
De ces beautés, dont l'adresse féconde
Fesait danser tous les maîtres du monde :
Chacune était juste sous son héros,
Partant ensemble et disant les grands mots ;
Chacune avait son trot et son allure ;
Chacun piquait à l'envi sa monture.
Tous excellaient à ce jeu des deux dos.
Tels au retour de Flore, &c.

On voit sans peine que ces trois derniers vers sont du capucin. Ce chant est un de ceux où il en a ajouté le plus.

(*r*) Manuscrit :

C'est-là qu'il vit le beau François premier,
Roi malheureux, mais galant chevalier,
Qui sur un lit fait goûter à deux belles
Tous les plaisirs que François reçoit d'elles ;
Là Charles-Quint, &c.

(*s*) *Anne de Pisseleu*, duchesse d'Etampes.

(*t*) *Diane de Poitiers*, duchesse de Valentinois.

(*u*) Edition de 1756 :

Quand dans ſes bras décharnés et flétris,
Ivre d'amour, tendrement elle ſerre,
En ſe pâmant, le ſecond des Henris.
De la débauche un long et triſte uſage
De la beauté lui fait avoir le prix.
De Charles neuf, &c.

(*x*) *Henri III* et ſes mignons.

(*y*) Edition de 1756 :

Là, ſans tiare, et d'amour tranſporté,
Tournant le dos, trouſſant ſa ſoutanelle,
Avec Vanoze il ſe fait la femelle;
Un peu plus bas on voit ſa ſainteté,
Pour ſes plaiſirs convoitant ſa famille,
Donner l'aſſaut à Lucrèce, ſa fille.
O Léon dix! ô ſublime Paul trois!
Jules ſecond! et toi Monté le drille!
A ce beau jeu, &c.

On voit clairement ici que le capucin ayant lu *la femelle* au lieu de *ſa famille*, a voulu ſuppléer les rimes qui manquaient.

Un manuſcrit porte :

Un peu plus bas on voit ſa ſainteté
Faire un enfant à Lucrèce, ſa fille.

(*z*) *Alexandre VI*, pape, eut trois enfans de *Vanoza*. *Lucrèce* ſa fille paſſa pour être ſa maîtreſſe et celle de ſon frère : *Alexandri filia, ſponſa, nurus.*

(*aa*) La fameuſe *Gabrielle d'Eſtrées*, ducheſſe de Beaufort.

(*bb*) Edition de 1756 :

Le moine vit des doges de Veniſe,
Et ces grands ducs, fiers oppreſſeurs de Piſe,
Avec les boucs partageant leurs plaiſirs;
Mais les laiſſant à leurs puans déſirs.
Bientôt on voit, &c.

(*cc*) Celle qui depuis fut la connétable *Colonne*.

(*dd*) Edition de 1756 :

Et l'autre attend le moment du plaiſir.
Mais tout à coup quelle métamorphoſe!
D'un long froc noir lugubrement paré,

L'amour met bas sa couronne de rose ;
Son front se perd sous un bonnet carré.
Le sot Scrupule et la froide Décence
Masquent les traits de sa riante enfance.
L'Hymen le suit à pas mystérieux ;
Les deux flambeaux brûlent des mêmes feux,
Feux sans éclat, dont la pâle lumière
Porte l'ennui dans les lieux qu'elle éclaire.
A la lueur de ces tristes flambeaux,
Suivi d'un prêtre et de deux m.....
Pour guide un diable en noire soutanelle,
Le grand Louis, couronné de pavots,
Vient épouser sa vieille m.....
Le moine vit ce phénix des Bourbons
Ensorcelé de deux flasques tetons,
Sur un sofa piquer sa haridelle.
L'Amour en pleurs et sa suite fidelle,
Les Jeux, les Ris s'envolent à Paphos.
Paris, la cour, sont en proie aux dévots.
Une grossière et maussade luxure
Rappelle aux sens toute la volupté.
Sous l'air cafard un cynisme effronté
Met Diogène où régnait Epicure.
Dans les excès d'une crapule obscure
Le courtisan cherche la liberté.
Hercule en froc et Priape en soutane
Dans les palais portent l'obscénité ;
Tout leur fait jour, et le couple profane,
Recommandé par sa brutalité,
A son plaisir patine la beauté.
C'en était fait du tendre Amour en France,
Quand la Fortune, ou bien la Providence,
A Saint-Denis logea ce roi bigot.
Le moine voit, à ce règne cagot,
Dans les destins succéder la Régence,
Temps fortuné, marqué par la Licence,
Où la Folie, agitant son grelot,
Jette sur tout un vernis d'innocence ;
Où le cafard n'est prisé que du sot.
Tendre Argenton, folâtre Parabère,
C'est par vos soins que le dieu de Cythère,
Régnant en maître au palais d'Orléans,
Sur ses autels revoit fumer l'encens.

Le dieu du goût, ſon ſeul et digne émule,
Tâche d'unir les grâces aux talens.
Faune et Priape, et le brutal Hercule,
Forcés de fuir, rentrent dans les couvens;
Ils n'oſent plus ſe faire voir en France
Que ſous les traits de Rieux ou de Vence.
Le bon Régent, &c.

(*ee*) Edition de 1756:

Mènent au lit, eſcortés par l'Amour.
Près de Paris, ſous la pourpre romaine....
Mais je m'arrête; un ſemblable tableau
Pourrait au peintre attirer dure aubaine:
Il y faudrait placer plus d'un Bonneau
En robe courte. Or, dans ce dernier âge,
Homme d'épée eſt un fier m.....
Et moi chétif, j'abhorre le tapage.
Je tiendrai donc contre l'appât flatteur;
Je me tairai, n'en déplaiſe au lecteur.
O Rambouillet! &c.

Il y a eu encore ici des vers ajoutés, et comme ci-deſſus (note *c*) dans la charitable intention de faire à l'auteur des ennemis puiſſans.

(*ff*) Edition de 1756:

Je me tairai, n'en déplaiſe au lecteur.
O Rambouillet, aſile du myſtère!
Meudon, Choiſi, réduits délicieux,
Que les Plaiſirs, les Amours et les Jeux
Ont ſi ſouvent préférés à Cythère,
Sur vos ſecrets, cenſurés par Lignière,
Et reſpectés de ſon prudent recteur,
Ma chaſte muſe eſt forcée à ſe taire.
Le temps préſent eſt l'arche du Seigneur;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du ciel, tombait en léthargie.
Je me tairai. Mais ſi j'oſais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle!
O tendre objet, noble, ſimple, touchant,
O potelée et douce la Tournelle!
Si j'oſais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus;

Si je chantais cette haute fortune,
L'objet des vœux de Flavacourt la brune;
Si je chantais ce tendre et doux lien,
Ce nœud si cher, quoique si peu chrétien,
Formé, béni par la vieille éminence,
Maudit, rompu par un prélat bigot,
Et resserré par ce grand roi de France,
Malgré l'avis et les sermens d'un sot;
Si de l'Amour je déployais les armes;
Si je disais.... non, je ne dirai mot;
Je serais trop au-dessous de vos charmes.
Dans son extase enfin le moine noir
Vit à plaisir ce que je n'ose voir.
D'un œil avide, et toujours très-modeste,
Il contemplait le spectacle céleste
De tous ces rois accouplés bout à bout;
Charles second sur la belle Portsmouth;
George second sur la tendre Yarmouth;
Et ce dévot roi de Lusitanie,
En priant DIEU se pâmant sur sa mie;
Et ce Victor, attrapé tour à tour
Par son orgueil, par son fils, par l'amour.

Lignière était un jésuite confesseur de *Louis XV;* mais confesseur heureusement moins connu que *le Tellier* et *la Chaise.*

Madame de *la Tournelle*, née *Mailli*, prit le titre de duchesse de Châteauroux en acceptant la place de maîtresse du roi. Elle était d'une beauté singulière. On sait avec quelle rudesse de zèle l'évêque de Soissons *Fitz-James*, petit fils de mademoiselle *Churchil*, maîtresse de *Jacques II*, traita une femme qui avait en France la même dignité que sa grand'mère avait eue en Angleterre.

Cet évêque était un homme simple, tolérant, bon et sans intrigue; mais par-là même très-propre à se rendre, sans le savoir, l'instrument des intrigans de la cour. On lui fit accroire qu'il était obligé en conscience de forcer le roi à traiter sa maîtresse avec une rigueur à peine excusable s'il eût été question de chasser de la cour un ministre qui aurait trahi l'Etat ou corrompu le monarque.

Madame de *Châteauroux* fut rappelée bientôt après; le roi envoya chez elle un ministre d'Etat (M. le comte de *Maurepas* son ennemi) la prier de sa part de vouloir bien reprendre ses places à la cour. Elle tomba malade le jour même et mourut. On attribua sa mort aux violentes émotions qu'elle avait éprouvées. Dans le moment de sa faveur on se déchaîna

contre elle, comme c'eſt l'uſage. *La pauvre femme*, diſait un de ſes amis, *elle n'eſt qu'à plaindre ; c'eſt une tuile qui lui eſt tombée ſur la tête.* Il avait raiſon. La faveur ne valut à madame de *Châteauroux* que de la contrainte, des chagrins et une mort prématurée.

Madame de *Flavacourt* était ſœur de madame de *Châteauroux*. On prétendait qu'elle aſpirait à la même place ; et les courtiſans attribuaient à ſes vues ambitieuſes la réſiſtance qu'elle avait oppoſée au goût paſſager du roi.

Ces vers de l'édition de 1756 furent faits pendant le ſiége de Fribourg, époque du raccommodement ; mais la nouvelle faveur de madame de *Châteauroux* n'ayant duré qu'un moment, l'auteur a cru devoir les changer.

Suite de la même variante ; édition de 1756.

Mais quand au bout de l'auguſte enfilage
Il aperçut entre Iris et ſon page,
. . . . . .
Cet auteur roi, ſi dur et ſi bizarre,
Que dans le Nord on admire, on compare
A Salomon ; ainſi que les Germains,
Leur empereur au Céſar des Romains.
Hélas ! dit-il, &c.

Ces vers ne ſont pas de M. de *Voltaire*. *Entre Iris et ſon page* n'eſt qu'une répétition du vers ſur *Henri III : Quitte en riant ſa Cloris pour un page.* Le nom de *Salomon du Nord*, dont on ſe moque ici, n'a pas été donné par les gens du Nord, mais par M. de *Voltaire* lui-même ; (*) et nous avons d'ailleurs des raiſons déciſives pour croire que ces vers n'ont pu être que des éditeurs, ſoit capucins, ſoit propoſans.

(*gg*) Edition de 1756 :

Dois-je gémir que Jean Chandos ſe mette
Les deux gigots ſur ſa belle brunette ?

Vers enjolivé par le capucin.

(*hh*) On portait autrefois des hauts de chauſſe attachés avec une aiguillette ; et on diſait d'un homme qui n'avait pu s'acquitter de ſon devoir, que ſon aiguillette était nouée. Les forciers ont de tout temps

(*) *Le Salomon du Nord en eſt donc l'Alexandre.*

passé pour avoir le pouvoir d'empêcher la consommation du mariage: cela s'appelait *nouer l'aiguillette*. La mode des aiguillettes passa sous *Louis XIV*, quand on mit des boutons aux braguettes.

(*ii*) Edition de 1756 :

Chandos suant, et soufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt si l'autre est une fille :
Au diable soit, dit-il, la sotte aiguille !
Bientôt le diable emporte l'étui neuf ;
Il veut encor secouer sa guenille.
Jeanne échappant, &c.

On reconnaît encore ici les vers du capucin. Les lecteurs qui ont du goût distingueront sans peine tous ces embellissemens étrangers. Nous nous dispenserons d'en faire aussi souvent la remarque.

Fin des Notes et Variantes du Chant treizième.

CHANT XIV.

ARGUMENT.

Comment Jean Chandos veut abuſer de la dévote Dorothée. Combat de la Trimouille et de Chandos. Ce fier Chandos eſt vaincu par Dunois.

O Volupté, mère de la nature, (*a*)
Belle Vénus, ſeule divinité
Que dans la Gréce invoquait Epicure,
Qui du chaos chaſſant la nuit obſcure,
Donnes la vie et la fécondité,
Le ſentiment et la félicité
A cette foule innombrable, agiſſante
D'êtres mortels à ta voix renaiſſante;
Toi que l'on peint déſarmant dans tes bras
Le Dieu du ciel et le Dieu de la guerre,
Qui d'un ſourire écartes le tonnerre,
Rends l'air ſerein, fais naître ſous tes pas
Les doux plaiſirs qui conſolent la terre;
Deſcends des cieux, Déeſſe des beaux jours,
Viens ſur ton char entouré des Amours,
Que les zéphyrs ombragent de leurs ailes,
Que font voler tes colombes fidelles,
En ſe baiſant dans le vague des airs:
Viens échauffer et calmer l'univers,
Viens; qu'à ta voix les Soupçons, les Querelles,
Le triſte Ennui, plus déteſtable qu'elles,
La noire Envie, à l'œil louche et pervers,
Soient replongés dans le fond des enfers,

L'Hermite auprès qui marmotte tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole,

Pucelle Chant 14

J. M. Moreau le j.e inv. 1788 *Halbou Sculp.*

Et garrottés de chaînes éternelles :
Que tout s'enflamme et s'uniſſe à ta voix ;
Que l'univers en aimant ſe maintienne.
Jetons au feu nos vains fatras de lois,
N'en ſuivons qu'une, et que ce ſoit la tienne.

TENDRE Vénus, conduis en ſureté
Le roi des Francs qui défend ſa patrie.
Loin des périls conduis à ſon côté
La belle Agnès, à qui ſon cœur ſe fie.
Pour ces amans de bon cœur je te prie.
Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas,
Elle n'eſt pas encor ſous ton empire :
C'eſt à Denis de veiller ſur ſes pas ;
Elle eſt pucelle, et c'eſt lui qui l'inſpire.
Je recommande à tes douces faveurs
Ce la Trimouille et cette Dorothée.
Verſe la paix dans leurs ſenſibles cœurs ;
De ſon amant que jamais écartée
Elle ne ſoit expoſée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont perſécutée. (*b*)

ET toi, Comus, (*c*) récompenſe Bonneau,
Répands tes dons ſur ce bon Tourangeau
Qui ſut conclure un accord pacifique
Entre ſon prince et ce Chandos cynique.
Il obtint d'eux avec dextérité,
Que chaque troupe irait de ſon côté,
Sans nul reproche et ſans nulles querelles,
A droite, à gauche, ayant la Loire entre elles.
Sur les Anglais il étendit ſes ſoins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs et leurs beſoins.

Un gros *roſtbif* que le beurre aſſaiſonne, (*d*)
Des *plumpuddings*, des vins de la Garonne
Leur ſont offerts; et les mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique et flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Le fier Chandos partit donc après boire,
Et côtoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut que la première fois
Sur la Pucelle il reprendrait ſes droits.
En attendant il reprit ſon beau page.
Jeanne revint, ranimant ſon courage,
Se replacer à côté de Dunois.

Le roi des Francs avec ſa garde bleue,
Agnès en tête, un confeſſeur en queue,
A remonté, l'eſpace d'une lieue,
Les bords fleuris où la Loire s'étend
D'un cours tranquille et d'un flot inconſtant.

Sur des bateaux et des planches uſées
Un pont joignait les rives oppoſées.
Une chapelle était au bout du pont:
C'était dimanche. Un hermite à ſandale
Fait réſonner ſa voix ſacerdotale:
Il dit la meſſe; un enfant la répond.
Charle et les ſiens ont eu ſoin de l'entendre,
Dès le matin au château de Cutendre;
Mais Dorothée en entendait toujours
Deux pour le moins, depuis qu'à ſon ſecours
Le juſte ciel, vengeur de l'innocence,
Du grand bâtard employa la vaillance,

Et

Et protégea ſes fidelles amours.
Elle deſcend, ſe retrouſſe, entre vîte,
Signe ſa face en trois jets d'eau bénite,
Plie humblement l'un et l'autre genou,
Joint les deux mains, et baiſſe ſon beau cou.
Le bon ermite en ſe tournant vers elle,
Tout ébloui, ne ſe connaiſſant plus,
Au lieu de dire un *fratres*, *oremus*,
Roulant les yeux, dit : *fratres*, *qu'elle eſt belle !*

CHANDOS entra dans la même chapelle,
Par paſſe-temps, beaucoup plus que par zèle.
La tête haute, il ſalue en paſſant
Cette beauté dévote à la Trimouille ;
Paſſe, repaſſe, et toujours en ſifflant ;
Mais derrière elle enfin il s'agenouille,
Sans un ſeul mot de *pater* ou d'*ave*.
D'un cœur contrit au Seigneur élevé,
D'un air charmant, la tendre Dorothée
Se proſternait, par la grâce excitée,
Front contre terre et derrière levé ;
Son court jupon, retrouſſé par mégarde, (*e*)
Offrait aux yeux de Chandos qui regarde,
A découvert, deux jambes dont l'Amour
A deſſiné la forme et le contour,
Jambes d'ivoire, et telles que Diane
En laiſſa voir au chaſſeur Actéon.
Chandos alors, feſant peu l'oraiſon,
Sentit au cœur un déſir très-profane.
Sans nul reſpect pour un lieu ſi divin,
Il va gliſſant une inſolente main
Sous le jupon qui couvre un blanc ſatin. (*f*)

Je ne veux point, par un crayon cynique,
Effarouchant l'eſprit ſage et pudique
De mes lecteurs, étaler à leurs yeux
Du grand Chandos l'effort audacieux.

Mais la Trimouille ayant vu diſparaître
Le tendre objet dont l'Amour le fit maître,
Vers la chapelle il adreſſe ſes pas.
Juſqu'où l'Amour ne nous conduit-il pas !
La Trimouille entre au moment où le prêtre
Se retournait, où l'inſolent Chandos
Etait tout près du plus charmant des dos,
Où Dorothée, effrayée, éperdue,
Pouſſait des cris qui vont fendre la nue.
Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux
Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux,
Peindre à plaiſir ſur ces quatre viſages
L'étonnement des quatre perſonnages.
Le Poitevin criait à haute voix :
Oſes-tu bien, chevalier diſcourtois,
Anglais ſans frein, profanateur impie,
Juſqu'en ces lieux porter ton infamie ?
D'un ton railleur où règne un air hautain,
Se rajuſtant, et regagnant la porte,
Le fier Chandos lui dit : Que vous importe ?
De cette égliſe êtes-vous ſacriſtain ?
Je ſuis bien plus, dit le Français fidèle,
Je ſuis l'amant aimé de cette belle ;
Ma coutume eſt de venger hautement
Son tendre honneur attaqué trop ſouvent.
Vous pourriez bien riſquer ici le vôtre,
Lui dit l'Anglais : nous ſavons l'un et l'autre

Notre portée ; et Jean Chandos peut bien
Lorgner un dos, mais non montrer le sien.

Le beau Français, et le Breton qui raille,
Font préparer leurs chevaux de bataille.
Chacun reçoit des mains d'un écuyer
Sa longue lance et son rond bouclier,
Se met en selle, et d'une course fière,
Passe, repasse, et fournit sa carrière.
De Dorothée et les cris et les pleurs
N'arrêtaient point l'un et l'autre adversaire.
Son tendre amant lui criait : Beauté chère,
Je cours pour vous, je vous venge, ou je meurs.
Il se trompait : sa valeur et sa lance
Brillaient en vain pour l'Amour et la France.

Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracassé,
Prêt à saisir une victoire sûre,
Son cheval tombe, et sur lui renversé,
D'un coup de pied sur son casque faussé,
Lui fait au front une large blessure.
Le sang vermeil coule sur la verdure.
L'hermite accourt ; il croit qu'il va passer,
Crie *in manus*, et le veut confesser.
Ah Dorothée ! ah douleur inouie !
Auprès de lui sans mouvement, sans vie,
Ton désespoir ne pouvait s'exhaler.
Mais que dis-tu lorsque tu pus parler ?
" Mon cher amant ! c'est donc moi qui te tue ?
De tous tes pas la compagne assidue

Ne devait pas un moment s'écarter ;
Mon malheur vient d'avoir pu te quitter.
Cette chapelle eſt ce qui m'a perdue ;
Et j'ai trahi la Trimouille et l'Amour,
Pour aſſiſter à deux meſſes par jour ! ,,
Ainſi parlait ſa tendre amante en larmes.

Chandos riait du ſuccès de ſes armes :
,, Mon beau Français, la fleur des chevaliers,
Et vous auſſi, dévote Dorothée,
Couple amoureux, ſoyez mes priſonniers ;
De nos combats c'eſt la loi reſpectée. (*g*)
J'eus un moment Agnès en mon pouvoir ;
Puis j'abattis ſous moi votre Pucelle ;
Je l'avoûrai, je fis mal mon devoir :
J'en ai rougi ; mais avec vous, la belle,
Je reprendrai tout ce que je perdis ;
Et la Trimouille en dira ſon avis. ,,

Le Poitevin, Dorothée et l'hermite
Tremblaient tous trois à ce propos affreux ;
Ainſi qu'on voit au fond des antres creux
Une bergère, éplorée, interdite,
Et ſon troupeau que la crainte a glacé,
Et ſon beau chien par un loup terraſſé.

Le juſte ciel, tardif en ſa vengeance,
Ne ſouffrit pas cet excès d'inſolence.
De Jean Chandos les péchés redoublés,
Filles, garçons, tant de fois violés,
Impiété, blaſphême, impénitence,
Tout en ſon temps fut mis dans la balance,

Et fut pesé par l'ange de la mort.
Le grand Dunois avait de l'autre bord
Vu le combat et la déconvenue
De la Trimouille ; une femme éperdue
Qui le tenait languissant dans ses bras,
L'hermite auprès qui marmotte tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole.
A ces objets il pique, il court, il vole.

C'ETAIT alors l'usage en Albion,
Qu'on appelât les choses par leur nom.
Déjà du pont franchissant la barrière,
Vers le vainqueur il s'était avancé.
(*h*) *Fils de putain* nettement prononcé,
Frappe au tympan de son oreille altière.
Oui, je le suis, dit-il d'une voix fière ;
Tel fut Alcide et le divin Bacchus, (*i*)
L'heureux Persée et le grand Romulus,
Qui des brigands ont délivré la terre.
C'est en leur nom que j'en vais faire autant.
Va, souviens-toi que d'un bâtard normand (*k*)
Le bras vainqueur a soumis l'Angleterre.
O vous, bâtards du maître du tonnerre,
Guidez ma lance et conduisez mes coups !
L'honneur le veut ; vengez-moi, vengez-vous.
Cette prière était peu convenable ;
Mais le héros savait très-bien la fable :
Pour lui la Bible eut des charmes moins doux.
Il dit et part. La molette dorée
Des éperons armés de courtes dents
De son coursier pique les nobles flancs :

Le premier coup de sa lance acérée
Fend de Chandos l'armure diaprée,
Et fait tomber une part du collet
Dont l'acier joint le casque au corselet.

Le brave Anglais porte un coup effroyable;
Du bouclier la voûte impénétrable
Reçoit le fer qui s'écarte en glissant.
Les deux guerriers se joignent en passant;
Leur force augmente ainsi que leur colère:
Chacun saisit son robuste adversaire.
Les deux courtiers sous eux se dérobans,
Débarrassés de leurs fardeaux brillans,
S'en vont en paix errer dans les campagnes.
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens
Deux gros rochers, détachés des montagnes,
Avec grand bruit l'un sur l'autre roulans:
Ainsi tombaient ces deux fiers combattans,
Frappant la terre et tous deux se serrans.
Du choc bruyant les échos retentissent,
L'air s'en émeut, les nymphes en gémissent.
Ainsi quand Mars, suivi par la Terreur,
Couvert de sang, armé par la Fureur,
Du haut des cieux descendait pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre,
Et quand Pallas animait contre lui
Cent rois ligués dont elle était l'appui;
La terre entière en était ébranlée,
De l'Achéron la rive était troublée; (*l*)
Et, pâlissant sur ses horribles bords,
Pluton tremblait pour l'empire des morts.

Les deux héros fièrement se relèvent,
Les yeux en feu, se regardent, s'observent,
Tirent leur sabre, et sous cent coups divers
Rompent l'acier dont tous deux sont couverts.
Déjà le sang, coulant de leurs blessures,
D'un rouge noir avait teint leurs armures.
Les spectateurs en foule se pressans
Fesaient un cercle autour des combattans,
Le cou tendu, l'œil fixe, sans haleine,
N'osant parler et remuant à peine.
On en vaut mieux quand on est regardé;
L'œil du public est aiguillon de gloire.
Les champions n'avaient que préludé
A ce combat d'éternelle mémoire.
Achille, Hector, et tous les demi-dieux,
Les grenadiers bien plus terribles qu'eux,
Et les lions beaucoup plus redoutables,
Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,
Moins acharnés. Enfin l'heureux bâtard
Se ranimant, joignant la force à l'art,
Saisit le bras de l'Anglais qui s'égare,
Fait d'un revers voler son fer barbare;
Puis d'une jambe avancée à propos
Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos;
Mais en tombant son ennemi l'entraîne.
Couverts de poudre ils roulent dans l'arène,
L'Anglais dessous et le Français dessus.

Le doux vainqueur, dont les nobles vertus
Guident le cœur quand son sort est prospère,
De son genou pressant son adversaire:

Rends-toi, dit-il. Oui, dit Chandos, attends;
Tiens, c'eſt ainſi, Dunois, que je me rends.

Tirant alors, pour reſſource dernière,
Un ſtylet court, il étend en arrière
Son bras nerveux, le ramène en jurant,
Et frappe au cou ſon vainqueur bienſeſant :
Mais une maille en cet endroit entière
Fit émouſſer la pointe meurtrière.
Dunois alors cria : Tu veux mourir,
Meurs, ſcélérat : et, ſans plus diſcourir,
Il vous lui plonge, avec peu de ſcrupule,
Son fer ſanglant devers la clavicule.
Chandos mourant, ſe débattant en vain,
Diſait encor tout bas, *fils de putain!*
Son cœur altier, inhumain, ſanguinaire,
Juſques au bout garda ſon caractère.
Ses yeux, ſon front, pleins d'une ſombre horreur,
Son geſte encor menaçaient ſon vainqueur.
Son ame impie, inflexible, implacable,
Dans les enfers alla braver le diable.
Ainſi finit, comme il avait vécu,
Ce dur Anglais par un Français vaincu.

Le beau Dunois ne prit point ſa dépouille :
Il dédaignait ces uſages honteux,
Trop établis chez les Grecs trop fameux.
Tout occupé de ſon cher la Trimouille,
Il le ramène, et deux fois ſon ſecours
De Dorothée ainſi ſauva les jours.
Dans le chemin elle ſoutient encore
Son tendre amant qui, de ſes mains preſſé,

Semble revivre, et n'être plus bleſſé
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore ;
Il les regarde et reprend ſa vigueur.
Sa belle amante, au ſein de la douleur,
Sentit alors le doux plaiſir renaître :
Les agrémens d'un ſourire enchanteur
Parmi ſes pleurs commençaient à paraître ;
Ainſi qu'on voit un nuage éclairé
Des doux rayons d'un ſoleil tempéré.

Le roi gaulois, ſa maîtreſſe charmante,
L'illuſtre Jeanne, embraſſent tour à tour
L'heureux Dunois dont la main triomphante
Avait vengé ſon pays et l'Amour.
On admirait ſur-tout ſa modeſtie,
Dans ſon maintien, dans chaque repartie.
Il eſt aiſé, mais il eſt beau pourtant
D'être modeſte alors que l'on eſt grand.

Jeanne étouffait un peu de jalouſie,
Son cœur tout bas ſe plaignait du deſtin.
Il lui fâchait que ſa pucelle main
Du mécréant n'eût pas tranché la vie :
Se ſouvenant toujours du double affront
Qui vers Cutendre a fait rougir ſon front,
Quand par Chandos au combat provoquée, (*m*)
Elle ſe vit abattue et manquée.

Fin du quatorzième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT QUATORZIEME.

(*a*) CET exorde semble imité du premier chant de l'admirable poëme de *Lucrèce :*

Æneadum genitrix hominum divûmque voluptas,
Alma Venus cæli subter labentia signa, &c. &c.

(*b*) Edition de 1756 :

Tendre Vénus, c'est par un muletier
Que tu formas le cœur de Corisandre.
Depuis ce jour, douce, avisée et tendre,
A tes autels prompte à sacrifier,
Elle sut plaire, et jouir et se rendre
A tous les nœuds dignes de la lier.
Ainsi l'on voit un artisan grossier
Tourner, polir, d'une main rude et noire,
L'or, le rubis, et le jaspe et l'ivoire
Dont se pavane un brillant chevalier.
Aux beaux Français, dont la troupe aguerrie
Unit l'audace à la galanterie,
Au possesseur du bon sens de Bonneau,
La belle fait les honneurs du château,
Et puis conclut un accord pacifique
Entre Charlot et Chandos le cynique.
Il obtint d'eux, &c.

Ces vers se rapportent à l'épisode de *Corisandre*, que nous avons placé à la suite de ce quatorzième chant, et qui dans l'édition de 1756 précédait la mort de *Chandos*.

Ce même chant quatorzième, qui était alors le quinzième, et qui, comme on l'a dit, suivait le chant de *Corisandre*, commençait ainsi dans quelques éditions :

O Volupté, mère de la nature,
Belle Vénus, seule divinité
Que dans la Grèce invoquait Epicure,
Qui du chaos chassant la nuit obscure,

Donnes la vie et la fécondité,
Le sentiment et la félicité,
A cette foule innombrable, agissante,
D'êtres mortels à ta voix renaissante;
Toi que l'on peint désarmant dans tes bras
Le Dieu du ciel et le Dieu de la guerre,
Qui d'un sourire écartes le tonnerre,
Calmes les flots, fais naître sous tes pas
Tous les plaisirs qui consolent la terre;
Tendre Vénus, c'est par un muletier
Que tu formas l'esprit de Corisandre:
Depuis ce jour, spirituelle et tendre,
A tes autels prompte à sacrifier,
Son cœur instruit ne se laissa plus prendre
Que dans des nœuds dignes de la lier.
Ainsi l'on voit un artisan grossier
Tourner, polir, d'une main rude et noire,
L'or, le rubis, et le jaspe et l'ivoire,
Que porte ensuite un galant chevalier.
D'un air modeste et mêlé d'assurance,
Noble, engageant, poli, respectueux,
Elle reçoit le monarque de France.
Un feu charmant anime ses beaux yeux;
Les grâces sont dans sa démarche leste,
Dans son maintien, dans son ris, dans son geste:
Puis ayant fait les honneurs du château
Au possesseur du bon sens de Bonneau,
Aux beaux Français dont la troupe aguerrie
Unit l'audace et la galanterie;
Sur les Anglais elle étendit ses soins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs et leurs besoins.
Un gros rost-beef que le beurre assaisonne,
Des plumpuddings, des vins de la Garonne
Leur sont offerts; et les mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique et flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Elle fit plus. Son heureuse entremise
Sut ménager avec douce accortise
Les deux partis; obtint que chacun d'eux,
Mettant à part sa folie héroïque,
Fit de chez elle un départ pacifique,
A droite, à gauche, et la Loire entre deux,

Sans nul reproche et sans forfanterie,
Selon les lois de la chevalerie.
Le preux Chandos, suivant les mêmes lois,
Sur son beau page a repris son empire;
Charle et Chandos sont rentrés dans leurs droits.
Agnès Sorel tout doucement soupire,
Son tendre cœur, près du plus grand des rois,
Du page heureux se souvient quelquefois,
Toujours docile au roi qui toujours l'aime.
Heureux ceux-là qu'on peut tromper de même!
Quand le château fut bien débarrassé
Du grand dégât qu'avaient fait de tels hôtes,
La belle alors n'eut rien de plus pressé
Que de songer à réparer ses fautes.
Elle appela les plus jeunes amans
Qui l'ayant vue avaient couru les champs.
Le dieu d'amour voulut une vengeance;
Elle honora, d'un choix plein de prudence,
Un bachelier beau, bien fait et dispos;
Mais revenons, lecteurs, à nos héros.
Le roi des Francs avec sa garde bleue, &c.

(*c*) *Comus*, dieu des festins.

(*d*) *Rost-beef*, prononcez *rostbif*; c'est le mets favori des Anglais: c'est ce que nous appelons un *aloyau*. Les *puddings* sont des pâtisseries; il y a des *plumpuddings*, des *breadpuddings*, et plusieurs autres sortes de puddings. *Notandi sunt tibi mores.*

(*e*) Edition de 1756:

Son court jupon, retroussé par mégarde,
Offrait aux yeux de Chandos qui regarde,
A découvert, deux jambes que l'Amour
Refit depuis pour porter Pompadour,
Cette beauté que pour Louis Dieu garde,
Et qu'au couvent il mettra quelque jour:
Jambes d'ivoire, &c.

Ces deux derniers vers sont des éditeurs.

(*f*) Manuscrit:

Il la dirige, il découvre sans peine
Ce bel autel où s'adressent ses vœux,
Autel charmant, autel à la romaine
A deux envers, pour lui sacrés tous deux.
Je ne veux point, &c.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0310

(*g*) Edition de 1756 :

De nos combats c'eſt la loi reſpectée.
Venez, je veux que ce héros vaincu
Soit en un jour et captif et cocu.
Le juſte ciel, &c.

(*h*) Il l'était en effet.

(*i*) *Alcide*, *Bacchus*, *Perſée*, fils de *Jupiter*, *Romulus* de *Mars*, &c.

(*k*) *Guillaume le conquérant*, bâtard d'un duc de Normandie, fils de putain, comme le remarque judicieuſement l'auteur d'après milord *Ch....d*.

(*l*) Cet endroit eſt encore imité d'*Homère ;* mais ceux qui font ſemblant de l'avoir lu dans le grec, diront que le français ne peut jamais en approcher.

(*m*) Manuſcrit :

Quand par Chandos, hélas ! ſi maltraitée
Elle ſe vit abattue et ratée.

Fin des Notes et Variantes du Chant quatorzième.

CHANT QUATORZIEME

DE L'EDITION DE 1756.

CORISANDRE. (*a*)

Mon cher lecteur fait par expérience
Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne ſont point jeux d'enfans,
A deux carquois tout à fait différens.
L'un a des traits dont la douce piqûre
Se fait ſentir ſans danger, ſans douleur,
Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laiſſe une vive bleſſure.
Les autres traits ſont un feu dévorant,
Dont le coup part et brûle au même inſtant.
Dans les cinq ſens il porte le ravage.
Un rouge vif allume le viſage;
D'un nouvel être on ſe croit animé,
D'un nouveau ſang le corps eſt enflammé.
On n'entend rien, le regard étincelle; (*b*)
L'eau ſur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui ſur ſes bords s'élève, échappe et fuit,
N'eſt qu'une image imparfaite, infidelle,
De ces déſirs dont l'excès vous pourſuit.
Vous connaiſſez tous ces états, mes frères;
Mais ce tyran de nos ames légères,
Ce dieu fripon, cet étourdi d'Amour,
Feſait alors un bien plus plaiſant tour.
Il fit loger entre Blois et Cutendre
Une beauté, dont les aimables traits
Auraient paſſé tous les charmes d'Agnès,
Si cette belle avait eu le cœur tendre,
Beau don qui vaut tous les autres attraits.
C'était la jeune et ſotte Coriſandre.

L'Amour voulut que tout roi, chevalier,
Homme d'Eglise et jeune bachelier,
Dès qu'il verrait cette belle imbécille,
Perdît le sens à se faire lier.
Mais les valets, le peuple, espèce vile,
Etaient exempts de la bizarre loi :
Il fallait être ou noble, ou prêtre, ou roi
Pour être fou. Ce n'est pas tout encore :
L'art d'Esculape, et cent grains d'ellébore,
Contre ce mal étaient un vain secours ;
Et la cervelle empirait tous les jours,
Jusqu'au moment où la belle innocente
Pour quelque amant serait compatissante :
Et ce moment du ciel était prescrit,
Pour que la sotte eût enfin de l'esprit.
Plus d'un galant né sur les bords de Loire,
Pour avoir vu Corisandre une fois,
Avait perdu le sens et la mémoire.
L'un se croit cerf, et broute dans les bois :
L'autre imagine avoir un cu de verre ;
Dès qu'un passant le heurte en son chemin,
Il va criant qu'on casse son derrière :
Bertaud se croit du sexe féminin,
Porte une jupe, et se meurt de tristesse
Qu'à la trousser nul amant ne s'empresse :
D'un large bât Meradon s'est chargé ;
Il se croit âne et ne se trompe guère,
Veut qu'on le charge, et ne cesse de braire :
Culand (c) se croit en marmite changé,
Marche à trois pieds ; une main pose à terre,
L'autre fait l'anse. Hélas, chacun de nous
Pourrait fort bien se mettre au rang des fous,
Sans avoir vu la belle Corisandre.
Quel bon esprit ne se laisse surprendre
A ses désirs ? et qui n'a ses travers ?
Chacun est fou, tant en prose qu'en vers.
Or Corisandre avait une grand'mère,
Femme de bien, d'une humeur peu sévère,

Dont en secret l'orgueil se complaisait
A voir les fous que sa fille fesait.
Mais de scrupule à la fin obsédée,
Elle eut pitié d'un si triste fléau :
Notre beauté, si fatale au cerveau,
Fut dans sa chambre étroitement gardée ;
On fit poster, pour garder le château,
Deux champions à la mine assurée,
Qui défendaient l'accès de la maison
A tout venant qui risquait sa raison.
La belle sotte, ainsi claquemurée,
Filait, cousait, et chantait sans penser,
Sans nul regret qui vînt la traverser,
Sans goût, sans soin, et sans la moindre envie
De s'appliquer à guérir la folie
De ses amans : ce qui n'aurait tenu
Qu'à dire : oui, si la belle eût voulu.
Le fier Chandos, encor tout en colère
D'avoir manqué sa gentille adversaire,
Vers ses Anglais retournait en grondant,
Semblable au chien dont la vorace dent
Saisit en vain le lièvre qui s'échappe ;
Il tourne, il crie, il vire, il pleure, il jappe :
Puis vers son maître approche à petits pas,
Portant la queue et l'oreille fort bas.
Chandos maudit son animal revêche,
Qui lui fit faute en ce brave duel.
Son général cependant lui dépêche,
Pour le hâter, un jeune colonel,
Brave irlandais, nommé Paul Tirconel,
Portant l'air haut, une large poitrine,
Jarrets tendus, bras nerveux, double échine,
Au sourcil fier ; on voit bien à sa mine
Qu'il n'a jamais essuyé cet affront
Qui de Chandos fesait rougir le front.
Ces deux guerriers, avec leur noble escorte,
De Corisandre arrivant à la porte,
Veulent entrer, quand des deux portiers l'un

Crie :

Crie : Arrêtez, gardez-vous d'entreprendre
De pénétrer jusques à Corisandre,
Si vous voulez garder le sens commun.
Le fier Chandos, qui croit qu'on l'injurie,
Pousse en avant, et frappant en furie,
D'un coup d'estoc renverse à douze pas
Un des huissiers, qui se démet le bras,
Et tout meurtri roule au loin sur le sable.
Paul Tirconel, non moins impitoyable,
De l'éperon donne à la fois deux coups,
Lâche la bride et serre les genoux.
Son beau coursier, plus prompt que la tempête,
Saute, bondit, et passe sur la tête
De l'autre huissier, qui lève un œil confus,
Reste un moment interdit et perclus,
Et se tournant reçoit une ruade,
Qui vous l'étend près de son camarade.
Tel en province un brillant officier,
Jeune, galant, aigrefin, petit-maître,
Court au spectacle, et rosse le portier,
Gagne une loge, et, placé sans payer,
Siffle par air tout ce qu'il voit paraître.
La suite anglaise arrive dans la cour :
La vieille dame y descend éplorée.
A ce grand bruit Corisandre effarée
Prend un jupon, sort de la chambre, accourt.
Chandos leur fait un compliment fort court,
En digne Anglais, qui de parler n'a cure.
Mais observant l'innocente figure,
Ce teint de lis, ces charmes succulens,
Ces bras d'ivoire, et ces tetons naissans
Que de ses mains arrondit la nature,
Il s'en promet une heureuse aventure ;
Et Corisandre, à l'hébété maintien,
Jette au hasard un œil qui ne dit rien.
Pour Tirconel, d'une façon gentille,
Il salua la grand'mère et la fille,
Et pour sa part fit aussi les yeux doux.

Qu'arrive-t-il ? les voilà tous deux fous.
Chandos atteint de cette maladie,
En maquignon, natif de Normandie,
Pour un cheval prend la jeune beauté,
Prétend qu'il soit sellé, bridé, monté,
Et puis claquant sa croupe rebondie,
D'un demi tour s'élance sur son dos.
La belle plie, et tombe sous Chandos;
Quand Tirconel, par une autre manie,
Au même instant se croit cabaretier,
Et prend la belle à genoux accroupie (*d*)
Pour un tonneau; prétend le relier
Et le percer, et sur-tout essayer
De la liqueur que Bacchus a rougie.
Tout chevauchant alors Chandos lui crie:
Vous êtes fou! *God dam!* L'esprit malin
A détraqué, je crois, votre cervelle.
Quoi! vous prenez pour un tonneau de vin
Mon cheval blanc à crinière isabelle. —
C'est mon tonneau, j'en porte le bondon, —
C'est mon cheval, — c'est mon tonneau, mon frère.
Egalement tous deux avaient raison. (*e*)
Chacun soutient sa brave opinion.
Un jacobin se met moins en colère
Pour saint Thomas, ou tel autre saint père,
Et d'Olivet pour son cher Cicéron.
Des démentis en réplique et duplique,
Et certains mots que, grâce à ma pudeur,
Mon style honnête épargne à mon lecteur,
Mots effrayans par qui l'honneur se pique, (*f*)
Font que déjà nos illustres Bretons,
Ont dégaîné leurs fiers estramaçons.
Comme le vent, dans son faible murmure,
Frise d'abord la surface des eaux,
S'élève, gronde, et brisant les vaisseaux,
Répand l'horreur sur toute la nature:
Ainsi l'on vit nos deux Anglais d'abord
Se plaisanter, faire semblant de rire,

Puis se fâcher, puis dans leur noir délire
Se menacer et se porter la mort.
Tous deux en garde, en la même posture,
Le bras tendu, le corps en son profil,
La tête haute et le bras de droit fil,
En quarte, en tierce, ils tâtent leur peau dure.
Mais aussitôt, sans règle ni mesure,
Plus acharnés, plus fiers, plus en courroux,
Du fer tranchant ils portent de grands coups.
Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir cocu les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins redoublés, moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Le gros canon dont se moque la terre.
Des deux côtés le sang est répandu,
Du bras, du col, et du crâne fendu,
Malgré l'acier de leur brillante armure,
Sans qu'un seul cri succède à la blessure.
La bonne mère en gémit de douleur,
Dit son *Pater*, demande un confesseur;
Et cependant sa fille avec langueur,
Se rengorgeant, rajuste sa coiffure.
Nos deux Anglais lassés, sanglans, rendus,
Gissaient tous deux sur la terre étendus,
Quand arriva notre bon roi de France,
Et ces héros, brillans porteurs de lance,
Et ces beautés, qui formaient une cour
Digne de Mars et du dieu de l'amour.
La belle sotte au-devant d'eux s'avance,
Fait gauchement une humble révérence,
Nonchalamment leur donne le bon jour,
Et les voit tous avec indifférence.
Qui l'aurait cru, que la nature mit
Tant de poison dans des yeux sans esprit!
Des beaux Français les têtes détraquées
Sont par la belle à peine remarquées.
Les dons du ciel versés bénignement

Sont des mortels reçus différemment :
Tout se façonne à notre caractère :
Diversement sur nous la grâce opère.
Le même suc, dont la terre nourrit
Des fruits divers les semences écloses,
Fait des œillets, des chardons et des roses. (*g*)
Chacun se sent des mœurs de son pays :
Tout se varie : une tête française
Tourne autrement qu'une cervelle anglaise.
Chez les Anglais, sombres et durs esprits,
Toute folie est noire, atrabilaire ;
Chez les Français elle est vive et légère.
D'abord nos gens, se prenant par la main,
Dansent en rond et chantent le refrain.
Le gros Bonneau lourdement se démène,
Hors de cadence ainsi que hors d'haleine ;
Bréviaire en main, le père Bonifoux
A pas plus lents danse avec tous ces fous ; (*h*)
Il s'est placé tout auprès du beau page,
D'un air dévot lorgnant ce beau visage ;
A son souris, à son dévot langage,
A ses yeux doux, à ses mains, à son ton,
On lui croirait un reste de raison.
Le mal nouveau qui fascine la vue
De la royale et dansante cohue,
Leur fait penser que la cour du château
Est un jardin avec un bassin d'eau :
Et voulant tous s'y baigner, ils dépouillent
Leurs corselets ; et nus sur le gazon,
Nageant à vide et levant le menton,
Dans l'onde claire ils pensent qu'ils se mouillent.
Et remarquez que le moine engageant,
Près de Monrose allait toujours nageant.
A cet amas de têtes sans cervelle,
A ces objets, à tant de nudités,
On vit d'abord nos pudiques beautés,
La Dorothée, Agnès et la Pucelle,
Qui détournaient leur discrète prunelle,
Puis regardaient, et puis levaient les yeux
Avec le cœur et les mains vers les cieux.

Quoi ! s'écria l'inébranlable Jeanne,
J'aurai pour moi saint Denis et mon âne;
J'aurai battu plus d'un anglais profane,
Vengé mon prince et sauvé des couvens;
J'aurai marché vers les murs d'Orléans;
Le tout en vain ! Le destin nous condamne
A voir périr nos travaux impuissans,
Et nos héros à perdre le bon sens.
La douce Agnès, la tendre Dorothée,
De nos nageurs se tenaient à portée,
Pleuraient tantôt, et riaient quelquefois
De voir si fous des héros et des rois.
Mais que résoudre ? où fuir ? quel parti prendre?
On regrettait le château de Cutendre.
Une servante en secret leur apprit
Comme on trouvait au logis de la belle,
L'art de guérir ceux qui perdaient l'esprit.
La Providence a décrété, dit-elle,
Que le bon sens ne peut être hébergé
Chez les cerveaux dont il a délogé,
Que quand enfin la belle Corisandre
Aux lacs d'Amour se laissera surprendre.
Ce bon avis ne fut pas sans profit.
Le muletier par bonheur l'entendit:
Car vous saurez que ce valet terrible,
Pour Jeanne d'Arc étant toujours sensible,
Jaloux de l'âne, avait d'un pied discret
Suivi de loin l'amazone en secret.
Il se sentit la noble confiance
De secourir et son prince et la France.
La belle était justement dans un coin (*i*)
Propre au mystère : il l'aperçut de loin.
Du moine noir il s'avisa de prendre
L'accoutrement : la belle à cet aspect
Sentit son cœur saisi d'un saint respect.
Elle obéit sans oser se défendre,
Innocemment et sans réflexion,
Comme fesant une bonne action.

Le muletier fit tant par ſes menées
Qu'il accomplit ſes hautes deſtinées.
Il la ſubjugue. A peine elle ſentit
La volupté, dont la triſte ignorance
De ſa jeune ame abrutiſſait l'eſſence,
De tous côtés le charme ſe rompit.
Chaque cervelle auſſitôt fut remiſe
En ſon état, non ſans quelque mépriſe :
Car le roi Charle obtint le gros bon ſens
Du vieux Bonneau, lequel eut en partage
Celui du moine ; et chacun des galans
Troqua de même. On eut peu d'avantage
Dans ces marchés : la raiſon des humains,
Ce don de DIEU, n'eſt que fort peu de choſe ;
Il ne l'a pas verſée à pleines mains,
Et tout mortel eſt content de ſa doſe.
Ce changement n'en produiſit aucun
Chez les amans : chacun pour ſa maîtreſſe
Garda ſon goût, conſerva ſa tendreſſe ;
Car en amour, que fait le ſens commun ?
Pour Coriſandre, elle obtint la ſcience
Du bien, du mal, une honnête aſſurance,
De l'art, du goût, enfin mille agrémens
Qu'elle ignorait dans ſa triſte innocence.
Un muletier lui fit tous ces préſens.
Ainſi d'Adam la compagne imbécille,
Dans ſon jardin vivant ſans volupté,
Dès que du diable elle eut un peu tâté,
Devint charmante, éclairée et ſubtile,
Telles que ſont les femmes de nos jours,
Sans appeler le diable à leur ſecours.

Fin du Chant de Coriſandre.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DE CORISANDRE.

(*a*) Ce chant ne se trouve que dans les premières éditions, et il y fourmille de fautes. Il paraît ici, pour la première fois, imprimé correctement, d'après le manuscrit de l'auteur. Il a été supprimé dans l'édition de 1762 et les suivantes.

(*b*) Edition de 1756 :

Sans réfléchir le geste et l'acte suit.
L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui sur les bords du broc qui la recèle,
S'élève, court, s'échappe, tombe et fuit,
N'est qu'une image imparfaite, infidelle,
Du feu d'amour, quand dans nous il agit.
Vous connaissez, &c.

(*c*) Les premiers éditeurs n'avaient pas manqué de changer ces noms pour susciter des ennemis à M. de *Voltaire*.

(*d*) Edition de 1756 :

Pour un tonneau qu'il convient préparer
Pour le percer et pour le soutirer
Par l'orifice, au clair jusqu'à la lie.
Tout chevauchant, &c.

(*e*) Edition de 1756 :

Ils soutenaient leur folle opinion,
Avec l'ardeur dont un moine en colère
Plaide en faveur du dévot scapulaire,
Et d'Olivet, &c.

(*f*) Edition de 1756 :

Mots effrayans pour qui d'amour se pique,
Mirent en feu nos illustres Bretons
Qui se narguaient de leurs estramaçons.
Comme le vent d'abord faible, murmure,
S'élève, gronde, et brisant les vaisseaux,
Trop agités pour résister aux eaux,
Répand l'horreur, &c.

(*g*) Edition de 1756 :

D'Argens ſoupire alors que d'Arget rit ;
Et Maupertuis débite des fadaiſes,
Comme Newton ſes doctes hypothèſes.
. . . . . .
. . . . . .

Nous ſupprimons ici deux vers des éditeurs. Les trois précédens ne ſont pas davantage de M. de *Voltaire ;* mais ces éditeurs, qui ſavaient les querelles qu'il avait eues récemment à Berlin, le faiſaient parler comme ils auraient parlé eux-mêmes dans des circonſtances ſemblables.

(*h*) Edition de 1756 :

Mais ſe plaiſant ſur-tout avec le page,
A ſon ſouris, à ſon dévot langage,
A ſes yeux doux, à ſon geſte, à ſon ton,
On croit au père un reſte de raiſon.
Le mal nouveau qui faſcine la vue, &c.

(*i*) Edition de 1756 :

La belle était juſtement dans un coin
Propre au myſtère : il la guette de loin,
Puis court vers elle, armé, plein de courage.
On le crut fou ; mais c'était le ſeul ſage.
O muletier, de quels rares tréſors
La juſte main de la riche nature
T'avait payé la trop commune injure
De la fortune ! En un ſeul haut-le-corps
Il met à bas la belle créature ;
Il la ſubjugue . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Du bruſque aſſaut la jeune Coriſandre
N'avait pas eu le temps de ſe défendre :
Les poings fermés, tout le corps en arrêt,
Serrant les dents, retirant le jarret,
Sans dire mot, ſans rien voir, rien entendre,
Elle attendait, en invoquant les ſaints,
Que l'ennemi ſe fût caſſé les reins.
Pour elle enfin le moment vint d'apprendre
Et de ſavoir. A peine elle ſentit
La volupté, &c.

Fin des Notes et Variantes du Chant de Coriſandre.

Le fier Talbot entre et se précipite.
Fureur, succés, gloire, amour, tout l'excite.

Pucelle Chant 18e.

J. M. Moreau le j.e inv. *Jaquoy Sculp.*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0324

CHANT XV.

ARGUMENT.

Grand repas à l'hôtel-de-ville d'Orléans, suivi d'un assaut général. Charles attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle Agnès et à ses compagnons de voyage.

CENSEURS malins, je vous mépriſe tous,
Car je connais mes défauts mieux que vous.
J'aurais voulu dans cette belle hiſtoire,
Ecrite en or au temple de Mémoire,
Ne préſenter que des faits éclatans,
Et couronner mon roi dans Orléans
Par la Pucelle, et l'amour et la gloire.
Il eſt bien dur d'avoir perdu mon temps
A vous parler de Cutendre et d'un page,
De Grisbourdon, de ſa lubrique rage,
D'un muletier, et de tant d'accidens
Qui ſont grand tort au fil de mon ouvrage.

MAIS vous ſavez que ces événemens
Furent écrits par Tritême le ſage; (*a*)
Je le copie et n'ai rien inventé;
Dans ces détails ſi mon lecteur s'enfonce,
Si quelquefois ſa dure gravité
Juge mon ſage avec ſévérité,
A certains traits ſi le ſourcil lui fronce,
Il peut, s'il veut, paſſer ſa pierre ponce (*b*)
Sur la moitié de ce livre enchanté;
Mais qu'il reſpecte au moins la vérité.

O Vérité ! vierge pure et ſacrée,
Quand ſeras-tu dignement révérée ?
Divinité, qui ſeule nous inſtruis,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits ?
Du fond du puits quand ſeras-tu tirée ?
Quand verrons-nous nos doctes écrivains,
Exempts de fiel, libres de flatterie,
Fidèlement nous apprendre la vie,
Les grands exploits de nos beaux paladins ?
Oh qu'Arioſte étala de prudence,
Quand il cita l'archevêque Turpin ! (*c*)
Ce témoignage à ſon livre divin
De tout lecteur attire la croyance.

TOUT inquiet encor de ſon deſtin,
Vers Orléans Charle était en chemin,
Environné de ſa troupe dorée,
D'armes, d'habits richement décorée;
Et demandant à Dunois des conſeils,
Ainſi que font tous les rois ſes pareils,
Dans le malheur dociles et traitables,
Dans la fortune un peu moins praticables.
Charles croyait qu'Agnès et Bonifoux
Suivaient de loin. Plein d'un eſpoir ſi doux,
L'amant royal ſouvent tourne la tête
Pour voir Agnès, et regarde et s'arrête;
Et quand Dunois, préparant ſes ſuccès,
Nomme Orléans, le roi lui nomme Agnès.

L'HEUREUX bâtard, dont l'active prudence
Ne s'occupait que du bien de la France,
Le jour baiſſant, découvre un petit fort
Que négligeait le bon duc de Bedfort.

Ce fort touchait à la ville inveſtie :
Dunois le prend, le roi s'y fortifie.
Des aſſiégeans c'était les magaſins.
Le dieu ſanglant qui donne la victoire,
Le dieu joufflu qui préſide aux feſtins,
D'emplir ces lieux ſe diſputaient la gloire,
L'un de canons et l'autre de bons vins :
Tout l'appareil de la guerre effroyable,
Tous les apprêts des plaiſirs de la table
Se rencontraient dans ce petit château ;
Quels vrais ſuccès pour Dunois et Bonneau !

TOUT Orléans à ces grandes nouvelles
Rendit à DIEU des grâces ſolennelles.
Un *Te Deum* en (*d*) faux-bourdon chanté
Devant les chefs de la noble cité,
Un long dîner où le juge et le maire,
Chanoine, évêque, et guerrier invité,
Le verre en main, tombèrent tous par terre ;
Un feu ſur l'eau, dont les brillans éclairs
Dans la nuit ſombre illuminent les airs,
Les cris du peuple et le canon qui gronde,
Avec fracas annoncèrent au monde
Que le roi Charle, à ſes ſujets rendu,
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

CES chants de gloire et ces bruits d'alégreſſe
Furent ſuivis par des cris de détreſſe.
On n'entend plus que le nom de Bedfort,
Alerte, aux murs, à la brèche, à la mort.
L'Anglais uſait de ces momens propices
Où nos bourgeois, en vidant les flacons,

Louaient leur prince, et danſaient aux chanſons.
Sous une porte on plaça deux ſauciſſes,
Non de boudin, non telles que Bonneau
En inventa pour un ragoût nouveau;
Mais ſauciſſons dont la poudre fatale
Se dilatant, s'enflant avec éclair,
Renverſe tout, confond la terre et l'air,
Machine affreuſe, homicide, infernale,
Qui contenait dans ſon ventre de fer
Ce feu pétri des mains de Lucifer.
Par une mêche artiſtement poſée,
En un moment la matière embraſée,
S'étend, s'élève, et porte à mille pas
Bois, gonds, battans et ferrure en éclats.
Le fier Talbot entre et ſe précipite.
Fureur, ſuccès, gloire, amour, tout l'excite.
On voit de loin briller ſur ſon armet
En or friſé le chiffre de Louvet:
Car la Louvet était toujours la dame
De ſes penſers, et piquait ſa grande ame.
Il prétendait careſſer ſes beautés
Sur les débris des murs enſanglantés.

Ce beau Breton, cet enfant de la guerre,
Conduit ſous lui les braves d'Angleterre.
Allons, dit-il, généreux conquérans,
Portons par-tout et le fer et les flammes,
Buvons le vin des poltrons d'Orléans,
Prenons leur or, baiſons toutes leurs femmes.
Jamais Céſar, dont les traits éloquens
Portaient l'audace et l'honneur dans les ames,
Ne parla mieux à ſes fiers combattans.

SUR ce terrain que la porte enflammée
Couvre en fautant d'une épaiſſe fumée,
Eſt un rempart que la Hire et Poton
Ont élevé de pierre et de gazon.
Un parapet, garni d'artillerie,
Peut repouſſer la première furie,
Les premiers coups du terrible Bedford.

POTON, la Hire y paraiſſent d'abord.
Un peuple entier derrière eux s'évertue,
Le canon gronde, et l'horrible mot *tue*
Eſt répété quand les bouches d'enfer
Sont en ſilence, et ne troublent plus l'air.
Vers le rempart les échelles dreſſées
Portent déjà cent cohortes preſſées;
Et le ſoldat, le pied ſur l'échelon,
Le fer en main, pouſſe ſon compagnon.

DANS ce péril, ni Poton ni la Hire
N'ont oublié leur eſprit qu'on admire.
Avec prudence ils avaient tout prévu,
Avec adreſſe à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante et la poix embraſée,
De pieux pointus une forêt croiſée,
De larges faulx, que leur tranchant effort
Fait reſſembler à la faulx de la mort;
Et des mouſquets qui lancent les tempêtes
De plomb volant ſur les bretonnes têtes,
Tout ce que l'art et la néceſſité,
Et le malheur et l'intrépidité,
Et la peur même ont pu mettre en uſage,
Eſt employé dans ce jour de carnage.

Que de Bretons bouillis, coupés, percés,
Mourans en foule et par rangs entaſſés !
Ainſi qu'on voit ſous cent mains diligentes
Choir les épis des moiſſons jauniſſantes.

MAIS cet aſſaut fièrement ſe maintient;
Plus il en tombe, et plus il en revient.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes
Tombant à terre, et toujours renaiſſantes,
N'effrayaient point le fils de Jupiter;
Ainſi l'Anglais, dans les feux, ſous le fer,
Après ſa chute encor plus formidable,
Brave en montant le nombre qui l'accable.

TU t'avançais ſur ces remparts ſanglans,
Fier Richemont, digne eſpoir d'Orléans.
Cinq cents bourgeois, gens de cœur et d'élite,
En chancelant marchent ſous ſa conduite,
Enluminés du gros vin qu'ils ont bu;
Sa sève encore animait leur vertu;
Et Richemont criait d'une voix forte:
Pauvres bourgeois, vous n'avez plus de porte,
Mais vous m'avez, il ſuffit, combattons.
Il dit, et vole au milieu des Bretons.
Déjà Talbot s'était fait un paſſage
Au haut du mur, et déjà dans ſa rage
D'un bras terrible il porte le trépas.
Il fait de l'autre avancer ſes ſoldats; (*e*)
Criant *Louvet* d'une voix ſtentorée; (*f*)
Louvet l'entend, et s'en tient honorée.
Tous les Anglais criaient auſſi *Louvet*,
Mais ſans ſavoir ce que Talbot voulait.

O fots humains ! on fait trop vous apprendre
A répéter ce qu'on ne peut comprendre.

CHARLE en fon fort triſtement retiré,
D'autres anglais par malheur entouré,
Ne peut marcher vers la ville attaquée.
D'accablement ſon ame eſt ſuffoquée.
Quoi, diſait-il, ne pouvoir ſecourir
Mes chers ſujets que mon œil voit périr !
Ils ont chanté le retour de leur maître.
J'allais entrer, et combattre, et peut-être
Les délivrer des Anglais inhumains.
Le ſort cruel enchaîne ici mes mains. (g)
Non, lui dit Jeanne, il eſt temps de paraître.
Venez, mettez, en ſignalant vos coups,
Ces durs Bretons entre Orléans et vous.
Marchez, mon prince, et vous ſauvez la ville;
Nous ſommes peu, mais vous en valez mille.
Charles lui dit : Quoi ! vous ſavez flatter !
Je vaux bien peu; mais je vais mériter,
Et votre eſtime et celle de la France,
Et des Anglais. Il dit, pique et s'avance.
Devant ſes pas l'oriflamme eſt porté,
Jeanne et Dunois volent à ſon côté.
Il eſt ſuivi de ſes gens d'ordonnance;
Et l'on entend à travers mille cris :
Vivent le roi, Montjoie et ſaint Denis.

CHARLES, Dunois, et la Barroiſe altière,
Sur les Bretons s'élancent par derrière :
Tels que des monts qui tiennent dans leur ſein
Les réſervoirs du Danube et du Rhin,

L'aigle ſuperbe aux ailes étendues,
Aux yeux perçans, aux huit griffes pointues,
Planant dans l'air tombe ſur des faucons
Qui s'acharnaient ſur le cou des hérons. (*h*)

Ce fut alors que l'audace anglicane,
Semblable au fer ſur l'enclume battu,
Qui de ſa trempe augmente la vertu,
Repouſſa bien la valeur gallicane.
Les voyez-vous ces enfans d'Albion,
Et ces ſoldats des fils de Clodion;
Fiers, enflammés, de ſang inſatiables,
Ils ont volé comme un vent dans les airs.
Dès qu'ils ſont joints, ils ſont inébranlables,
Comme un rocher ſous l'écume des mers.
Pied contre pied, aigrette contre aigrette,
Main contre main, œil contre œil, corps à corps,
En jurant DIEU, l'un ſur l'autre on ſe jette,
Et l'un ſur l'autre on voit tomber les morts.

Oh, que ne puis-je en grands vers magnifiques
Ecrire au long tant de faits héroïques!
Homère ſeul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les aventures,
De les étendre, et de les répéter,
De ſupputer les coups et les bleſſures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector,
De grands combats, et des combats encor.

Détournez-vous de ces objets funeſtes, (*i*)
Ami lecteur, oſez lever vos yeux

Et

Et votre eſprit vers les plaines céleſtes.
Venez, montez aux demeures des dieux,
Contemplez-y la ſageſſe profonde,
Qui dans la paix fait le deſtin du monde;
Un tel ſpectacle eſt plus digne de vous
Que le barbare et ſanglant étalage
De ces combats qui ſe reſſemblent tous:
Leur long récit doit ennuyer le ſage.

Fin du quinzième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT QUINZIEME.

(*a*) Nous avons déjà remarqué que l'abbé *Tritême* n'a jamais rien dit de la Pucelle et de la belle *Agnès ;* c'eſt par pure modeſtie que l'auteur de ce poëme attribue tout à un autre.

(*b*) Dit-on pierre ponce ou de ponce ? c'eſt une grande queſtion.

(*c*) L'archevêque *Turpin*, à qui l'on attribue la vie de *Charlemagne* et de *Roland*, était archevêque de Reims ſur la fin du huitième ſiècle : ce livre eſt d'un moine nommé *Turpin*, qui vivait dans l'onzième ; et c'eſt de ce roman que l'*Arioſte* a tiré quelques-uns de ſes contes. Le ſage auteur feint ici qu'il a puiſé ſon poëme dans l'abbé *Tritême*.

(*d*) Le faux-bourdon eſt un plain-chant meſuré. Le ſerpent de la paroiſſe donne le ton, et toutes les parties s'accordent comme elles peuvent. C'eſt une muſique excellente pour les gens qui n'ont point d'oreille.

(*e*) Manuſcrit :

Il s'établit ſur ce dernier aſile
Qui te reſtait, ô malheureuſe ville !
Charle en ſon ſort, *&c.*

(*f*) *Stentor* était le crieur d'*Homère*. Il eſt immortaliſé pour ce beau talent, et le mérite bien.

(*g*) Manuſcrit. Ce chant finiſſait ainſi :

Le ſort cruel enchaîne ici mes mains.
Ma chère Agnès, hélas ! que devient-elle ?
Je perds encor mon Agnès, ma Pucelle ;
Mon confeſſeur eût pu me conſoler ;
Il m'eſt ravi ; le ciel pour m'accabler
M'ôte à la fois dans cette horrible guerre
Tous les plaiſirs du ciel et de la terre !
C'était ainſi que Charles répondait
Par ſes ſanglots au canon qui grondait,

Le gros Bonneau, dans ce cruel martyre,
Près de son roi pleurait à faire rire ;
Et le bâtard, se sentant étonner,
Ne savait plus quel conseil lui donner.

(*h*) Edition de 1756 :

Qui s'acharnaient sur le cou des hérons.
L'Anglais surpris, croyant voir une armée,
Descend soudain de la ville alarmée.
Tous les bourgeois, devenus valeureux,
Les voyant fuir, descendent après eux.
Charles plus loin, entouré de carnage,
Jusqu'à leur camp se fait un beau passage.
Les assiégeans à leur tour assiégés,
En tête, en queue, assaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts, et de mourans jonchées ;
Et de leurs corps ils fesaient un rempart.
Dans cette horrible et sanglante mêlée,
Le roi disait à Dunois : Cher bâtard,
Dis-moi, de grâce, où donc est-elle allée ?
Qui ? dit Dunois. . . Le bon roi lui repart :
Ne sais-tu pas ce qu'elle est devenue ? . . . .
Qui donc ? . . . . Hélas ! elle était disparue
Hier au soir, avant qu'un heureux sort
Nous eût conduits au château de Bedfort ;
Et dans la place on est entré sans elle.
Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
Ciel ! dit le roi, qu'elle me soit fidelle !
Garde-la moi. Pendant ce beau discours
Il avançait et combattait toujours.
Oh ! que ne puis-je en grands vers magnifiques
Ecrire au long tant de faits héroïques ?
Homère seul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les aventures,
De les étendre et de les répéter,
De supputer les coups et les blessures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector
De grands combats, et des combats encor.
C'est-là, sans doute, un sûr moyen de plaire.
Mais je ne puis me résoudre à vous taire
D'autres dangers, dont un destin cruel
Circonvenait la belle Agnès Sorel,
Quand son amant s'avançait vers la gloire.

Dans le chemin, sur les rives de Loire,
Elle entretient le père Bonifoux,
Qui toujours sage, insinuant et doux,
Du tentateur lui contait quelque histoire
Divertissante, et sans réflexions,
Sous l'agrément déguisant ses leçons.
A quelques pas, la Trimouille et sa dame
S'entretenaient de leur fidelle flamme,
Et du dessein de vivre ensemble un jour,
Dans leur château, tout entiers à l'amour.
Dans leur chemin la main de la nature
Tend sous leurs pieds un tapis de verdure,
Velours uni, semblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide Atalante.
Sur le duvet de cette herbe naissante
Agnès approche et chemine avec eux.
Le confesseur suivit la belle errante.
Tous quatre allaient, tenant de beaux discours
De piété, de combats et d'amours.
Sur les Anglais, sur le diable on raisonne.
En raisonnant on ne vit plus personne.
Chacun fondait doucement, doucement,
Homme et cheval, sous le terrain mouvant.
D'abord les pieds, puis le corps, puis la tête,
Tout disparut, ainsi qu'à cette fête
Qu'en un palais d'un auteur cardinal
Trois fois au moins par semaine on apprête;
A l'opéra, souvent joué si mal,
Plus d'un héros à nos regards s'échappe,
Et dans l'enfer descend par une trappe.
Monrose vit du rivage prochain
La belle Agnès, et fut tenté soudain
De venir rendre à l'objet qu'il observe
Tout le respect que son ame conserve.
Il passe un pont; mais il devient perclus,
Quand la voyant son œil ne la vit plus.
Froid comme marbre, et blême comme gypse,
Il veut marcher, mais lui-même il s'éclipse.
Paul Tirconel, qui de loin l'aperçut,
A son secours à grand galop courut.
En arrivant sur la place funeste,
Paul Tirconel y fond avec le reste.
Ils tombent tous dans un grand souterrain

Qui conduisait aux portes d'un jardin
Tel que n'en eut Louis le quatorzième,
Aïeul d'un roi qu'on mépriſe et qu'on aime; (*)
Et le jardin conduisait au château,
Digne en tout ſens de ce jardin ſi beau.
C'était.... mon cœur à ce ſeul mot ſoupire,
De Conculix le formidable empire.
O Dorothée, Agnès et Bonifoux!
Qu'allez-vous faire? et que deviendrez-vous?

(*i*) Edition de 1762 :

Au lieu de ces vers, le chant ſe terminait par ceux-ci :

C'eſt-là ſans doute un sûr moyen de plaire;
Je ne l'ai point, c'eſt à moi de me taire.

(*) Les manuſcrits portent :

Tel que jamais n'en eut le quatorzième
De nos Louis, aïeul d'un roi qu'on aime.

Fin des Notes et Variantes du Chant quinzième.

CHANT XVI.

ARGUMENT.

Comment St Pierre apaisa St George et St Denis, et comment il promit un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure ode. Mort de la belle Rosamore.

PALAIS des cieux, ouvrez-vous à ma voix,
Etres brillans, aux fix ailes légères,
Dieux emplumés, dont les mains tutélaires
Font les destins des peuples et des rois!
Vous qui cachez, en étendant vos ailes,
Des derniers cieux les splendeurs éternelles,
Daignez un peu vous ranger de côté:
Laissez-moi voir, en cette horrible affaire,
Ce qui se passe au fond du sanctuaire;
Et pardonnez ma curiosité.

CETTE prière est de l'abbé Tritême, (*a*)
Non pas de moi; car mon œil effronté
Ne peut percer jusqu'à la cour suprême;
Je n'aurais pas tant de témérité.

LE dur saint George et Denis notre apôtre
Etaient au ciel enfermés l'un et l'autre;
Ils voyaient tout; mais ils ne pouvaient pas
Prêter leurs mains aux terrestres combats;

Il salua trois fois très humblement
Les Conseillers, le premier Président ;

Pucelle Chant 16e

J. Mic. Moreau le jeune *Longer Sculp.*

Ils cabalaient : c'eſt tout ce qu'on peut faire,
Et ce qu'on fait quand on eſt à la cour.
George et Denis s'adreſſent tour à tour
Dans l'empyrée au bon monſieur ſaint Pierre.

CE grand portier, dont le pape eſt vicaire,
Dans ſes filets enveloppant le ſort,
Sous ſes deux clefs tient la vie et la mort.
Pierre leur dit : Vous avez pu connaître,
Mes chers amis, quel affront je reçus
Quand je remis une oreille à Malchus.
Je me ſouviens de l'ordre de mon maître,
Il fit rentrer mon fer dans ſon fourreau, (*b*)
Il m'a privé du droit brillant des armes ;
Mais j'imagine un moyen tout nouveau,
Pour décider de vos grandes alarmes.

VOUS, ſaint Denis, prenez dans ce canton
Les plus grands ſaints qu'ait vu naître la France ;
Vous, monſieur George, allez en diligence
Prendre les ſaints de l'île d'Albion.
Que chaque troupe en ce moment compoſe
Un hymne en vers, non pas une ode en proſe. (*c*)
Houdart a tort ; il faut dans ces hauts lieux
Parler toujours le langage des dieux ;
Qu'on faſſe, dis-je, une ode pindarique
Où le poëte exalte mes vertus,
Ma primauté, mes droits, mes attributs,
Et que le tout ſoit mis vîte en muſique ;
Chez les mortels il faut toujours du temps
Pour rimailler des vers aſſez méchans :
On va plus vîte au ſéjour de la gloire.

Allez, vous dis-je, exercez vos talens ;
La meilleure ode obtiendra la victoire :
Et vous ferez le sort des combattans.

Ainsi parla du plus haut de son trône
Aux deux rivaux l'infaillible Barjône ;
Cela fut dit en deux mots tout au plus ;
Le laconisme est langue des élus.
En un clin d'œil, les deux rivaux célestes
Pour terminer leurs querelles funestes,
Vont assembler les saints de leurs pays,
Qui sur la terre ont été beaux esprits.

Le bon patron qu'on révère à Paris,
Fit aussitôt seoir à sa table ronde
Saint Fortunat, (*d*) peu connu dans le monde,
Et qui passait pour l'auteur du *Pange ;*
Et saint Prosper, (*e*) d'épithètes chargé,
Quoiqu'un peu dur et qu'un peu janséniste.
Il mit aussi Grégoire dans sa liste,
Le grand Grégoire, (*f*) évêque tourangeau,
Cher au pays qui vit naître Bonneau ;
Et saint Bernard, (*g*) fameux par l'antithèse,
Qui dans son temps n'avait pas son pareil ;
Et d'autres saints pour servir de conseil.
Sans prendre avis, il est rare qu'on plaise.

George, en voyant tous ces soins de Denis,
Le regardait d'un dédaigneux souris ;
Il aviſa dans le sacré pourpris
Un saint Austin prêcheur de l'Angleterre, (*h*)
Puis en ces mots il lui dit son avis :

Bon homme Auſtin, je ſuis né pour la guerre,
Non pour les vers, dont je fais peu de cas;
Je fais brandir mon large cimeterre,
Pourfendre un buſte, et caſſer tête et bras;
Tu fais rimer : travaille, verſifie,
Soutiens en vers l'honneur de la patrie.
Un ſeul anglais, dans les champs de la mort,
De trois français triomphe ſans effort.
Nous avons vu devers la Normandie,
Dans le haut Maine, en Guienne, en Picardie,
Ces beaux meſſieurs aiſément mis à bas;
Si pour frapper nous avons meilleurs bras,
Crois, en fait d'hymne, et d'ode et d'œuvre telle,
Quand il s'agit de penſer, de rimer,
Que nous avons non moins bonne cervelle.
Travaille, Auſtin, cours en vers t'eſcrimer :
Je veux que Londre ait à jamais l'empire
Dans les deux arts de bien faire et bien dire.
Denis ameute un tas de rimailleurs
Qui tous enſemble ont très-peu de génie;
Travaille ſeul : tu fais tes vieux auteurs;
Courage, allons, prends ta harpe bénie,
Et moque-toi de ſon académie.

Le bon Auſtin, de cet emploi chargé,
Le remercie en auteur protégé.
Denis et lui dans un réduit commode
Vont ſe tapir; et chacun fit ſon ode.
Quand tout fut fait, les brûlans ſéraphins,
Les gros joufflus, têtes de chérubins,
Près de Barjône en deux rangs ſe perchèrent;
Au-deſſous d'eux les anges ſe nichèrent;

Et tous les saints, soigneux de s'arranger,
Sur des gradins s'assirent pour juger.

Austin commence : il chantait les prodiges
Qui de l'Egypte endurcirent les cœurs ;
Ce grand Moïse, et ses imitateurs
Qui l'égalaient dans ses divins prestiges ;
Les flots du Nil, jadis si bienfesans,
D'un sang affreux dans leur course écumans ;
Du noir limon les venimeux reptiles
Changés en verge, et la verge en serpens ;
Le jour en nuit ; les déserts et les villes,
De moucherons, de vermine couverts,
La rogne aux os ; la foudre dans les airs ;
Les premiers-nés d'une race rebelle,
Tous égorgés par l'ange du Seigneur ;
L'Egypte en deuil, et le peuple fidèle
De ses patrons emportant la vaisselle, (*i*)
Et par le vol méritant son bonheur ;
Ce peuple errant pendant quarante années ;
Vingt mille juifs égorgés pour un veau ; (*k*)
Vingt mille encore envoyés au tombeau
Pour avoir eu des amours fortunées. (*l*)
Et puis Aod, ce Ravaillac hébreu, (*m*)
Assassinant son maître au nom de DIEU ;
Et Samuël, qui d'une main divine
Prend sur l'autel un couteau de cuisine,
Et bravement met Agag en hachis, (*n*)
Car cet Agag était incirconcis ;
Puis la beauté qui, sauvant Béthulie, (*o*)
Si purement de son corps fit folie ;
Le bon Baza qui massacra Nadad ; (*p*)

Et puis Achab mourant comme un impie, (*q*)
Pour n'avoir pas égorgé Benhadad;
Le roi Joas meurtri par Josabad, (*r*)
Fils d'Atrobad; et la reine Athalie,
Si méchamment mise à mort par Joad. (*s*)

Longuette fut la triste litanie;
Ces beaux récits étaient entrelacés
De ces grands traits si chers aux temps passés.
On y voyait le soleil se dissoudre,
La mer fuyant, la lune mise en poudre,
Le monde en feu, qui toujours treſſaillait,
Dieu qui cent fois en fureur s'éveillait;
Des flots de sang, des tombeaux, des ruines.
Et cependant près des eaux argentines
Le lait coulait sous de verds oliviers,
Les monts sautaient tout comme des béliers,
Et les béliers tout comme des collines.
Le bon Austin célébrait le Seigneur
Qui menaçait le Chaldéen vainqueur,
Et qui laissait son peuple en esclavage;
Mais des lions brisant toujours les dents,
Sous ses deux pieds écrasant les serpens,
Parlant au Nil, et suspendant la rage
Des basilics (*t*) et des léviatans. (*u*)
Austin finit. Sa pindarique ivresse
Fit élever parmi les bienheureux
Un bruit confus, un murmure douteux,
Qui n'était pas en faveur de la pièce.

Denis se lève; et baissant ses doux yeux,
Puis les levant avec un air modeste,

Il salua l'auditoire céleste,
Parut surpris de leurs traits radieux;
Et finement sa pudeur semblait dire:
Encouragez celui qui vous admire.
Il salua trois fois très-humblement
Les conseillers, le premier président;
Puis il chanta d'une voix douce et tendre
Cet hymne adroit que vous allez entendre.

O Pierre! ô Pierre! ô toi sur qui JESUS
Daigna fonder son Eglise immortelle,
Portier des cieux, pasteur de tout fidèle,
Maître des rois à tes pieds confondus,
Docteur divin, prêtre saint, tendre père,
Auguste appui de nos rois très-chrétiens,
Etends sur eux ta faveur salutaire:
Leurs droits sont purs, et ces droits sont les tiens.
Le pape à Rome est maître des couronnes:
Aucun n'en doute; et si ton lieutenant
A qui lui plaît fait ce petit présent,
C'est en ton nom, car c'est toi qui les donnes.
Hélas! hélas! nos gens de parlement
Ont banni Charle: ils ont impudemment
Mis sur le trône une race étrangère;
On ôte au fils l'héritage du père.
Divin portier, oppose tes bienfaits
A cette audace, à dix ans de misère;
Rends-nous les clefs de la cour du palais.

C'EST sur ce ton que saint Denis prélude;
Puis il s'arrête: il lit avec étude
Du coin de l'œil dans les yeux de Céphas,

En affectant un ſecret embarras.
Céphas content fit voir ſur ſon viſage
De l'amour propre un ſecret témoignage ;
Et raſſurant les eſprits interdits
Du chantre habile, il dit dans ſon langage :
Cela va bien ; continuez, Denis.

L'HUMBLE Denis repart avec prudence :
Mon adverſaire a pu charmer les cieux ;
Il a chanté le Dieu de la vengeance,
Je vais bénir le Dieu de la clémence :
Haïr eſt bon, mais aimer vaut bien mieux.

DENIS alors, d'une voix aſſurée,
En vers heureux chanta le bon berger
Qui va cherchant ſa brebis égarée,
Et ſur ſon dos ſe plaît à la charger ;
Le bon fermier, dont la main libérale
Daigne payer l'ouvrier négligent
Qui vient trop tard, afin que diligent
Il vienne ouvrer dès l'aube matinale ;
Le bon patron qui, n'ayant que cinq pains
Et trois poiſſons, nourrit cinq mille humains :
Le bon prophète, encor plus doux qu'auſtère,
Qui donne grâce à la femme adultère,
A Magdelène ; et permet que ſes pieds
Soient gentiment par la belle eſſuyés.
(Par Magdelène, Agnès eſt figurée.)
Denis a pris ce délicat détour ;
Il réuſſit : la grand'chambre éthérée
Sentit le trait, et pardonna l'amour.
Du doux Denis l'ode fut bien reçue ;

Elle eut le prix, elle eut toutes les voix.
Du saint anglais l'audace fut déçue;
Austin rougit; il fuit en tapinois:
Chacun en rit, le paradis le hue.
Tel fut hué dans les murs de Paris
Un pédant sec, à face de Therſite,
Vil délateur, insolent hypocrite,
Qui fut payé de haine et de mépris,
Quand il osa dans ses phrases vulgaires
Flétrir les arts et condamner nos frères.

Pierre à Denis donna deux beaux agnus,
Denis les baise; et soudain l'on ordonne,
Par un arrêt signé de douze élus,
Qu'en ce grand jour les Anglais soient vaincus
Par les Français, et par Charle en personne.

En ce moment la barroise amazone
Vit dans les airs, dans un nuage épais,
De son grison la figure et les traits;
Comme un soleil, dont souvent un nuage
Reçoit l'empreinte et réfléchit l'image.
Elle cria: ce jour est glorieux;
Tout est pour nous, mon âne est dans les cieux.
Bedford surpris de ce prodige horrible,
Déjà s'arrête et n'est plus invincible.
Il lit au ciel, d'un regard consterné,
Que de saint George il est abandonné.
L'Anglais surpris, croyant voir une armée,
Descend soudain de la ville alarmée;
Tous les bourgeois, devenus valeureux,
Les voyant fuir, descendent après eux.

Charles plus loin, entouré de carnage,
Jusqu'à leur camp se fait un beau passage.
Les assiégeans, à leur tour assiégés,
En tête, en queue, assaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts, et de mourans jonchées.

C'EST en ces lieux, c'est dans ce champ mortel
Que tu venais exercer ta vaillance,
O dur Anglais! ô Christophe Arondel!
Ton maintien sec, ta froide indifférence,
Donnaient du prix à ton courage altier.
Sans dire un mot, ce sourcilleux guerrier
Examinait comme on se bat en France;
Et l'on eût dit, à son air d'importance,
Qu'il était là pour se désennuyer.
Sa Rosamore, à ses pas attachée,
Est comme lui de fer enharnachée,
Tel qu'un beau page ou qu'un jeune écuyer:
Son casque est d'or, sa cuirasse est d'acier;
D'un perroquet la plume panachée
Au gré des vents ombrage son cimier.
Car dès ce jour où son bras meurtrier
A dans son lit décollé Martinguerre
Elle se plaît tout à fait à la guerre.
On croirait voir la superbe Pallas
Quittant l'aiguille et marchant aux combats,
Ou Bradamante, ou bien Jeanne elle-même.
Elle parlait au voyageur qu'elle aime,
Et lui montrait les plus grands sentimens,
Lorsqu'un démon trop funeste aux amans,
Pour leur malheur, vers Arondel attire

Le dur Poton et le jeune la Hire,
Et Richemont qui n'a pitié de rien.
Poton, voyant le grave et fier maintien
De notre Anglais, tout indigné s'élance
Sur le cauſeur; et d'un grand coup de lance,
Qui par le flanc ſort au milieu du dos,
D'un ſang trop froid lui fait verſer des flots;
Il tombe et meurt: et la lance caſſée
Roule avec lui dans ſon corps enfoncée.

A ce ſpectacle, à ce moment affreux,
On ne vit point la belle Roſamore
Se renverſer ſur l'amant qu'elle adore,
Ni s'arracher l'or de ſes blonds cheveux,
Ni remplir l'air de ſes cris douloureux,
Ni s'emporter contre la Providence;
Point de ſoupirs: elle cria, *vengeance.*
Et dans l'inſtant que Poton ſe baiſſait,
En ramaſſant ſon fer qui ſe caſſait,
Ce bras tout nu, ce bras dont la puiſſance
Avait d'un coup ſéparé dans un lit
Un chef griſon du cou d'un vieux bandit,
Tranche à Poton la main trop redoutable,
Cette main droite à ſes yeux ſi coupable.
Les nerfs cachés ſous la peau des cinq doigts,
Les font mouvoir pour la dernière fois;
Poton depuis ne ſut jamais écrire.

Mais dans l'inſtant le brave et beau la Hire
Porte au guerrier, du grand Poton vainqueur,
Un coup mortel qui lui perce le cœur.
Son caſque d'or, que ſa chute détache,

Découvre

Découvre un sein de roses et de lis;
Son front charmant n'a plus rien qui le cache;
Ses longs cheveux tombent sur ses habits;
Ses grands yeux bleus dans la mort endormis,
Tout laisse voir une femme adorable,
Et montre un corps formé pour les plaisirs.
Le beau la Hire en pousse des soupirs,
Répand des pleurs; et d'un ton lamentable
S'écrie: O ciel! je suis un meurtrier,
Un houssard noir plutôt qu'un chevalier;
Mon cœur, mon bras, mon épée est infame:
Est-il permis de tuer une dame?
Mais Richemont, toujours mauvais plaisant,
Et toujours dur, lui dit: Mon cher la Hire,
Va, tes remords ont sur toi trop d'empire;
C'est une anglaise, et le mal n'est pas grand:
Elle n'est pas pucelle comme Jeanne.

TANDIS qu'il tient un discours si profane,
D'un coup de flèche il se sentit blessé:
Et, devenu plus fier, plus courroucé,
Il rend cent coups à la troupe bretonne
Qui, comme un flot, le presse et l'environne.
La Hire et lui, nobles, bourgeois, soldats,
Portent par-tout les efforts de leurs bras:
On tue, on tombe, on poursuit, on recule,
De corps sanglans un monceau s'accumule;
Et des mourans l'Anglais fait un rempart.

DANS cette horrible et sanglante mêlée,
Le roi disait à Dunois: Cher bâtard,
Dis-moi, de grâce, où donc est-elle allée?

Qui? dit Dunois. Le bon roi lui repart:
Ne ſais-tu pas ce qu'elle eſt devenue? —
Qui donc? — hélas! elle était diſparue,
Hier au ſoir, avant qu'un heureux ſort
Nous eût conduits au château de Bedfort:
Et dans la place on eſt entré ſans elle.
Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
Ciel! dit le roi, qu'elle me ſoit fidelle!
Garde-la moi. Pendant ce beau diſcours,
Il avançait et combattait toujours.

BIENTOT la nuit, couvrant notre hémiſphère,
L'enveloppa d'un noir et long manteau,
Et mit un terme à ce cours tout nouveau
Des beaux exploits que Charle eût voulu faire.

COMME il ſortait de cette grande affaire,
Il entendit qu'on avait le matin
Vu cheminer vers la forêt voiſine
Quelques tendrons du genre féminin;
Une ſur-tout, à la taille divine,
Aux grands yeux bleus, au minois enfantin,
Au ſouris tendre, à la peau de ſatin,
Que ſermonait un bon bénédictin.
Des écuyers brillans, à mines fières,
Des chevaliers, ſur leurs courſiers fringans,
Couverts d'acier, et d'or et de rubans,
Accompagnaient les belles cavalières.
La troupe errante avait porté ſes pas
Vers un palais qu'on ne connaiſſait pas,
Et que jamais, avant cette aventure,

On n'avait vu dans ces lieux écartés ;
Rien n'égalait ſa bizarre ſtructure.

Le roi, ſurpris de tant de nouveautés,
Dit à Bonneau : Qui m'aime doit me ſuivre ;
Demain matin, je veux au point du jour
Revoir l'objet de mon fidèle amour,
Reprendre Agnès, ou bien ceſſer de vivre.
Il reſta peu dans les bras du ſommeil.
Et quand Phoſphore, (x) au viſage vermeil,
Eut précédé les roſes de l'aurore,
Quand dans le ciel on attelait encore
Les beaux courſiers que conduit le ſoleil, (y)
Le roi, Bonneau, Dunois et la Pucelle,
Allégrement ſe remirent en ſelle,
Pour découvrir ce ſuperbe palais.
Charles diſait : Voyons d'abord ma belle ;
Nous rejoindrons aſſez tôt les Anglais ;
Le plus preſſé, c'eſt de vivre avec elle.

Fin du ſeizième Chant.

NOTES

DU CHANT SEIZIEME.

(*a*) J'AVOUE que je ne l'ai point lu dans *Tritême :* mais il ſe peut que je n'aie pas lu tous les ouvrages de ce grand homme.

(*b*) *Remettez votre épée en ſon lieu, car qui prendra l'épée périra par l'épée. Saint Pierre* conſeille ici avec une piété adroite aux Anglais de ne pas faire la guerre.

(*c*) *La Motte-Houdart*, poëte un peu ſec, mais qui a fait d'aſſez bonnes choſes, avait malheureuſement fait des odes en proſe, en 1730; preuve nouvelle que ce poëme divin fut compoſé vers ce temps-là.

(*d*) *Fortunat*, évêque de Poitiers, poëte. Il n'eſt pas l'auteur du *Pange lingua*, qu'on lui attribue.

(*e*) *Saint Proſper*, auteur d'un poëme fort ſec ſur la grâce, au cinquième ſiècle.

(*f*) *Grégoire de Tours*, le premier qui écrivit une hiſtoire de France, toute pleine de miracles.

(*g*) *Saint Bernard*, bourguignon, né en 1091, moine de Cîteaux, puis abbé de Clervaux; il entra dans toutes les affaires publiques de ſon temps, et agit autant qu'il écrivit. On ne voit pas qu'il ait fait beaucoup de vers. Quant à l'antithèſe dont notre auteur le glorifie, il eſt vrai qu'il était grand amateur de cette figure. Il dit d'*Abélard : Leonem invaſimus, inſidimus in draconem.* Sa mère étant groſſe de lui ſongea qu'elle accouchait d'un chien blanc, et on lui prédit que ſon fils ſerait moine, et aboierait contre les mondains.

(*h*) *Saint Auſtin* ou *Auguſtin*, moine qu'on regarde comme le fondateur de la primatie de Cantorbéri, ou Kenterburi.

(*i*) Les Juifs empruntèrent, comme on fait, les vaſes des Egyptiens, et s'enfuirent.

(*k*) Les lévites qui égorgèrent vingt mille de leurs frères.

(*l*) *Phynée* qui fit maſſacrer vingt-quatre mille de ſes frères, parce qu'un d'eux couchait avec une madianite.

(*m*) *Aod*, ou *Eüd*, aſſaſſina le roi *Eglon*, mais de la main gauche.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0354

(*n*) *Samuel* coupa en morceaux le roi *Agag* que *Saül* avait mis à rançon.

(*o*) *Judith* assez connue.

(*p*) *Baza*, roi d'Israël, assassina *Nadad* ou *Nabab*, et lui succéda.

(*q*) *Achab* avait eu une grosse rançon de *Benhadad*, roi syrien, comme *Saül* en avait eu une d'*Agag*, et fut tué pour avoir pardonné. *Benhadad* vaincu envoya des députés à *Achab* pour lui demander la vie. S'il vit, répondit *Achab* aux députés, il n'est plus que mon frère. Cette réponse qui, humainement parlant, est d'une naïveté touchante et sublime, attira sur *Achab* la colère du ciel et sur-tout celle des prophètes. (Rois, liv. III, ch. 20.)

(*r*) *Joas* assassiné par *Jozabad*.

(*s*) Allusion à l'épigramme de *Racine :*

Je pleurs, hélas ! de ce pauvre Holopherne,
Si méchamment mis à mort par Judith.

(*t*) Basilic, animal fort fameux, mais qui n'exista jamais.

(*u*) Léviatan, autre animal fort célèbre. Les uns disent que c'est la baleine, les autres le crocodile.

(*x*) Phosphore, porte-lumière, qui précédait l'aurore, laquelle précédait le char du soleil. Tout était animé, tout était brillant dans l'ancienne mythologie. On ne peut trop en poësie déplorer la perte de ces temps de génie, remplis de belles fictions, toutes allégoriques. Que nous sommes secs et arides en comparaison, nous autres *remués de barbares!*

(*y*) Les anciens donnèrent un char au soleil. Cela était fort commun. *Zoroastre* traversait les airs dans un char ; *Elie* fut transporté au ciel dans un char lumineux. Les quatre chevaux du soleil étaient blancs. Leurs noms étaient *Piroïs*, *Eoüs*, *Éton*, *Phlégon*, selon *Ovide* ; c'est-à-dire, l'enflammé, l'oriental, l'annuel, le brûlant. Mais selon d'autres savans antiquaires, ils s'appelaient *Erithrée*, *Actéon*, *Lampos* et *Philogée ;* c'est-à-dire, le rouge, le lumineux, l'éclatant, le terrestre. Je crois que ces savans se sont trompés, et qu'ils ont pris les noms des quatre parties du jour pour ceux des chevaux ; c'est une erreur grossière que je démontrerai dans le prochain mercure, en attendant les deux dissertations *in-folio* que j'ai faites sur ce sujet.

Fin des Notes du Chant seizième.

CHANT XVII.

ARGUMENT.

Comment Charles VII, Agnès, Jeanne, Dunois, la Trimouille, &c. devinrent tous fous, et comment ils revinrent en leur bon ſens par les exorciſmes du R. P. Boniſoux, confeſſeur ordinaire du roi.

Oh que ce monde eſt rempli d'enchanteurs!
Je ne dirai rien des enchantereſſes.
Je t'ai paſſé, temps heureux des faibleſſes,
Printemps des fous, bel âge des erreurs;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De vrais ſorciers, tout-puiſſans ſéducteurs,
Vêtus de pourpre et rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord,
Puis on vous plonge au fond de l'onde noire;
Et vous buvez l'amertume et la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous frotter à de tels négromans:
Et s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands rois préférez vos griſettes.

Hermaphrodix a bâti tout exprès
Le beau château qui retenait Agnès,
Pour ſe venger des belles de la France,
Des chevaliers, des ânes et des ſaints
Dont la pudeur et les exploits divins
Avaient bravé ſa magique puiſſance.

Le Confeſſeur qui dans ſa promte fuite,
D'Agnès Sorel évitait la pourſuite,

Pucelle Chant 17.

J. M. Moreau le j.e inv. *Triere Sculp.*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0357

Quiconque entrait en ce maudit logis,
Méconnaiſſait ſur le champ ſes amis,
Perdait le ſens, l'eſprit et la mémoire.
L'eau du Léthé que les morts allaient boire,
Les mauvais vins, funeſtes aux vivans,
Ont des effets bien moins extravagans.

Sous les grands arcs d'un immenſe portique,
Amas confus de moderne et d'antique,
Se promenait un fantôme brillant,
Au pied léger, à l'œil étincelant,
Au geſte vif, à la marche égarée,
La tête haute, et de clinquans parée.
On voit ſon corps toujours en action;
Et ſon nom eſt l'*Imagination*.
Non cette belle et charmante déeſſe
Qui préſida dans Rome, et dans la Gréce,
Aux beaux travaux de tant de grands auteurs,
Qui répandit l'éclat de ſes couleurs,
Ses diamans, ſes immortelles fleurs,
Sur plus d'un chant du grand peintre d'Achille,
Sur la Didon que célébra Virgile,
Et qui d'Ovide anima les accens;
Mais celle-là qu'abjure le bon ſens,
Cette étourdie, effarée, inſipide,
Que tant d'auteurs approchent de ſi près,
Qui les inſpire, et qui ſervit de guide
Aux Scudéris, (*a*) le Moine, Deſmarets.
Elle répand ſes faveurs les plus chères
Sur nos romans, nos nouveaux opéra;
Et ſon empire aſſez long-temps dura
Sur le théâtre, au barreau, dans les chaires.

Près d'elle était le *Galimatias*,
Monſtre bavard careſſé dans ſes bras;
Nommé jadis le docteur ſéraphique, (*b*)
Subtil, profond, énergique, angélique,
Commentateur d'imagination,
Et créateur de la confuſion,
Qui depuis peu fit *Marie à la Coque.* (*c*)
Autour de lui voltigent l'équivoque,
La louche énigme, et les mauvais bons-mots,
A double ſens, qui font l'eſprit des ſots;
Les préjugés, les mépriſes, les ſonges,
Les contre-ſens, les abſurdes menſonges,
Ainſi qu'on voit aux murs d'un vieux logis
Les chats-huans et les chauve-ſouris.
Quoi qu'il en ſoit, ce damnable édifice
Fut fabriqué par un tel artifice,
Que tout mortel qui dans ces lieux viendra
Perdra l'eſprit tant qu'il y reſtera.

A peine Agnès, avec ſa douce eſcorte,
De ce palais avait touché la porte,
Que Bonifoux, ce grave confeſſeur,
Devint l'objet de ſa fidelle ardeur;
Elle le prend pour ſon cher roi de France.
O mon héros! ô ma ſeule eſpérance!
Le juſte ciel vous rend à mes ſouhaits;
Ces fiers Bretons ſont-ils par vous défaits?
N'auriez-vous point reçu quelque bleſſure?
Ah! laiſſez-moi détacher votre armure.
Lors elle veut, d'un effort tendre et doux,
Oter le froc du père Bonifoux;
Et dans ſes bras bientôt abandonnée,

L'œil enflammé, le cou vers lui tendu,
Cherche un baiſer qui ſoit pris et rendu.
Charmante Agnès, que tu fus conſternée,
Lorſque cherchant un menton frais tondu,
Tu ne ſentis qu'une barbe tannée,
Longue, piquante, et rude et mal peignée!
Le confeſſeur tout effaré s'enfuit,
Méconnaiſſant la belle qui le ſuit.
La tendre Agnès ſe voyant dédaignée,
Court après lui, de pleurs toute baignée.

Comme ils couraient dans ce vaſte pourpris,
L'un ſe ſignant et l'autre toute en larmes,
Ils ſont frappés des plus lugubres cris.
Un jeune objet, touchant, rempli de charmes,
Avec frayeur embraſſait les genoux
D'un chevalier qui, couvert de ſes armes,
L'allait bientôt immoler ſous ſes coups.
Peut-on connaître à cette barbarie
Ce la Trimouille et ce parfait amant
Qui de grand cœur en tout autre moment
Pour Dorothée aurait donné ſa vie?
Il la prenait pour le fier Tirconel:
Elle n'avait nul trait en ſon viſage
Qui reſſemblât à cet anglais cruel;
Elle cherchait le héros qui l'engage,
Le cher objet d'un amour immortel;
Et lui parlant, ſans pouvoir le connaître,
Elle lui dit: Ne l'avez-vous point vu
Ce chevalier qui de mon cœur eſt maître?
Qui près de moi dans ces lieux eſt venu?
Mon la Trimouille, hélas! eſt diſparu.

Que fait-il donc? de grâce, où peut-il être?
Le Poitevin, à ces touchans discours,
Ne connut point ses fidelles amours.
Il croit entendre un anglais implacable,
Qui vient sur lui prêt à trancher ses jours.
Le fer en main il se met en défense,
Vers Dorothée en mesure il avance:
Je te ferai, dit-il, changer de ton,
Fier, dédaigneux, triste, arrogant Breton;
Dur insulaire, ivre de bierre forte,
C'est bien à toi de parler de la sorte,
De menacer un homme de mon nom!
Moi petit-fils des Poitevins célèbres,
Dont les exploits, au séjour des ténèbres,
Ont fait passer tant d'anglais valeureux,
Plus fiers que toi, plus grands, plus généreux.
Eh quoi, ta main ne tire pas l'épée!
De quel effroi ta vile ame est frappée!
Fier en discours, et lâche en action,
Chevreuil anglais, Therstite d'Albion,
Fait pour brailler chez tes parlementaires,
Vîte, essayons tous deux nos cimeterres;
Çà, qu'on dégaîne, ou je vais de ma main
Signer ton front, des fronts le plus vilain,
Et t'appliquer sur ton large derrière,
A mon plaisir, deux cents coups d'étrivière.
A ce discours qu'il prononce en fureur,
Pâle, éperdue, et mourante de peur:
Je ne suis point anglais, dit Dorothée;
J'en suis bien loin: comment, pourquoi, par où
Me vois-je ici par vous si maltraitée?
Dans quel danger je suis précipitée!

Je cherche ici le héros du Poitou;
C'eſt une fille, hélas, bien tourmentée,
Qui baiſe en pleurs votre noble genou.
Elle parlait, mais ſans être écoutée;
Et la Trimouille étant tout à fait fou,
Allait déjà la prendre par le cou.

Le confeſſeur, qui dans ſa prompte fuite
D'Agnès Sorel évitait la pourſuite,
Bronche en courant et tombe au milieu d'eux;
Le Poitevin veut le prendre aux cheveux,
N'en trouve point, roule avec lui par terre;
La belle Agnès, qui le ſuit et le ſerre,
Sur lui trébuche en pouſſant des clameurs
Et des ſanglots qu'interrompent ſes pleurs;
Et ſous eux tous ſe débat Dorothée,
Très en déſordre et fort mal ajuſtée.

Tout au milieu de ce conflit nouveau,
Le bon roi Charle eſcorté de Bonneau,
Avec Dunois et la fière Pucelle,
Entre à la fois dans ce fatal château,
Pour y chercher ſa maîtreſſe fidelle.
O grand pouvoir! ô merveille nouvelle!
A peine ils ſont de cheval deſcendus,
Sous le portique à peine ils ſont rendus,
Incontinent ils perdent la cervelle.
Tels dans Paris tous ces docteurs fourrés,
Pleins d'argumens ſous leurs bonnets quarrés,
Vont gravement vers la ſorbonne antique,
Séjour de noiſe, antre théologique,
Où la Diſpute et la Confuſion

Ont établi leur ſacré domicile,
Et dont jamais n'approcha la Raiſon.
Nos révérends arrivent à la file:
Ils avaient l'air d'être de ſens raſſis:
Chacun paſſait pour ſage en ſon logis;
On les prendrait pour des gens fort honnêtes,
Point querelleurs et point extravagans;
Quelques-uns même étaient de bonnes têtes:
Ils ſont tous fous quand ils ſont ſur les bancs.

CHARLE enivré de joie et de tendreſſe,
Les yeux mouillés, tout pétillant d'ardeur,
Et reſſentant un battement de cœur,
Diſait d'un ton d'amour et de langueur:

MA chère Agnès, ma pudique maîtreſſe,
Mon paradis, précis de tous les biens,
Combien de fois, hélas! fus-tu perdue?
A mes déſirs te voilà donc rendue.
Parle d'amour, je te vois. je te tiens;
Oh que tu fais une charmante mine!
Mais tu n'as plus cette taille ſi fine,
Que je pouvais embraſſer autrefois
En la ferrant du bout de mes dix doigts.
Quel embonpoint! quel ventre! quelles feſſes!
Voilà le fruit de nos tendres careſſes:
Agnès eſt groſſe, Agnès me donnera
Un beau bâtard qui pour nous combattra.
Je veux greffer, dans l'ardeur qui m'emporte,
Ce fruit nouveau ſur l'arbre qui le porte.
Amour le veut; il faut que dans l'inſtant
J'aille au-devant de cet aimable enfant. ,,

A qui le roi se fesait-il entendre ?
A qui tient-il ce discours noble et tendre ?
Qui tenait-il dans ses bras amoureux ?
C'était Bonneau, soufflant, suant, poudreux ;
C'était Bonneau ; jamais homme en sa vie
Ne se sentit l'ame plus ébahie.
Charle pressé d'un désir violent,
D'un bras nerveux le pousse tendrement ;
Il le renverse ; et Bonneau pesamment
S'en va tomber sur la troupe mêlée,
Qui de son poids se sentit accablée.
Ciel ! que de cris et que de hurlemens !
Le confesseur reprit un peu ses sens ;
Sa grosse panse était juste portée
Dessus Agnès et dessous Dorothée ;
Il se relève, il marche, il court, il fuit ;
Tout haletant le bon Bonneau le suit.
Mais la Trimouille à l'instant s'imagine
Que sa beauté, sa maîtresse divine,
Sa Dorothée était entre les bras
Du tourangeau qui fuyait à grands pas.
Il court après ; il le presse, il lui crie :
Rends-moi mon cœur, bourreau, rends-moi ma vie ;
Attends, arrête. En prononçant ces mots,
D'un large sabre il frappe son gros dos.
Bonneau portait une épaisse cuirasse,
Et ressemblait à la pesante masse,
Qui dans la forge à grand bruit retentit,
Sous le marteau qui frappe et rebondit.
La peur hâtait sa marche équarquillée.
Jeanne voyant le Bonneau qui trottait,
Et les grands coups que l'autre lui portait,

Jeanne casquée et de fer habillée,
Suit à grands pas la Trimouille, et lui rend
Tout ce qu'il donne au royal confident.
Dunois, la fleur de la chevalerie,
Ne souffre pas qu'on attente à la vie
De la Trimouille; il est son cher appui;
C'est son destin de combattre pour lui:
Il le connaît; mais il prend la Pucelle
Pour un anglais; il vous tombe sur elle,
Il vous l'étrille ainsi qu'elle étrillait
Le Poitevin qui toujours chatouillait
L'ami Bonneau qui lourdement fuyait.

Le bon roi Charle, en ce désordre extrême,
Dans son Bonneau voit toujours ce qu'il aime.
Il voit Agnès. Quel état pour un roi!
Pour un amant des amans le plus tendre!
Nul ennemi ne lui cause d'effroi;
Contre une armée il voudrait la défendre.
Tous ces guerriers après Bonneau courans,
Sont à ses yeux des ravisseurs sanglans.
L'épée au poing sur Dunois il s'élance;
Le beau bâtard se retourne et lui rend
Sur la visière un énorme fendant.
Ah! s'il savait que c'est le roi de France,
Qu'il se verrait avec un œil d'horreur!
Il périrait de honte et de douleur.
En même temps Jeanne, par lui frappée,
Lui répondit de sa puissante épée;
Et le bâtard, incapable d'effroi,
Frappe à la fois sa maîtresse et son roi;
A droite, à gauche, il lance sur leurs têtes

De mille coups les rapides tempêtes.
Charmant Dunois, belle Jeanne, arrêtez;
Ciel! quels feront vos regrets et vos larmes,
Quand vous saurez qui poursuivent vos armes,
Et qui vous frotte, et qui vous combattez!

Le Poitevin, dans l'horrible mêlée,
De temps en temps appesantit son bras
Sur la Pucelle, et rosse ses appas.
L'ami Bonneau ne les imite pas;
Sa grosse tête était la moins troublée.
Il recevait, mais il ne rendait point.
Il court toujours; Bonifoux le précède,
Aiguillonné de la peur qui le point.
Le tourbillon que la rage possède,
Tous contre tous, assaillans, assaillis,
Battans, battus, dans ce grand chamaillis,
Criant, hurlant, parcourent le logis.
Agnès en pleurs, Dorothée éperdue,
Crie au secours: on m'égorge, on me tue.
Le confesseur, plein de contrition,
Menait toujours cette procession.

Il aperçoit à certaine fenêtre,
De ce logis le redoutable maître,
Hermaphrodix, qui contemplait gaîment
Des bons Français le barbare tourment,
Et se tenait les deux côtés de rire.
Bonifoux vit que ce fatal empire
Etait, sans doute, une œuvre du démon.
Il conservait un reste de raison;
Son long capuce et sa large tonsure
A sa cervelle avaient servi d'armure.

Il se souvint que notre ami Bonneau
Suivait toujours l'usage antique et beau,
Très-sagement établi par nos pères,
D'avoir sur soi les choses nécessaires;
Muscade, clou, poivre, girofle et sel. (*d*)
Pour Bonifoux il avait son missel.
Il aperçut une fontaine claire,
Il y courut, sel et missel en main,
Bien résolu d'attraper le malin.
Le voilà donc qui travaille au mystère;
Il dit tout bas : *Sanctam*, *Catholicam*,
Papam, *Romam*, *aquam benedictam.*
Puis de Bonneau prend la tasse, et va vîte
Adroitement asperger d'eau bénite
Le farfadet né de la belle Alix.

Chez les païens l'eau brûlante du Styx
Fut moins fatale aux ames criminelles.
Son cuir tanné fut couvert d'étincelles;
Un gros nuage, enfumé, noir, épais,
Enveloppa le maître et le palais.
Les combattans, couverts d'une nuit sombre,
Couraient encore et se cherchaient dans l'ombre.
Tout aussitôt le palais disparut;
Plus de combat, d'erreur ni de méprise;
Chacun se vit, chacun se reconnut;
Chaque cervelle en son lieu fut remise.
A nos héros un seul moment rendit
Le peu de sens qu'un seul moment perdit:
Car la folie, hélas! ou la sagesse,
Ne tient à rien dans notre pauvre espèce.
C'était alors un grand plaisir de voir

Ces

Ces paladins aux pieds du moine noir,
Le béniſſant, chantant des litanies,
Se demandant pardon de leurs folies.
O la Trimouille! ô vous royal amant!
Qui me peindra votre raviſſement!
On n'entendait que ces mots : Ah! ma belle,
Mon tout, mon roi, mon ange, ma fidelle,
C'eſt vous! c'eſt toi! jour heureux, doux momens!
Et des baiſers, et des embraſſemens,
Cent queſtions, cent réponſes preſſées,
Leur voix ne peut ſuffire à leurs penſées.
Le confeſſeur, d'un paternel regard,
Les lorgnait tous et priait à l'écart.
Le grand bâtard et ſa fière maîtreſſe
Modeſtement s'expliquaient leur tendreſſe.
De leurs amours le rare compagnon
Elève alors la tête avec le ton;
Il entonna l'octave diſcordante
De ſon goſier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Tout fut ému : la nature tremblante
Frémit d'horreur; et Jeanne vit ſoudain
Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier et cent portes d'airain,
Comme autrefois la horde moſaïque
Fit voir, au ſon de ſa trompe hébraïque,
De Jéricho le rempart écroulé, (e)
Réduit en poudre, à la terre égalé.
Le temps n'eſt plus de ſemblable pratique.

ALORS, alors, ce ſuperbe palais
Si brillant d'or, ſi noirci de forfaits,

Devint un ample et ſacré monaſtère.
Le ſallon fut en chapelle changé.
Le cabinet, où ce maître enragé
Avait dormi dans le vice plongé,
Tranſmué fut en un beau ſanctuaire.
L'ordre de DIEU, qui préſide aux deſtins,
Ne changea point la ſalle des feſtins,
Mais elle prit le nom de réfectoire.
On y bénit le manger et le boire.
Jeanne, le cœur élevé vers les ſaints,
Vers Orléans, vers le ſacre de Reims,
Dit à Dunois : Tout nous eſt favorable
Dans nos amours et dans nos grands deſſeins;
Eſpérons tout; ſoyez sûr que le diable
A contre nous fait ſon dernier effort.
Parlant ainſi Jeanne ſe trompait fort. (*f*)

Fin du dix-ſeptième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DIX-SEPTIEME.

(*a*) *Scudéri*, auteur d'Alaric, poëme épique; *le Moine*, jésuite, auteur du Saint-Louis, ou Louisiade, poëme épique; *Desmarets Saint-Sorlin*, auteur de Clovis, poëme épique; ces trois ouvrages sont de terribles poëmes épiques.

(*b*) Noms que prenaient autrefois les théologiens.

(*c*) L'histoire de *Marie à la Coque*, ouvrage rare par l'excès du ridicule, composé par *Languet*, alors évêque de Soissons; ce passage nous indique que le fameux poëme que nous commentons fut fait vers l'an 1730, temps où il était beaucoup question de *Marie à la Coque*.

(*d*) C'est ce qu'on appelait autrefois *cuisine de poche*, et ce que signifie ce vers d'une comédie :

Porte cuisine en poche, et poivre concassé.

(*e*) Jéricho, comme vous savez, tomba au son des cornemuses : c'est un événement très-commun.

(*f*) Le commencement de ce chant, qui était alors le quatorzième, et suivait la mort de *Chandos*, est différent dans un manuscrit trouvé parmi les papiers de l'auteur. Le voici :

C'était le temps de la saison brillante,
Quand le soleil, aux bornes de son cours,
Prend sur les nuits pour ajouter aux jours,
Et se plaisant dans sa demarche lente
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arrête encor ses pas.
O grand saint Jean ! c'était alors ta fête;
Premier des Jeans, orateur des déserts,
Toi qui crias jadis à pleine tête,
Que du salut les chemins soient ouverts;
Grand précurseur du vainqueur des enfers,
Toi qui plongeas l'agneau de Dieu dans l'onde,
Et baptisas le baptiseur du monde !
Du roi des Francs le benin confesseur
Voulut alors réparer le scandale

Qu'avait porté la luxure fatale
De Jean Chandos au logis du Seigneur.
Il rebénit la chapelle pollue,
Puis fit crier dans les lieux d'alentour,
Par cet hermite à la barbe touffue :
„ Tout pénitent qui veut en ce saint jour,
„ De ses péchés détaillant le grimoire,
„ Se dérober au gentil purgatoire,
„ Peut s'adresser au père Bonifoux;
„ Avec trois mots tous péchés sont absous. „
A ce tocsin de la vie éternelle,
Des lieux voisins une foule accourut,
Bourgeois, soldat, jeune, sempiternelle,
Anglais, Français, pour faire son salut,
Attrit, contrit, à genoux comparut,
De ses péchés contant la kyrielle.
La belle Agnès, qui toujours dans son cœur
Avait gardé la crainte du Seigneur,
Au tribunal ne fut pas la dernière.
Le révérend tenait sa cour plénière,
Les yeux baissés, un mouchoir à la main,
A droite, à gauche, absolvant son prochain.
O Dorothée! ô cœur dévot et tendre,
Dans le saint lieu tu vins aussi te rendre;
Et la Trimouille, un peu faible et traînant,
Y vint chercher sa part du sacrement.
Ce couple heureux eut le plaisir suprême
De détailler les doux péchés qu'il aime;
Et Bonifoux était par piété
Le confident de leur fidelité.
Ces gens de bien ayant dit leur histoire,
Se promenaient sur le bord de la Loire,
Signant leur face, et récitant encor
Quelques morceaux de leur *Confiteor*.
Le beau Monrose alors vint à paraître;
Il déplorait la mort de son cher maître.
De ce trépas le grand événement
Porte en son cœur un trouble pénitent :
Il entrevoit, dans sa douleur profonde,
Le grand néant des vanités du monde;
Et de remords saintement tourmenté,
Pour un moment songe à l'éternité.
Il entre seul dans la demeure sainte;

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0372

Il se présente à ce bon Bonifoux
Qui le reçoit dans sa petite enceinte,
Le pose en face entre ses deux genoux,
Et lui pressant la tête et la poitrine,
Lui fait conter les péchés qu'il devine.
Cher pénitent, pour ces petits péchés,
Et pour les cas en iceux épluchés,
Il vous convient avoir la discipline.
Çà, mettez-vous en état; que ma main
Légérement pour votre bien remplisse
Sur votre peau ce bienheureux office.
D'un cœur contrit et d'un air enfantin,
Le doux Monrose offre à la main du père
Modestement, ces globes de satin,
Dont quelquefois abusa le malin.
Il les soumet au tourment salutaire
Qui va mêler la rose à leur blancheur.
Que devins-tu, mon prudent confesseur,
Lorsque tu vis sur ce charmant ivoire
Ces fleurs de lis, ces monumens de gloire,
Ce rare hommage au sceptre des Français,
Ainsi rendu par le cu d'un Anglais!
Charle avait pris ce signe inconcevable
Pour un effet des malices du diable.
Toi, qui lis mieux dans le livre du ciel,
Tu découvris par quel ordre éternel
Les fleurs de lis allaient lever leur tête,
Que fit baisser cette longue tempête.
Extasié, saisi d'un saint transport,
Tu contemplais ces trois fleurs de lis d'or
En champ d'albâtre; et ta main suspendue,
Comme ton ame, en demeurait perclue;
Tu t'arrêtais, cou penché, pied tremblant,
Les bras en haut, l'œil fixe, étincelant.
Comme il gardait cette belle attitude,
Paul Tirconel, soldat fier, esprit rude,
Vers la chapelle avançait sans dessein,
De Jean Chandos déplorant le destin.
Le cœur petri du fiel de ses ancêtres,
Et detestant les Français et les prêtres,
Il vit de loin ce beau page étalé,
Et Bonifoux par derrière instalé.
Il crut voir pis. Sa cervelle gâtée

Croyait le mal beaucoup plus que le bien.
Cette posture et ce plaisant maintien
Sont un affront à son ame irritée.
Quoi ! disait-il, un Français jacobin
A de Chandos le plus bel heritage !
Il prend son fer, il se livre à la rage.
Monrose fuit en tenant d'une main
Son haut-de-chausse, et le dominicain
Tout éperdu court en suivant le page.
Tirconel suit le grave personnage,
Qui lourdement se hâtait par la peur.
Le Poitevin voyant son confesseur,
Que Tirconel semblait vouloir pourfendre,
Suit cet Anglais, et crie : Ose m'attendre,
Maudit Breton ; n'auras-tu donc du cœur
Qu'avec un moine ? et ta rare valeur
Contre un guerrier craint-elle de paraître ?
Je fus hier bien battu ; mais peut-être
Tu reverras en moi quelque vigueur,
Et tour-à-tour chacun trouve son maître.
Ainsi parlait la Trimouille assez bas
A Tirconel qui ne l'entendait pas.
La Dorothee, en voyant dans la plaine
Son cher amant qui courait hors d'haleine,
Se mit alors à galopper aussi.
La belle Agnès, qui la voit fuir ainsi,
Trotte après elle, et cependant ignore
Pourquoi l'on court, et de loin trotte encore :
Tel un mouton, par son instinct porté,
Saute à son tour quand un autre a sauté.
Le fier Dunois était près du roi Charle
Vers l'autre bord : en secret il lui parle
De l'appareil, des mesures, du temps
Dont il lui faut entrer dans Orléans.
Non loin du pont la redoutable Jeanne
Caracolait noblement sur son âne ;
Elle aperçut dessus ces bords fleuris,
Vers la chapelle à quelques quarts de mille,
Les six courtiers se suivant à la file ;
D'étonnement ses sens furent saisis.
Jeanne bientôt s'étonna davantage,
Lorsque voyant ces gens courir si bien,
En un moment elle ne vit plus rien.

Au coin d'un bois la main de la nature
Tend sous leurs pieds un tapis de verdure,
Velours uni, semblable au pre fameux
Où s'exerçait la rapide Atalante.
Sur le duvet de cette herbe riante,
Monrose vole, et de ses blonds cheveux
L'air soulevait la parure ondoyante.
Jeanne de l'œil le suit et s'y complaît.
Mais tout-à-coup Monrose disparaît.
Le confesseur au même endroit arrive.
Ciel! plus de prêtre et plus de Bonifoux.
Tirconel vient toujours plein de courroux.
Jeanne portait une vue attentive
Sur cet Anglais; l'Anglais s'évanouit
A ses regards. La Trimouille le suit,
La Trimouille est éclipsé comme un autre.
Quel sentiment, quel trouble était le vôtre?
O Dorothée! Elle accourt, et soudain
Elle est perdue, et l'œil la cherche en vain.
Agnès se rend sur la place funeste,
La belle Agnès y fond avec le reste.
Tel dans Paris près du palais royal,
A l'opéra souvent joué si mal,
Plus d'un héros à nos regards échappe,
Et dans l'enfer descend par une trappe.
Jeanne effarée, et se frottant les yeux,
Priant Denis, et son âne et les cieux,
Crut être alors dans le pays du diable,
Des enchanteurs, des larves, des sorciers,
Pays si cher à nos bons devanciers,
Que de Roland le chantre inimitable
Chanta depuis dans son delire heureux;
Que Torquato rendit encor fameux,
Que crut long-temps l'Eglise charitable,
Qu'ont supposé de graves parlemens,
Et des docteurs, et même des savans.
Jeanne piquant sa divine monture,
La lance en main, se rend sur la verdure
Où se passait cette étrange aventure.
Mais c'est en vain que d'un double éperon
Elle pressait le celeste grison.
Il s'arrêta vers la place fatale,
D'un cou rétif, et rebelle au bridon,

Se démenant d'une ardeur sans égale,
Ruant, tournant, et fuyant ce gazon.
Tout animal reçut de la nature
Certain instinct dont la conduite est sûre;
Et les humains n'ont que de la raison.
De saint Denis cet ingénieux âne
Sent le péril que ne voyait point Jeanne.
Il prend son vol, et prompt comme un éclair,
Portant sa dame aux campagnes de l'air,
Franchit le bois qui bordait la prairie.
Du saint patron l'assistance chérie,
Qui conduisait le quadrupède oiseau,
Fixa sa course aux portes d'un château,
Tel que n'en eut jamais le quatorzième
De ces Louis, aïeul d'un roi qu'on aime.
Jeanne voyant le marbre, les rubis,
Le jaspe et l'or de ce brillant pourpris:
Ah sainte Vierge! ah Denis! cria-t-elle,
Le ciel le veut, la vengeance m'appelle,
C'est le château du paillard Conculix.
Tandis qu'ainsi l'errante chevalière
Branlant sa lance, et fesant sa prière,
De l'aventure attend l'heureuse fin,
Le roi des Francs suit toujours son chemin,
Environné de sa troupe dorée, &c.

Voyez la suite au chant XVe, page 282. Une partie de ces vers se trouve dans les variantes du même chant, tirées des éditions imprimées.

Le chant suivant, qui alors était le quinzième, commençait ainsi dans le manuscrit; le préambule se trouve à présent au chant dix-septième, et la fin dans le chant vingtième.

Oh que ce monde est rempli d'enchanteurs!
Je ne dirai rien des enchantereſſes:
Je t'ai passé, bel âge des faiblesses,
Je t'ai passé, temps heureux des erreurs;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De ces sorciers tout-puissans séducteurs,
Vêtus de pourpre et rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord;
Puis on vous plonge au sein de l'onde noire,
Et vous buvez l'amertume et la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous frotter à de tels négromans;

Et s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands rois préférez vos griſettes.
Jeanne preſſant de ſon divin baudet
Le dos pointu ſous ſes feſſes charnues,
Vers le château fondit du haut des nues,
Le cœur ému, le regard ſtupéfait,
Vers ce château dont le mur étalait
Des ornemens dont l'œil s'émerveillait.
Jeanne effarée, et ne ſachant que croire,
Craignant encor les tours de Conculix,
Fit en ſecret à monſieur ſaint Denis
Une oraiſon qu'on tient jaculatoire;
Elle priait ſeulement en eſprit,
Ne diſant mot. Saint Denis l'entendit.
Il fit ſoudain, du haut de l'empyrée,
Partir un trait d'influence ſacrée,
Qui pénétra tout droit juſqu'au griſon:
Lors élevant la tête avec le ton,
L'âne entonna l'octave diſcordante
De ſon goſier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Blois, Orléans, Tours et Saumur et Nante,
Tout retentit; la nature tremblante
S'émut d'horreur, et Jeanne vit ſoudain
Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier et cent portes d'airain;
Comme autrefois la horde moſaïque
Ayant ſonné de ſa trompe hébraïque,
De Jéricho le rempart diſparut,
Le beau rempart, ſi jamais il en eut.
Le temps n'eſt plus de ſemblable pratique;
Et pour briſer les murs audacieux
Du Milanais ou du pays belgique,
Nous prétendons que le canon vaut mieux.
Dès qu'aux accens de la trompette aſine,
Des murs épais la ſuperbe ruine
S'éparpilla dans les champs d'alentour,
Le ſaint baudet et la groſſe héroïne
D'un ſaut léger entrèrent dans la cour.
Les priſonniers près de Jeanne accoururent;
Ce la Trimouille et ce dur Tirconel
Accompagnaient Dorothée et Sorel:
En bons chrétiens tous les deux comparurent.

Dans l'eſclavage ils s'étaient réunis ;
Les malheureux volontiers ſont amis.
De Charles ſept le confeſſeur très-ſage
Venait derrière avec le jeune page.
Mais quelle foule ô ciel ! quel aſſemblage
De priſonniers de toute nation,
De tout etat, âge, religion,
Que Conculix tenait en eſclavage
Pour ſes plaiſirs et pour ſon double uſage !
Auprès de Jeanne ils s'empreſsèrent tous :
Chacun voulait conter ſon aventure.
Jeanne cria : qu'on ſe mette à genoux.
Chacun ſe mit en cette humble poſture.
Alors, alors ce ſuperbe palais,
Si brillant d'or, ſi noirci de forfaits,
Devint un ample et ſacré monaſtère.
Le ſallon fut en chapelle changé ;
Le cabinet, où ce maître enragé
Avait dormi dans le vice plongé,
Tranſmué fut en un beau ſanctuaire :
L'ordre de Dieu, qui préſide aux deſtins,
Ne changea point la ſalle des feſtins,
Mais elle prit le nom de réfectoire.
Le Conculix pour jamais fut exclus
De ces repas réſervés aux élus ;
On y bénit le manger et le boire.
Mais qui croirait que ce ſéjour ſi ſaint,
Malgre Denis, très-ſortement retint
L'impreſſion des mœurs du premier maître ?
C'eſt en ces lieux que devaient reparaître
Ces vains déſirs et ces vœux effrontés,
Ces attentats dont frémit la nature,
Et que les Grecs ont hardiment chantés.
Muſes, tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future.
Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
Les ſages goûts d'une tendreſſe pure,
Remerciez le bon monſieur Denis
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

La ſuite ſe trouve au vingtième chant.

Fin des Notes et Variantes du Chant dix-ſeptième.

Mon Roi, dit-elle, avouez que ce jour
Est fortuné pour cette pauvre race.

Pucelle Chant 18e

J. M. Moreau le J.eune. *Delaunay Sculp.*

CHANT XVIII.

ARGUMENT.

Disgrâce de Charles et de sa troupe dorée.

Je ne connais dans l'histoire du monde (*a*)
Aucun héros, aucun homme de bien,
Aucun prophète, aucun parfait chrétien,
Qui n'ait été la dupe d'un vaurien,
Ou des jaloux, ou de l'esprit immonde.

La Providence en tout temps éprouva
Mon bon roi Charle avec mainte détresse.
Dès son berceau fort mal on l'éleva;
Le Bourguignon poursuivit sa jeunesse; (*b*)
De tous ses droits son père le priva;
Le parlement de Paris près Gonesse, (*c*)
Tuteur des rois, (*d*) son pupille ajourna;
De ses beaux lis un chef anglais s'orna;
Il fut errant, manqua souvent de messe
Et de dîner; rarement séjourna
En même lieu. Mère, (*e*) oncle, ami, maîtresse,
Tout le trahit ou tout l'abandonna.
Un page anglais partagea la tendresse
De son Agnès; et l'enfer déchaîna
Hermaphrodix, qui par magique adresse
Pour quelque temps la tête lui tourna.
Il essuya des traits de toute espèce;
Il les souffrit, et DIEU lui pardonna.

De nos amans la troupe fière et leſte
S'acheminait loin du château funeſte,
Où Belzébut dérangea le cerveau
Des chevaliers, d'Agnès et de Bonneau.
Ils côtoyaient la forêt vaſte et ſombre,
Qui d'Orléans porte aujourd'hui le nom.
A peine encor l'épouſe de Titon
En ſe levant mêlait le jour à l'ombre.
On aperçut de loin des hoquetons,
Au rond bonnet, aux écourtés jupons;
Leur corſelet paraiſſait mi-partie
De fleurs de lis et de trois léopards. (*f*)
Le roi fit halte, en fixant ſes regards
Sur la cohorte en la forêt blottie.
Dunois et Jeanne avancent quelques pas.
La tendre Agnès, étendant ſes beaux bras,
Dit à ſon Charle: Allons, fuyons, mon maître.
Jeanne en courant s'approcha, vit paraître
Des malheureux deux à deux enchaînés,
Les yeux en terre, et les fronts conſternés.
Hélas! ce ſont des chevaliers, dit-elle,
Qui ſont captifs; et c'eſt notre devoir
De délivrer cette troupe fidelle.
Allons, bâtard, allons, et feſons voir
Ce qu'eſt Dunois et ce qu'eſt la Pucelle.
Lance en arrêt, ils fondent à ces mots
Sur les ſoldats qui gardaient ces héros.
Au fier aſpect de la puiſſante Jeanne
Et de Dunois, et plus encor de l'âne,
D'un pas léger ces prétendus guerriers
S'en vont au loin comme des levriers.
Jeanne auſſitôt, de plaiſir tranſportée,

Complimenta la troupe garrottée.
Beaux chevaliers que l'Anglais mit aux fers,
Remerciez le roi qui vous délivre ;
Baisez sa main, soyez prêts à le suivre,
Et vengeons-nous de ces Anglais pervers.
Les chevaliers, à cette offre courtoise,
Montraient encore une face fournoise,
Baissaient les yeux.... Lecteurs impatiens,
Vous demandez qui sont ces personnages,
Dont la Pucelle animait les courages.
Ces chevaliers étaient des garnemens
Qui, dans Paris payés pour leur mérite,
Allaient ramer sur le dos d'Amphitrite ;
On les connut à leurs accoutremens.
En les voyant le bon Charles soupire :
Hélas ! dit-il, ces objets dans mon cœur
Ont enfoncé les traits de la douleur.
Quoi ! les Anglais règnent dans mon empire !
C'est en leur nom que l'on rend des arrêts !
C'est pour eux seuls que l'on dit des prières !
C'est de leur part, hélas ! que mes sujets
Sont de Paris envoyés aux galères !....
Puis le bon prince avec compassion
Daigne approcher du maître compagnon,
Qui de la file était mis à la tête.
Nul malandrin n'eut l'air plus mal-honnête ;
Sa barbe torse ombrage un long menton ;
Ses yeux tournés plus menteurs que sa bouche,
Portent en bas un regard double et louche ;
Ses sourcils roux mélangés et retords,
Semblent loger la fraude et l'imposture.
Sur son front large est l'audace et l'injure,

L'oubli des lois, le mépris des remords ;
Sa bouche écume, et sa dent toujours grince.

Le sycophante, à l'aspect de son prince,
Affecte un air humble, dévot, contrit,
Baisse les yeux, compose et radoucit
Les traits hagards de son affreux visage.
Tel est un dogue au regard impudent,
Au gosier rauque affamé de carnage ;
Il voit son maître, il rampe doucement,
Lèche ses mains, le flatte en son langage,
Et pour du pain devient un vrai mouton.
Ou tel encore on nous peint le démon,
Qui s'échappant des gouffres du Tartare,
Cache sa queue et sa griffe barbare,
Vient parmi nous, prend la mine et le ton,
Le front tondu d'un jeune anachorète,
Pour mieux tenter sœur Rose ou sœur Discrète.

Le roi des Francs, trompé par le félon,
Lui témoigna commisération,
L'encouragea par un discours affable.
Dis-moi quel est ton métier, pauvre diable,
Ton nom, ta place, et pour quelle action
Le Châtelet, avec tant d'indulgence,
Te fait ramer sur les mers de Provence ?
Le condamné, d'un ton de doléance,
Lui répondit : O monarque trop bon !
Je suis de Nante, et mon nom est Fréron. (g)
J'aime Jésus d'un feu pur et sincère,
Dans un couvent je fus quelque temps frère,
J'en ai les mœurs ; et j'eus dans tous les temps

Un très-grand soin du salut des enfans.
A la vertu je consacrai ma vie.
Sous les charniers qu'on dit des Innocens,
Paris m'a vu travailler de génie ;
J'ai vendu cher mes feuilles à Lambert ;
Je suis connu dans la place Maubert ;
C'est là sur-tout qu'on m'a rendu justice.
Des indévots quelquefois par malice
M'ont reproché les faiblesses du froc,
Celles du monde et quelques tours d'escroc ;
Mais j'ai pour moi ma bonne conscience.

Ce bon propos toucha le roi de France.
Console-toi, dit-il, et ne crains rien.
Dis-moi, l'ami, si chaque camarade,
Qui vers Marseille allait en ambassade,
Ainsi que toi fut un homme de bien.
Ah ! dit Fréron, sur ma foi de chrétien,
Je réponds d'eux ainsi que de moi-même ;
Nous sommes tous en un moule jetés.
L'abbé Guyon, (*h*) qui marche à mes côtés,
Quoi qu'on en dise, est bien digne qu'on l'aime ;
Point étourdi, point brouillon, point menteur,
Jamais méchant ni calomniateur.
Maître Chaumeix (*i*) dessous sa mine basse,
Porte un cœur haut, plein d'une sainte audace ;
Pour sa doctrine il se ferait fesser.
Maître Gauchat (*k*) pourrait embarrasser
Tous les rabins sur le texte et la glose.
Voyez plus loin cet avocat sans cause ;
Il a quitté le barreau pour le ciel.
Ce Sabatier (*l*) est tout pétri de miel. (*m*)

Ah l'esprit fin! le bon cœur! le saint prêtre!
Il est bien vrai qu'il a trahi son maître,
Mais sans malice et pour très-peu d'argent.
Il s'est vendu, mais c'est au plus offrant.
Il trafiquait comme moi de libelles :
Est-ce un grand mal? on vit de son talent.
Employez-nous ; nous vous ferons fidelles.
En ce temps-ci la gloire et les lauriers
Sont dévolus aux auteurs des charniers.
Nos grands succès ont excité l'envie ;
Tel est le sort des auteurs, des héros,
Des grands esprits, et sur-tout des dévots :
Car la vertu fut toujours poursuivie.
O mon bon roi! qui le sait mieux que vous?

COMME il parlait sur ce ton tendre et doux,
Charle aperçut deux tristes personnages,
Qui des deux mains cachaient leurs gros visages.
Qui sont, dit-il, ces deux rameurs honteux?

VOUS voyez là, reprit l'homme aux semaines, (*n*)
Les plus discrets et les plus vertueux
De ceux qui vont sur les liquides plaines.
L'un est Fantin, (*o*) prédicateur des grands,
Humble avec eux, aux petits débonnaire ;
Sa piété ménagea les vivans ;
Et pour cacher le bien qu'il savait faire,
Il confessait et volait les mourans.
L'autre est Grizel, (*p*) directeur de nonnettes,
Peu soucieux de leurs faveurs secrettes,
Mais s'appliquant sagement les dépôts,
Le tout pour DIEU. Son ame pure et sainte

Mépriſait

Mépriſait l'or ; mais il était en crainte
Qu'il ne tombât aux mains des indévots. (q)

POUR le dernier de la noble ſéquelle,
C'eſt mon ſoutien, c'eſt mon cher la Beaumelle. (r)
De dix gredins qui m'ont vendu leur voix,
C'eſt le plus bas, mais c'eſt le plus fidèle ;
Eſprit diſtrait, on prétend que parfois,
Tout occupé de ſes œuvres chrétiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les ſiennes.
Il eſt d'ailleurs ſi ſage en ſes écrits,
Il ſait combien pour les faibles eſprits
La vérité ſouvent eſt dangereuſe ;
Qu'aux yeux des ſots ſa lumière eſt trompeuſe,
Qu'on en abuſe ; et ce diſcret auteur,
Qui toujours d'elle eut une ſage peur,
A réſolu de ne la jamais dire.
Moi, je la dis à votre majeſté ;
Je vois en vous un héros que j'admire,
Et je l'apprends à la poſtérité.
Favoriſez ceux que la calomnie
Voulut noircir de ſon ſouffle empeſté.
Sauvez les bons des filets de l'impie.
Délivrez-nous, vengez-nous, payez-nous,
Foi de Fréron, nous écrirons pour vous.

ALORS il fit un diſcours pathétique
Contre l'Anglais et pour la loi ſalique ;
Et démontra que bientôt ſans combat,
Avec ſa plume il défendrait l'Etat.
Charle admira ſa profonde doctrine ;
Il fit à tous une charmante mine,

Les assurant avec compassion
Qu'il les prenait sous sa protection.

La belle Agnès, présente à l'entrevue,
S'attendrissait, se sentait toute émue;
Son cœur est bon. Femme qui fait l'amour,
A la douceur est toujours plus encline
Que femme prude ou bien femme héroïne.
Mon roi, dit-elle, avouez que ce jour
Est fortuné pour cette pauvre race.
Puisque ces gens contemplent votre face,
Ils sont heureux, leurs fers seront brisés.
Votre visage est visage de grâce. (s)
Les gens de loi sont des gens bien osés
D'instrumenter au nom d'un autre maître!
C'est mon amant qu'on doit seul reconnaître;
Ce sont pédans en juges déguisés.
Je les ai vus ces héros d'écritoire,
De nos bons rois ces tuteurs prétendus,
Bourgeois altiers, tyrans en robe noire,
A leur pupille ôter ses revenus;
Par-devant eux le citer en personne,
Et gravement confisquer sa couronne.
Les gens de bien qui sont à vos genoux,
Par leurs arrêts sont traités comme vous;
Protégez-les: vos causes sont communes;
Proscrit comme eux, vengez leurs infortunes.

De ce discours le roi fut très-touché:
Vers la clémence il a toujours penché.
Jeanne, dont l'ame est d'espèce moins tendre,
Soutint au roi qu'il les fallait tous pendre;

Que les Frérons, et gens de ce métier,
N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.
Le grand Dunois, plus profond et plus sage,
En bon guerrier tint un autre langage.
Souvent, dit-il, nous manquons de soldats;
Il faut des dos, des jambes et des bras.
Ces gens en ont; et dans nos aventures,
Dans les assauts, les marches, les combats,
Nous pouvons bien nous passer d'écritures.
Enrôlons-les; mettons-leur dès demain
Au lieu de rame un mousquet à la main.
Ils barbouillaient du papier dans les villes;
Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles.
Du grand Dunois le roi goûta l'avis.
A ses genoux ces bonnes gens tombèrent
En soupirant, et de pleurs les baignèrent.
On les mena sous l'auvent d'un logis,
Où Charle, Agnès, et la troupe dorée,
Après dîner passèrent la soirée.
Agnès eut soin que l'intendant Bonneau
Fît bien manger la troupe délivrée;
On leur donna les restes du serdeau.

CHARLE et les siens assez gaîment soupèrent,
Et puis Agnès et Charles se couchèrent.
En s'éveillant chacun fut bien surpris
De se trouver sans manteau, sans habits.
Agnès en vain cherche ses engageantes,
Son beau collier de perles jaunissantes,
Et le portrait de son royal amant.
Le gros Bonneau, qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourse mince,

Ne trouve plus le tréſor de ſon prince.
Linge, vaiſſelle, habits, tout eſt trouſſé,
Tout eſt parti. La horde griffonnante
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
D'une main prompte et d'un zèle empreſſé,
Pendant la nuit avait débarraſſé
Notre bon roi de ſon leſte équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon, le luxe eſt peu d'uſage.
Puis s'eſquivant par de petits ſentiers,
Au cabaret la proie ils partagèrent.
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité, bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaiſirs et du bien.
On y prouva que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de DIEU, les humaines misères,
Vivre en commun pour ſe mieux ſoulager.
Ce livre ſaint, mis depuis en lumière,
Fut enrichi d'un docte commentaire
Pour diriger *et l'eſprit et le cœur*,
Avec préface et l'avis au lecteur.

Du clément roi la maiſon conſternée
Eſt cependant au trouble abandonnée ;
On court en vain dans les champs, dans les bois.
Ainſi jadis on vit le bon Phinée,
Prince de Thrace, et le pieux Enée, (*t*)
Tout effarés et de frayeur pantois,
Quand à leur nez les gloutonnes harpies,
Juſte à midi de leurs antres ſorties,
Vinrent manger le dîner de ces rois.

AGNÈS timide, et Dorothée en larmes,
Ne ſavent plus comment couvrir leurs charmes.
Le bon Bonneau, fidèle tréſorier,
Les feſait rire à force de crier.
Ah! diſait-il, jamais pareille perte
Dans nos combats ne fut par nous ſoufferte.
Ah! j'en mourrai; les fripons m'ont tout pris;
Le roi mon maître eſt trop bon quand j'y penſe.
Voilà le prix de ſon trop d'indulgence,
Et ce qu'on gagne avec les beaux eſprits.
La douce Agnès, Agnès compatiſſante,
Toujours accorte et toujours bien diſante,
Lui répliqua: Mon cher et gros Bonneau,
Pour Dieu, gardez qu'une telle aventure
Ne vous inſpire un dégoût tout nouveau
Pour les auteurs et la littérature,
Car j'ai connu de très-bons écrivains,
Ayant le cœur auſſi pur que les mains,
Sans le voler aimant le roi leur maître,
Feſant du bien ſans chercher à paraître,
Parlant en proſe, en vers mélodieux,
De la vertu, mais la pratiquant mieux;
Le bien public eſt le fruit de leurs veilles;
Le doux plaiſir, déguiſant leurs leçons,
Touche les cœurs en charmant les oreilles;
On les chérit; et s'il eſt des Frelons
Dans notre ſiècle, on trouve des abeilles.

BONNEAU reprit: Eh que m'importe, hélas!
Frelon, abeille, et tout ce vain fatras?
Il faut dîner, et ma bourſe eſt perdue.
On le conſole; et chacun s'évertue,

En vrais héros endurcis aux revers,
A réparer les dommages soufferts.
On s'achemine aussitôt vers la ville,
Vers ce château, le noble et sûr asile
Du grand roi Charle et de ses paladins,
Garni de tout et fourni de bons vins.
Nos chevaliers à moitié s'équipèrent;
Fort simplement les dames s'ajustèrent.
On arriva mal en point, harassé,
Un pied tout nu, l'autre à demi chaussé.

Fin du dix-huitième Chant.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0392

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DIX-HUITIEME.

(*a*) Ce chant a paru pour la première fois avec les contes de *Guillaume Vadé*.

L'auteur l'a joint aux nouvelles éditions de la Pucelle, avec quelques changemens.

(*b*) Le duc de *Bourgogne* qui assassina le duc d'*Orléans*. Mais le bon *Charles* le lui rendit bien au pont de Montereau.

(*c*) Gonesse, village auprès de Paris, célèbre par ses boulangers et par plusieurs combats.

(*d*) *Charles VII* ajourné à la table de marbre par l'avocat général *Desmarets*.

(*e*) Sa propre mère *Isabelle de Bavière* fut celle qui le persécuta le plus. Elle pressa le traité de Troyes, par lequel son gendre, le roi d'Angleterre, *Henri V*, eut la couronne de France.

(*f*) Ce sont les armes d'Angleterre.

(*g*) Selon les chroniques de ce temps-là, il y avait un misérable de ce nom qui écrivait des feuilles sous les charniers Saint-Innocent. Il fit quelques tours de passe-passe, pour lesquels il fut enfermé plusieurs fois au châtelet, à bicêtre et au fort-l'évêque. Il avait été quelque temps moine, et s'était fait chasser du couvent; il réussit beaucoup dans le nouveau métier qu'il embrassa. Plusieurs célèbres écrivains lui ont rendu justice. Il était originaire de Nantes, et exerçait à Paris la profession de gazetier satirique. Jamais homme ne fut plus méprisé et plus détesté que lui, comme dit la chronique de *Froissart*.

(*h*) *Guyon* ou *Goyon*, auteur du temps de *Charles VI*. Il composa une Histoire romaine détestable, à la vérité, mais qui était passable pour le temps. Il fit aussi l'Oracle des philosophes. C'est un tissu ridicule de calomnies. Aussi il s'en repentit sur la fin de sa vie, comme le dit *Monstrelet*.

(*i*) Autre calomniateur du temps.

(*k*) Autre calomniateur.

(*l*) *Sabatier*, natif de Caſtres, auteur de deux eſpèces de dictionnaires, où il dit le pour et le contre ; calomniateur effronté, et le tout pour de l'argent. Il trahit ſon maître M. le comte de *L*. . . . *c*, et fut chaſſé d'une manière un peu rude, dont il s'eſt reſſenti long-temps.

(*m*) Première édition :

Ce Caveirac eſt tout pétri de miel ;
Ah l'honnête homme ! indulgent, pacifique,
Doux, charitable, et ſur-tout véridique !
Tous ces ſavans dignes de mes lauriers,
Grands écrivains, Cicérons des charniers,
Sont comme moi victime de l'envie.
On nous accuſe, et bien mal à propos,
D'avoir commis quelque crime de faux ;
Mais la vertu fut toujours pourſuivie.

(*n*) *Fréron* donnait alors toutes les ſemaines une feuille, dans laquelle il haſardait quelquefois de petits menſonges, de petites calomnies, de petites injures, pour leſquels il fut repris de juſtice, comme on l'a déjà dit.

(*o*) Il ſemble que ce chant de l'abbé *Tritême* ſoit une prophétie. En effet, nous avons vu un *Fantin*, docteur et curé à Verſailles, qui fut aperçu volant un rouleau de cinquante louis à un malade qu'il confeſſait. Il fut chaſſé, mais il ne fut pas pendu.

(*p*) Autre prophétie. Tout Paris a vu un abbé *Grizel*, fameux directeur de femmes de qualité, diſſiper en débauches ſourdes l'argent qu'il extorquait de ſes dévotes, et qu'on lui remettait en dépôt pour le ſoulagement des pauvres. Il y a grande apparence que quelque homme inſtruit de nos mœurs a inſéré une partie de cette tirade dans cette nouvelle édition du divin poëme de l'abbé *Tritême*. Il aurait bien dû dire un mot de l'abbé *la Coſte*, condamné à être marqué d'un fer chaud, et aux galères perpétuelles, en l'an de grâce 1759, pour pluſieurs crimes de faux. Cet abbé *la Coſte* avait travaillé avec *Fréron* à l'année littéraire.

(*q*) Première édition :

Qu'il ne tombât aux mains des indévots.
Voici, grand roi, ce benin ſycophante,
A tête longue et de côté pendante ;
Du nombre trois par fois il ſe tourmente.
A ſon air humble, au maintien qu'il a pris,
Du bon Tartuffe on le croirait le fils.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0394

Sur tous ses tours son petit pays glose;
Du doigt index on le montre aux passans;
On fait de lui des contes si plaisans!
Je crois, pour moi, qu'il en est quelque chose.
Mais, ô mon roi! votre bénignité
Est au-dessus de sa malignité.
Pour le dernier, &c.

Il est probablement ici question de *Vernet* le *trinitaire*. Voyez la Satire intitulée *l'Hypocrisie*, vol. de Contes; la lettre curieuse de *Robert Covelle*, Mélanges littéraires, tome III, &c.

(r) *La Beaumelle*, natif d'un village près de Castres, prédicant quelque temps à Genève, précepteur chez M. de *Boisy*, puis réfugié à Copenhague. Chassé de ce pays, il alla à Gotha, où l'on vola la toilette d'une dame et ses dentelles; il s'enfuit avec la femme de chambre qui avait commis ce vol, ce qui est connu de toute la cour de Gotha. Il a été mis au cachot deux fois à Paris, ensuite en a été banni; et ce malheureux a trouvé enfin de la protection. C'est lui qui est l'auteur d'un mauvais petit ouvrage intitulé *Mes pensées*, dans lequel il vomit les plus lâches injures contre presque tous les gens en place. C'est lui qui a falsifié les *Lettres de madame de Maintenon*, et les a fait imprimer avec les notes les plus scandaleuses et les plus calomnieuses. Il fit imprimer à Francfort, en quatre petits volumes, le *Siècle de Louis XIV*, qu'il falsifia et qu'il chargea de remarques, non-seulement rebutantes par la plus crasse ignorance, mais punissables pour les calomnies atroces répandues contre la maison royale, et contre les plus illustres maisons du royaume.

Tous ceux dont il est ici question ont écrit des volumes d'ordures contre celui qui daigne ici les faire connaître. Il y a des gens qui sont bien aises de voir insulter, calomnier, par des gredins, les hommes célèbres dans les arts. Ils leur disent: N'y faites pas attention; laissez crier ces misérables, afin que nous ayons le plaisir de voir des gueux vous jeter de la boue. Nous ne pensons pas ainsi; nous croyons qu'il faut punir les gueux quand ils sont insolens et fripons, et sur-tout quand ils ennuient. Ces anecdotes trop véritables se trouvent en vingt endroits, et doivent s'y trouver comme des sentences affichées contre les malfaiteurs au coin de toutes les rues. *Oportet cognosci malos.*

(s) Première édition:

Les gens de loi sont des gens bien osés,
D'instrumenter au nom d'un autre maître!
C'est mon amant qu'on doit seul reconnaître;
L'arrêt est nul, et vous l'allez casser.
Jeanne dont l'ame, &c.

(*t*) Les harpies *Celæno*, *Ocypete* et *Aëllo*, filles de *Neptune* et de la Terre, venaient manger tous les mets qu'on servait sur la table du roi de Thrace, *Phinée*, et infectaient toute la maison. *Zétès* et *Calaïs*, fils de *Borée*, chassèrent ces harpies jusque vers les îles Strophades près de la Grèce. Elles traitèrent *Enée* comme *Phinée*; mais *Virgile* en fait des prophétesses. Voilà de plaisantes créatures pour être inspirées de Dieu !

Virginei volucrum vultus, fœdissima ventris
Proluvies, uncæque manus, et pallida semper
Ora fame.

Elles se plaignent à *Enée* de ce qu'il veut leur faire la guerre pour quelques morceaux de bœuf, et lui prédisent que pour sa peine il sera contraint un jour de manger ses assiettes en Italie. Les amateurs des anciens disent que cette fiction est fort belle.

Fin des Notes et Variantes du Chant dix-huitième.

A ce discours La Trimouille repond,
Ce n'est point moi. Je n'ai point cette gloire.

Pucelle Chant 15e

J. M. Moreau le J.eur. 1789. Simonet Sculp.

CHANT XIX.

ARGUMENT.

Mort du brave et tendre la Trimouille et de la charmante Dorothée. Le dur Tirconel se fait chartreux.

SOEUR de la mort, impitoyable guerre,
Droit des brigands que nous nommons héros,
Monstre sanglant, né des flancs d'Atropos,
Que tes forfaits ont dépeuplé la terre!
Tu la couvris et de sang et de pleurs.
Mais quand l'Amour joint encor ses malheurs
A ceux de Mars, lorsque la main chérie
D'un tendre amant, de faveurs enivré,
Répand un sang par lui-même adoré,
Et qu'il voudrait racheter de sa vie;
Lorsqu'il enfonce un poignard égaré
Au même sein que ses lèvres brûlantes
Ont marqueté d'empreintes si touchantes;
Qu'il voit fermer à la clarté du jour
Ces yeux aimés qui respiraient l'amour:
D'un tel objet les peintures terribles
Font plus d'effet sur les cœurs nés sensibles,
Que cent guerriers qui terminent leur sort,
Payés d'un roi pour courir à la mort.

CHARLE, entouré de la troupe royale,
Avait repris cette raison fatale,

Présent maudit dont on fait tant de cas,
Et s'en servait pour chercher les combats.
Ils cheminaient vers les murs de la ville,
Vers ce château, son noble et sûr asile,
Où se gardaient ces magasins de Mars,
Ce long amas de lances et de dards,
Et les canons que l'enfer en sa rage
Avait fondus pour notre affreux usage.
Déjà des tours le faîte paraissait;
La troupe en hâte au grand trot avançait,
Pleine d'espoir ainsi que de courage:
Mais la Trimouille, honneur des Poitevins
Et des amans, allant près de sa dame
Au petit pas, et parlant de sa flamme,
Manqua sa route et prit d'autres chemins.

Dans un vallon qu'arrose une onde pure,
Au fond d'un bois de cyprès toujours verds,
Qu'en pyramide a formés la nature,
Et dont le faîte a bravé cent hivers,
Il est un antre où souvent les Naïades
Et les Silvains viennent prendre le frais.
Un clair ruisseau, par des conduits secrets,
Y tombe en nappe et forme vingt cascades;
Un tapis verd est tendu tout auprès;
Le serpolet, la mélisse naissante,
Le blanc jasmin, la jonquille odorante,
Y semblent dire aux bergers d'alentour:
Reposez-vous sur ce lit de l'Amour.
Le Poitevin entendit ce langage
Du fond du cœur. L'haleine des zéphyrs,
Le lieu, le temps, sa tendresse, son âge,

Sur-tout sa dame, allument ses désirs.
Les deux amans de cheval descendirent.
Sur le gazon côte à côte se mirent,
Et puis des fleurs, puis des baisers cueillirent:
Mars et Vénus, planant du haut des cieux,
N'ont jamais vu d'objets plus dignes d'eux.
Du fond des bois les Nymphes applaudirent;
Et les moineaux, les pigeons de ces lieux
Prirent exemple, et s'en aimèrent mieux.

DANS le bois même était une chapelle,
Séjour funèbre à la mort consacré,
Où l'avant-veille on avait enterré
De Jean Chandos la dépouille mortelle.
Deux desservans, vêtus d'un blanc surplis,
Y dépêchaient de longs *De profundis*;
Paul Tirconel assistait au service,
Non qu'il goûtât ce dévot exercice,
Mais au défunt il était attaché.
Du preux Chandos il était frère d'armes,
Fier comme lui, comme lui débauché,
Ne connaissant ni l'amour ni les larmes.
Il conservait un reste d'amitié
Pour Jean Chandos; et dans sa violence
Il jurait DIEU qu'il en prendrait vengeance,
Plus par colère encor que par pitié.

IL aperçut du coin d'une fenêtre
Les deux chevaux qui s'amusaient à paître;
Il va vers eux: ils tournent en ruant
Vers la fontaine, où l'un et l'autre amant
A ses transports en secret s'abandonne,

Occupés d'eux et ne voyant perſonne.
Paul Tirconel, dont l'eſprit inhumain
Ne ſouffrait pas les plaiſirs du prochain,
Grinça des dents, et s'écria : Profanes,
C'eſt donc ainſi, dans votre indigne ardeur,
Que d'un héros vous inſultez les manes !
Rebut honteux d'une cour ſans pudeur,
Vils ennemis, quand un anglais ſuccombe,
Vous célébrez ce rare événement ;
Vous l'outragez au ſein du monument,
Et vous venez vous baiſer ſur ſa tombe !
Parle, eſt-ce toi, diſcourtois chevalier,
Fait pour la cour, et né pour la molleſſe,
Dont la main faible aurait, par quelque adreſſe,
Donné la mort à ce puiſſant guerrier ?
Quoi, ſans parler tu lorgnes ta maîtreſſe !
Tu ſens ta honte, et ton cœur ſe confond.

A ce diſcours la Trimouille répond :
Ce n'eſt point moi ; je n'ai point cette gloire.
DIEU qui conduit la valeur des héros,
Comme il lui plaît accorde la victoire.
Avec honneur je combattis Chandos ;
Mais une main qui fut plus fortunée,
Aux champs de Mars trancha ſa deſtinée ;
Et je pourrai peut-être dès ce jour
Punir auſſi quelque anglais à mon tour.

COMME un vent frais d'abord par ſon murmure
Friſe en ſifflant la ſurface des eaux,
S'élève, gronde, et briſant les vaiſſeaux
Répand l'horreur ſur toute la nature,

Tels la Trimouille et le dur Tirconel
Se préparaient au terrible duel,
Par ces propos pleins d'ire et de menace:
Ils ſont tous deux ſans caſque et ſans cuiraſſe.
Le Poitevin ſur les fleurs du gazon
Avait jeté, près de ſa Milanaiſe,
Cuiraſſe, lance, et ſabre et morion,
Tout ſon harnois, pour être plus à l'aiſe.
Car de quoi ſert un grand ſabre en amours?
Paul Tirconel marchait armé toujours;
Mais il laiſſa dans la chapelle ardente
Son caſque d'or, ſa cuiraſſe brillante,
Ses beaux braſſards aux mains d'un écuyer.
Il ne garda qu'un large baudrier
Qui ſoutenait ſa lame étincelante.
Il la tira. La Trimouille à l'inſtant,
Prêt à punir ce brutal inſulaire,
D'un ſaut léger à ſon arme ſautant,
La ramaſſa tout bouillant de colère,
Et s'écriant: Monſtre cruel, attends,
Et tu verras bientôt ce que mérite
Un ſcélérat qui, feſant l'hypocrite,
S'en vient troubler un rendez-vous d'amans.
Il dit, et pouſſe à l'anglais formidable.
Tels en Phrygie Hector et Ménélas
Se menaçaient, ſe portaient le trépas,
Aux yeux d'Hélène affligée et coupable. (*a*)

L'antre, le bois, l'air, le ciel retentit
Des cris perçans que jetait Dorothée:
Jamais l'amour ne l'a plus tranſportée;
Son tendre cœur jamais ne reſſentit

Un trouble égal. Eh quoi, sur le pré même
Où je goûtais les pures voluptés !
Dieux tout-puissans, je perdrais ce que j'aime !
Cher la Trimouille ! ah, barbare, arrêtez ;
Barbare anglais, percez mon sein timide.

DISANT ces mots, courant d'un pas rapide,
Les bras tendus, les yeux étincelans,
Elle s'élance entre les combattans.
De son amant la poitrine d'albâtre,
Ce doux satin, ce sein qu'elle idolâtre,
Etait déjà vivement effleuré
D'un coup terrible à grand' peine paré.
Le beau français, que sa blessure irrite,
Sur le breton vole et se précipite.
Mais Dorothée était entre les deux.
O dieu d'amour ! ô ciel ! ô coup affreux !
O quel amant pourra jamais apprendre,
Sans arroser mes écrits de ses pleurs,
Que des amans le plus beau, le plus tendre,
Le plus comblé des plus douces faveurs,
A pu frapper sa maîtresse charmante !
Ce fer mortel, cette lame sanglante
Perçait ce cœur, ce siége des amours,
Qui pour lui seul fut embrasé toujours :
Elle chancelle, elle tombe expirante,
Nommant encor la Trimouille.... et la mort,
L'affreuse mort déjà s'emparait d'elle ;
Elle le sent, elle fait un effort,
Rouvre les yeux qu'une nuit éternelle
Allait fermer ; et de sa faible main,
De son amant touchant encor le sein,

Et

Et lui jurant une ardeur immortelle,
Elle exhalait ſon ame et ſes ſanglots :
Et j'aime.... j'aime.... étaient les derniers mots
Que prononça cette amante fidelle.
C'était en vain. Son la Trimouille, hélas !
N'entendait rien. Les ombres du trépas
L'environnaient ; il eſt tombé près d'elle
Sans connaiſſance : il était dans ſes bras
Teint de ſon ſang, et ne le ſentait pas.
A ce ſpectacle épouvantable et tendre,
Paul Tirconel demeura quelque temps
Glacé d'horreur ; l'uſage de ſes ſens
Fut ſuſpendu. Tel on nous fait entendre
Que cet Atlas, que rien ne put toucher, (*b*)
Prit autrefois la forme d'un rocher.

Mais la pitié que l'aimable nature
Mit de ſa main dans le fond de nos cœurs,
Pour adoucir les humaines fureurs,
Se fit ſentir à cette ame ſi dure :
Il ſecourut Dorothée ; il trouva
Deux beaux portraits, tous deux en miniature,
Que Dorothée avec ſoin conſerva
Dans tous les temps et dans toute aventure.
On voit dans l'un la Trimouille aux yeux bleus,
Aux cheveux blonds ; les traits de ſon viſage
Sont fiers et doux ; la grâce et le courage
Y ſont mêlés par un accord heureux.
Tirconel dit : il eſt digne qu'on l'aime.
Mais que dit-il, lorſqu'au ſecond portrait
Il aperçut qu'on l'avait peint lui-même ?
Il ſe contemple ; il ſe voit trait pour trait.

Quelle surprise ! en son ame il rappelle
Que vers Milan voyageant autrefois,
Il a connu Carminetta la belle,
Noble et galante, aux Anglais peu cruelle;
Et qu'en partant au bout de quelques mois,
La laissant grosse, il eut la complaisance
De lui donner, pour adoucir l'absence,
Ce beau portrait que du lombard Bélin (c)
La main savante a mis sur le vélin.
De Dorothée, hélas! elle fut mère;
Tout est connu: Tirconel est son père.

Il était froid, indifférent, hautain,
Mais généreux et dans le fond humain.
Quand la douleur à de tels caractères
Fait éprouver ses atteintes amères,
Ses traits sur eux font des impressions
Qui n'entrent point dans les cœurs ordinaires,
Trop aisément ouverts aux passions.
L'acier, l'airain plus fortement s'allume
Que les roseaux qu'un feu léger consume.
Ce dur anglais voit sa fille à ses pieds,
De son beau sang la mort s'est assouvie;
Il la contemple, et ses yeux sont noyés
Des premiers pleurs qu'il versa de sa vie.
Il l'en arrose, il l'embrasse cent fois,
De hurlemens il étonne les bois;
Et maudissant la fortune et la guerre,
Tombe à la fin sans haleine et sans voix.

A ces accens tu r'ouvris la paupière,
Tu vis le jour, la Trimouille, et soudain

Tu déteſtas ce reſte de lumière.
Il retira ſon arme meurtrière
Qui traverſait cet adorable ſein ;
Sur l'herbe rouge il poſe la poignée,
Puis ſur la pointe avec force élancé,
D'un coup mortel il eſt bientôt percé,
Et de ſon ſang ſa maîtreſſe eſt baignée.

Aux cris affreux que pouſſa Tirconel,
Les écuyers, les prêtres accoururent ;
Epouvantés du ſpectacle cruel,
Ces cœurs de glace ainſi que lui s'émurent ;
Et Tirconel aurait ſuivi ſans eux
Les deux amans au ſéjour ténébreux.

Ayant enfin de ce déſordre extrême
Calmé l'horreur, et rentrant en lui-même,
Il fit poſer ces amans malheureux
Sur un brancard que des lances formèrent :
Au camp du roi des guerriers les portèrent,
Et de leurs pleurs les chemins arrosèrent.

Paul Tirconel, homme en tout violent,
Prenait toujours ſon parti ſur le champ.
Il déteſta, depuis cette aventure,
Et femme et fille, et toute la nature.
Il monte un barbe ; et courant ſans valets,
L'œil morne et ſombre, et ne parlant jamais,
Le cœur rongé, va dans ſon humeur noire
Droit à Paris, loin des rives de Loire.
En peu de jours il arrive à Calais,
S'embarque, et paſſe à ſa terre natale :
C'eſt là qu'il prit la robe monacale

De saint Bruno; (*d*) c'est là qu'en son ennui
Il mit le ciel entre le monde et lui,
Fuyant ce monde, et se fuyant lui-même;
C'est là qu'il fit un éternel carême;
Il y vécut sans jamais dire un mot,
Mais sans pouvoir jamais être dévot.

Quand le roi Charle, Agnès et la guerrière
Virent passer ce convoi douloureux,
Qu'on aperçut ces amans généreux,
Jadis si beaux et si long-temps heureux,
Souillés de sang et couverts de poussière,
Tous les esprits parurent effrayés,
Et tous les yeux de pleurs furent noyés.
On pleura moins dans la sanglante Troie,
Quand de la mort Hector devint la proie;
Et lorsqu'Achille en modeste vainqueur
Le fit traîner avec tant de douceur, (*e*)
Les pieds liés et la tête pendante
Après son char qui volait sur des morts;
Car Andromaque au moins était vivante,
Quand son époux passa les sombres bords.

La belle Agnès, Agnès toute tremblante,
Pressait le roi qui pleurait dans ses bras,
Et lui disait: Mon cher amant, hélas!
Peut-être un jour nous serons l'un et l'autre
Portés ainsi dans l'empire des morts:
Ah! que mon ame, aussi-bien que mon corps,
Soit à jamais unie avec la vôtre!

A ces propos, qui portaient dans les cœurs
La triste crainte et les molles douleurs,

Jeanne prenant ce ton mâle et terrible,
Organe heureux d'un courage invincible,
Dit : Ce n'eſt point par des gémiſſemens,
Par des ſanglots, par des cris, par des larmes,
Qu'il faut venger ces deux nobles amans;
C'eſt par le ſang : prenons demain les armes.
Voyez, ô roi ! ces remparts d'Orléans,
Triſtes remparts que l'Anglais environne.
Les champs voiſins ſont encor tout fumans
Du ſang verſé, que vous-même en perſonne
Fîtes couler de vos royales mains.
Préparons-nous : ſuivez vos grands deſſeins,
C'eſt ce qu'on doit à l'ombre enſanglantée
De la Trimouille et de ſa Dorothée :
Un roi doit vaincre, et non pas ſoupirer.
Charmante Agnès, ceſſez de vous livrer
Aux mouvemens d'une ame douce et bonne.
A ſon amant Agnès doit inſpirer
Des ſentimens dignes de ſa couronne.
Agnès reprit : Ah ! laiſſez-moi pleurer !

Fin du dix-neuvième Chant.

NOTES

DU CHANT DIX-NEUVIEME.

(*a*) Vous savez, mon cher lecteur, qu'*Hector* et *Ménélas* se battirent, et qu'*Hélène* les regardait faire tranquillement. *Dorothée* a bien plus de vertu: aussi notre nation est bien plus vertueuse que celle des Grecs. Nos femmes sont galantes, mais au fond elles sont beaucoup plus tendres, comme je le prouve dans mon Philosophe chrétien, tome XII, page 169.

(*b*) Je crois que notre auteur entend par ces mots, *que rien ne put toucher* la dureté de cœur que fit paraître *Atlas* quand il refusa l'hospitalité à *Persée*. Il le laissa coucher dehors, et *Jupiter* l'en punit, comme chacun sait, en le changeant en montagne.

(*c*) Ce *Bélin* était en effet un contemporain; ce fut lui qui depuis peignit *Mahomet II*.

(*d*) Vous savez que *Bruno* fonda les chartreux, après avoir vu ce chanoine de Paris qui parlait après sa mort.

(*e*) Je soupçonne un peu d'ironie dans notre grave auteur.

Fin des Notes du Chant dix-neuvième.

Vers son amant elle avança la main,
Sans y songer; puis la tira soudain.

Pucelle Chant 2e.

J. M. Moreau le Jeune. *Duclos Sculp.*

CHANT XX.

ARGUMENT.

Comment Jeanne tomba dans une étrange tentation ; tendre témérité de son âne ; belle résistance de la Pucelle.

L'HOMME et la femme est chose bien fragile, (*a*)
Sur la vertu gardez-vous de compter.
Ce vase est beau, mais il est fait d'argile :
Un rien le casse : on peut le rajuster ;
Mais ce n'est pas entreprise facile.
Garder ce vase avec précaution,
Sans le ternir, croyez-moi, c'est un rêve :
Nul n'y parvient ; témoin le mari d'Eve,
Et le vieux Loth, et l'aveugle Samson,
David le saint, le sage Salomon,
Et vous sur-tout, sexe doux, sexe aimable,
Tant du nouveau que du vieux testament,
Et de l'histoire, et même de la fable.
Sexe dévot, je pardonne aisément
Vos petits tours et vos petits caprices,
Vos doux refus, vos charmans artifices ;
Mais j'avoûrai qu'il est de certains cas,
De certains goûts que je n'excuse pas.
J'ai vu par fois une bamboche, un singe,
Gros, court, tanné, tout velu sous le linge,
Comme un blondin caressé dans vos bras.
J'en suis fâché pour vos tendres appas.

Un âne ailé vaut cent fois mieux peut-être,
Qu'un fat en robe et qu'un lourd petit-maître.
Sexe adorable, à qui j'ai consacré
Le don des vers dont je fus honoré,
Pour vous instruire il est temps de connaître
L'erreur de Jeanne, et comme un beau grison
Pour un moment égara sa raison ;
Ce n'est pas moi, c'est le sage Tritême,
Ce digne abbé qui vous parle lui-même.

Le gros damné de père Grisbourdon,
Terrible encore au fond de sa chaudière,
En blasphémant cherchait l'occasion
De se venger de la Pucelle altière,
Par qui là-haut d'un coup d'estramaçon
Son chef tondu fut privé de son tronc.
Il s'écriait : O Belzébut ! mon père,
Ne pourrais-tu dans quelque gros péché
Faire tomber cette Jeanne sévère ?
J'y crois pour moi ton honneur attaché. (*b*)
Comme il parlait, arriva plein de rage
Hermaphrodix au ténébreux rivage,
Son eau bénite encor sur le visage.
Pour se venger l'amphibie animal
Vint s'adresser à l'auteur de tout mal.
Les voilà donc tous les trois qui conspirent
Contre une femme. Hélas ! le plus souvent
Pour les séduire il n'en fallut pas tant.
Depuis long-temps tous les trois ils apprirent
Que Jeanne d'Arc dessous son cotillon
Gardait les clefs de la ville assiégée ;
Et que le sort de la France affligée

Ne dépendait que de sa mission.
L'esprit du diable a de l'invention :
Il courut vîte observer sur la terre
Ce que fesaient ses amis d'Angleterre ;
En quel état, et de corps et d'esprit,
Se trouvait Jeanne après le grand conflit.

Le roi, Dunois, Agnès alors fidelle,
L'âne, Bonneau, Bonifoux, la Pucelle,
Etaient entrés vers la nuit dans le fort,
En attendant quelque nouveau renfort.
Des affiégés la brèche réparée
Aux affaillans ne permet plus l'entrée.
Des ennemis la troupe est retirée.
Les citoyens, le roi Charle et Bedfort,
Chacun chez soi soupe en hâte et s'endort.

Muses, tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future ;
Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
Les sages goûts d'une tendresse pure,
Remerciez et Dunois et Denis,
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

Il vous souvient que je vous ai promis
De vous conter les galantes merveilles
De ce Pégase aux deux longues oreilles,
Qui combattit, sous Jeanne et sous Dunois,
Les ennemis des filles et des rois.
Vous l'avez vu sur ses ailes dorées
Porter Dunois aux lombardes contrées :
Il en revint ; mais il revint jaloux :

Vous savez bien qu'en portant la Pucelle,
Au fond du cœur il sentit l'étincelle
De ce beau feu, plus vif encor que doux,
Ame, ressort, et principe des mondes,
Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes,
Produit les corps et les anime tous.
Ce feu sacré, dont il nous reste encore
Quelques rayons dans ce monde épuisé,
Fut pris au ciel pour animer Pandore.
Depuis ce temps le flambeau s'est usé :
Tout est flétri ; la force languissante
De la nature, en nos malheureux jours,
Ne produit plus que d'imparfaits amours.
S'il est encore une flamme agissante,
Un germe heureux des principes divins,
Ne cherchez pas chez Vénus-Uranie,
Ne cherchez pas chez les faibles humains,
Adressez-vous aux héros d'Arcadie.

Beaux céladons, que des objets vainqueurs
Ont enchaînés par des liens de fleurs ;
Tendres amans en cuirasse, en soutane,
Prélats, abbés, colonels, conseillers,
Gens du bel air, et même cordeliers,
En fait d'amour, défiez-vous d'un âne.
Chez les Latins le fameux âne d'or,
Si renommé par sa métamorphose,
De celui-ci n'approchait pas encor ;
Il n'était qu'homme, et c'est bien peu de chose.

L'abbé Tritême, esprit sage et discret,
Et plus savant que le pédant Larchet, (c)

Modeſte auteur de cette noble hiſtoire,
Fut effrayé plus qu'on ne ſaurait croire,
Quand il fallut, aux ſiècles à venir,
De ces excès tranſmettre la mémoire.
De ſes trois doigts il eut peine à tenir
Sur ſon papier ſa plume épouvantée.
Elle tomba : mais ſon ame agitée
Se raſſura, feſant réflexion
Sur la malice et le pouvoir du diable.

Du genre-humain cet ennemi coupable
Eſt tentateur de ſa profeſſion ;
Il prend les gens en ſa poſſeſſion.
De tout péché ce père formidable,
Rival de DIEU, ſéduiſit autrefois
Ma chère mère un ſoir au coin d'un bois, (*d*)
Dans ſon jardin. Ce ſerpent hypocrite
Lui fit manger d'une pomme maudite.
Même on prétend qu'il lui fit encor pis.
On la chaſſa de ſon beau paradis.
Depuis ce jour, Satan dans nos familles
A gouverné nos femmes et nos filles.
Le bon Tritême en avait dans ſon temps
Vu de ſes yeux des exemples touchans.
Voici comment ce grand homme raconte
Du ſaint baudet l'inſolence et la honte.

La groſſe Jeanne, au viſage vermeil,
Qu'ont rafraîchi les pavots du ſommeil,
Entre ſes draps doucement recueillie,
Se rappelait les deſtins de ſa vie.
De tant d'exploits ſon jeune cœur flatté,

A saint Denis n'en donna pas la gloire ;
Elle conçut un grain de vanité.
Denis fâché, comme on peut bien le croire,
Pour la punir, laissa quelques momens
Sa protégée au pouvoir de ses sens.
Denis voulut que sa Jeanne qu'il aime,
Connût enfin ce qu'on est par soi-même,
Et qu'une femme, en toute occasion,
Pour se conduire a besoin d'un patron.
Elle fut prête à devenir la proie
D'un piége affreux que tendit le démon.
On va bien loin sitôt qu'on se fourvoie. (*e*)

Le tentateur, qui ne néglige rien,
Prenait son temps ; il le prend toujours bien.
Il est par-tout : il entra par adresse
Au corps de l'âne, il forma son esprit,
Valeur des sons à sa langue il apprit,
De sa voix rauque adoucit la rudesse,
Et l'instruisit aux finesses de l'art
Approfondi par Ovide et Bernard. (*f*)

L'ane éclairé surmonta toute honte ;
De l'écurie adroitement il monte
Au pied du lit, où dans un doux repos
Jeanne en son cœur repassait ses travaux ;
Puis doucement s'accroupissant près d'elle,
Il la loua d'effacer les héros,
D'être invincible, et sur-tout d'être belle.
Ainsi jadis le serpent séducteur,
Quand il voulut subjuguer notre mère,
Lui fit d'abord un compliment flatteur.
L'art de louer commença l'art de plaire.

Ou fuis-je ? ô ciel ! s'écria Jeanne d'Arc :
Qu'ai-je entendu ? par saint Luc ! par saint Marc !
Est ce mon âne ? ô merveille ! ô prodige !
Mon âne parle, et même il parle bien.

L'ane à genoux, composant son maintien,
Lui dit : ô d'Arc ! ce n'est point un prestige ;
Voyez en moi l'âne de Canaan :
Je fus nourri chez le vieux Balaam ;
Chez les païens Balaam était prêtre,
Moi j'étais juif ; et sans moi, mon cher maître
Aurait maudit tout ce bon peuple élu,
Dont un grand mal fut sans doute advenu.
Adonaï récompensa mon zèle ;
Au vieil Enoc bientôt on me donna ;
Enoc avait une vie immortelle ;
J'en eus autant ; et le maître ordonna
Que le ciseau de la Parque cruelle
Respecterait le fil de mes beaux ans.
Je jouis donc d'un éternel printemps.
De notre pré le maître débonnaire
Me permit tout, hors un cas seulement :
Il m'ordonna de vivre chastement.
C'est pour un âne une terrible affaire.
Jeune et sans frein dans ce charmant séjour,
Maître de tout, j'avais droit de tout faire,
Le jour, la nuit, tout, excepté l'amour.
J'obéis mieux que ce premier sot homme,
Qui perdit tout pour manger une pomme.
Je fus vainqueur de mon tempérament ;
La chair se tut ; je n'eus point de faiblesses ;
Je vécus vierge : or savez-vous comment ?

Dans le pays il n'était point d'ânesses.
Je vis couler, content de mon état,
Plus de mille ans dans ce doux célibat. (*g*)

Lorsque Bacchus vint du fond de la Gréce,
Porter le thyrse, et la gloire et l'ivresse,
Dans les pays par le Gange arrosés,
A ce héros je servis de trompette :
Les Indiens par nous civilisés
Chantent encor ma gloire et leur défaite.
Silène (*h*) et moi nous sommes plus connus
Que tous les grands qui suivirent Bacchus
C'est mon nom seul, ma vertu signalée,
Qui fit depuis tout l'honneur d Apulée. (*i*)

Enfin là-haut dans ces plaines d'azur,
Lorsque saint George, à vos Français si dur,
Ce fier saint George, aimant toujours la guerre,
Voulut avoir un coursier d'Angleterre ;
Quand saint Martin, fameux par son manteau, (*k*)
Obtint encore un cheval assez beau ;
Monsieur Denis, qui fait, comme eux, figure,
Voulut, comme eux, avoir une monture :
Il me choisit, près de lui m'appela ; (*l*)
Il me fit don de deux brillantes ailes ;
Je pris mon vol aux voûtes éternelles ;
Du grand saint Roch (*m*) le chien me festoya ;
J'eus pour ami le porc de saint Antoine,
Céleste porc, emblême de tout moine ;
D'étrilles d'or mon maître m'étrilla ;
Je fus nourri de nectar, d'ambrosie :
Mais, ô ma Jeanne ! une si belle vie

N'approche pas du plaiſir que je ſens
Au doux aſpect de vos charmes puiſſans.
Le chien, le porc, et George et Denis même,
Ne valent pas votre beauté ſuprême.
Croyez ſur-tout que de tous les emplois
Où m'éleva mon étoile bénigne,
Le plus heureux, le plus ſelon mon choix,
Et dont je ſuis peut-être le plus digne,
Eſt de ſervir ſous vos auguſtes lois.
Quand j'ai quitté le ciel et l'empyrée,
J'ai vu par vous ma fortune honorée.
Non, je n'ai pas abandonné les cieux,
J'y ſuis encor; le ciel eſt dans vos yeux. (*n*)

A ce diſcours, peut-être téméraire,
Jeanne ſentit une juſte colère :
Aimer un âne et lui donner ſa fleur !
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir ſauvé ſon innocence
Des muletiers et des héros de France !
Après avoir, par la grâce d'en haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut !
Mais que cet âne, ô ciel ! a de mérite !
Ne vaut-il pas la chèvre favorite
D'un calabrois qui la pare de fleurs ?
Non, diſait-elle, écartons ces horreurs.
Tous ces penſers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne, et confondaient ſa tête.
Ainſi qu'on voit ſur les profondes mers
Les fiers tyrans des ondes et des airs,
L'un accourant des cavernes auſtrales,
L'autre ſifflant des glaces boréales,

Battre un vaiſſeau cinglant ſur l'Océan,
Vers Sumatra, Bengale, ou Céïlan :
Tantôt la nef aux cieux ſemble portée,
Près des rochers tantôt elle eſt jetée ;
Tantôt l'abyme eſt prêt à l'engloutir,
Et des enfers elle paraît ſortir.

L'ENFANT malin qui tient ſous ſon empire
Le genre humain, les ânes et les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux ſourire.
De Jeanne d'Arc le grand cœur en effet
Etait flatté de l'étonnant effet
Que produiſait ſa beauté ſingulière,
Sur le ſens lourd d'une ame ſi groſſière.
Vers ſon amant elle avança la main,
Sans y ſonger ; puis la tira ſoudain.
Elle rougit, s'effraie et ſe condamne ;
Puis ſe raſſure, et puis lui dit : Bel âne,
Vous concevez un chimérique eſpoir ;
Reſpectez plus ma gloire et mon devoir ;
Trop de diſtance eſt entre nos eſpèces ;
Non, je ne puis approuver vos tendreſſes ;
Gardez-vous bien de me pouſſer à bout.

L'ANE reprit : L'amour égale tout.
Songez au cygne à qui Léda fit fête (*o*)
Sans ceſſer d'être une perſonne honnête.
Connaiſſez-vous la fille de Minos, (*p*)
Pour un taureau négligeant des héros,
Et ſoupirant pour ſon beau quadrupède ?
Sachez qu'un aigle enleva Ganimède,

Et

Et que Philyre avait favorisé
Le dieu des mers en cheval déguisé.

Il poursuivait son discours; et le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fournissait ces exemples frappans,
Et mettait l'âne au rang de nos savans.

Tandis qu'il parle avec tant d'élégance,
Le grand Dunois, qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout stupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'Amour lui suscitait.
Il entre, il voit, ô prodige! ô merveille!
Le possédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.

Jadis Vénus fut ainsi confondue,
Lorsqu'en un rets formé de fil d'airain,
Aux yeux des dieux, le malheureux Vulcain
Sous le dieu Mars la montra toute nue.
Jeanne après tout n'a point été vaincue;
Le bon Denis ne l'abandonnait pas;
Près de l'abyme il affermit ses pas;
Il la soutint dans ce péril extrême.
Jeanne s'indigne, et rentre en elle-même,
Comme un soldat dans son poste endormi,
Qui se réveille aux premières alarmes,
Frotte ses yeux, saute en pied, prend les armes,
S'habille en hâte, et fond sur l'ennemi.

De Débora la lance redoutable
Etait chez Jeanne auprès de ſon chevet,
Et de malheur ſouvent la préſervait.
Elle la prend ; la puiſſance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Jeanne et Dunois fondent ſur le malin ;
Le malin court, et ſa voix effrayante
Fait retentir Blois, Orléans et Nante ;
Et les baudets dans le Poitou nourris,
Du même ton répondaient à ſes cris.
Satan fuyait ; mais dans ſa courſe prompte,
Il veut venger les Anglais et ſa honte ;
Dans Orléans il vole comme un trait
Droit au logis du préſident Louvet.
Il s'y tapit dans le corps de madame ;
Il était sûr de gouverner cette ame ;
C'était ſon bien ; le perfide eſt inſtruit
Du mal ſecret qui tient la préſidente ;
Il ſait qu'elle aime, et que Talbot l'enchante.
Le vieux ſerpent en ſecret la conduit,
Il la dirige, il l'enflamme, il eſpère
Qu'elle pourra prêter ſon miniſtère
Pour introduire aux remparts d'Orléans
Le beau Talbot et ſes fiers combattans :
En travaillant pour les Anglais qu'il aime,
Il ſait aſſez qu'il combat pour lui-même.

Fin du vingtième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT VINGTIEME.

(*a*) EDITION de 1756 :

Que la vengeance eſt une paſſion
Funeſte au monde, affreuſe, impitoyable !
C'eſt un tourment, c'eſt une obſeſſion ;
Et c'eſt auſſi le partage du diable.
Le gros damné, *&c.*

(*b*) Edition de 1756 :

J'y crois pour moi ton honneur attaché.
Il ne faut pas beaucoup de rhétorique,
Pour engager le tentateur antique
A travailler de ſon premier métier.
De tout méchef ce maudit ouvrier
Courut bien vîte obſerver ſur la terre, *&c.*

(*c*) Le pédant *Larcher*, mazarinier ridicule, homme de collége, qui, dans un livre de critique, aſſure, d'après *Hérodote*, qu'à Babylone toutes les dames ſe proſtituaient dans le temple par dévotion, et que tous les jeunes Gaulois étaient ſodomites.

(*d*) Voilà comment il convient de parler du diable, et de tous les diables qui ont ſuccédé aux furies, et de toutes les impertinences qui ont ſuccédé aux impertinences antiques. On ſait aſſez que *Satan*, *Belzebut*, *Aſtaroth*, n'exiſtent pas plus que *Tiſiphone*, *Alecton* et *Mégère*. Le ſombre et fanatique *Milton*, de la ſecte des indépendans, déteſtable ſecrétaire en langue latine du parlement nommé le *Croupion*, et déteſtable apologiſte de l'aſſaſſinat de *Charles I*, peut tant qu'il voudra célébrer l'enfer, et peindre le diable déguiſé en cormoran et en crapaud, et faire tenir tous les diables en pygmees dans une grande ſalle ; ces imaginations degoûtantes, affreuſes, abſurdes, ont pu plaire à quelques fanatiqnes comme lui. Nous déclarons que nous avons ces facéties abominables en horreur. Nous ne voulons que nous réjouir.

(*e*) Manuscrit :

Négligemment la belle sur son lit
Sans corselet, sans armes s'étendit.
Ses vêtemens qui se jouaient en ondes,
Se relevaient sur ses deux cuisses rondes.
Le tentateur, *&c.*

(*f*) *Bernard*, auteur de l'opéra de Castor et Pollux, et de quelques pièces fugitives, a fait un Art d'aimer, comme *Ovide*.

(*g*) Edition de 1756 :

Bientôt il plut au maître du tonnerre,
Au créateur du ciel et de la terre,
Pour racheter le genre humain captif,
De se faire homme, et, ce qui pis est, juif.
Joseph, Panther, et la brune Marie,
Sans le savoir firent cette œuvre pie.
A son époux la belle dit adieu,
Puis accoucha d'un bâtard qui fut Dieu.
Il fut d'abord suivi par la canaille,
Par des Matthieux, des Jacques, des enfans:
Car Dieu se cache aux sages comme aux grands;
L'humble le suit, l'homme d'état s'en raille:
La cour d'Hérode et les gens du bel air
Narguent un Dieu bâtard et fait de chair.
De cette chair l'humanité sacrée
Est de Pilate assez peu révérée.
Mais quelques jours avant qu'il fût fessé,
Et qu'un long bois pour Jesus fût dressé,
Il devait faire en public son entrée.
C'était un point de la religion,
Que sur un âne il entrât dans Sion;
Cet âne était prédit par Isaïe,
Ezéchiel, Baruch et Jérémie:
C'était un cas important dans la loi;
O Jeanne d'Arc! cet âne, c'était moi.
Un ordre vint à l'archange terrible,
Qui du jardin est le fuisse inflexible,
De me laisser sortir de ce beau lieu.
Je pris ma course et j'allai porter Dieu.
Notre présence imposait aux oracles:
A chaque pas nous fesions des miracles;
Vérole, toux, fièvre, chancre, farcin,

Disparaissaient à notre aspect divin ;
Chacun criait : Vive le roi de gloire !
Vous connaissez le reste de l'histoire.
Le créateur pendu publiquement
Ressuscita bientôt secrètement.
Je fus fidèle et restai chez sa mère,
Très-mal bâté, fesant très-maigre chère.
Marie, au jour de son assomption,
Par testament me laissa pension ;
Et je vécus mille ans dans la maison,
Jusques au jour où cette maison sainte,
De la cité quittant l'indigne enceinte,
Alla par mer aux rivages heureux
Où de Lorette est le trésor fameux.
Là du Seigneur je servis les pucelles ;
J'en fus aimé ; je fus plus vierge qu'elles.
Enfin là haut, &c.

(*h*) L'âne de *Silène* est assez connu ; on tient qu'il servit de trompette.

(*i*) L'âne d'*Apulée* ne parla point ; il ne put jamais prononcer que *oh* et *non* : mais il eut une bonne fortune avec une dame, comme on peut le voir dans l'*Apuleius* en deux volumes in-4°, *cum notis ad usum delphini*. Au reste on attribua de tout temps les mêmes sentimens aux bêtes qu'aux hommes. Les chevaux pleurent dans l'Iliade et dans l'Odyssée ; les bêtes parlent dans *Pilpay*, dans *Lokman* et dans *Esope*, &c.

(*k*) Les hérétiques doivent savoir que le diable demandant l'aumône à *Martin*, ce *Martin* lui donna la moitié de son manteau.

(*l*) Edition de 1756 :

D'étrilles d'or mon maître m'étrilla ;
Du doux Jésus les bontés paternelles
Me firent don de deux brillantes ailes ;
Et dans le temps que les anges des airs
Fesaient voguer la maison sur les mers,
Je pris mon vol aux voûtes éternelles :
L'aigle de Jean et le bœuf de Matthieu
Me firent fête en cet auguste lieu ;
L'agneau sans tache avec moi brouta l'herbe :
Là je bravai le cheval si superbe,
Qui doit porter, par arrêt du destin,
Tantôt Luther, tantôt le dur Calvin.
Je fus nourri de nectar, d'ambrosie :
Mais, ô ma Jeanne ! une si belle vie

N'approche pas du plaisir que je sens
Au doux aspect de vos charmes puissans.
L'aigle, le bœuf, le cheval, l'agneau même,
Ne valent pas votre beauté suprême.
Croyez sur-tout, &c.

(*m*) *Saint Roch*, qui guérit de la peste, est toujours peint avec un chien; et *saint Antoine* est toujours suivi d'un cochon. Tous les bons chrétiens connaissent l'aigle de *saint Jean*, le bœuf de *saint Luc*, et les autres bêtes du paradis.

(*n*) Edition de 1756:

Ainsi parlait l'âne avec élégance,
En appuyant sa flatteuse éloquence
D'un geste heureux, que n'ont point eu Baron,
Et Bourdaloue et le doux Massillon.
Ce beau récit, cette histoire admirable,
Cet air naïf dont l'âne débitait,
Mais plus que tout ce geste inimitable,
Firent sur Jeanne un vif et prompt effet,
Que son Dunois n'avait point encor fait.
Tandis qu'il parle avec tant d'impudence,
Le grand Dunois, qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout stupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'Amour lui suscitait.
Il entre, il voit, ô prodige! ô merveille!
Le possédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.
De Débora la lance redoutable
Etait chez Jeanne auprès de son chevet.
Il la saisit; la puissance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Le grand Dunois poursuit l'esprit malin;
Belzébut tremble; et prompt à disparaître,
Emporte l'âne à travers la fenêtre.
Il le conduit par le chemin des airs
Dans ce château, fatal à l'innocence,
Où Conculix tenait en sa puissance
La belle Agnès et les héros divers,
Anglais, Français, qui, tombés dans le piége,
Sont prisonniers en ce lieu sacrilége.

Ce Conculix, depuis le jour cruel
Où le bâtard et la Pucelle altière,
L'ayant couvert d'un affront éternel,
De son palais ont forcé la barrière,
Se gardait bien de donner des soupés
Aux chevaliers dans ses lacs attrapés.
Il les traitait avec rude manière,
Il les tenait dans le fond d'un caveau.
Son chancelier s'en vint en long manteau
Signifier à la troupe éplorée
De Conculix la volonté sacrée.
Vous jeûnerez et vous boirez de l'eau,
Serez fessés une fois par semaine,
Jusqu'au moment où quelqu'une ou quelqu'un,
En rempliſſant un devoir peu commun,
Pourra sauver votre demi-douzaine.
Tâchez d'aimer; il faut qu'un de vous ſix
Du fond du cœur brûle pour Conculix.
Il veut qu'on l'aime : il en vaut bien la peine.
Si nul de vous ne peut y réuſſir,
Soyez feſſés, car tel eſt ſon plaiſir.
Il s'en retourne; après cette ſentence
Les priſonniers reſtent en conférence.
Mais qui voudra ſe dévouer pour tous?
Agnès diſait : pourrais-je en conſcience
Du dieu d'amour ſentir ici les coups?
Le don d'aimer ne dépend pas de nous:
Et je ſerai fidelle au roi de France.
Parlant ainſi, ſes regards affligés
Lorgnent Monroſe, et de pleurs ſont chargés.
Monroſe dit : Pour moi j'aime une belle
Que pour des dieux je ne ſaurais quitter.
Cent Conculix ne ſauraient me tenter,
Et je voudrais être feſſé pour elle.
Je voudrais l'être auſſi pour mon amant,
Dit Dorothée. Il n'eſt point de tourment
Que de l'amour le charme n'adouciſſe:
Quand on eſt deux eſt-il quelque ſupplice?
Son la Trimouille, à ce diſcours charmant,
Tombe à ſes pieds, et s'abandonne en proie
A des douleurs qu'allége un peu de joie.
Le confeſſeur, ayant touſſé deux fois,
Leur dit : Meſſieurs, j'étais jeune autrefois:

Ce temps n'eſt plus, et les rides de l'âge
Ont ſillonè la peau de mon viſage :
Que puis-je ? hélas ! je ſuis, par mon emploi,
Dominicain et confeſſeur du roi :
Je ne ſaurais vous tirer d'eſclavage.
Paul Tirconel, qu'anime un fier courage,
Se lève, et dit : Hé bien ! ce ſera moi.
A ces trois mots dits avec aſſurance,
Les priſonniers reprirent l'eſpérance.
A Conculix, le lendemain matin,
Etant pourvu du ſexe féminin,
Paul écrivit une lettre fort tendre,
Qu'au chancelier la geolière alla rendre.
Paul y joignit un petit madrigal,
D'un goût tout neuf et fort original.

(*o*) *Léda* ayant donnè ſes faveurs à un cygne, accoucha de deux œufs.

(*p*) *Paſiphaé*, amoureuſe d'un taureau, en eut le minotaure. *Philyre* eut d'un cheval le centaure *Chiron*, précepteur d'*Achille :* ce ne fut point *Neptune*, mais *Saturne* qui prit la forme d'un cheval ; notre auteur ſe trompe en ce point. Je ne nie pas que quelques doctes ne ſoient de ſon avis.

Fin des Notes et Variantes du Chant vingtième.

Au-lieu d'amis, Jeanne, la lance en main,
Fondait vers lui ſur ſon âne divin.

Pucelle Chant 21e

J. M. Moreau le Jeune. *Baquoy Sculp.*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0432

CHANT XXI.

ARGUMENT.

Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du diable. Rendez-vous donné par la préſidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par frère Lourdis. Belle conduite de la diſcrète Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand roi Charles VII.

Mon cher lecteur ſait par expérience
Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne ſont pas jeux d'enfans,
A deux carquois tout à fait différens :
L'un a des traits, dont la douce piqûre
Se fait ſentir ſans danger, ſans douleur,
Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laiſſe une vive bleſſure.
Les autres traits ſont un feu dévorant
Dont le coup part et brûle au même inſtant.
Dans les cinq ſens ils portent le ravage,
Un rouge vif allume le viſage,
D'un nouvel être on ſe croit animé,
D'un nouveau ſang le corps eſt enflammé,
On n'entend rien ; le regard étincelle.
L'eau ſur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui ſur ſes bords s'élève, échappe et fuit,
N'eſt qu'une image imparfaite, infidelle,
De ces déſirs dont l'excès vous pourſuit.

PROFANATEURS indignes de mémoire,
Vous qui de Jeanne avez souillé la gloire,
Vils écrivains, qui du mensonge épris
Falsifiez les plus sages écrits,
Vous prétendez que ma Pucelle Jeanne
Pour son grison sentit ce feu profane;
Vous imprimez qu'elle a mal combattu, (*a*)
Vous insultez son sexe et sa vertu.
D'écrits honteux compilateurs infames,
Sachez qu'on doit plus de respect aux dames;
Ne dites point que Jeanne a succombé:
Dans cette erreur nul savant n'est tombé,
Nul n'avança des fausſetés pareilles.
Vous confondez et les faits et les temps,
Vous corrompez les plus rares merveilles;
Respectez l'âne et ses faits éclatans;
Vous n'avez pas ses fortunés talens,
Et vous avez de plus longues oreilles.
Si la Pucelle, en cette occasion,
Vit d'un regard de satisfaction
Les feux nouveaux qu'inspirait sa personne,
C'est vanité qu'à son sexe on pardonne,
C'est amour-propre, et non pas l'autre amour.

POUR achever de mettre en tout son jour
De Jeanne d'Arc le lustre interniſſable,
Pour vous prouver qu'aux malices du diable,
Aux fiers transports de cet âne éloquent,
Son noble cœur était inébranlable,
Sachez que Jeanne avait un autre amant.
C'était Dunois, comme aucun ne l'ignore;
C'est le bâtard que son grand cœur adore.

On peut d'un âne écouter les discours,
On peut sentir un vain désir de plaire ;
Cette passade, innocente et légère,
Ne trahit point de fidèles amours.

C'est dans l'histoire une chose avérée,
Que ce héros, ce sublime Dunois,
Etait blessé d'une flèche dorée,
Qu'Amour tira de son premier carquois.
Il commanda toujours à sa tendresse ;
Son cœur altier n'admit point de faiblesse,
Il aimait trop et l'Etat et le roi,
Leur intérêt fut sa première loi.

O Jeanne ! il fait que ton beau pucelage
De la victoire est le précieux gage :
Il respectait Denis et tes appas ;
Semblable au chien courageux et fidèle,
Qui résistant à la faim qui l'appelle,
Tient la perdrix et ne la mange pas.
Mais quand il vit que le baudet céleste
Avait parlé de sa flamme funeste,
Dunois voulut en parler à son tour.
Il est des temps où le sage s'oublie.

C'etait, sans doute, une grande folie
Que d'immoler sa patrie à l'Amour.
C'était tout perdre ; et Jeanne encor honteuse
D'avoir d'un âne écouté les propos,
Résistait mal à ceux de son héros.
L'amour pressait son ame vertueuse ;
C'en était fait, lorsque son doux patron
Du haut du ciel détacha son rayon ;

Ce rayon d'or, ſa gloire et ſa monture,
Qui tranſporta ſa béate figure
Quand il chercha, par ſes ſoins vigilans,
Un pucelage aux remparts d'Orléans.
Ce ſaint rayon frappant au ſein de Jeanne,
En écarta tout ſentiment profane.
Elle cria : Cher bâtard, arrêtez,
Il n'eſt pas temps, nos amours ſont comptés :
Ne gâtons rien à notre deſtinée ;
C'eſt à vous ſeul que ma foi s'eſt donnée ;
Je vous promets que vous aurez ma fleur.
Mais attendons que votre bras vengeur,
Votre vertu, ſous qui le breton tremble,
Ait du pays chaſſé l'uſurpateur.
Sur des lauriers nous coucherons enſemble.

A ce propos le bâtard s'adoucit ;
Il écouta l'oracle et ſe ſoumit.
Jeanne reçut ſon pur et doux hommage,
Modeſtement ; et lui donna pour gage
Trente baiſers chaſtes, pleins de pudeur,
Et tels qu'un frère en reçoit de ſa ſœur.
Dans leurs déſirs tous deux ils ſe continrent,
Et de leurs faits honnêtement convinrent.
Denis les voit, Denis très-ſatisfait,
De ſes projets preſſa le grand effet.

Le preux Talbot devait cette nuit même
Dans Orléans entrer par ſtratagême ;
Exploit nouveau pour ſes Anglais hautains,
Tous gens ſenſés, mais plus hardis que fins.

O dieu d'amour! ô faibleſſe! ô puiſſance!
Amour fatal, tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'oſait plus eſpérer,
Ce que Bedfort et ſon expérience,
Ce que Talbot et ſa rare vaillance
Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris!
Tu fais nos maux, cher enfant, et tu ris.

Si dans le cours de ſes vaſtes conquêtes
Il effleura de ſes flèches honnêtes
Le cœur de Jeanne, il lança d'autres coups
Dans les cinq ſens de notre préſidente.
Il la frappa de ſa main triomphante
Avec les traits qui rendent les gens fous.
Vous avez vu la fatale eſcalade,
L'aſſaut ſanglant, l'horrible canonade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorſque Talbot et ſes fières cohortes
Avaient briſé les remparts et les portes,
Et que ſur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flamme, et la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait, d'un pas agile,
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renverſant tout, criant à haute voix:
Anglais! entrez; bas les armes, bourgeois!
Il reſſemblait au grand dieu de la guerre,
Qui ſous ſes pas fait retentir la terre,
Quand la Diſcorde, et Bellone, et le Sort,
Arment ſon bras, miniſtre de la mort.

La préſidente avait une ouverture
Dans ſon logis, auprès d'une maſure,
Et par ce trou contemplait ſon amant ;
Ce caſque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ſes prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La préſidente en était toute en feu,
Hors de ſes ſens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Madame Audou, (*b*) dont l'Amour prit le cœur,
Lorgnait Baron cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait ſa figure,
Son beau maintien, ſes geſtes, ſa parure,
Mêlait tout bas ſa voix à ſes accens,
Et recevait l'amour par tous les ſens.

Chez la Louvet vous ſavez que le diable
Etait entré ſans ſe rendre importun ;
Et que le diable et l'Amour, c'eſt tout un :
L'archange noir, de mal inſatiable,
Prit la cornette et les traits de Suzon,
Qui dès long-temps ſervait dans la maiſon ;
Fille entendue, active, néceſſaire,
Coiffant, friſant, portant des billets doux,
Savante en l'art de conduire une affaire,
Et ménageant ſouvent deux rendez-vous,
L'un pour ſa dame, et puis l'autre pour elle.
Satan caché ſous l'air de la donzelle,
Tint ce diſcours à notre groſſe belle :

Vous connaiſſez mes talens et mon cœur,
Je veux ſervir votre innocente ardeur ;

Votre intérêt d'assez près me concerne.
Mon grand cousin est de garde ce soir
En sentinelle à certaine poterne ;
Là, sans risquer que votre honneur soit terne,
Le beau Talbot peut en secret vous voir.
Ecrivez-lui ; mon grand cousin est sage,
Il vous fera très-bien votre message.
La présidente écrit un beau billet,
Tendre, emporté : chaque mot porte à l'ame
La volupté, les désirs et la flamme.
On voyait bien que le diable dictait.
Le grand Talbot, habile ainsi que tendre,
Au rendez-vous fit serment de se rendre :
Mais il jura que dans ce doux conflit,
Par les plaisirs il irait à la gloire ;
Et tout fut prêt, afin qu'au saut du lit
Il ne fît plus qu'un saut à la victoire.

Il vous souvient que le frère Lourdis
Fut envoyé, par le grand saint Denis,
Chez les Anglais pour lui rendre service.
Il était libre et chantait son office,
Disait sa messe, et même confessait.
Le preux Talbot sur sa foi le laissait,
Ne jugeant pas qu'un rustre, un imbécile,
Un moine épais, excrément de couvent,
Qu'il avait fait fesser publiquement,
Pût traverser un général habile.
Le juste ciel en jugeait autrement.
Dans ses décrets il se complaît souvent
A se moquer des plus grands personnages.
Il prend les sots pour confondre les sages.

Un trait d'esprit, venant du paradis,
Illumina le crâne de Lourdis.
De son cerveau la matière épaissie
Devint légère, et fut moins obscurcie;
Il s'étonna de son discernement.
Las! nous pensons, le bon DIEU fait comment!
Connaissons-nous quel ressort invisible
Rend la cervelle ou plus ou moins sensible?
Connaissons-nous quels atomes divers
Font l'esprit juste ou l'esprit de travers?
Dans quels recoins du tissu cellulaire
Sont les talens de Virgile ou d'Homère?
Et quel levain, chargé d'un froid poison,
Forme un Thersite, un Zoïle, un Fréron?
Un intendant de l'empire de Flore
Près d'un œillet voit la ciguë éclore;
La cause en est au doigt du Créateur;
Elle est cachée aux yeux de tout docteur:
N'imitons pas leur babil inutile.

LOURDIS d'abord devint très-curieux;
Utilement il employa ses yeux.
Il vit marcher sur le soir, vers la ville,
Des cuisiniers qui portaient à la file
Tous les apprêts pour un repas exquis;
Truffes, jambons, gélinottes, perdrix;
De gros flacons à panse ciselée
Rafraîchissaient, dans la glace pilée
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient Cîteaux (*c*) dans ses caveaux bénis.
Vers la poterne on marchait en silence;
Lourdis alors fut rempli de science, (*d*)

Non

Non de latin, mais de cet art heureux
De se conduire en ce monde scabreux.
Il fut doué d'une douce faconde,
Devint accort, attentif, avisé,
Regardant tout du coin d'un œil rusé,
Fin courtisan, plein d'astuce profonde,
Le moine, enfin, le plus moine du monde.
Ainsi l'on voit en tout temps ses pareils,
De la cuisine entrer dans les conseils;
Brouillons en paix, intrigans dans la guerre,
Régnant d'abord chez le grossier bourgeois,
Puis se glissant au cabinet des rois,
Et puis enfin troublant toute la terre;
Tantôt adroits et tantôt insolens,
Renards ou loups, ou singes ou serpens:
Voilà pourquoi les Bretons mécréans,
De leur engeance ont purgé l'Angleterre.

Notre Lourdis gagne un petit sentier,
Qui par un bois mène au royal quartier.
En son esprit roulant ce grand mystère,
Il va trouver Bonifoux son confrère.
Don Bonifoux, en ce même moment,
Sur les destins rêvait profondément;
Il mesurait cette chaîne invisible
Qui tient liés les destins et les temps,
Les petits faits, les grands événemens,
Et l'autre monde, et le monde sensible.
Dans son esprit il les combine tous,
Dans les effets voit la cause et l'admire,
Il en suit l'ordre: il sait qu'un rendez-vous
Peut renverser ou sauver un empire.

Le confeſſeur ſe ſouvenait encor
Qu'on avait vu les trois fleurs de lis d'or
En champ d'albâtre à la feſſe d'un page,
D'un page anglais : ſur-tout il enviſage
Les murs tombés du mage Hermaphrodix.
Ce qui ſur-tout l'étonne davantage,
C'eſt le bon ſens, c'eſt l'eſprit de Lourdis.
Il connut bien qu'à la fin ſaint Denis
De cette guerre aurait tout l'avantage.

Lourdis ſe fait préſenter poliment
Par Bonifoux à la royale amie :
Sur ſa beauté lui fait ſon compliment,
Et ſur le roi ; puis il lui dit comment
Du grand Talbot la prudence endormie
A pour le ſoir un rendez-vous donné
Vers la poterne, où ce déterminé
Eſt attendu par la Louvet qui l'aime.
On peut, dit-il, uſer d'un ſtratagême ;
Suivre Talbot, et le ſurprendre là,
Comme Samſon le fut par Dalila.
Divine Agnès, propoſez cette affaire
Au grand roi Charle. Ah ! mon révérend père,
Lui dit Agnès, penſez-vous que le roi
Puiſſe toujours être amoureux de moi ?
Je n'en ſais rien : je penſe qu'il ſe damne,
Répond Lourdis ; ma robe le condamne,
Mon cœur l'abſout. Ah ! qu'ils ſont fortunés,
Ceux qui pour vous ſeront un jour damnés !
Agnès reprit : Moine, votre réponſe
Eſt bien flatteuſe, et de l'eſprit annonce.
Puis dans un coin le tirant à l'écart,

Elle lui dit: Auriez-vous par hasard
Chez les Anglais vu le jeune Monrose?
Le moine noir l'entendit finement:
Oui, je l'ai vu, dit-il; il est charmant.
Agnès rougit, baisse les yeux, compose
Son beau visage; et prenant par la main
L'adroit Lourdis, le mène avant nuit close
Au cabinet de son cher suzerain.

Lourdis y fit un discours plus qu'humain.
Le roi Charlot, qui ne le comprit guère,
Fit assembler son conseil souverain,
Ses aumôniers et son conseil de guerre.
Jeanne au milieu des héros ses pareils,
Comme au combat assistait aux conseils.
La belle Agnès d'une façon gentille,
Discrètement travaillant à l'aiguille,
De temps en temps donnait de bons avis,
Qui du roi Charle étaient toujours suivis.

On proposa de prendre avec adresse
Sous les remparts Talbot et sa maîtresse:
Tels dans les cieux le Soleil et Vulcain
Surprirent Mars avec son Aphrodise. (e)
On prépara cette grande entreprise,
Qui demandait et la tête et la main.
Dunois d'abord prit le plus long chemin,
Fit une marche et pénible et savante,
Effort de l'art que dans l'histoire on vante.
Entre la ville et l'armée on passa.
Vers la poterne enfin on se plaça.
Talbot goûtait avec sa présidente

Les premiers fruits d'une union naiſſante,
Se promettant que du lit aux combats,
En vrai héros il ne ferait qu'un pas.
Six régimens devaient ſuivre à la file.
L'ordre eſt donné. C'était fait de la ville.
Mais ſes guerriers de la veille engourdis,
Pétrifiés d'un ſermon de Lourdis,
Bâillaient encore et ſe mouvaient à peine.
L'un contre l'autre ils dormaient dans la plaine.
O grand miracle! ô pouvoir de Denis!

JEANNE et Dunois, et la brillante élite
Des chevaliers qui marchaient à leur ſuite,
Bordaient déjà, ſous les murs d'Orléans,
Les longs foſſés du camp des aſſiégeans.
Sur un cheval venu de Barbarie,
Le ſeul que Charle eût dans ſon écurie,
Jeanne avançait, en tenant d'une main
De Débora l'eſtramaçon divin;
A ſon côté pendait la noble épée
Qui d'Holopherne a la tête coupée.
Notre Pucelle, avec dévotion,
Fit à Denis tout bas cette oraiſon:

„ TOI qui daignas à ma faibleſſe obſcure,
„ Dans Domremi, confier cette armure,
„ Sois le ſoutien de ma fragilité,
„ Pardonne-moi, ſi quelque vanité
„ Flatta mes ſens quand ton âne infidelle
„ S'émancipa juſqu'à me trouver belle.
„ Mon cher patron, daigne te ſouvenir
„ Que c'eſt par moi que tu voulus punir

„ De ces Anglais les ardeurs enragées,
„ Qui polluaient des nonnes affligées.
„ Un plus grand cas se présente aujourd'hui :
„ Je ne puis rien sans ton divin appui.
„ Prête ta force au bras de ta servante,
„ Il faut sauver la patrie expirante,
„ Il faut venger les lis de Charles sept
„ Avec l'honneur du président Louvet.
„ Conduis à fin cette aventure honnête,
„ Ainsi le ciel te conserve la tête ! „

Du haut du ciel saint Denis l'entendit ;
Et dans le camp son âne la sentit :
Il sentit Jeanne ; et d'un battement d'aile,
La tête haute, il s'envole vers elle.
Il s'agenouille, il demande pardon
Des attentats de sa tendresse impure.
Je fus, dit-il, possédé du démon ;
Je m'en repens. Il pleure, il la conjure
De le monter ; il ne saurait souffrir
Que sous sa Jeanne un autre ose courir.
Jeanne vit bien qu'une vertu divine
Lui ramenait la volatile asine.
Au pénitent sa grâce elle accorda ;
Fessa son âne, et lui recommanda
D'être à jamais plus discret et plus sage.
L'âne le jure, et rempli de courage,
Fier de sa charge, il la porte dans l'air.

Sur les Anglais il fond comme un éclair,
Comme un éclair que la foudre accompagne.
Jeanne en volant inonde la campagne

De flots de sang, de membres dispersés,
Coupe cent cous l'un sur l'autre entassés.

Dans son croissant de la nuit la courrière
Lui fournissait sa douteuse lumière.
L'Anglais surpris, encor tout étourdi,
Regarde en haut d'où le coup est parti.
Il ne voit point la lance qui le tue ;
La troupe fuit, égarée, éperdue,
Et va tomber dans les mains de Dunois.
Charles se voit le plus heureux des rois.
Ses ennemis à ses coups se présentent,
Tels que perdreaux en l'air éparpillés,
Tombant en foule et par le chien pillés,
Sous le fusil la bruyère ensanglantent.
La voix de l'âne inspire la terreur ;
Jeanne d'en haut étend son bras vengeur,
Poursuit, pourfend, perce, coupe, déchire ;
Dunois assomme ; et le bon Charles tire
A son plaisir tout ce qui fuit de peur.

Le beau Talbot, tout enivré des charmes
De sa Louvet, et de plaisirs rendu,
Sur son beau sein mollement étendu,
A sa poterne entend le bruit des armes ;
Il en triomphe. Il disait à part soi :
Voilà mes gens, Orléans est à moi.
Il s'applaudit de ses ruses habiles.
Amour, dit-il, c'est toi qui prends les villes.
Dans cet espoir Talbot encouragé,
Donne à sa belle un baiser de congé.
Il sort du lit, il s'habille, il s'avance,
Pour recevoir les vainqueurs de la France.

Auprès de lui le grand Talbot n'avait
Qu'un écuyer, qui toujours le suivait.
Grand confident et rempli de vaillance,
Digne vassal d'un si galant héros,
Gardant sa lance ainsi que les manteaux.
Entrez, amis, saisissez votre proie,
Criait Talbot; mais courte fut sa joie.
Au lieu d'amis, Jeanne, la lance en main,
Fondait vers lui sur son âne divin.
Deux cents Français entrent par la poterne;
Talbot frémit, la terreur le consterne.
Ces bons Français criaient : *Vive le roi*,
A boire, à boire, avançons; marche à moi.
A moi, Gascons, Picards, qu'on s'évertue,
Point de quartier; les voilà, tire, tue.

Talbot, remis du long saisissement
Que lui causa le premier mouvement,
A sa poterne ose encor se défendre.
Tel, tout sanglant, dans sa patrie en cendre,
Le fils d'Anchise attaquait son vainqueur.
Talbot combat avec plus de fureur;
Il est anglais; l'écuyer le seconde:
Talbot et lui combattraient tout un monde.
Tantôt de front, et tantôt dos à dos,
De leurs vainqueurs ils repoussent les flots;
Mais à la fin leur vigueur épuisée
Cède aux Français une victoire aisée.
Talbot se rend, mais sans être abattu.
Jeanne et Dunois prisèrent sa vertu.
Ils vont tous deux, de manière engageante,
Au président rendre la présidente.

Sans nul soupçon il la reçoit très-bien.
Les bons maris ne savent jamais rien.
Louvet toujours ignora que la France
A sa Louvet devait sa délivrance.

Du haut des cieux Denis applaudissait;
Sur son cheval saint George frémissait;
L'âne entonnait son octave écorchante,
Qui des Bretons redoublait l'épouvante.
Le roi, qu'on mit au rang des conquérans,
Avec Agnès soupa dans Orléans.
La même nuit, la fière et tendre Jeanne,
Ayant au ciel renvoyé son bel âne,
De son serment accomplissant les lois,
Tint sa parole à son ami Dunois.
Lourdis, mêlé dans la troupe fidelle,
Criait encore: *Anglais! elle est pucelle!* (*f*)

Fin du vingt-unième et dernier Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT VINGT-UNIEME.

(*a*) L'AUTEUR du teſtament du cardinal *Albéroni*, et de quelques autres livres pareils, s'aviſa de faire imprimer la Pucelle avec des vers de ſa façon, qui ſont rapportés dans notre préface. Ce malheureux était un capucin défroqué, qui ſe réfugia à Lauſanne et en Hollande, où il fut correcteur d'imprimerie.

(*b*) On ſent bien qu'ici le nom de madame *Audou* eſt ſubſtitué au nom d'une grande dame de la cour, qui en effet avait eu de la paſſion pour *Baron* le comédien.

(*c*) Il y a dans Citeaux et dans Clervaux une groſſe tonne, ſemblable à celle d'Heidelberg : c'eſt la plus belle relique du couvent.

(*d*) Manuſcrit :

Lourdis alors fut rempli de ſcience.
Bientôt d'un ſot il devint un fripon
Homme d'état, politique, eſpion,
Fin courtiſan, plein d'aſtuce profonde,
Le moine enfin, le plus moine du monde.
Ainſi l'on voit, &c.

(*e*) *Aphrodiſe* eſt le nom grec de *Vénus* ; cela ne veut dire qu'*écume*. Mais que les noms grecs ſont ſonores ! que cette écume eſt une belle allégorie ! Voyez *Héſiode*. Vous ne douterez pas que les anciennes fables ne ſoient ſouvent l'emblème de la vérité.

(*f*) Le dernier chant des premières éditions étant preſqu'entièrement changé ou ſupprimé dans celles qui ont été imprimées ſous les yeux de l'auteur, nous le donnons ici tel qu'il a paru dans les éditions en 18 et en 24 chants.

JE dois conter quelle terrible ſuite
De Conculix eut l'infame conduite ;
Ce que devint l'effronté Tirconel,
Et quel ſecours étrange et ſalutaire
Sut procurer notre révérend père
A Dorothée, à la douce Sorel,
Et par quel art il les tira d'affaire.

Je dois chanter par quels feux, quels exploits,
L'âne ravit la Pucelle à Dunois,
Et comment Dieu punit l'âne infidelle
Par qui Satan pollua la Pucelle.
Mais, avant tout, le siége d'Orléans,
Où s'escrimaient tant de fiers combattans,
Est le grand point qui tous nous intéresse.
O dieu d'amour! ô puissance! ô faiblesse!
Amour fatal! tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'osait plus espérer,
Ce que Bedfort et son expérience,
Ce que Talbot et sa rare vaillance
Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris.
Songez, lecteurs, que ces fatales flammes
Brûlent vos corps et hasardent vos ames.
Tu fais nos maux, cher enfant, et tu ris.
En te jouant dans la triste contrée,
Où cent héros combattaient pour deux rois,
Ta douce main blessa depuis deux mois
Le grand Talbot d'une flèche dorée,
Que tu tiras de ton premier carquois.
C'était avant ce siége mémorable,
Dans une trève, hélas! trop peu durable.
Il conféra, soupa paisiblement
Avec Louvet, ce grave président,
Lequel Louvet eut la gloire imprudente
De faire aussi souper la présidente.
Madame était un peu collet-monté.
L'Amour se plut à dompter sa fierté.
Il hait l'air prude, et souvent l'humilie.
Il dérangea sa noble gravité,
Par un des traits qui donnent la folie.
La présidente en cette occasion,
Gagna Talbot et perdit la raison.
Vous avez vu la fatale escalade,
L'assaut sanglant, l'horrible canonade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorsque Talbot et ses fières cohortes
Avaient brisé les remparts et les portes,
Et que sur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flamme et la mort à la fois.

L'ardent Talbot avait d'un pas agile
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renverſant tout, criant à haute voix :
Anglais ! entrez ; bas les armes, bourgeois !
Il reſſemblait au grand dieu de la guerre,
Qui ſous ſes pas fait retentir la terre,
Quand la diſcorde, et Bellone et le Sort
Arment ſon bras, miniſtre de la mort.

La préſidente avait une ouverture,
Dans ſon logis, auprès d'une maſure,
Et par ce trou contemplait ſon amant,
Ce caſque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ſes prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La préſidente en était toute en feu,
Hors de ſes ſens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Une beauté, dont l'Amour prit le cœur,
Lorgnait Baron, cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait ſa figure,
Son beau maintien, ſes geſtes, ſa parure,
Mêlait tout bas ſa voix à ſes accens,
Et recevait l'amour par tous les ſens.

N'en pouvant plus, la belle préſidente,
Dans ſon accès, dit à ſa confidente :
Cours, ma Suſon, vole, va le trouver,
Dis-lui, dis-lui qu'il vienne m'enlever.
Si tu ne peux lui parler, fais-lui dire
Qu'il ait pitié de mon tendre martyre ;
Et que s'il eſt un digne chevalier,
Je veux ſouper ce ſoir dans ſon quartier.
La confidente envoie un jeune page,
C'était ſon frère ; il fait bien ſon meſſage ;
Et ſans tarder, ſix eſtafiers hardis
Vont chez Louvet, et forcent le logis.

On entre, on voit une femme maſquée,
Et mouchetée, et peinte et requinquée,
Le front garni de cheveux vrais ou faux,
Montés en arc et tournés en anneaux.
On vous l'enlève, on la fait diſparaître
Par des chemins dont Talbot eſt le maître.

Ce beau Talbot ayant dans ce grand jour
Tant répandu, tant essuyé d'alarmes,
Voulut le soir, dans les bras de l'Amour,
Se consoler du malheur de ses armes.
Tout vrai héros, ou vainqueur ou battu,
Quand il le peut, soupe avec sa maîtresse. (*)
Sire Talbot, qui n'est point abattu,
Attend chez lui l'objet de sa tendresse.
Tout était prêt pour un souper exquis;
De gros flacons à panse ciselée
Ont rafraîchi, dans la glace pilée,
Ce jus brillant, ces liquides rubis,
Que tient Citeaux dans ses caveaux bénis;
A l'autre bout de la superbe tente,
Est un sopha d'une forme élégante,
Bas, large, mou, très-proprement orné,
A deux chevets, à dossier contourné,
Où deux amis peuvent tenir à l'aise.
Sire Talbot vivait à la française.
Son premier soin fut de faire chercher
Le tendre objet qu'il avait su toucher.
Tout ce qu'il voit parle de son amante:
Il la demande; on vient; on lui présente
Un monstre gris en pompons enfantins,
Haut de trois pieds, en comptant ses patins.
D'un rouge vif ses paupières bordées
Sont d'un suc jaune en tout temps inondées:
Un large nez, au bout tors et crochu,
Semble couvrir un long menton fourchu.
Talbot cru voir la maîtresse du diable.
Il jette un cri qui fait trembler la table.
C'était la sœur du gros monsieur Louvet,
Qu'en son logis la garde avait trouvée,
Et qui de gloire et de plaisir crevait,
Se pavanant de se voir enlevée.
La présidente, en proie à la douleur
D'avoir manqué son illustre entreprise,
Se désolait de la triste mépriſe:
Jamais Valois n'a plus maudit sa sœur.

(*) On rapporte qu'après la bataille de Mariendal M. de *Turenne* passa la nuit dans un moulin. Il coucha avec la meûnière. Son aide de camp en parut un peu étonné. *Mon ami*, lui dit le maréchal, *il faut bien se consoler.*

L'amour déjà troublait sa fantaisie.
Ce fut bien pis, lorsque la jalousie
Dans son cerveau porta de nouveaux traits,
Elle devint plus folle que jamais.
L'âne plus fou revint vers la Pucelle.
Jeanne s'émut, ses sens furent charmés.
Les yeux en feu : Par saint Denis ! dit-elle,
Est-il bien vrai, Monsieur, que vous m'aimez ?
Si je vous aime ! en doutez-vous encore,
Répondit l'âne ? Oui, mon cœur vous adore.
Ciel ! que je fus jaloux du cordelier !
Qu'avec plaisir je servis l'écuyer,
Qui vous sauva de la fureur claustrale
Où s'emportait la bête monacale !
Mais que je fuis plus jaloux mille fois
De ce bâtard, de ce brutal Dunois !
Ivre d'amour, et fou de jalousie,
Je transportais Dunois en Italie.
Las ! il revint ; il vous offrit ses vœux ;
Il est plus beau, mais non plus amoureux.
O noble Jeanne ! ornement de ton âge,
Dont l'univers vante le pucelage,
Est-ce Dunois qui sera ton vainqueur ?
Ce sera moi, j'en jure par mon cœur.
Ah ! si le ciel en m'ôtant les ânesses
Te réserva mes plus pures caresses ;
Si, toujours doux, toujours tendre et discret,
Jusqu'à ce jour j'ai gardé mon secret,
De mes désirs si Jeannette est flattée ;
Si, pénétré du plus ardent amour,
Je te préfère au céleste séjour,
Et si mon dos tant de fois t'a portée,
Tu pourras bien me porter à ton tour.
Jeanne reçut cet aveu téméraire
Avec surprise autant qu'avec colère ;
Et cependant son grand cœur en secret
Etait flatté de l'étonnant effet
Que produisait sa beauté singulière
Sur les sens lourds d'une ame si grossière.
Vers son amant elle avance la main
Sans y songer, puis la tire soudain.
Elle rougit, s'effraie et se condamne,
Puis se rassure, et puis lui dit : Bel âne,

Vous concevez un chimérique espoir :
Respectez plus ma gloire et mon devoir ;
Trop de distance est entre nos espèces ;
Non, je ne puis approuver vos tendresses.
Gardez-vous bien de me pousser à bout.
L'âne reprit : L'amour égale tout.
Songez au cygne à qui Léda fit fête,
Sans cesser d'être une personne honnête.
Connaissez-vous la fille de Minos ?
Un taureau l'aime : elle fuit des héros,
Et va coucher avec son quadrupède :
Sachez qu'un aigle enleva Ganymède,
Et que Philyre avait favorisé
Le dieu des mers en cheval déguisé.
Il poursuivait son discours ; et le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fournissait ces exemples frappans,
Et mettait l'âne au rang de nos savans.
Jeanne écoutait ; que ne peut l'éloquence ?
Toujours l'oreille est le chemin du cœur.
L'étonnement est suivi du silence.
Jeanne ébranlée, admire, rêve, pense.
Aimer un âne et lui donner sa fleur !
Souffrirait-elle un pareil deshonneur,
Après avoir sauvé son innocence
Des muletiers et des héros de France ?
Après avoir, par la grâce d'en haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut ?
Mais ce bel âne est un amant céleste,
Il n'est héros si brillant et si leste ;
Nul n'est plus tendre, et nul n'a plus d'esprit :
Il eut l'honneur de porter Jésus-Christ ;
Il est venu des plaines éternelles ;
D'un séraphin il a l'air et les ailes ;
Il n'est point là de bestialité,
C'est bien plutôt de la divinité.
Tous ces pensers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne, et confondaient sa tête.
Ainsi l'on voit sur les profondes mers
Deux fiers tyrans des ondes et des airs,
L'un accourant des cavernes australes,
L'autre sifflant des plaines boréales,
Contre un vaisseau cinglant sur l'océan,

Vers Sumatra, Bengale ou Ceïlan;
Tantôt la nef aux cieux ſemble portée,
Près des rochers tantôt elle eſt jetée,
Tantôt l'abyme eſt prêt à l'engloutir,
Et des enfers elle paraît ſortir.
Notre amazone eſt ainſi tourmentée.
L'âne eſt preſſant, et la belle agitée
Ne put tenir, dans ſon émotion,
Le gouvernail que l'on nomme raiſon.
D'un tendre feu ſes yeux étincelèrent,
Son cœur s'émut, tous ſes ſens ſe troublèrent;
Sur ſon viſage un inſtant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur.
Du harangueur le redoutable geſte
Etait ſur-tout l'écueil le plus funeſte.
Elle n'eſt plus maîtreſſe de ſes ſens;
Ses yeux mouillés deviennent languiſſans;
Deſſus ſon lit ſa tête s'eſt penchée;
De ſes beaux yeux la honte s'eſt cachée;
. . . . . .
L'enfant malin qui tient ſous ſon empire
Le genre humain, les ânes et les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux ſourire,
. . . . . .
Quand tout-à-coup on entend une voix:
Jeanne, accourez, ſignalez vos exploits;
Levez-vous donc, Dunois eſt ſous les armes;
On va combattre, et déjà nos gendarmes
Avec le roi commencent à ſortir:
Habillez-vous, eſt-il temps de dormir?
C'était la belle et jeune Dorothée,
De bonté d'ame envers Jeanne portée,
Qui, la croyant dans les bras du ſommeil,
Venait la voir et hâter ſon réveil.
Ainſi parlant à la belle pâmée,
Elle entr'ouvrit la porte mal fermée;
Dieux! quel ſpectacle! elle fit par trois fois,
Tout en tremblant le ſigne de la croix.
Jadis Vénus fut bien moins confondue,
Lorſqu'en des rets formés de fils d'airain,
A tous les dieux ce cocu de Vulcain
Sous le dieu Mars la fit voir toute nue.

Jeanne ayant vu que Dorothée eſt là,
Témoin de tout, immobile reſta,
Puis dans ſon lit ſe remit, s'ajuſta,
Puis en ces mots d'un ton ferme parla :
Vous avez vu, ma fille, un grand myſtère,
Suite d'un vœu que j'ai fait pour le roi :
Si l'apparence eſt un peu contre moi,
J'en ſuis fâchée, et vous ſaurez vous taire.
De l'amitié je ſais remplir les droits ;
En cas pareil comptez ſur mon ſilence ;
Cachez ſur-tout cette affaire à Dunois,
Vous riſqueriez le ſalut de la France.
Après ces mots elle ſauta du lit, (*)
Son corſelet et ſon haubert vêtit,
Quand Dorothée, encor toute ſurpriſe,
Ainſi lui parle avec toute franchiſe :
« En verité, Madame, mon eſprit
Ne connaît rien à pareille aventure ;
Je vous tiendrai le ſecret, je vous jure,
Car de l'amour j'éprouvai la bleſſure,
J'en ſuis atteinte, et mon malheur m'apprit
A pardonner des faibleſſes aimables.
Oui, tous les goûts pour moi ſont reſpectables.
Mais j'avoûrai que je ne conçois pas,
Lorſque l'on peut ſerrer entre ſes bras
Le beau Dunois, comment on peut deſcendre
. . . . . .
Comment enfin on peut ſans réſiſtance,
Sans nul dégoût, en bonne conſcience,
S'aimer ſi peu, ſi peu ſe reſpecter,
Que d'aſſouvir un déſir ſi profane,
De préférer au beau Dunois un âne,
Et d'eſpérer quelque plaiſir goûter.
Vous en goûtiez pourtant, la belle Dame !
Car je l'ai lu dans vos yeux pleins de flamme.

(*) Au lieu de ces vers de l'édition en vingt-quatre chants, on trouve ceux-ci dans celle de 1756 :

Après ces mots elle ſauta du lit ;
D'eau de lavande amplement ſe ſervit,
Prit ſa culotte et changea de chemiſe ;
Son corſelet, &c.

Certes

Certes en moi la nature pâtit ;
Je me connais ; je ſerais alarmée
D'un tel galant. » Jeanne alors repartit
En ſoupirant : *Ah ! s'il l'avait aimée !* (*)

(*) Le trait qui termine ce chant eſt un mot connu. On a laiſſé en blanc quelques vers par reſpect pour les dames. Ces vers ne ſe trouvent dans aucun des manuſcrits que nous avons conſultés, et ils portent d'ailleurs avec eux la marque évidente de leur ſuppoſition.

On voit en liſant ce dernier chant que l'ouvrage n'eſt pas terminé ; et il eſt aiſé de ſentir par quelle raiſon l'auteur prit un nouveau plan et changea le dénouement. Suivant le premier plan, il paraît que le poëme ne devait avoir que quinze chants : tous les manuſcrits antérieurs aux premières éditions n'en ont pas davantage. C'eſt d'après une de ces copies que les *la Beaumelle* et les *Maubert* publièrent en 1755 leur première édition de ce poëme arrangé à leur manière. Ces éditeurs et leurs ſucceſſeurs, ennemis apparemment du nombre impair, et s'imaginant que les chants d'un poëme épique devaient être eſſentiellement en nombre rond, ont diviſé la Pucelle, tantôt en dix-huit, tantôt en vingt-quatre chants, ſans autre peine que d'en couper plus ou moins en deux ; car leurs éditions d'ailleurs ne contiennent, aux falſifications près, rien de plus que les manuſcrits.

Ce fut ſans doute pour arrêter toutes ces éditions ſubreptices que M. de *Voltaire* ſe détermina, en 1762, à publier ſon véritable ouvrage, et en donna la première édition in-8° en vingt chants, dont ſix n'étaient pas connus ; ſavoir, les huit, neuf, ſeize, dix-ſept, dix-neuf et vingtièmes ; le chant de *Coriſandre* en était ſupprimé : dans la ſuite il y ajouta encore le dix-huitième chant qui avait paru ſéparément en 1764. De ſorte que le nombre en eſt demeuré fixé à vingt et un.

Nous n'avons remarqué que de légères différences entre les premiers manuſcrits. Dans quelques-uns le quinzième et dernier chant commence ainſi :

Tout bon français dans le fond de ſon cœur
Doit ſavourer un plaiſir bien flatteur,
Alors qu'il voit dans les champs de l'honneur,
La lance au poing, ſon reſpectable maître,
Suivi des ſiens, en héros reparaître,
Avec l'objet qui ſeul fait ſon bonheur,
Et la Pucelle, et ſon doux confeſſeur,
Et ſon Bonneau plus néceſſaire encore.
Vers Orléans conduit par ſa valeur,
Il va défendre un peuple qui l'implore,
Et l'arracher au joug de ſon vainqueur.
Le fier Chandos, malgré tout ſon courage,
N'ayant pu vaincre au grand jeu des deux dos,
Cette Pucelle et ſi belle et ſi ſage,

Se consolait avec son jeune page.
La nuit versait ses humides pavots ;
L'anglais confus poursuivait son voyage
Devers son camp ; et le roi fortuné,
Par un sentier, du chemin détourné,
Près d'Orléans rejoignit son armée,
Au point du jour, au pied d'un petit fort
Que négligeait le bon duc de Bedfort.
Ce fort touchait à la ville investie, &c.

La suite comme au quinzième chant de notre édition, page 283, jusqu'à ce vers :

Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

On lit ensuite :

Le beau Dunois après tant d'aventures,
Se retrouvant auprès de Jeanne d'Arc,
Avait reçu du dieu qui porte un arc
De nouveaux traits et de vives blessures ;
Depuis ce jour qu'ils s'étaient vus tout nus,
Ce dieu malin qui jamais ne s'habille,
Lui suggérait pour cette auguste fille
De grands désirs aux héros très-connus.
Mais ce Dunois si fier et si sensible,
Si beau, si frais, si poli, si loyal,
Ne savait pas qu'il avait un rival,
Et le rival de tous le plus terrible.
Mon cher lecteur me semble assez instruit
Que quand Dunois aux Alpes fut conduit,
Il y vola sur sa noble monture,
Tant célébrée en la sainte écriture.
La nuit des temps cache encore aux humains
De l'âne ailé quels étaient les desseins,
Quand il avait sur ses ailes dorées
Porté Dunois aux lombardes contrées.
De ce héros cet âne était jaloux.
Plus d'une fois en portant la Pucelle
Au fond du cœur, &c.

La suite comme au vingtième chant, page 362, jusqu'à ce vers :

L'abbé Tritême, esprit sage, &c.

Après celui-ci :

Que son Dunois n'avait pas encor fait ;

on lit :

Son cœur s'émut, tous ses sens se troublèrent,
Sur son visage un instant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur ;
D'un tendre feu ses yeux étincelèrent.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0458

Elle flatta ſon amant de la main,
Mais en tremblant, puis la tira ſoudain.
Elle ſoupire, elle craint, ſe condamne,
Puis ſe raſſure, et puis lui dit: Bel âne,
De vos récits mes eſprits ſont charmés;
Mais dois-je croire, hélas! que vous m'aimez?
Si je vous aime! en doutez-vous encore? &c.

La ſuite comme aux variantes du vingt-unième chant, pages 398 et ſuivantes, ſauf que les vers groſſiers laiſſés en blanc ne ſe trouvent pas dans les manuſcrits.

Il eſt évident que ces vers intercallés ſont de la façon des premiers éditeurs, ainſi qu'un aſſez grand nombre d'autres vers indiqués dans les variantes des autres chants. Le premier but de ces éditeurs était, comme on l'a dit, de gagner quelque argent, et le ſecond de nuire à M. de *Voltaire*, et de lui ſuſciter de nouveaux ennemis; car, non-ſeulement ils ont ſouillé ſon poëme de leurs ordures, mais ils y ont outragé pluſieurs de ſes amis, et des perſonnes puiſſantes auxquelles il était attaché. Ce ſont les mêmes motifs qui avaient déjà porté *la Beaumelle* à falſifier le *Siècle de Louis XIV*.

Le dernier chant de l'édition de 1756 eſt ſuivi de cet épilogue:

C'EST par ces vers, enfans de mon loiſir,
Que j'égayais les ſoucis du vieil âge:
O don du ciel! tendre amour! doux déſir!
On eſt encore heureux par votre image;
L'illuſion eſt le premier plaiſir.
J'allais enfin, libre en mon hermitage,
Chantant les feux de Jeanne et de Dunois,
Me conſoler de la jalouſe rage,
Des faux mépris, des cruautés des rois,
Des traits du ſot, des ſottiſes du ſage;
Mais quel démon me vole cet ouvrage?
Briſons ma lyre; elle échappe à mes doigts.
Ne t'attends pas à de nouveaux exploits,
Lecteur; ma Jeanne aura ſon pucelage,
Juſqu'à ce que les vierges du Seigneur,
Malgré leurs vœux, ſachent garder le leur.

Ces vers ſemblent tirés de quelque manuſcrit où le poëme n'était pas achevé, et où *Jeanne* ne cédait ni à *Dunois* ni à ſon autre amant. Les éditeurs capucins ou diacres du ſaint évangile les ont imprimés à la ſuite de leur dernier chant qu'on vient de lire, et avec lequel cet épilogue formerait une contradiction groſſière; nouvelle preuve de l'honnêteté de ces ſavans éditeurs et de leur bonne intention.

FIN.

TABLE

DES CHANTS

ET ARGUMENS

DE LA PUCELLE.

Avertissement des Editeurs. Page 3

Préface de don Apulcius Risorius, bénédictin. 13

CHANT PREMIER.

Argument. *Amours honnêtes de Charles VII et d'Agnès Sorel. Siège d'Orléans par les Anglais. Apparition de St Denis, &c.* 21

CHANT SECOND.

Argument. *Jeanne, armée par St Denis, va trouver Charles VII à Tours : ce qu'elle fit en chemin, et comment elle eut son brevet de pucelle.* 37

CHANT TROISIEME.

Argument. *Description du palais de la Sottise. Combat vers Orléans. Agnès se revêt de l'armure de Jeanne pour aller trouver son amant : elle est prise par les Anglais, et sa pudeur souffre beaucoup.* 58

CHANT QUATRIEME.

Argument. *Jeanne et Dunois combattent les Anglais. Ce qui leur arrive dans le château d'Hermaphrodix.* 78

CHANT CINQUIEME.

Argument. *Le cordelier Grisbourdon, qui avait voulu violer Jeanne, est en enfer très-justement. Il raconte son aventure aux diables.* 104

CHANT SIXIEME.

Argument. *Aventure d'Agnès et de Monrose. Temple de la Renommée. Aventure tragique de Dorothée.* 120

CHANT SEPTIEME.

Argument. *Comment Dunois sauva Dorothée condamnée à la mort par l'inquisition.* 138

CHANT HUITIEME.

Argument. *Comment le charmant la Trimouille rencontra un anglais à Notre-Dame de Lorette, et ce qui s'ensuivit avec sa Dorothée.* 153

CHANT NEUVIEME.

Argument. *Comment la Trimouille et sire Arondel retrouvèrent leurs maîtresses en Provence; et du cas étrange advenu dans la Sainte-Baume.* 169

CHANT DIXIEME.

Argument. *Agnès Sorel poursuivie par l'aumônier de Jean Chandos. Regrets de son amant, &c. Ce qui advint à la belle Agnès dans un couvent.* 181

CHANT ONZIEME.

Argument. *Les Anglais violent le couvent : combat de St George, patron d'Angleterre, contre St Denis, patron de la France.* 198

CHANT DOUZIEME.

Argument. *Monrose tue l'aumônier. Charles retrouve Agnès, qui se consolait avec Monrose dans le château de Cutendre.* 214

CHANT TREIZIEME.

Argument. *Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle et de Jean Chandos : étrange loi du combat à laquelle la Pucelle est soumise ; vision du père Bonifoux ; miracle qui sauve l'honneur de Jeanne.* 230

CHANT QUATORZIEME.

Argument. *Comment Jean Chandos veut abuser de la dévote Dorothée. Combat de la Trimouille et de Chandos. Ce fier Chandos est vaincu par Dunois.* 254

CHANT QUINZIEME.

Argument. *Grand repas à l'hôtel-de-ville d'Orléans, suivi d'un assaut général. Charles attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle Agnès et à ses compagnons de voyage.* 281

CHANT SEIZIEME.

Argument. *Comment saint Pierre apaisa saint George et saint Denis, et comment il promit un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure ode. Mort de la belle Rosamore.* 294

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0462

CHANT DIX-SEPTIEME.

Argument. *Comment Charles VII, Agnès, Jeanne, Dunois, la Trimouille, &c. devinrent tous fous, et comment ils revinrent en leur bon ſens par les exorciſmes du R. P. Boniſoux, confeſſeur ordinaire du roi.* 310

CHANT DIX-HUITIEME.

Argument. *Diſgrâce de Charles et de ſa troupe dorée.* 331

CHANT DIX-NEUVIEME.

Argument. *Mort du brave et tendre la Trimouille et de la charmante Dorothée. Le dur Tirconel ſe fait chartreux.* 347

CHANT VINGTIEME.

Argument. *Comment Jeanne tomba dans une étrange tentation; tendre témérité de ſon âne; belle réſiſtance de la Pucelle.* 359

CHANT VINGT-UNIEME.

Argument. *Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du diable. Rendez-vous donné par la préſidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par frère Lourdis. Belle conduite de la diſcrète Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand roi Charles VII.* 377

Fin de la Table.

22 9/h (11)
S

AB 22 9/h (11)

X 2384216

Dl 5472a

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0465

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0467

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME ONZIEME.

Farbkarte #13
B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21938/fragment/page=0469